

**L'ART DE CONDUIRE UN
RÉGIMENT
selon l'expérience de la guerre
de 1914-1918**

Tome I

Alexandre Svetchine

De la rédaction

Ce livre constitue une description des actions du 6e régiment d'infanterie finlandais à l'époque de la guerre impérialiste sous le commandement du camarade Svetchine à la tête de ce régiment. Nous sommes habitués aux travaux d'histoire militaire où l'histoire est présentée avec un visage trop lissé et embelli. Dans ce livre, l'auteur dévoile sans pitié la réalité passée, mettant en lumière les erreurs non seulement de l'état-major supérieur, mais aussi les siennes propres. Dans la mesure de ses capacités, l'auteur essaie d'être objectif, mais il ne réussit pas toujours – à de nombreux endroits, le subjectivisme de l'auteur transparaît, un subjectivisme qui, dans la plupart des cas, non seulement n'empêchera pas le lecteur de bénéficier de la lecture de ce livre, mais révélera également de nombreux aspects cachés du système de commandement dans l'armée impériale. Le titre du livre ne correspond pas complètement à son contenu, car pour traiter de l'art de commander un régiment, il aurait fallu suivre toute une série d'étapes que devait traverser le commandant du régiment et son état-major en termes de gestion de leurs unités à différentes périodes de la situation de combat. Dans le 6e régiment d'infanterie finlandais, comme dans la plupart des régiments de l'armée impériale, toutes les questions de commandement étaient concentrées entre les mains d'un seul commandant de régiment. L'état-major du régiment, dans la plupart des cas, n'était composé que de loin pas des meilleurs officiers de l'unité. L'adjudant du régiment n'était généralement qu'un « bureaucrate expérimenté », rédigeant des rapports plats en cas d'échec et pompeux même en cas de petit succès. À de nombreux endroits du texte, le lecteur trouvera des notes de bas de page de la rédaction, fournissant des compléments et des explications concernant certains passages moins réussis du livre. Dans l'ensemble, le livre présente un intérêt exceptionnel pour le lecteur et son utilité est indéniable. À l'édition du livre ont participé des représentants de la chaire de tactique générale, de l'histoire de la guerre mondiale et de la chaire de travaux littéraires.

La rédaction

PARTIE UNE :

LIGNES PRINCIPALES

Chapitre premier

En guise de préface

Le succès des opérations militaires dépend de nombreux facteurs, qui ne sont pas toujours au centre de l'attention de la tactique. Ces facteurs doivent en particulier être pris en compte par le commandant de régiment — l'instance qui traduit les intentions du commandement supérieur en langage de la vie réelle ; un saut non négligeable de la feuille de papier aux êtres vivants, de l'écrit à la mise en mouvement des pensées, des sentiments, des os et des muscles, et l'art particulier du commandant de régiment consiste à effectuer ce saut quotidiennement.

La théorie éclaire l'art du commandant de régiment seulement partiellement, à sa périphérie. Pour le travail d'un commandant de régiment, les données politiques et psychologiques variées, difficilement saisissables lors d'une recherche abstraite dans ce domaine, ont une importance décisive. C'est pourquoi nous avons décidé de décrire l'art du commandant de régiment à travers un cas concret. Celui-ci est tiré de la guerre mondiale. La valeur de l'expérience de la guerre mondiale pour l'Armée rouge peut être contestée dans ce cas. En effet, la révolution a modifié de manière décisive les conditions de commandement. Il suffit de mentionner l'appareil politique et l'organisation du parti sur lesquels le commandant rouge moderne s'appuie dans son travail et qui constituent un levier puissant d'influence politique sur la masse des troupes rouges. L'intérêt du présent ouvrage serait considérablement augmenté s'il inspirait un des commandants de régiments rouges, ayant travaillé avec succès pendant la guerre civile, à y ajouter un complément fondé sur sa propre expérience. Mais même dans sa forme actuelle, l'ouvrage peut aider beaucoup à comprendre les adaptations pratiques que la tactique subit en fonction du niveau de combativité des troupes et des changements caractéristiques de la situation. Chaque cas particulier exige une approche propre, et le commandant de régiment doit avant tout être préparé à abandonner le schéma tactique appris et à agir en fonction de la situation concrète. La guerre civile de 1918 à 1921 appartient déjà au passé ; l'avenir exigera sans aucun doute du commandant de l'Armée rouge une créativité nouvelle, et c'est à cela qu'il faut se préparer.

Ce travail est une histoire tactique de l'un des régiments d'infanterie pendant la guerre mondiale. Malheureusement, nos travaux d'histoire militaire sont principalement rédigés sous un angle stratégique ou opérationnel et se basent sur l'étude des archives des correspondances du Quartier général, des fronts, des armées, et dans le meilleur des cas — des états-majors de corps. Cependant, la correspondance des états-majors supérieurs conservée dans les archives historiques militaires de la guerre mondiale paraît tellement bureaucratique, irréelle, déconnectée de la vie, et terne, comparée aux documents des archives des unités d'infanterie et d'artillerie, riches, sinon véridiques, au moins proches de la vie réelle, avec leurs carnets de campagne remplis sous le feu, en marche ou sur les postes d'observation. Notre curiosité tactique n'est que faiblement satisfaite en ce qui concerne les événements de la guerre mondiale.

L'étude de l'histoire de la tactique est extrêmement difficile en raison de l'état de nos archives, de la nature éparses des documents qui y sont conservés et de l'absence quasi totale de mémoires sur la guerre mondiale qui pourraient éclairer les perversions contenues dans les monuments écrits qu'elle a laissés. On peut commettre de graves erreurs si, sans guide fiable et sans une grande dose de scepticisme, on commence à reconstituer des épisodes tactiques à partir des fragments de documents survivants. Cette circonstance, en raison du caractère exceptionnellement minutieux du travail, décourage la plupart des chercheurs d'étudier les événements militaires du passé sous l'angle tactique.

L'étude de l'histoire de la tactique est extrêmement difficile en raison de l'état de nos archives, de la nature éparses des documents qui y sont conservés et de l'absence quasi totale de mémoires sur la guerre mondiale qui pourraient éclairer les perversions contenues dans les monuments écrits qu'elle a laissés. On peut commettre de graves erreurs si, sans guide fiable et sans une grande dose de scepticisme, on commence à reconstituer des épisodes tactiques à partir des fragments de documents survivants. Cette circonstance, en raison du caractère exceptionnellement minutieux du travail, décourage la plupart des chercheurs d'étudier les événements militaires du passé sous l'angle tactique.

Ce commandant vif du 6e régiment finlandais me semble être une personne différente de moi-même lorsque je fouille dans ma mémoire pour reconstituer les motifs de ses actions. Il y a encore beaucoup de témoins vivants des événements que je décris ; je leur serais extrêmement reconnaissant s'ils pouvaient faire connaître leurs corrections aux faits et évaluations présentés ici ; malgré la bonne foi de mes efforts, je suis bien sûr loin d'atteindre une vérité parfaite.

Cependant, ce travail n'a en aucun cas un caractère purement mémoriel. Mes souvenirs ne servent principalement que de guide pour les recherches archivistiques et les tentatives de reconstituer, à partir de documents, de petits détails des combats. Pour cela, je ne me base pas sur les archives de mon régiment, qui ont presque toutes disparu, ni sur les maigres restes de l'archive de ma division, mais sur les archives des voisins — régiments, batteries, divisions, corps avec lesquels il m'a fallu travailler, en consultant les carnets restants de toutes les personnes pouvant même vaguement être liées aux événements étudiés.

Ai-je réussi à rassembler suffisamment de documents pour établir les faits de manière assez fiable, rapprochant ainsi mon récit autant que possible d'une approche scientifique — que le lecteur en juge. Dans de nombreux cas, au lieu d'une préface, je n'ai trouvé aucun point de référence suffisant dans le matériel d'archives et je ne faisais pas confiance à ma mémoire ; alors je passais simplement cet épisode. Pour la même raison, je saute beaucoup de mes ordres, qui pourraient intéresser le lecteur. Ce travail n'est en aucun cas un procès-verbal de mon séjour dans le régiment, et mon droit légitime est de garder le silence sur ce qui n'a pas d'intérêt général pour l'instant et que j'ai en partie oublié. Dans le deuxième volume de ce travail, j'ai réussi à donner une description plus cohérente du travail du commandant du régiment, notamment dans de grandes opérations offensives.

J'étais trop occupé pendant mon commandement du régiment pour tenir quelconques notes ; et le journal des opérations militaires du régiment n'a été conservé que pour quelques mois de vie tranquille pendant la période de position. Mais j'ai à ma disposition deux journaux ; le premier journal est celui du sous-officier Shtoukhatourov, publié dans les premier et deuxième recueils de la Commission historique militaire en 1919 (il couvre la première période de mon commandement) ; le second concerne la période suivante et est le journal de l'enseigne du 6e régiment finlandais V.K. Triandafilov, actuellement adjoint du chef d'état-major de l'Armée Rouge, gracieusement mis à ma disposition par l'auteur sous forme manuscrite.

Je peux affirmer sans crainte que, bien que j'aie parfois commis des erreurs assez grossières, mon travail au sein du régiment a contribué à l'élévation de sa capacité de combat et à l'utilisation active des occasions favorables, qui se rencontrent à la guerre plus souvent qu'on ne le suppose généralement. Mais je n'oublie pas un instant que les actions réussies du 6e régiment finlandais ont été favorisées par des conditions objectives, et avant tout par les qualités exceptionnelles du régiment lui-même et ses traditions. Si nous essayions de dresser la liste des meilleurs régiments de l'armée impériale, le 6e régiment de fusiliers finlandais figurait probablement parmi les dix premiers.

Mon ouvrage se compose de quatre parties. Dans la première partie, je m'efforce d'exposer les problèmes que la guerre mondiale posait au commandant de régiment dans les questions relatives à l'éducation des soldats, aux relations avec les officiers, à la gestion du régiment, ainsi que les grandes lignes de leur résolution. La deuxième partie décrit une série d'épisodes tactiques dans les conditions de la défense de Vilna et de la percée de Švenčionys ; les troupes étaient au plus bas — l'armée impériale n'avait probablement jamais atteint un tel niveau de décomposition et n'était

jamais tombée aussi bas que dans ces derniers mois de la retraite semestrielle de 1915. Les faits que je décris, malgré leur confirmation par plusieurs documents, peuvent sembler très étranges, anecdotiques pour certains critiques, familiers uniquement de l'activité militaire à partir du développement réglementaire de la situation lors de la résolution de tâches tactiques sur les cartes ou dans les jeux militaires. Mais quoi de plus concret en guerre que des troupes éprouvées jusqu'au dernier degré ? Il serait extrêmement erroné d'appliquer à de telles troupes les méthodes de gestion normalement enseignées à l'école : ce serait comme parler à un sourd ou faire lire à un aveugle. Le lecteur, se souvenant des impressions d'un véritable combat ou connaissant quelque peu la théorie de la guerre selon Clausewitz, prêtera une attention particulière à ma tentative de transmettre la réalité tactique vivante.

Les deux autres parties constitueront le deuxième volume. Son contenu est la campagne d'hiver 1915/16 en Galicie et la percée de Lutsk.

Pour que le lecteur dispose de toutes les données nécessaires à une analyse tactique, je décris, peut-être brièvement, les contours de l'opération dans laquelle le régiment a été engagé. Ce récit de l'opération a pour moi un caractère purement professionnel ; mais le lecteur remarquera néanmoins comment telle ou telle compréhension de l'opération se reflète dans les décisions purement tactiques du commandant du régiment.

Quelques mots sur la 2e division d'infanterie finlandaise. Cette magnifique division est partie à la guerre composée de quatre régiments à deux bataillons et d'un groupe à trois batteries ; une des batteries était de montagne. Chaque bataillon disposait du nombre normal de canons dans l'armée russe — 3. Mais ensuite, les régiments de la division se sont d'abord réorganisés en formation à trois bataillons, puis en formation à quatre bataillons, tandis que les batteries passaient à une composition de 6 pièces ; en fait, à l'automne 1915, les batteries ne comptaient que 5, voire 4 canons. La batterie de montagne était parfois détachée de la division : par exemple pendant la période du 9 au 25 septembre 1915, décrite dans la deuxième partie de ce travail. Ainsi, au mieux, sous ma responsabilité, la division disposait d'un canon et demi par bataillon, et parfois seulement d'un seul canon, ce qui était tout à fait inacceptable dans les conditions d'une guerre mondiale. Nous regardions avec envie les divisions normales, disposant de 6 batteries, et à propos de la norme allemande — 12 batteries — nous ne pouvions même pas rêver. Le manque d'artillerie devait être payé au prix fort par l'infanterie.

Il fallait être très strict dans les exigences envers l'infanterie, elle devait montrer son art à son plein potentiel, le moindre manquement était sévèrement puni. Encore une fois, Napoléon remarqua d'après l'expérience de la campagne polonaise de la fin de 1806 que l'infanterie, forcée de combattre contre l'artillerie la plus puissante, se détériore rapidement. Dans la 2e division de Finlande, cette détérioration se fit particulièrement sentir dans les régiments les plus faibles.

Tel était le cas du 7^e régiment et, à certaines périodes de la guerre, du 8^e régiment, qui avaient en temps de paix le meilleur emplacement — Viipuri — et un caractère très de garde. Les officiers de ces régiments ne vivaient pas pour les intérêts du régiment et ne s'occupaient donc pas de l'éducation de la masse des soldats. Au début de 1915, le 8^e régiment était commandé par le colonel de l'état-major des Étrangers, qui donne maintenant parfois des conférences militaires à Prague. L'éloquence professorale de l'Étranger s'associait à une lâcheté physique frappante. Il a sérieusement désorganisé le 8^e régiment et ne jouissait d'aucune autorité ; les jeunes officiers se moquaient de lui et devenaient indisciplinés. Toutefois, il restait beaucoup de bons éléments dans le 8^e régiment. Le 7^e régiment était longtemps commandé par le gastronome Orlov, de l'état-major général ; une grenade autrichienne le tua dans les Carpates, dans une chaumière, au dîner. L'assemblée des officiers du 7^e régiment était dirigée par le porte-drapeau Aleksandrov, propriétaire du célèbre restaurant Aquarium à Saint-Pétersbourg. Le premier commandant de la division, Notbek, appréciait beaucoup les relations culinaires d'Alexsandrov et cherchait toujours à garder le 7^e régiment en réserve, près de l'état-major de la division. Pendant des mois entiers, les autres régiments de la division effectuaient un travail lourd, tandis que le 7^e régiment flânait à l'arrière. Toutefois, dans les moments de crise, le 7^e régiment entrait en combat et se révélait loin d'être autant

engagé que les autres régiments, moins frais mais moins gâtés. Lancé dans une contre-attaque, le 7^e régiment savait avec beaucoup d'habileté simuler la marche sur place.

La force principale de la division était représentée par les 5^e et 6^e régiments. Contrairement aux 7^e et 8^e régiments, qui étaient en temps de paix commandés en permanence par des officiers d'état-major, les 5^e et 6^e régiments, basés dans des cantonnements peu attrayants, étaient commandés par d'excellents spécialistes de l'infanterie. Le 5^e régiment était très bien entraîné et discipliné, mais le garde Schilling, commandant du régiment, donnait à la discipline un caractère froid et formel, et la discipline du 5^e régiment montra des fissures importantes dès six mois après le début de la guerre. Le régiment assimilait insuffisamment les sous-officiers dans son environnement. Les conditions objectives faisaient que l'armée se réorganisait selon un nouveau modèle, tandis que le personnel du 5^e régiment cherchait à conserver l'ancien ordre du régiment, s'éloignant ainsi de ses nouvelles recrues.

Indubitablement, le meilleur dans la division était le 6^e régiment. Le commandant du 6^e régiment était le colonel Kareev, sorti avec lui à la guerre. Kareev avait autrefois été une célébrité à Saint-Pétersbourg en tant que commandant du bataillon de l'école militaire de Pavlov. Une exigence infinie, une rigueur impitoyable, le respect de tous les articles du règlement à 100%, une discipline extrêmement sévère, l'énergie et la persévérance dans la conduite des exercices militaires et l'enseignement du tir, ainsi que l'absence de tout intérêt personnel en dehors du service caractérisaient Kareev. Dans le régiment, il cherchait à obtenir dans la préparation de ses tireurs la même précision qu'il avait acquise dans la formation des cadets de Pavlov. Parallèlement, il accordait également une grande attention au développement du sport parmi les soldats. Les réussites dans le ski étaient particulièrement remarquables. Mais si à l'école Kareev avait acquis la réputation de tortionnaire des cadets, dans le régiment il était le tortionnaire uniquement des officiers; ses remarques impitoyables produisaient un tel effet qu'un officier qui devait se rendre chez Kareev avec un rapport de service se demandait s'il ne valait pas mieux démissionner et accepter au moins le travail le plus humble, mais être ainsi épargné d'un commandement aussi exigeant et sévère. Quant aux soldats, ils ne gardaient aucun ressentiment envers Kareev, sentaient ses soins continus à leur égard et supportaient sa sévérité, car la politesse était évidente. En ce qui concerne les supérieurs, Kareev était encore plus exigeant. La formation des sous-officiers dans le régiment était parfaite. J'ai eu affaire déjà à la deuxième génération d'élèves formés par Kareev ; il était difficile d'imaginer qu'un sous-officier envoie un soldat en service ou au travail sans avoir répété avec lui toutes les tâches que cela impliquait. Après un long déplacement, par temps mauvais, je faisais le tour des tranchées ou du bivouac du régiment, interrogeais les sentinelles, les patrouilleurs, les supérieurs confidentiels, les observateurs, les éclaireurs — et obtenais toujours des réponses claires et assurées. Ce n'est qu'après avoir obtenu une parfaite compréhension de ses devoirs par le soldat que le sous-officier le mettait au travail. Une réussite inestimable. Kareev réprimait la violence physique de façon extrêmement sévère, et elle ne se rencontrait dans le régiment que comme une rare exception. Néanmoins, l'instruction militaire dans le régiment était extrêmement rigoureuse ; elle fut maintenue tout au long de la guerre, mais sous une forme considérablement adoucie. Il est indéniable que les brillants résultats obtenus par le régiment dans la préparation n'étaient possibles qu'au prix d'un travail douloureusement intense.

En situation de combat, Kareev ne se débrouillait pas très habilement. Un régiment solidement soudé par une discipline stricte et riche de la préparation individuelle de chaque soldat aurait pu obtenir des résultats plus importants. De tels commandants, comme Kareev, n'atteignent généralement pas eux-mêmes de grands succès militaires. Ils manquent de cette légèreté, de ce charisme, de cet enthousiasme, de cette capacité à obtenir l'obéissance volontaire, qui sont si importants parmi d'autres qualités d'un leader. Mais ils laissent à leurs successeurs un héritage extrêmement précieux. Après cette lourde mise sous pression, chaque chef semblera charmant et pourra vivre longtemps grâce au capital disciplinaire accumulé.

Le successeur de Kareev et mon prédecesseur direct était le colonel d'état-major Kelchevski, professeur de tactique d'artillerie à l'Académie de l'état-major général. Il incarnait la délicatesse et la douceur. Toute l'attention de Kareev était portée sur les exigences de formation, alors que

Kelchevski semblait ne pas remarquer les gens et se consacrait entièrement à la tactique. Il pouvait, les yeux fixés sur la carte, analyser et rêver pendant 4 à 5 heures d'affilée. C'était sa façon de se reposer ; de ce point de vue, il me semble un peu astrologue. Dans la division, il jouissait de la réputation d'un grand tacticien, et sous son commandement, l'état-major de la division accueillait volontiers la coordination de toute la gestion de l'unité combattante de la division. Dans les Carpates, durant le premier hiver de la guerre, Kelchevsky perdit les derniers cadres du régiment. L'effectif du régiment avait été dilué par des renforts et l'incorporation du IIIe bataillon, composé de compagnies de gardes-frontières.

Le 4 juin 1915, la 2e division se retirait à marche forcée vers le village de Zhuravno sur le Dniestr. « Les hommes sont mortellement fatigués par la chaleur », « la position ne vaut rien et est trop étendue », rapportait Kelchevsky. À partir de 4 h 30 le matin du 5 juin, les bombardements ont commencé, et à 16 h 10, les Autrichiens ont lancé une attaque décisive. À 17 h 40, une catastrophe est survenue pour la majeure partie du front de la division. À 19 h 40, Kelchevsky rapportait : « Mon 1er bataillon et la 2e batterie de montagne (4e division de montagne sibérienne) ont été détruits ». En réalité, 8 compagnies du 6e régiment finlandais et toutes les mitrailleuses furent complètement anéanties ou faites prisonnières. Les communications fonctionnaient, et les téléphonistes encore sous contrôle autrichien informaient sur les actions des Autrichiens, quels officiers avaient été tués et lesquels faits prisonniers sans blessure. Les étrangers ont fui, mais Kelchevsky continua à organiser les actions des restes de la division sur le front, et reçut une réponse du commandant de division Notbek : « Vos actions sont reconnues comme brillantes ». Il restait 300 hommes du 6e régiment. Mais la vigueur était conservée. Quelques jours plus tard, une équipe d'instruction avec l'adjudant Danilov capture une batterie autrichienne, et Kelchevsky reçut l'ordre de Saint-Georges.

Le 28 juin, le 6e régiment, avec les renforts arrivés, comptait 612 baïonnettes et 412 hommes désarmés. Le 1er juillet, le régiment a perdu encore 300 hommes. Le 7 juillet, les restes de la division ont été retirés du front. À ce moment-là, il y a eu un changement complet de commandement. Partirent, après avoir été promus, Notbeck, Kelchevski et le chef d'état-major de la division Marushevsky ; ils se mirent à enseigner les sciences militaires aux étrangers. Le 25 juillet, la division a été embarquée à Tarnopol, le 29 juillet — débarquée à Vilnius et envoyée à Vilkomir, où elle a eu plusieurs escarmouches avec les Allemands. Le 10 août, lors d'un combat avec une unité montée de la 6e division de cavalerie allemande, le 1er bataillon du 6e régiment, sous le commandement du lieutenant-colonel Patrikeev, s'est particulièrement distingué en réalisant une percée soudaine assez significative et en capturant jusqu'à 70 prisonniers. Ainsi, la capacité de combat connue se conservait encore ; mais j'étais néanmoins confronté à la prise de commandement du 6e régiment finlandais très affaibli. Cependant, en août 1915, la situation des autres régiments de l'armée russe n'était guère meilleure. Par chance, pendant presque toute l'année, les combats du 6e régiment finlandais se sont déroulés de manière à lui permettre de recueillir et d'évacuer ses blessés vers l'arrière ; les compagnies, principalement constituées de renforts, se sont rendues le 5 juin ; dans les hôpitaux de l'arrière, le régiment disposait d'un renfort de personnel très précieux pour l'avenir. Il n'y avait pas lieu de désespérer.

Quelques mots maintenant sur la personne qui a pris le commandement du 6^e régiment de Finlande le 18 août 1915 et qui est également l'auteur de ce travail. La première condition préalable à un commandement réussi est la présence d'un sentiment de responsabilité imprégnant toutes les actions — responsabilité envers soi-même, envers la société et l'État, et non seulement envers la hiérarchie. Sans ce sentiment de responsabilité, le commandement s'engagera inévitablement dans la voie de la routine, de l'exécution formelle, des échecs plus ou moins habilement déguisés. Un commandant de régiment peu habitué à la tactique, sentant qu'à la guerre il accomplit sa tâche et liant totalement son destin au succès ou à l'échec final, vaut beaucoup plus que les hommes les plus compétents ne voyant dans la guerre qu'un épisode de leur carrière, indifférents au bien et au mal, superficiels dans leur approche des événements et cherchant seulement à ne pas exacerber les relations.

Un tel sentiment de responsabilité était bien présent en moi. Pendant six ans, j'ai travaillé au sein de la direction principale de l'état-major général sur diverses questions de fortifications, techniques et de renseignement ; en même temps, c'était une période de mon activité littéraire militaire particulièrement intense. La préparation à la guerre se déroulait, certes, loin d'être totalement conforme à mes vues ; il m'a fallu n'être que le créateur de quelques compromis — de petits engrenages de ce gigantesque mécanisme qui a commencé à fonctionner avec le début de la guerre. Mais je savais clairement que je faisais partie d'une création collective ; mon rôle était modeste dans le domaine bureaucratique et assez important dans le domaine idéologique ; beaucoup de choses étaient faites contre moi, beaucoup me restaient secrètes, et pourtant je ressentais vivement ma responsabilité vis-à-vis de l'ensemble.

La première année de la guerre, je l'ai passée dans les conditions calmes du Quartier général. J'étais rapporteur sur les questions de presse, de forteresses et d'artillerie lourde, intervenant souvent de manière non sollicitée en tant que critique opérationnel, et l'expérience tactique des alliés passait par mes mains. Ce travail détaché des troupes a cessé de me faire plaisir dès le quatrième mois de la guerre ; il m'a fallu me rendre sur le front et constater l'état pitoyable des troupes épuisées, l'état misérable de nos positions fortifiées, le chaos dans les arrières de l'armée. Les troupes sur le front paraissaient complètement différentes de ce qui était présenté au Quartier général. Un abîme s'est creusé entre les ambitions écrasantes du haut commandement et les possibilités objectives. Le travail du Quartier général avait tendance à construire des châteaux en l'air ; j'ai eu envie de m'en détacher ; en substance, dès le début de la guerre, je continuais le même travail scientifique et littéraire que j'avais mené en temps de paix. J'ai voulu apporter une réponse réelle en me rendant directement auprès des troupes. Pendant six mois, je n'ai pas été autorisé à partir. Mais je me distinguais de plus en plus du courant dominant et critiquais de manière de plus en plus acerbe et pessimiste les opérations entreprises. Finalement, I. N. Danilov, général-major de la logistique, qui a toujours été extrêmement bienveillant à mon égard, a reconnu qu'on serait plus tranquille sans moi ; il n'a pas accepté ma nomination comme commandant du 2^e bataillon du régiment du Turkestan, le premier devenu vacant (« il est dommage d'affecter des colonels d'état-major général à deux bataillons ») ; le régiment du 3^e bataillon, le 6^e régiment finlandais de fusiliers, n'a suscité aucune objection.

Je n'ai pas sous-estimé la difficulté totale de la tâche qui m'attendait. Je me souvenais de mon service dans le 22^e régiment de l'Est-Sibérien pendant la guerre russo-japonaise, au cours de laquelle deux commandants expérimentés, l'un après l'autre, s'étaient rapidement et irrémédiablement dis crédités. Il ne me trompait pas, l'obéissance silencieuse du rang russe. À un observateur français léger, avant la guerre mondiale, il semblait que le soldat russe était si peu exigeant que commander des soldats russes était infiniment plus facile que de commander des Français. C'est absolument faux. Les organismes militaires de la Russie tsariste étaient très fragiles et sensibles et assez susceptibles aux premiers signes de décomposition. J'en ai fait l'expérience dès le printemps 1904 à Tyurenchnoe, lorsque j'ai observé presque instantanément le passage d'un état d'esprit ultra-patriotique au pillage des caisses d'argent et des valises d'officiers, jusqu'à la panique la plus effrénée. L'armée russe semblait muette et docile seulement à un regard superficiel ; l'officier russe n'avait pas de pensée disciplinée ; sa formation politique comportait de grandes lacunes ; il avait peu de foi dans l'autorité et la respectait peu ; et finalement, les soldats étaient les représentants de l'anarchisme paysan, du doute et de la susceptibilité. Les régiments russes travaillaient avec succès seulement dans une atmosphère d'ordre et d'autorité ; et le contexte du combat moderne limitait les possibilités de manifestation de la personnalité des commandants et créait le chaos. Cette contradiction devait être surmontée par un travail énergique et déterminé du commandement. Dans l'armée allemande, il existait un « standard » défini de capacité de combat pour chaque unité de terrain, de Landwehr et de Landsturm ; dans l'armée russe, en revanche, il y avait un désordre surprenant : certains régiments secondaires combattaient admirablement, tandis que d'autres régiments de première ligne, au moindre effort actif, sombraient immédiatement dans la désorganisation complète. Le contrôle depuis le sommet était totalement absent, la critique depuis la

base restait secrète, et le commandement de chaque régiment recevait les formes les plus fantaisistes et variées.

Ma compétence militaire était faible. Je n'ai jamais maîtrisé les subtilités des commandes simples pour la marche cérémonielle et j'avais toujours besoin d'aide. Bien que je sois installé au quartier général à analyser les conclusions tactiques françaises, elles n'étaient en rien applicables à nos conditions de manœuvre ; et en ce qui concerne l'expérience tactique russe, j'ai pris du retard toute la première année de la guerre.

Cependant, cela ne me faisait pas peur. L'expérience tactique directe exige une telle dépense de forces morales que la fraîcheur des nerfs et des muscles en vaut la peine. Lors de la guerre russo-japonaise, pour moi, la situation s'est déroulée à l'inverse : j'ai dû battre en retraite 12 fois sous les tirs des Japonais, alors que mes camarades, manifestement plus faibles que moi, arrivaient de Russie en Mandchourie. Et alors ? Ils avaient l'air d'aigles comparés à moi, malgré le fait que j'étais très expérimenté dans le champ de bataille du XXe siècle. Avec mon sens de l'observation, mon habileté à manier la plume, mon endurance physique, mes connaissances exceptionnelles, ma familiarité avec les particularités de la Mandchourie et la tactique de montagne, j'étais mis au second plan. J'étais bousculé par les employés de la douzième heure qui arrivaient à l'atelier quelques minutes avant la pause et qui se mettaient au travail à un rythme complètement différent de celui de ceux qui tiraient la chaîne depuis l'aube.

Ainsi va la vie, ainsi va la supériorité pratique éternelle de la jeunesse, de la nouvelle génération, sur la génération des pères expérimentés. Dans la guerre mondiale, les cartes de la fraîcheur étaient de mon côté, et j'ai décidé de les utiliser pleinement. Je savais que je rencontrerais des gens qui ne seraient pas trop fiers de la sagesse tactique qu'ils avaient acquise : après tout, celle-ci leur avait coûté cher, au prix de lourdes épreuves et de déceptions, de retraits, de coups moraux et physiques, d'humiliations, de la nécessité de cacher et de retoucher en eux-mêmes de nombreux et misérables phénomènes inévitablement liés aux défaites ; comme réagit, par exemple, la perte de camarades avec qui l'on avait cohabité et combattu ! Beaucoup de subtilités ont été suscitées par la situation de la tactique de parade que les troupes, en guerre, oublient leur entraînement. Bien sûr c'est faux ; bien sûr les troupes éprouvées comprennent la tactique beaucoup plus profondément que ce qui est accessible à un bon professeur de tactique ; le combat est une école incomparable par rapport aux manœuvres les mieux organisées ; quel intermédiaire peut remplacer le sifflement des balles ou le tonnerre d'une bombe ? Mais les troupes dans le contexte d'une guerre impérialiste sont moralement épuisées, et la guerre mondiale n'a pu se poursuivre que grâce à un approvisionnement continu en nouvelle matière humaine. Comme l'armée allemande s'effondra rapidement dans la seconde moitié de 1918, lorsque l'arrière cessa de lui fournir du sang neuf...

Une année de travail relativement calme et régulier au quartier général m'a donné un avantage énorme au niveau du nerf par rapport à ceux pour qui, la nuit, au bruit d'un chariot passant, se formaient des rêves impliquant le feu de mitrailleuse. Je savais que je rencontrerais des personnes malades. Parfois, je décris des troupes et des commandants complètement inadéquats ; mais pour évaluer l'ancienne armée russe, il faut se souvenir qu'à la guerre chaque jour est différent ; si l'on permet aux mêmes troupes de se reposer tranquillement pendant trois ou quatre nuits, de les plonger dans une atmosphère de discipline et de justice connues, leur capacité de combat change radicalement.

À ce moment-là, j'étais encore jeune — j'avais 37 ans. La jeunesse est un atout considérable, mais à condition de réussir. Un vieux chef pardonne toujours plus volontiers les erreurs et les manquements d'un soldat ou d'un commandant ; les cheveux gris des jeunes hommes méritent toujours facilement l'indulgence. Le jeune chef est apprécié, mais malheur à lui s'il ne répond pas aux exigences plus strictes qui lui sont imposées.

Enfin, le commandement du régiment ne représentait pour moi en aucun cas l'accomplissement d'un certain quota, ni une étape vers une carrière future. J'étais prêt à finir ma vie à la tête du régiment. J'ai refusé sept fois les postes de général qui m'étaient proposés et j'ai été commandant de régiment pendant un an et demi. À la tête du 6e régiment, je me sentais plus fort que si je commandais une autre division. Cette absence de toute ambition pour une promotion ou

des récompenses me donnait une grande indépendance. La hiérarchie était souvent mécontente de moi : l'état-major de la division me causait des désagréments, mais me craignait ; j'ai reçu une dizaine de réprimandes, mais j'ai conservé une bonne réputation.

Je passe au récit. J'essaierai qu'il ressemble le moins possible à cette histoire lointaine de la guerre mondiale, éloignée de la réalité du combat, sèche, géométrique et mensongère, à laquelle nous sommes tous habitués.

Chapitre deux

Paysans et propriétaires fonciers

Ma première impression dès la prise en main du régiment m'a conduit à réfléchir à certaines questions d'envergure. Le 18 août 1915, lorsque ma voiture s'arrêta près d'un modeste hameau de paysans à 6 km au sud-est de Vilkomir, où se trouvait le quartier général du régiment, le commandant temporaire du régiment, le lieutenant-colonel Dreving, et les officiers du quartier général sortirent sur le perron. Ils commencèrent à se présenter à moi, mais mon attention fut détournée par des cris provenant du jardin. Il ne pouvait y avoir de doute : une exécution avait lieu. On battait un soldat. L'incompréhension totale se refléta sur mon visage. Dreving se hâta de me rassurer qu'il partageait également une opinion négative sur ce type de méthodes, mais que dans ce cas précis la situation était exceptionnelle : chez le paysan propriétaire de la maison, presque sa seule cuillère en argent avait disparu ; l'offense faite au propriétaire avait indigné les commis et téléphonistes du quartier général ; ils décidèrent de fouiller tous les soldats ayant passé la nuit au quartier général et, après une recherche minutieuse, ils trouvèrent la cuillère en argent dans le sac d'un téléphoniste. La cuillère fut rendue au propriétaire, et le coupable fut puni par ses camarades par un sévère châtiment corporel, qu'ils étaient en train d'exécuter. Dreving attira mon attention sur le fait que les soldats réagissent avec une sensibilité extrême à toute offense infligée aux paysans ; de son côté, il préférait leur laisser la liberté et ne pas interférer dans leur lutte organisée pour préserver leur réputation.

La sensibilité des soldats aux vols m'a donné, en général, une impression encourageante. Dans la masse des soldats, qui réagissaient si vivement aux vols, il y avait sans aucun doute des forces morales importantes ; il suffisait seulement de les saisir habilement et de les orienter dans la bonne direction.

Nous nous sommes renforcés ; au quatrième jour de mon commandement, les Allemands commencèrent à avancer. J'ai ordonné de brûler plusieurs maisons paysannes, situées à portée de tir des tranchées et gênant le tir. Il y a des ordres qui se réalisent instantanément, et il y a des ordres qui vont clairement contre le courant et rencontrent des milliers d'obstacles lors de leur exécution. J'ai dû répéter mon ordre trois fois ; les sous-officiers répétaient tristement « j'obéis », et les maisons ne brûlaient toujours pas. Je me tenais près de la tranchée lorsque la patrouille est revenue avec le sous-officier envoyé pour brûler la maison ; le sous-officier, les larmes aux yeux, rapportait que dans la maison se trouvaient trois femmes et cinq enfants ; cédant à leurs requêtes, il est retourné en informer le commandant de la compagnie. J'ai essayé d'expliquer aux soldats les avantages que les Allemands pourraient tirer au combat de la présence de ces maisons. Et le sous-officier, et le commandant de compagnie, et les soldats m'assuraient à l'unisson qu'ils conservaient l'avantage d'une tranchée bien aménagée, qu'ils me garantissaient tous qu'ils ne céderaient pas leur tranchée aux Allemands, pourvu que je leur pardonne les maisons ou du moins que je reporte leur brûlage.

J'ai cédé ; j'ai permis que la moitié des maisons les plus éloignées ne soit pas brûlée tout de suite, et j'ai laissé la moitié des maisons les plus proches debout jusqu'à la dernière minute ; j'étais convaincu que leurs compagnies ne brûleraient pas intentionnellement à la dernière seconde ; eh bien, il faudra dépenser quelques obus d'artillerie supplémentaires — la grenade, du moins, ne connaît pas les remords qui accablent le paysan déguisé en manteau de soldat et approchant une allumette du toit de chaume...

J'ai bien réussi, car il n'a pas fallu se battre dans ces tranchées, en raison du retrait vers la position de Meishagol. Les maisons brûlées auraient sérieusement compromis mon autorité auprès des soldats ; je me serais retrouvé en seigneur totalement étranger, voire hostile, aux intérêts des paysans.

Au moment de l'approche des Allemands vers la position de Vilkomir, j'ai transféré mon quartier général dans le manoir de Leonpol,— un point tactiquement très avantageux pour diriger le secteur de mon régiment. Le manoir, situé sur la rive de la Svienta, n'était en rien luxueux ; la propriété comptait apparemment seulement 700 hectares. Mais sa maîtresse portait le célèbre nom

de Radziwill ; une princesse de trente ans, peu jolie, exploitait sa propriété avec une énergie surprenante ; elle présenta immédiatement au régiment un compte précis pour toutes les pertes subies, pour le trèfle et l'avoine fauchés, pour les matériaux pris. Le lieutenant-colonel Borisenko, qui dirigeait temporairement la propriété à ce moment-là, ne voulait pas payer quoi que ce soit à la princesse énergique : après tout, dans quelques temps, les Allemands seraient là et tout leur reviendrait ; au lieu de payer, il aurait été préférable de tout détruire, piétiner toute la récolte restante dans les champs et brûler les meules du manoir. Mais la dialectique de Borisenko était encore peu accessible pour moi, arrivant du QG et n'ayant pas encore assimilé l'esprit de l'armée. J'ordonnai de payer à un prix modéré pour tout ce que le régiment avait pris, en renonçant aux revendications pour les pertes. Cette décision fut généralement comprise non seulement par les soldats, mais aussi par les officiers. On commença à me regarder de travers, surtout lorsque la princesse m'offrit une chambre avec les meilleurs meubles, dans laquelle elle n'avait jamais laissé entrer d'autres officiers, et commença à s'adresser directement à moi pour ses affaires.

J'ai senti que j'étais sur une mauvaise voie ; à ma question à Radziwill sur pourquoi elle n'évacue pas et ne craint pas de se retrouver dans une zone occupée par les Allemands, elle m'a expliqué qu'elle avait non seulement des cousins servant dans la garde russe, mais aussi des cousins servant dans la garde prussienne et dans l'armée autrichienne ; qu'un an avant la guerre, ses parents officiers étaient venus d'Allemagne la voir, accompagnés de quelques amis, également des officiers de renom, et qu'avec grand plaisir, ils chassaient le lévrier dans les champs autour de Vilkomir, et qu'elle était certaine que les officiers allemands se comporteraient envers elle avec chevalerie... La famille Radziwill était vraiment exceptionnellement internationale.

J'ai décidé que lorsque nous nous replierions de l'autre côté de la Vilia, mon premier ordre au commandant de ma batterie serait de détruire complètement le domaine de Leonpol, qui m'abritait, ce qui témoignerait de mon entière objectivité aux yeux du régiment. Malheureusement, nous avons reçu l'ordre de nous retirer secrètement, mais aussi de revenir immédiatement à deux points de passage. En partant, au milieu de la nuit, j'eus le plaisir d'annoncer à la princesse que j'avais reçu l'ordre de prendre position sur la rive sud de la Sventa, et que je regrettai d'être forcé d'ouvrir le feu demain sur sa maison, où je comptais cependant revenir bientôt. « S'il vous plaît, juste pour que le quadrille entre vous et les Allemands dans la région de mon domaine ne s'éternise pas trop longtemps. J'ai longtemps réfléchi à la situation de ma propriété et je trouve qu'elle est bien protégée du feu du côté allemand. Mais il est directement exposé aux tirs des batteries russes depuis la rive sud de la Sventa - c'est mon cauchemar... »

Après cet incident, j'ai donné une fois pour toutes l'ordre à mes locataires de ne jamais utiliser le manoir d'un propriétaire terrien comme quartier général du 6^e régiment de Finlande. Pendant un an et demi de guerre, j'ai dû passer la nuit seulement deux fois en Galicie dans des manoirs habités par des propriétaires terriens, et je ne m'approchais jamais d'aucune manière du propriétaire, adoptant dès le départ une position clairement hostile à leur égard. Normalement, le quartier général du régiment se trouvait dans la maison d'un prêtre, sur la place du village, près de l'église, et les officiers et les soldats, dans un village inconnu, pouvaient toujours trouver facilement le quartier général du régiment.

Une série de petits incidents me rappelait la justesse du chemin choisi. Les paysans se plaignaient, en se retirant de Vilkomira, que lors d'une grande halte, plusieurs soldats avaient cueilli des pommes dans leurs jardins. « Nous pouvons volontiers offrir des pommes aux soldats nous-mêmes », disaient les paysans, et pour preuve, ils apportèrent un énorme panier de pommes : « mais cela nous offense qu'on cueille des pommes sans demander ». Je conduisis les plaignants à la compagnie située près de leur jardin. L'ordre de punir les voleurs de pommes fut exécuté immédiatement. Il était clair que la compagnie approuverait la répression la plus sévère. Alors, les paysans plaignants eux-mêmes, les larmes aux yeux, commencèrent à demander pardon pour leurs voleurs, ce qui me donna l'occasion commode de les gracier et de remettre sous leur surveillance leurs camarades, qui promirent solennellement de ne plus jamais toucher aux pommes des paysans.

À la mi-octobre 1915, après s'être replié sur les positions devant Molodechno, où le front était gelé depuis deux ans, des interruptions commencèrent dans la 22^e ligne principale avec des

rations de viande. Pendant la retraite, les troupes se contentèrent des ressources locales, et là, après une halte, elles se tarirent rapidement, et l'approvisionnement en bétail n'était pas encore établi. Le 16 octobre, le régiment est envoyé de la réserve sur la ligne de bataille, qui attaque, ou plutôt fait semblant d'attaquer, les positions allemandes, et il n'y a pas du tout de viande pour cuire les aliments. Pendant ce temps, dans le village où le régiment s'est arrêté, il y avait évidemment des vaches. Une attaque sans portion de viande est une mauvaise attaque, et j'ai ordonné de réquisitionner les habitants et d'abattre trois vaches, en les payant au prix fort. L'exécution de mon ordre a été retardée. L'enseigne se tourna vers moi pour me prier d'entrer personnellement dans l'examen de l'affaire. Je sortis de la cabane. Devant lui étaient alignées 6 ou 7 vaches, qui restaient dans le village et étaient amenées par les soldats réquisitionneurs. Près de chaque vache, il y avait plusieurs femmes et près d'une douzaine d'enfants. Aucun des habitants n'avait deux vaches. La réquisition de la dernière vache est presque une condamnation à mort pour les enfants de paysans. Ni les enseignes ni les soldats n'ont levé la main pour faire un choix - et j'ai été invité en tant qu'arbitre. Des pleurs et une horreur continu. Lorsque j'ai déclaré que pour le moment je me limiterais à la distribution d'un quart de livre par soldat aux chaudrons, et que je condamnais à l'abattage d'une seule vache prise dans la famille ayant le moins d'enfants, avec le fait qu'elle deviendrait copropriétaire d'une autre vache, également un propriétaire familial relativement petit, et que l'argent de la vache réquisitionnée devrait être divisé entre les deux familles, puis un soulagement général s'ensuivit, et le jugement de mon Salomon éleva mon autorité à un niveau élevé.

Les sentiments paysans dans l'armée étaient si forts que non seulement moi, mais aussi tous les meilleurs officiers de combat du régiment, nous nous trouvions involontairement sur la voie d'un respect marqué pour la paysannerie. D'après mes observations, une ligne de conduite paysanne similaire, une sorte de liaison, même purement extérieure, a été observée dans de nombreux autres régiments, qui cherchaient clairement à améliorer leur capacité de combat. Et je ne pense pas que telle ou telle ligne de conduite du commandement, dans les détails précis, eût une importance secondaire. Il était beaucoup plus facile pour un soldat de pardonner à ses commandants de nombreux défauts, parfois même l'absence de courage personnel, que de mourir sous des drapeaux mettant en avant un mépris hautain des intérêts paysans.

Les chefs qui avaient une orientation opposée laissaient l'impression la plus pitoyable. L'incarnation la plus frappante d'entre eux était Nikolaï Petrovitch Polovtsev, chef d'état-major du V corps caucasien, auprès duquel j'ai dû passer les six premiers mois de mon commandement. Homme doté de grandes ressources mais d'aucune intelligence, cavalerie de la garde en début de service, ce représentant de l'aristocratie russe reçut la mention «insuffisant» pour la durée de son commandement de quatre mois d'un bataillon d'infanterie avant la guerre, ce qui représentait un phénomène presque unheard-of dans le déroulement du service de l'état-major général russe. Mais, autant la Direction principale de l'état-major général voulait éliminer cet idiot du service général, elle ne parvint pas à surmonter ses connexions. Durant la guerre, surtout lorsque notre corps se trouvait en Galicie, Polovtsev se mêlait chronique-ment aux propriétaires terriennes polonaises, cherchant auprès de lui un soulagement des rigueurs de la guerre.

À l'hiver 1915/16, toutes les propriétaires terriennes polonaises dont les maris combattaient contre nous restaient dans leurs domaines, et dans le périmètre du district du corps, elles s'assuraient de notes de Polovtsev, stipulant que toutes leurs réserves de nourriture, fourrage, bétail, et même le bois, étaient enregistrées par l'état-major du corps et ne pouvaient être soumises à aucune réquisition de la part des unités du corps. Les régiments posaient à l'état-major du corps la question de savoir comment construire des abris si l'on ne pouvait pas couper le bois des propriétés terriennes — alors qu'en Galicie, toutes les forêts appartenaient aux propriétaires ; et Polovtsev répondait cyniquement en suggérant de couper le bois à 50 km en arrière et de le transporter sur le sol noir détrempé jusqu'aux positions. Bien sûr, j'ordonnais de couper des troncs et du bois de chauffage dans les bosquets les plus proches, à 15–20 km du front ; et dans les cas où l'intendance n'apportait pas en temps voulu les fournitures, je confisquais sur place le bétail et le fourrage nécessaires — au prix de correspondances très désagréables avec la hiérarchie au sujet de mon

initiative personnelle. J'ai informé l'état-major académique de la 11e armée (Shcherbachév, Golovin, Neznamov, Kelchevski) de la curieuse faiblesse cardiaque de Polovtsev. J'ai reçu pour réponse que c'était un « cas local », qui faisait beaucoup rire l'état-major de l'armée — et c'est tout. La faiblesse des structures d'État était également fortement ressentie ici. L'état-major de la 11e armée tentait sans grand succès de placer Polovtsev, en le recommandant pour des postes élevés ; finalement, il réussit à positionner Polovtsev comme chef d'état-major auprès de Zaïontchkovski, qui partait commander un corps séparé en Dobroudja.

Zayonchkovsky m'avait également invité à rejoindre son quartier général en tant que Ober-Wachtmeister, mais je n'avais bien sûr aucune envie de participer à la catastrophe de Dobruja, dont Polovtsov avait indéniablement favorisé le développement de toutes les manières possibles.

L'armée russe n'avait pas du tout de campements bien aménagés derrière son front, où les troupes éprouvées au front pouvaient se remettre en ordre. Peut-être le premier camp modèle était-il celui que j'ai installé dans la forêt entre Brody et Radziwillow en octobre—novembre 1916. Normalement, les troupes allant en repos étaient logées dans les villages, et les sentiments paysans se manifestaient de manière la plus forte pendant ces périodes.

Le premier grand repos du régiment a eu lieu profondément en arrière, dans la région de Kherson, du 4 novembre au 12 décembre 1915. Le régiment devait s'installer dans le vaste village d'Arnaoutovka, à 7 km de Kherson. Ce village ressemblait à un asile pour 5 000 personnes. Les fous représentaient ici une activité locale. Chaque maître prenait en pension complète 4 à 5 fous, recevait de la zemstvo 12 roubles par mois et par personne, et exploitait également les fous confiés pour des travaux légers. Les fous affluaient ici non seulement depuis la province de Kherson, mais de tout le Sud, car leur entretien y coûtait beaucoup moins cher que dans les établissements spéciaux, et les statistiques montraient que l'état de santé physique des fous dans un pensionnat paysan était plutôt satisfaisant.

Quand on m'a informé que le régiment, après une année de combats acharnés au front, devait s'installer dans un village fou, une colère intense m'a saisi, et j'ai écrit au gouverneur de Kherson une lettre assez audacieuse pour demander des logements. À ma grande surprise, les fusiliers ont énormément apprécié cette Arnaoutovka : après les villages affamés de Biélorussie et de Lituanie, ravagés par les actions militaires, la région de Kherson faisait vraiment l'impression d'un « pays où tout respire l'abondance », où les rivières miellées coulaient dans des rives gélifiées. Les fusiliers étaient régaliés de pain blanc, de pastèques, de tomates, de poissons séchés, on prenait soin d'eux, on les habillait et on leur nettoyait les casques. Deux semaines plus tard, malgré mon protestation, le gouverneur transféra le régiment dans la ville de Kherson elle-même, ce qui ne réjouit guère les fusiliers. Les fusiliers se reposèrent bien en région de Kherson et firent le plein de forces pour les difficiles mois d'hiver.

Les autres périodes de repos du régiment se déroulent au printemps 1916 (13 mars — 27 mai). Juste avant l'offensive de Louck, le régiment est resté deux mois et demi en réserve à Manachin, en demi-transition depuis Volochisk. Le régiment a véritablement pris racine à Manachin et a presque officiellement adopté une position purement paysanne. Le quartier général était logé dans la maison d'un prêtre, et dans le manoir du propriétaire terrien s'était installé un détachement du régiment. Mais le manoir appartenait à un grand seigneur polonais, propriétaire de toute la région de Volochisk ; chez ce même seigneur, dans son meilleur château, se trouvait le quartier général de la 7e armée (le commandant de l'armée — Sakharov, le chef d'état-major — Chishkevich), assez médiocre de par sa composition. Le grand seigneur polonais était très accueillant envers la haute direction, et cela lui assurait leur soutien. Au printemps 1916, toutes les troupes et institutions situées dans les environs de Volochisk reçurent l'ordre de libérer toutes les constructions du manoir, car la présence des troupes empêchait les travaux agricoles et l'ensemencement des champs des domaines terriens. Mon détachement quitta le manoir, mais les actions militaires commencèrent alors. À Manachin, il y avait un magnifique lac de poissons, en location ; le locataire avait été en procès avec le seigneur pendant trois ans, et le tribunal avait interdit la pêche ; les poissons avaient grandi et se multipliaient. Au printemps, les poissons venaient frayer, les gros poissons approchaient directement du rivage et se frottaient contre lui. Les

berges du lac étaient couvertes de mes tireurs, des coups de fusil rares résonnaient — les tireurs choisissaient les poissons les plus gros et les abattaient. Bien entendu, une plainte nous fut immédiatement adressée au quartier général de l'armée.

Depuis toujours, le bétail du propriétaire était conduit dans les prairies du propriétaire au détriment des terres paysannes. Mais mes tireurs ont mis en fuite les paysans qui voulaient protéger leur pâturage ; le régisseur fut frappé par une telle audace, mais il a dû céder et acheter aux paysans le droit de passage pour un été pour 500 roubles.

À Manachine, il y avait un moulin à eau à moitié en ruines appartenant à un propriétaire terrien. Il est très possible que mes artilleurs aient pris quelques bûches pour le feu dans ces ruines. Mais le régiment avait reçu par l'état-major de l'armée le compte du propriétaire pour tout le bois manquant au moulin — environ 400 roubles. À ce moment, les paysans sont venus à notre aide, présentant des dizaines de témoins affirmant que le bois manquant avait déjà été payé quatre fois par les quatre régiments qui avaient été cantonnés à Manachine avant nous. En m'appuyant sur ces témoignages, je suis passé à l'offensive, exigeant une enquête sur les fausses factures, le harcèlement et les critiques du propriétaire envers le régiment russe. L'état-major de l'armée a tenté d'étouffer cette histoire qui lui était désagréable.

Les archers, en revanche, s'épanouissaient. Après avoir travaillé en formation pendant environ quatre heures, ils bêchaient, réparaient, construisaient des clôtures et faisaient, en un mot, office de remplaçants complets des propriétaires absents. Souvent, je les voyais en train de labourer ou de herser les chevaux de régiment appartenant à l'État. Il fallait se convaincre de l'absence de toute intention criminelle : les chevaux comme les archers travaillaient gratuitement, aidant les exploitations les plus pauvres.

Un certain tireur, en flânant dans le foin avec la maîtresse de maison, laissa tomber un mégot, et toute la cour paysanne brûla. Les biens et le bétail ont pu être sauvés, la propagation de l'incendie a été arrêtée, mais une seule cour a disparu. Tous les tireurs ressentaient leur responsabilité collective pour ce qui s'était passé et erraient tristement ; mes adjudants étaient également très attristés. J'ai constitué une commission, estimé les bâtiments brûlés, déterminé le montant de la prime d'assurance que la maîtresse aurait dû recevoir si la construction avait été assurée ; cela faisait environ 250 roubles, qui furent versés à même les fonds du régiment. Je pense qu'il est peu probable que la vieille Russie ait jamais dépensé 250 roubles de manière plus productive. Les tireurs étaient ravis, satisfaits d'eux-mêmes et de moi, et se sont entièrement acquittés du trésor avec leur sang sur les champs de la percée de Louk.

Et quand le régiment quittait Manachine la nuit, dans toutes les fenêtres, une petite lumière brillait, les gens se disaient au revoir et pleuraient à chaudes larmes.

La ligne de conduite choisie m'a permis de combler dans une grande mesure le fossé toujours prêt à s'ouvrir entre le commandant du régiment — représentant officiel du gouvernement — et la masse, obsédée par les sentiments paysans. En m'appuyant sur le succès atteint, je pouvais exiger dans le régiment une discipline que l'on ne trouvait même dans aucun régiment de la garde. Le lecteur se tromperait lourdement s'il supposait, à partir de l'exposé précédent, que j'étais mou ou enclin à suivre le courant. La réputation de justice me servait à ordonner des exécutions si nécessaire, la réputation de raison à imposer une discipline sévère et à réconcilier le soldat avec un régime très dur et rigoureux. Sans ces éclairs de réputation, le service de tireur dans le 6e régiment aurait été une véritable corvée ; dans les moindres détails, la précision et la clarté étaient requises, aucune relâche ne pouvait être tolérée. Et les tireurs étaient fiers d'appartenir au 6e régiment, lorsqu'ils revenaient au régiment après avoir reçu une autre affectation à la suite d'une blessure.

Le soir, pendant la guerre impérialiste, lorsqu'ils étaient en réserve, des chansons étaient toujours chantées. Fatigués, privés de temps libre, les tireurs ne se prenaient pas toujours volontiers à chanter en cercle après le crépuscule — le sergent-major les poussait. J'ai demandé à un officier expérimenté : « Pourquoi nous obligent-ils à chanter alors que tout le monde a déjà les yeux qui se ferment ? » — et j'ai reçu la réponse : « Pour ne pas laisser aux tireurs le temps de discuter et de réfléchir. » Ces chansons étaient un moment de travail politique original dans l'ancienne armée. Après réflexion, j'ai conservé ce régime de chant dans mon propre régiment ; lorsque nous étions

répartis dans les villages, je pouvais l'assouplir considérablement, mais à l'hiver 1916-1917, lors d'un séjour dans un camp modèle, je me sentais déjà beaucoup moins bien, le soutien de classe avait disparu, et dans le régiment, on chantait avec féroceité.

Dès que le régiment partait en réserve, un terrain de tir était installé ; parfois on tirait à 500-600 pas, parfois le terrain ne permettait de tirer qu'à 200 pas, sur des cibles en forme de tête et sur des yeux. Je pratiquais le tir en mouvement à une distance de 100 pas afin d'assurer le tir sur la tranchée assaillie au moment de franchir les obstacles en fil de fer. Contre un ennemi faible, comme l'infanterie autrichienne de 1916, cette méthode donnait d'excellents résultats. J'aimais aller au terrain de tir, demander à la boutique du régiment quelques caisses de cigarettes (à la charge des fonds du régiment) et rêver ; chaque tireur ayant touché 4 balles recevait une dizaine de cigarettes, celui ayant touché 5 — vingt-cinq. Le dimanche, je m'amusais à organiser des concours : chaque baraque choisissait le meilleur tireur, et en cas de succès, le collectif était récompensé par des cigarettes et une bougie en stéarine — un objet de luxe considérable.

Lorsque j'ai pris le commandement du régiment, les soldats, en particulier ceux qui venaient d'arriver, avaient l'idée du commandant de régiment comme d'un monstre effrayant. J'appelle un fantassin passant près de moi, et lui, me voyant, prend la fuite en pleine panique. Je pénètre dans une maison à une centaine de pas des tranchées — là, avec la permission du sergent, deux fantassins étaient en train de laver leur linge. À mon entrée, ils ont sauté par la fenêtre et se sont enfuis. Cet événement me mettait dans une colère folle : je tirais avec mon Browning sur les fuyards, je les poursuivais à cheval et rattrapais les gens qui me regardaient comme un Indien regarderait un tigre sur le point de le déchirer. C'était ainsi au début.

Le régiment n'a pas reçu de cadeaux, car pendant son stationnement, il était lié uniquement à la Finlande. Mais nous ne manquions pas d'argent, et pendant nos loisirs nous achetions parfois pour mille roubles des accordéons, des couteaux de poche, de petits miroirs, des peignes, des porte-monnaie et des friandises, et nous organisions des jeux compétitifs — tir à la corde, lutte sur une poutre tournante, lutte entre tireurs montés les uns sur les autres, course avec un œuf sur une cuillère, etc. Le grand organisateur était le commandant du bataillon, Vasiliev. Nous réussissions à obtenir une joie générale et détendue. Je me souviens de ces jeux au printemps 1916 à Manachine, sous un soleil éclatant. Je me promenais parmi les joueurs. Soudain, quelqu'un me tira fortement par la manche. Je me retournai. C'était un jeune tireur qui voulait attirer mon attention sur le fait que, dans une compétition entre compagnies, l'autre côté utilisait des méthodes interdites, trichait. Dans le geste avec lequel le tireur s'était agrippé à moi au moment du combat, il y avait une confiance maximale. Une ancre de salut, le dernier arbitre suprême. Étant un garçon de la campagne, il s'accrochait probablement de la même manière au manteau de son oncle dans un moment critique. Huit mois de mon commandement du régiment n'ont pas été vains — je pouvais en être fier. Après avoir caressé le tireur soudain surpris, je pensais avec calme au fait que dans quelques jours le régiment serait lancé pour percer les positions autrichiennes : le régiment était revenu à la normale, ayant atteint le plus haut degré de combativité qu'un soldat russe pouvait atteindre dans les conditions de l'armée tsariste.

Chapitre trois

Le personnel de commandement

Le commandant de la 2e division de fusiliers finlandaise était le général-major Kublicki-Piotukh, un petit vieil homme grisonnant, déjà très usé. En réalité, c'était une bonne personne, mais par nature il n'était certainement pas un leader. Dès ma première présentation, il a commencé à s'excuser auprès de moi pour commander la division, n'étant pas du tout préparé à cela ; pendant de nombreuses années, il avait dirigé le service d'un régiment d'infanterie de la garde et espérait au mieux devenir commandant d'une brigade de l'armée avant de prendre sa retraite. Mais, d'une manière ou d'une autre, il s'est retrouvé à la guerre comme supérieur, et les Autrichiens sont arrivés par malheur et se sont rendus en grand nombre. Quelqu'un a dû lui jeter un sort, et, tout à fait à sa surprise, il s'est retrouvé dans le rôle de commandant de division. Pendant les un an et demi qui suivirent, il jugeait son devoir de s'excuser chaque fois qu'il envoyait mon régiment à l'assaut — « bien sûr, rien ne sortira de cette attaque, mais rien à faire — le haut commandement l'exige ; ce n'est pas bien, mais il faut attaquer ». Il avait une peur panique de ses supérieurs et considérait comme son devoir de signer tout ce que lui donnait le chef d'état-major de la division ou ce que proposaient les personnes autour de lui. Un certain nombre de réprimandes l'ont incité à écrire à mon adresse. Parfois, je me défoulais en jurant au téléphone ; le commandant de division avait progressivement développé l'habitude de téléphoner d'abord à l'adjudant de régiment, de lui demander dans quel état d'esprit j'étais, et seulement ensuite de me passer le téléphone.

Le chef d'état-major de la division était le lieutenant-colonel Shpilko — un vétéran de l'administration, un maître rare en matière de paperasserie, qui s'était abrité des travaux sur le terrain, de la réalité vivante, des gens réels, et capable uniquement de traiter des papiers au nom du saint Bureaucratie. En tout cas, le travail purement d'état-major, sans manifestation de quelque initiative que ce soit, y avait été exécuté de manière exemplaire par lui.

Mais quelqu'un devait être « l'âme » de l'opération. L'officier exécutif du quartier général était le commandant de brigade, le colonel Nagaïev. Pendant longtemps, il avait servi au Bureau principal de l'état-major général, s'occupant tranquillement de tâches bureaucratiques — les nominations au sein de l'état-major général — et refusant obstinément de commander un régiment ; il ne voulait pas se séparer de son encrier, malgré la perte de son ancienneté. On ne voulait désormais pas lui confier de poste responsable, et il était tombé en purgatoire — au poste de commandant de brigade, occupé par des officiers de l'état-major général seulement dans des cas tout à fait exceptionnels. Son expérience de la guerre russo-japonaise lui fut d'un grand secours ; je me suis bientôt disputé avec lui, mais je dois reconnaître que, malgré son âge respectable, il s'accusait globalement de son rôle militaire de manière convenable.

Le colonel Schilling, qui l'avait remplacé en 1916 et qui avait auparavant commandé le 5e régiment d'infanterie finlandaise, était incomparablement plus faible. Schilling — un garde avec la réputation d'un maître d'exercices irréprochable, semblait partir du principe que l'armée existait pour que les officiers de carrière occupent des postes honorables, et que la guerre était le meilleur moyen pour eux de progresser rapidement dans leur carrière. En temps de paix, son régiment était exemplaire, à l'ancienne, discipliné et bien entraîné. Dans les premiers mois de la guerre, il avait probablement montré une certaine énergie. Mais à l'automne 1915, lorsque j'arrivai dans la division, Schilling s'était déjà reposé sur ses lauriers, attendant d'être nommé commandant de brigade.

Il restait strictement en arrière, ce qui ne correspondait guère à sa stature imposante et vaillante d'Anglo-Saxon ; l'état-major de son régiment représentait un coin confortable où se concentraient tous les officiers de carrière du régiment. De là, ils partaient au front exclusivement pour remplir les fonctions de commandants de bataillon. Les compagnies et les sections du 5e régiment étaient commandées uniquement par des porte-drapeaux. La distinction entre officiers de carrière et porte-drapeaux — os blanc et os noir — était fortement marquée. À certains revenaient tous les avantages, à d'autres tous les sacrifices. L'état-major du 5e régiment se distinguait, entre autres, par son éloquence. Les propositions des officiers pour les distinctions étaient faites avec un

soin et un amour exquis. Malgré le fait que mon régiment accomplissait beaucoup plus de travail de combat, dans le 5e régiment les officiers recevaient plus de récompenses, en particulier l'ordre de Saint-Georges : je ne disposais ni du temps ni de l'appareil de témoins amicaux, dont Schilling disposait, pour que toutes ses propositions passent sans retard par le comité de l'ordre de Saint-Georges.

D'après les récits de mes officiers, Schilling lui-même avait été décoré de la Croix de Georges pour l'exploit suivant. Déjà dans l'hiver 1914/15, dans les Carpates, la discipline formelle du 5^e régiment commençait à se désagréger, et sur le secteur du 5^e régiment se produisait à grande échelle le "fraternisation" avec les Autrichiens, c'est-à-dire un marché où nos tireurs échangeaient des bottes et du pain contre de l'alcool et du rhum. Les Autrichiens venaient dans nos tranchées, nous entrions dans les leurs, situées à quelques dizaines de pas sur la même crête. Informé de cela, Schilling convoqua l'équipe d'instruction et le bataillon de réserve, répartit les rôles, et au moment où la négociation atteignait son apogée, les officiers autrichiens se retrouvèrent arrêtés dans leurs abris et le bataillon capturé. Dans le rapport, cette charmante opération fut décrite comme une attaque à la baïonnette surprise, entreprise à l'initiative du commandant du régiment, nous permettant avec peu de pertes de prendre possession d'un sommet important et de capturer d'importants trophées. Sur le plan moral, au 5^e régiment, on se justifiait en disant que les Autrichiens effectuaient des travaux de minage sous nos tranchées et que, sous couvert de fraternisation, les sapeurs autrichiens mesuraient à grands pas la distance jusqu'à nos principales lignes de tranchées et procédaient à la reconnaissance des nids de mitrailleuses et des abris.

Pendant les combats de décembre 1915, les 7^e et 6^e régiments faisaient partie de la division ; ensuite, le 5^e régiment est passé de la réserve entre eux. À Petlikovice-Nové, avec la réserve de mon régiment, j'ai installé mon état-major et la cantine des officiers ; les Autrichiens étaient à moins de 4 km, et le 5^e régiment occupait un secteur sans un seul bâtiment ; le commandant du régiment se tenait à 13 km de l'ennemi, avec son entourage et une cuisine parfaitement organisée. Les aspirants du 5^e régiment avaient véritablement faim. Je les ai invités à venir déjeuner chez nous, dans une cantine chaude et bien aménagée. Pendant trois jours, j'ai acquis parmi eux une popularité immense, que seule peut obtenir une personne ayant réchauffé et nourri des hommes mourant de froid et de faim. Le quatrième jour, Schilling est venu et m'a demandé de lui céder une des cases de mes possessions. Il avait l'air plus sombre que la nuit, était convaincu que je nourrissais ses officiers pour des motifs démagogiques et ne me l'a jamais pardonné ensuite. Peu de temps après, il a été avec nous commandant de brigade, puis a commandé le régiment de la Garde Izmaïlov. Au terme de sa carrière — en 1920, il était chez les Blancs le chef suprême de la région de Novorossie. Une partie de ses activités est décrite par Shulgin dans le livre « L'année 1920 ». Pour la dispersion d'Odessa, des manigances obscures et une fuite panique, il semble avoir été exécuté par Wrangel.

Parmi les autres commandants de régiment, la personnalité brillante était Marushevsky. Officier très compétent de l'état-major général, il fut, durant la première année de la guerre, chef d'état-major de notre division et, à ce titre, se gagna une popularité rare. Toujours bien informé de tout, il donnait à chacun, au moment opportun, les directives correctes, rappelait, expliquait — toujours avec un tact remarquable, prévoyait le développement des opérations et préparait toujours à l'avance tout ce qui était nécessaire.

En tant que commandant de régiment, il est arrivé trois semaines après moi. Il était toujours intelligent et visionnaire, mais ses nerfs lui faisaient défaut ; il avait raison, car il avait pris le commandement du 7^e régiment déjà assez corrompu ; il savait s'entendre avec les gens, mais pas leur donner des ordres ni les rééduquer. Conseiller brillant, mais en aucun cas un chef. Au moment du début de la percée de Loutsk en 1916, on lui proposa un commandement de brigade en France, il saisit cette nomination et partit, sans même dire au revoir au régiment, qui pouvait à tout moment être lancé dans l'assaut.

L'état-major de mon régiment était extrêmement compétent. J'avais plusieurs excellents assistants parmi les commandants de bataillon. Le meilleur d'entre eux était le lieutenant-colonel Patrikeev, officier de la garde frontalière, qui commandait d'abord le I, puis le IV bataillon. Il était

différent des autres officiers de carrière et savait particulièrement bien s'entendre avec les adjudants, qui lui témoignaient un grand amour et une loyauté sans faille. Digne et ardent, il n'était guère apte aux manœuvres complexes ; mais on pouvait être sûr que le bataillon, lancé avec lui à sa tête, s'élançerait en avant comme une flèche. Patriqueïev courait lui-même en avant, tant que son cœur malade et élargi le lui permettait ; ensuite, on pouvait voir sa silhouette pâle et vacillante, soutenue sous les bras de chaque côté, traînée en avant par ses transmetteurs. Dans les situations tactiques difficiles, il consultait son chef d'état-major, qui était le commandant de la 14e compagnie, l'enseigne Triandafillov.

Un autre commandant éminent était le lieutenant-colonel Grote-de-Bucco. C'était un vieil homme simple, avant la guerre un fonctionnaire à Lida, qui avait, de son plein gré, échangé sa position tranquille de lycée contre une profession difficile — d'abord commandant de compagnie, puis de bataillon. Sa bonne volonté, sa bienveillance, des nerfs assez solides, puis ses cheveux gris — tout cela produisait une impression irrésistible sur les tireurs. Les soldats n'étaient pas encore libérés des chaînes des idées patriarcales, pour eux, grand-père Grote était sans aucun doute un chef patriarche ; ils lui obéissaient avec un profond respect et amour, et après l'assaut, les officiers du 1er bataillon racontaient comment ils avaient observé les tireurs attraper le grand-père dans un moment critique par les pans de son uniforme, le cacher dans un cratère ou le protéger de leurs corps. La jeunesse est force, mais dans certaines circonstances, une barbe grise attachée à une bonne tête est également une grande force morale, à condition d'un contact direct avec la masse des soldats-paysans.

Le IIe bataillon était d'abord commandé par Tchernychenko — noir, large, trapu. Il n'avait pas de chance. Au début de la guerre, on lui avait tiré dans la poitrine et, devant moi, il avait reçu une balle dans le dos, avec quelques lésions de la colonne vertébrale. Au début très courageux, il devint ensuite prudent. Son occupation favorite était le camouflage. Combien d'art il mettait pour que les chariots à munitions et les chevaux situés près de l'état-major du bataillon soient cachés de la vue des avions ! Il n'était pas toujours assez ingénieux, bien qu'il connaisse parfaitement les détails du métier d'infanterie. Il se laissait facilement intimider par la hiérarchie voisine. Il ne faisait pas toujours preuve de la rigueur nécessaire envers ses subordonnés. Pourtant, il n'était pas mauvais dans d'autres moments critiques, lorsque tout commençait à fuir. Cependant, j'ai ressenti une grande satisfaction lorsque j'ai appris que cet officier méritant était nommé commandant de notre bataillon de réserve, ce qui m'évitait beaucoup de tracas.

Son successeur fut Vassiliev — un chevalier de Saint-Georges de Port-Arthur, un homme doté d'une grande acuité tactique, très intelligent, mais qui aimait rester à table et boire, ayant déjà épousé une partie de ses nerfs. Sur les questions tactiques, dans les cas difficiles, je faisais souvent appel à ses conseils et je n'ai jamais eu à m'en repentir.

Le troisième bataillon était commandé par Borisenko. Pendant un an et demi, il se mettait stoïquement en danger, laissant les balles frapper son front, en poursuivant l'idéal d'obtenir le poste de responsable de l'intendance du régiment. Un excellent gestionnaire, aimant chaque charrette et chaque cheval, administrateur raisonnable et strict, il voyait sur la ligne de front un véritable Golgotha ; le combat ne l'intéressait pas, il s'orientait mal, s'efforçait de protéger son abri et le positionnait toujours le dos aux Allemands, lors des fusillades ; en matière de tactique, il était absolument incompté, mais il s'efforçait toujours d'accomplir avec dignité ses tâches qu'il n'aimait pas. Entre autres choses, il avait fermement intérieurisé l'idée que la place du commandant de bataillon se situait à mi-chemin entre les commandants de compagnie et le commandant du régiment. Me rapprocher de lui en combat était pour moi une véritable torture. Au printemps 1916, grâce à lui, j'ai trouvé un gestionnaire modèle, très attentionné, pour la maison.

Il a été remplacé par le lieutenant-colonel Dreving, qui avait souvent commandé temporairement le régiment, un officier honnête et remarquable à tous égards. Dreving m'apportait une aide précieuse dans les questions d'organisation et dans les questions d'instruction militaire, domaines dans lesquels il était un spécialiste éminent. Le malheur de Dreving était qu'il avait été envoyé à la guerre en tant que responsable de l'intendance du régiment. Et à ce poste, il n'était pas possible d'obtenir une promotion pour distinction au combat. Je lui laissai le soin de décider s'il

voulait échanger son poste tranquille contre le rôle difficile de commandant de bataillon. Mais Dreving avait de mauvaises prémonitions. Il hésita pendant sept mois, finit par prendre le bataillon, et dès le premier combat près de Krasnoe, lors du franchissement de la rivière Ikva, il fut d'abord blessé à la jambe et, alors qu'il commençait à se bander, il fut tué. Du moins, le destin militaire lui sourit, car il tomba à quelques pas seulement de l'autre côté des tranchées autrichiennes qu'il avait prises.

Dans les meilleurs jours, lorsque de nombreux blessés étaient rétablis, je disposais de 17 officiers de carrière — une prospérité absolument exceptionnelle par rapport aux autres régiments. Certains d'entre eux étaient remarquables, comme Seryozha Timofeev, mince, élégant, beau, qu'il fallait toujours retenir de quelque bêtise : par exemple, en se faisant passer pour un déserteur, il voulait se rendre à un poste autrichien pour soudainement saisir une grenade à main et capturer les Autrichiens. Gravement blessé au début de la guerre, il a été tué le même jour que Dreving, lors d'un combat rapproché dans le village de Krasnoye, où l'on tirait de chaque angle, fenêtre, fosse et où, armé d'un simple bâton, il se promenait en riant le long de sa compagnie.

Le commandement de l'équipe de mitrailleuses était assuré par le capitaine d'état-major Koltychev, un grand spécialiste de son domaine, qui me tenait toujours dans l'ignorance du nombre de mitrailleuses dans le régiment : à mon entrée en commandement, l'équipe de mitrailleuses disposait de mitrailleuses autrichiennes, pour la plupart perdues; Koltychev avait toujours au moins une mitrailleuse démontée en pièces, pour la reconstituer secrètement en remplacement de celles perdues. À l'été 1916, le régiment comptait déjà 32 mitrailleuses que je connaissais et un nombre indéterminé de mitrailleuses non officielles. Les charrettes à mitrailleuses de Koltychev ramassaient des trophées précieux lors des offensives, comme des articles de maroquinerie et autres. Koltychev était une personne très économique, et tout le monde le voyait comme le futur successeur de Borisenko à la gestion des biens.

Au début, l'adjudant de régiment était le lieutenant P., un bon officier, mais qui s'était épuisé physiquement et nerveusement durant la première année de guerre. Il remplissait parfaitement ses fonctions, mais sa nervosité me faisait une mauvaise impression. J'ai décidé de m'épargner des efforts supplémentaires au sein de mon état-major ; le lieutenant P. fut envoyé comme officier de cours dans une école de sous-officiers, et je pris à sa place un officier de la garde frontalière — le lieutenant Kozintsev — du sang et du lait, des nerfs de taureau, un appétit de loup, des mains un peu maladroites ; mais en contrepartie, sa présence apportait plaisir et encouragement, il était tactiquement perspicace, je pouvais me coucher en lui laissant la résolution des questions secondaires ; il se trompait, mais rarement.

Aux côtés de ces officiers de carrière compétents, il y en avait aussi de complètement inutiles. Tel était, notamment, le capitaine Myachin, commandant de la 6e compagnie, dont la lâcheté physique m'avait été signalée de toutes parts. Que faire avec lui ? J'ai décidé, aux premiers pas de mon commandement, de recourir à la consultation d'un commandant expérimenté, qui me semblait alors être Schilling. Je suis allé lui rendre visite et lui ai demandé comment gérer Myachin. À quel point cette consultation était une erreur, je ne l'ai découvert que plus tard : Myachin était le neveu de Schilling. Le commandant du 5e régiment m'expliqua qu'il ne fallait en aucun cas offenser un officier de carrière, et qu'il fallait essayer de le placer dans une fonction plus tranquille — par exemple, comme assistant de l'intendant de la division. Myachin occupait justement ce poste, mais il en avait été retiré pour paresse et désorganisation et renvoyé au régiment.

Dès le premier combat, le 30 août 1915, j'ai personnellement donné l'ordre à la compagnie de Myachin d'avancer. Corpulent, en surpoids, avec un visage pâle et en sueur, le commandant de la compagnie Myachin s'approcha de moi et me déclara qu'il avait mal à la tête et demandait la permission de se retirer à l'arrière. Je lui répondis fermement que soit il attaquait immédiatement, soit je le fusillais sur-le-champ. Il conduisit sa compagnie en avant. Le soir, le jour de ce combat extrêmement réussi, au cours duquel nous avons facilement capturé des bataillons allemands, le médecin principal me fit rapport qu'au début du combat, le capitaine Myachin et le capitaine N étaient venus à son poste de premiers soins sous prétexte de commotion cérébrale. Aucun signe de commotion n'était présent. Le médecin principal demandait des instructions pour savoir s'il devait

leur délivrer un certificat médical et les évacuer à l'arrière. Je sentais clairement que ma clémence dans ce cas provoquerait la décontraction parmi les officiers : comment pourrais-je demander un sacrifice personnel aux jeunes, aux enseignes, si je laissais passer les pires inconduites des officiers d'ancien régime. J'ai résolu ce problème difficile ainsi : un certificat médical pour commotion fut délivré par mon ordre sur le régiment pour les deux capitaines, mais avec la mention que, en raison de leur conduite honteuse au combat, il leur était interdit de revenir un jour au régiment. Une copie de cet ordre leur fut remise, et avec ces documents honteux, ils furent envoyés à l'arrière. L'un d'eux s'installa quelque part là-bas, tandis que Myachin arriva en novembre, lorsque le régiment était en repos à Kherson. Son oncle convainquit le commandant de la division que j'avais outrepassé mon autorité, car certains circulaires interdisent de dégrader les officiers dans les ordres. Au nom du chef de la division, Schilling est venu me voir pour mener une enquête : il m'a menacé presque de tribunal pour abus de pouvoir, m'a supplié d'annuler l'ordre, a promis que Myachin ne se montrerait pas à moi et qu'il le placerait ailleurs. J'ai catégoriquement refusé et expliqué que Myachin serait abattu par le premier officier de mon régiment s'il désobéissait à mon ordre et se présentait dans notre position.

Pendant les périodes de calme, des officiers revenaient parfois au régiment, disparus sous un prétexte quelconque au début de la guerre. Je les regardais avec une méfiance certaine et les supportais. L'un d'eux, le capitaine Berezovsky, qui avait la réputation d'être le meilleur employé du régiment en temps de paix, j'avais la faiblesse, après la mort de Dreving, de le laisser temporairement commander le bataillon. Il a fallu m'en repentir amèrement. Le bataillon a subi de lourdes pertes, et pour rien ; la correspondance s'est multipliée, j'ai été blessé et ne pouvais pas le relever immédiatement ; par chance, il s'est de nouveau enfui vers l'arrière sous un prétexte plausible.

Une autre catégorie d'officiers était composée des adjudants. Aussi précieux que soient les officiers de carrière pour maintenir un haut niveau d'entraînement au combat et pour préserver les traditions du régiment, et quelles que soient les sacrifices auxquels beaucoup d'entre eux se sont livrés, blessés plusieurs fois, la majorité des chefs de combat — commandants de compagnies et de pelotons — étaient représentés par les adjudants. Ce sont eux qui donnaient également le chiffre principal des officiers tués et blessés. Et les pertes en officiers dans le 6e régiment ont toujours été colossales.

Dans d'autres régiments, les officiers se regroupaient à l'arrière, et seules les compagnies avançaient avec leurs commandants de compagnie — de nouvelles victimes. Dans le 6e régiment, il n'y avait pas de rotation pour les officiers et tout le monde allait au combat à sa place. Il arrivait seulement qu'avant un assaut, un commandant de compagnie attentionné envoie un feldwebel à l'arrière sous n'importe quel prétexte — afin que quelqu'un puisse rassembler et remettre en ordre les restes de la compagnie après la bataille.

Le 31 décembre 1915, après les deux premiers jours de l'attaque hivernale des positions autrichiennes, j'ai reçu un blâme du commandant de la 11e armée, Tcherbatchiov, parce que mon régiment avait perdu 600 soldats et 13 officiers, dont 3 tués. Le commandant de l'armée soulignait que les ressources de l'État en officiers, même en sous-lieutenants, sont limitées, et qu'on ne peut pas gaspiller les officiers comme je le fais : dans le 6e régiment, le pourcentage d'officiers perdus par rapport aux soldats dépasse largement le niveau général, ce que Tcherbatchiov attribuait à mon exigence extrême. Je ne pouvais pas être d'accord avec cela. Il m'était très difficile de contempler pendant trois jours les corps de deux sous-lieutenants suspendus aux fils de fer autrichiens, mais envoyer les soldats au combat sans officiers ou avec un minimum était, à mon avis, le comble de l'absurdité. Le blâme du commandant de l'armée ne m'a pas fait changer mon point de vue sur la nécessité de la présence en grand nombre d'officiers dans les lignes, et trois jours plus tard, à la suite d'une attaque infructueuse du 1er bataillon du 6e régiment sur la hauteur 370, défendue par un bon régiment autrichien, dix officiers blessés furent apportés dans la chambre qui m'était voisine — l'ensemble du corps d'officiers des trois compagnies attaquantes du 1er bataillon.

Pour réduire les pertes chez les officiers, je n'ai pris qu'une seule mesure : les pertes parmi les jeunes sous-officiers venaient d'être extrêmement élevées, surtout ceux qui venaient d'arriver et

qui ne connaissaient pas les conditions du champ de bataille, nécessitant de s'adapter au terrain ; une grande partie d'entre eux périsseait au premier combat. Dans la mesure du possible, j'ai décidé de maintenir les jeunes sous-officiers en arrière, avec l'équipe de formation ou dans les compagnies de renfort pendant un à deux mois, afin qu'ils s'habituent aux exigences du combat et aux traditions du régiment, avant de les introduire au combat. Un tel luxe ne m'est devenu accessible qu'en 1916, lorsque la formation des sous-officiers était en plein essor. Finalement, il a été possible de faire en sorte que les jeunes sous-officiers considèrent comme un grand honneur d'être intégrés dans les rangs du régiment. Deux inaptes, parmi la masse d'une centaine et demie à deux cents sous-officiers arrivés au régiment, j'ai même dû les renvoyer à l'arrière.

Lorsqu'il y avait un large emploi des officiers, je devais bien sûr compter principalement sur le sous-officier supérieur, et cela déterminait ma ligne concernant la question des officiers. Le sous-officier supérieur du 6e régiment de Finlande jouissait de l'égalité complète. Le sous-officier commandait les éclaireurs à cheval, il était l'adjoint du commandant de régiment, et commandait également le parc de l'armée de rang II. Un sous-officier supérieur qui commandait avec succès une compagnie pouvait être sûr qu'il ne serait pas rétrogradé au poste de commandant de peloton en cas d'arrivée d'un officier d'état-major en provenance de l'arrière. Dans les récompenses, les sous-officiers supérieurs recevaient même la priorité.

Le sergent-chef Kozlov, décoré de l'ordre de Saint-Georges, et un autre sergent-chef encore plus méritant, Kosolapov, commandant parfait de calme de la 8e compagnie, qui avait reçu en Allemagne une formation supérieure en chimie des colorants, m'ont été retirés par la mobilisation industrielle. Il m'aurait été très facile de retenir dans le régiment ces assistants fiables ; il m'a été très difficile de m'en séparer ; leur départ ne pouvait avoir un effet favorable sur leurs camarades ; eux-mêmes n'ont montré aucune initiative : pourtant, je n'ai pas jugé que mes intérêts égoïstes pour le régiment devaient être placés au-dessus des intérêts de la mobilisation industrielle et je les ai envoyés dans l'arrière en fonction de leur spécialité. Mais il aurait bien sûr été infiniment mieux que les personnes nécessaires à l'industrie ne fussent pas engagées du tout dans l'armée, plutôt que de les en détourner ensuite avec regret.

La 9e compagnie était commandée par un étudiant de l'Institut forestier, l'enseigne Khodski, sérieux, maigre, grand, jouissant d'un grand respect général et ayant une influence énorme sur ses tireurs. Ma première rencontre avec lui a eu lieu au combat le 30 août 1915, lorsque je l'ai rattrapé à cheval avec sa compagnie, qui s'était éloignée de 3 km lors de l'attaque en avant de son bataillon. Dans le village de Shavlishki, je suis tombé sur un blessé de sa compagnie ; à la question de savoir si son commandant était en bonne santé, le tireur blessé m'expliqua que Khodski, sous ses yeux, s'était précipité le premier dans trois maisons de ce village occupé par les Allemands : « Il tire à la porte avec son revolver, la frappe du pied, crie quelque chose en allemand, emmène deux ou trois Allemands et s'enfuit plus loin ». Je raconterai encore beaucoup d'exploits de Khodski dans le deuxième volume de ce travail. Tout réussissait à Khodski, il n'avait jamais été blessé jusqu'au 23 juin, lors d'une attaque ratée, lorsqu'une balle le fit tomber à 20 pas devant la tranchée autrichienne, ce combattant étonnant.

Beau, grand et joyeux, originaire de Tiflis, l'adjudant Nižnickij avait toujours à portée de main une anecdote caucasienne hilarante. L'une d'elles, qui retransmettait le discours d'un membre de la Douma de Tiflis sur l'utilité des muselières pour les chiens afin de se protéger contre les morsures des jeunes écoliers, nous est particulièrement mémorable, car, lors d'une offensive nocturne en Galicie à la fin de décembre 1915, quand le bataillon fut plongé dans la confusion sous le feu autrichien, la voix claire de Nižnickij a réveillé tout le monde en prononçant la phrase d'une célèbre anecdote du régiment : « Où allons-nous, où tournons-nous ? ». Une blessure de Nižnickij s'est bien passée ; la seconde s'est révélée mortelle.

Un autre adjudant Root, délicat et profondément honnête, apportait une incroyable gravité à l'exécution de ses devoirs. On pouvait être sûr que l'ordre qu'on lui donnait serait exécuté jusqu'au bout. Le 20 septembre 1915, il était grièvement blessé devant la ville de Dreveniki, qu'il avait attaquée sans succès. Il réussit à se coucher dans une petite dépression, tandis qu'une mitrailleuse allemande à environ 50 pas tentait de l'achever. L'étui de jumelles sur le ventre de Root fut traversé

par quatre balles. La nuit, on réussit à le transporter. À Brody, à la fin de l'automne 1916, Root eut le malheur de contracter une maladie légère mais peu honorable. Il était trop timide pour demander conseil à quiconque, trop abattu, se considéra comme un criminel grave ayant manqué à son devoir, et se tira une balle. La mort de ce garçon infiniment glorieux et honnête affecta profondément même nos nerfs endurcis.

Le plus jeune des élèves du lycée de 18 ans était le sous-officier Znosko, grand, maigre, avec un teint tuberculeux vif sur les joues. Dans une tranchée, la tuberculose l'aurait fauché en quelques semaines, et il ne voulait même pas entendre parler d'évacuation. Je l'ai pris dans l'équipe de mitrailleuses et je le tenais surtout au quartier général du régiment, sous la protection du médecin principal. Le jour de la bataille près de Krasnoïe, le 10 juin, sa maladie s'est aggravée, et sa température est montée à 39,5 °C. J'ai été très surpris de voir le sous-officier Znosko à la tête de quatre mitrailleuses de Maxim, avançant avec le bataillon de réserve vers Krasnoïe. Il s'était échappé du médecin principal et se cachait non pas des Autrichiens, mais de moi, pour que je ne le renvoie pas en arrière. Tremblant de fièvre, il a réussi à atteindre Krasnoïe et à placer deux mitrailleuses le long de la rue principale du village, par laquelle passait la contre-attaque d'un bataillon hongrois, qui venait de décimer notre équipe de mitrailleuses Colt et la section de la 6e compagnie. Les mitrailleuses de Znosko ont annihilé cette contre-attaque instantanément.

J'ai attiré deux merveilleux adjudants-chefs du régiment de chasseurs de la garde. L'un d'eux, Yuschenko, est venu chez moi d'autant plus volontiers que, avec ses convictions étudiantes-socialistes, l'atmosphère du régiment de la garde lui semblait peu attrayante. Il était un commandant de la 6e compagnie habile et sensé. Il se jetait très courageusement à l'attaque, mais, ayant saisi un point pratique pour la défense chez l'ennemi, il s'y installait immédiatement et formait un ordre de combat stable, résistant aux plus féroces contre-attaques. Le 10 juin, au combat, il traversa le gué le long de la rive de la Styra, contourna les fils barbelés autrichiens, prit la position autrichienne par le flanc, courut le long des tranchées de trois compagnies autrichiennes en détruisant leurs défenseurs, bondit dans le manoir Krasnoe et se défendit dans la maison du propriétaire jusqu'à ce que nos réserves arrivent. Et quand je venais en congé à Petrograd, ses parents venaient me voir, son père, professeur de médecine et spécialiste du cœur, et sa mère ; cette dernière me suppliait vivement de protéger son fils et de ne pas l'envoyer là où les balles et les obus volent et où la mort rôde. Comme si l'on pouvait enfermer l'adjudant Yuschenko dans le convoi ! Je l'assurais que tout serait bien entendu fait. Puis, en 1917, j'ai proposé à Yuschenko de venir chez moi à l'état-major de la 5e armée. Il a refusé — il est dans le comité de division, il ne peut cesser la lutte contre la corruption de la division. À la fin de l'offensive de Kerensky, lorsque la division a refusé de combattre et qu'il fallait effectuer une reconnaissance, Yuschenko, avec trois autres adjudants et deux tireurs, est allé de l'avant ; tous ont été abattus par les Autrichiens.

Son compagnon, l'adjudant Krasovski, chef de l'équipe de reconnaissance à cheval, mon garde du corps, se distinguait par une fidélité personnelle à mon égard ; il s'efforçait de maintenir sa masse imposante en combat comme un parapet, me protégeant des balles ennemis. La reconnaissance à cheval fonctionnait à merveille ; lorsque, lors de la tenue de positions, l'état-major de la division se présentait avec un prisonnier témoin, et que les compagnies n'en avaient pas, Krasovski envoyait 5-6 de ses jeunes hommes, partait la nuit et ramenait un sentinellement autrichien. Lorsque je me rendais dans un lieu dangereux, Krasovski m'envoyait le géant Chistiakov, célèbre pour avoir sauvé, dans la neige des Carpates dépassant la taille, des blessés laissés entre nos tranchées et celles de l'ennemi : les infirmiers ne pouvaient travailler dans une neige aussi profonde, mais Chistiakov, saisissant un blessé sous le bras comme une plume, se frayait un chemin. La mitrailleuse qui m'a blessé à la nuque le 14 juin 1916 a simultanément traversé le képi de Krasovski.

Quand à l'automne 1915 le régiment se retira pour se reposer à Kherson, plus de 20 enseignes sont arrivés en même temps — des élèves de séminaires pédagogiques ou des instituteurs ; typique de ce groupe était Élansky, un homme très fiable et sérieux, leader des enseignes à tendance socialiste, et Triandafillov. C'étaient d'excellents officiers, meilleurs que les enseignes venant des étudiants — plus gâtés par la vie citadine et plus éloignés des paysans. Pour

lui donner un essai, je remis immédiatement le commandement d'une compagnie à Élansky. Il se plongea immédiatement dans tous les détails de la vie quotidienne des soldats, distribuait lui-même le sucre aux tireurs, mémorisa instantanément toute la composition de sa compagnie par cœur et acquit une énorme autorité. Commandant remarquable, il fut tué avec Yushchenko lors d'une reconnaissance du comité de division à l'été 1917. Triandafillov fut bientôt blessé deux fois, commanda avec grand succès une compagnie, me laissa son curieux journal, fut d'abord chef d'état-major (conseiller tactique) du commandant du IV^e bataillon, Patrikeev, puis adjoint au chef d'état-major de l'Armée rouge.

Tous ces enseignants étaient des socialistes de différentes tendances ; sur ce point, je ne me faisais pas d'illusions. Bien que, à cette époque, je ne sois pas moi-même un adepte du socialisme, je n'avais d'autre choix que d'accepter le fait que je devrais m'appuyer principalement sur des officiers ayant des convictions socialistes. Comment pouvais-je, alors libéral et individualiste, bien m'entendre avec mes adjudants ? J'avais un seul objectif politique : opposer aux Allemands la résistance la plus forte possible, et tout y était subordonné. En observant ma jeunesse, des tireurs aux convictions paysannes très marquées, je me répétais ce que Henri IV avait déjà remarqué : Paris vaut bien une messe. La base sociale de la Russie tsariste — les propriétaires terriens et la bourgeoisie — était très étroite ; elle n'incluait pas pleinement même les couches aisées de la paysannerie. Sur une telle base sociale, il était impossible de mener une guerre mondiale prolongée. La nécessité d'élargir cette base sociale aux petites bourgeoisies et aux paysans était ressentie, instinctivement mais assez vivement, par de nombreux commandants sur le front d'une guerre prolongée. Comme l'a montré l'expérience, un régiment ayant suivi une nouvelle orientation se mit à combattre non pas moins bien, mais mieux. Cette flambée de combativité, que l'armée tsariste manifesta en 1916, elle la doit presque exclusivement à cette nouvelle couche d'intelligentsia russe qui s'était intégrée à ses rangs.

Si dans l'organisation les sous-officiers réservistes étaient nettement inférieurs aux officiers de carrière en matière de formation des cadres, ils avaient néanmoins un avantage : ils discutaient souvent avec les soldats et leur inculquaient un point de vue défensif. Je me souviens qu'à mon arrivée à Sébastopol pour former la division de débarquement de la mer Noire, au début de février 1917, je procédais à l'inspection d'un régiment composé de marins de la mer Noire, appelé à rejoindre ma division. Les officiers marins de ce régiment se préparaient minutieusement à l'inspection : à leur horreur, j'ai refusé de vérifier le linge et le contenu des sacs, et je m'approchais tour à tour de quelques marins de chaque compagnie pour poser des questions telles que : Avec qui combattons-nous ? Pourquoi combattons-nous ? Quels objectifs nous fixons-nous ? Quels sont les intérêts des paysans russes dans cette guerre, etc. Je n'ai reçu aucune réponse vaguement convaincante. Les officiers marins étaient stupéfaits et marmonnaient qu'ils n'avaient jamais abordé ces sujets avec leurs subordonnés. Ils étaient complètement détachés de leurs marins ; tous étaient des officiers de carrière ou proches de le devenir, aucun ne ressemblait à mes sous-officiers. J'ai renvoyé le régiment, déclarant que si après trois ans de guerre, ils ne savaient pas encore contre qui et pour quoi ils se battent, je n'avais pas à les regarder plus loin. Dans le 6^e régiment finlandais, une telle anecdote aurait été complètement impossible.

J'ai maintenu parmi les officiers du régiment une discipline stricte. Les femmes, même sous l'apparence d'infirmières, n'étaient pas autorisées dans le secteur du régiment. L'alcool — uniquement dans des cas exceptionnels et en quantités limitées. En ce qui concerne les jeux de cartes, j'avais donné un avertissement : à mes yeux, toute personne qui tromperait un camarade serait considérée comme un tricheur, que ce soit en jouant honnêtement ou non selon les règles du jeu, et j'avais donné ma parole que je le dénoncerais en tant que tricheur devant tous les officiers. Pendant mes congés, en période de paix, la discipline était quelque peu relâchée, et il arrivait apparemment que des infirmières, du vin et des jeux de cartes apparaissent en petites quantités. J'ai dû mettre ma menace à exécution envers le adjudant Gorodkov, qui avait intégré le régiment avec l'équipe de mitrailleur Colt envoyée depuis Oranienbaum. Le chef de l'équipe, Pchelin, était un adjudant respectable, tué honnêtement près de ses mitrailleuses à Krasnom. Mais son assistant était clairement un homme déchu. Il jouait en état d'ivresse à pile ou face avec un aide-sanitaire, et l'a

battu ; un différend est survenu et ils se sont battus. Ayant rassemblé tous les officiers, j'ai annoncé à l'adjudant Gorodkov qu'il était un tricheur et lui ai proposé d'aller se réfugier dans un abri avec avertissement qu'il avait cinq minutes pour se suicider. Tout le monde attendait ; le coup de feu ne vint pas ; Gorodkov fut immédiatement arrêté et jugé pour avoir trompé un subordonné ; le tribunal le condamna à quatre ans de travaux forcés.

J'ai dû mener un autre procès, infiniment plus long. Drevine, me confiant le commandement du régiment, a donné une caractéristique claire de tous les officiers ; mais lorsque la question est venue concernant le porta-drapeau K., il a été embarrassé : toutes les informations à son sujet étaient contradictoires : beau, physiquement bien développé, aimable et agréable en conversation, très actif et entreprenant, il avait certaines étrangetés, parfois il faisait preuve d'une insouciance surprenante, ce qui attirait des évaluations rares de la part de ses camarades. On lui reprochait, entre autres, d'avoir emprunté un vélo aux habitants, et lors de la retraite, la situation s'est présentée comme s'il n'avait pas eu le temps de le rendre. K. me plut personnellement dès les premiers instants ; seuls ses instincts de vagabondage semblaient inquiétants — il semblait se sentir très peu lié à la compagnie dans laquelle il commandait un peloton.

Lorsque les batteries allemandes ont été capturées le 30 août, j'ai décidé de proposer pour l'ordre de Saint-Georges, en plus de Patrikeev, un certain adjudant. Qui a été le premier à atteindre les canons capturés ? L'adjudant K. a été le premier à arriver et s'est assis sur le canon. En vérité, son rôle dans le combat restait obscur. Avec une douzaine de tireurs, il a repoussé une compagnie, a tiré sur une chaîne allemande sur le flanc, puis a couru jusqu'aux canons. Si j'avais été plus expérimenté, j'aurais bien sûr préféré Khodsky ou beaucoup d'autres officiers qui ont porté le poids entier de ce combat. L'adjudant K. a été proposé et a reçu le commandement d'une compagnie. Lors du combat du 16 septembre, la principale offensive allemande visait sa compagnie ; celle-ci était un peu instable ; une partie a pris la fuite. Par la suite, j'ai appris que c'était le commandant lui-même — l'adjudant K. — qui avait fui le premier de la tranchée ; il entraîna avec lui la majorité de la compagnie, environ 40 lignes principales ; mais comme la tranchée était à moitié détruite par le tir des lourds obusiers et qu'il n'y avait pas de communication directe, une partie de la compagnie de K. ne se rendit pas immédiatement compte de la fuite du commandant et d'une autre partie de la compagnie, resta dans les tranchées et repoussa les Allemands qui s'approchaient des fils de fer partiellement détruits. Les officiers du régiment connaissaient l'action de K., mais étaient gênés de me la rapporter à propos d'un camarade ; et comme tout s'est terminé heureusement, je suis resté dans l'ignorance.

Enfin, dans la nuit du 20 septembre 1915, le régiment a vécu des moments très critiques ; le IIIe bataillon avait établi une garde qui fut percée ; mais le combat du bataillon se poursuivait. K. commandait la compagnie de la garde et, soudain, vers minuit, il conduisit la compagnie au village de Zadworniki, où se trouvait la réserve du régiment, et me rencontra. « Où est votre commandant de bataillon ? » « Là-bas, devant, il mène le combat. » « Comment vous, sa réserve, avez-vous osé partir sans son ordre ? Retournez immédiatement à votre place dans le village de Zadworniki et établissez le contact avec le commandant du bataillon. » « Mais maintenant, il y a des Allemands à ma place. » « À vous de choisir : vous les en délogerez, ou je tire. » Mon Browning se braqua contre la poitrine de K. Il répondit distinctement « oui, mon commandant » et conduisit la compagnie dans l'obscurité où résonnaient des coups de feu et où, par moments, des lueurs apparaissaient. Environ six minutes après le départ de K., plusieurs tirs retentirent à proximité de la réserve, à l'endroit où K. s'était dirigé. Une heure plus tard, j'étais au poste de secours du régiment — dans une chaumière située à la périphérie sud du même village de Zadworniki. Le médecin-chef me rapporta qu'un garde blessé à la main, le sous-lieutenant K., était venu. L'infirmier, qui avait effectué le pansement, observa la suie déposée sur les bords de la blessure ; il était clair que le tir avait été effectué à bout portant. Le médecin-chef voulait retenir K. jusqu'à mon ordre, mais il partit de sa propre initiative, sans certificat de pansement, vers l'arrière. J'ordonnai la destruction de son rapport destiné à Georges, qui se trouvait au quartier général de la division, et de le poursuivre pour désertion du champ de bataille et pour tir volontaire. Les sous-lieutenants, camarades de K., ont fourni des témoignages accablants. Selon plusieurs points de la loi militaire, K. aurait dû être

soumis à la peine capitale. Mais il avait des relations, le régiment passait d'une armée à une autre, et en conséquence, l'affaire judiciaire à son sujet se prolongea presque un an et demi.

Un jour, en traversant une étape avec le régiment, les officiers ont vu K. à travers la fenêtre, qui s'était temporairement installé dans le bataillon de l'étape. J'ai envoyé la patrouille pour l'arrêter afin de l'exécuter sur place et ainsi mettre fin à l'enquête prolongée. Mais les longues jambes et le cœur fort de K. ne l'ont pas trahi cette fois non plus — il a échappé à la patrouille plus vite qu'un cerf. Lorsque j'étais blessé à l'arrière, K. venait me demander pardon pour sa faute. J'ai refusé. Enfin, lorsque j'avais déjà quitté le régiment, K. a été jugé et condamné à mort. Mais la notion d'intérêt de l'État s'était déjà affaiblie dans la Russie en déliquescence — Brusilov a remplacé toutes les exécutions par la réclusion à perpétuité. Lorsque la révolution est survenue, K. faisait partie des victimes du régime tsariste, il a été libéré et réintégré au grade de porte-drapeau.

Je l'ai rencontré en 1920 dans une rue de Moscou près du Sovet révolutionnaire ; il était un employé de l'état-major de l'Armée rouge, il m'a largement ouvert ses bras et voulait partager avec moi ses souvenirs du cher passé, mais je me suis esquivé... Je devais faire preuve envers K., ce garçon, en bien des points sympathique, d'une fermeté complète, car le même crime était commis par les tireurs ; et quel droit aurions-nous eu de punir sévèrement les fusillades parmi les soldats, si un officier pouvait s'en tirer sans conséquence ?

L'état-major du régiment était constamment accompagné par l'assemblée des officiers. La cantine se trouvait parfois à 2 km de l'ennemi. Le gestionnaire Koltychev protestait même, affirmant que je n'avais pas le droit de mettre en danger la cuisine et la cantine, achetées avec les fonds privés des officiers. Un jour, après le déjeuner à Targovitsi, au-dessus de la table où les officiers venaient de finir de manger, une shrapnel éclata, brisant des assiettes et blessant des fantassins qui nettoyaient la table. Mais j'accordais une grande importance au fait que les officiers soient toujours bien nourris, si possible avec des plats chauds, afin que je puisse exercer une certaine influence sur les officiers de réserve venus déjeuner; enfin, la disposition calme et assurée de l'état-major influençait fortement la ténacité du régiment. J'avais entendu dire qu'au début de la guerre, le général Raukh, véritable peureux, avait rendu la belle 2e division de cavalerie de la garde totalement inefficace en exigeant qu'à l'état-major, lors de la première invasion en Prusse-Orientale, les chevaux ne soient pas dessellés la nuit et qu'aucun officier ne retire ses bottes. La division se moquait du chef de division, qui vérifiait personnellement la nuit si tous les officiers dormaient en bottes afin, en cas de besoin, de pouvoir s'évaporer instantanément. C'est pourquoi je déployais toujours de manière démonstrative tous mes modestes bagages et me déshabillais pour la nuit comme à la maison. Les compagnies devaient savoir que j'avais confiance en elles et que je dormais paisiblement près de l'ennemi sous leur protection.

La cantine était dirigée par le sympathique adjudant Kudriavtsev, statisticien de Kiev, bien sûr un socialiste populaire pur et dur. Il avait près de cinquante ans, il avait le droit de servir seulement dans la milice, mais, par erreur, il avait été affecté à notre régiment, nous nourrissait et était respecté de tous, bien qu'à table nous aimions plaisanter en touchant à ses idéaux démocratiques, qu'il commençait aussitôt à défendre avec passion. Chaque fois que nous prenions une position ennemie, il était certain que le commandant du régiment commencerait à s'énerver — pourquoi il n'y a pas d'observateur d'artillerie et où Kudriavtsev s'active-t-il derrière les lignes.

Que le lecteur ne pense pas que moi, qui attribuais une si grande importance à Kudriavtsev et à la cantine des officiers, je me livrais à la gourmandise en commandant un régiment. Je ne supportais absolument pas la graisse mélangée à la viande ; la nourriture carnée aggravait chez moi les manifestations catarrhales, et, craignant que je ne tombe malade non pas d'une balle ennemie mais d'un catarrhe gastrique, pendant les deux premiers mois de commandement du régiment je ne mangeais que de la semoule, et ensuite — occasionnellement de la soupe, et parfois des boulettes ; avant les marches nocturnes, pour chasser le sommeil — un verre de café noir, parfois un verre de vin rouge.

Outre les adjudants mentionnés, je pourrais également m'arrêter sur des dizaines d'autres officiers très dignes et précieux, des commandants exceptionnels. Mais ce qui a été dit suffit déjà à souligner que les adjudants ne représentaient en aucun cas une masse grise, peu précieuse ou de

second ordre ; au contraire, parmi cette jeunesse se trouvaient étonnamment de nombreuses personnalités fortes et colorées, prêtes à fournir de grands efforts et à se sacrifier complètement, dès lors qu'il y avait la moindre direction compétente, la moindre attention et une justice élémentaire à leur égard.

Dans le régiment, il existait encore une troisième catégorie d'officiers, promus à partir de sous-officiers et d'adjudants volontaires ayant dépassé leur service obligatoire. Les éclaireurs à pied étaient dirigés par le porte-drapeau Smetanka. Il avait servi environ vingt ans comme sous-officier dans une batterie de la garde, connaissait parfaitement le tir de l'artillerie, se comportait brillamment au combat et était personnellement connu de nombreuses personnalités haut placées. Tous l'appréciaient, mais l'éthique, non seulement de l'artillerie de la garde mais aussi de l'artillerie de l'armée, excluait pour une raison quelconque la possibilité de promotion de ce combattant très méritant mais dépourvu de « manières » et de raffinement extérieur, au rang d'officier d'artillerie. Par conséquent, on me proposa de prendre Smetanka dans mon régiment avec promotion au grade de porte-drapeau. J'acceptai ; seule l'artillerie y perdit, car plusieurs commandants de batteries étaient considérablement moins compétents que Smetanka. Un jour, à l'automne 1916, il repéra avec mes éclaireurs une batterie autrichienne parfaitement camouflée, presque dans la ligne des tranchées d'infanterie, se connecta par téléphone avec notre batterie, demanda à ce qu'on exécute sa commande et détruisit complètement la batterie autrichienne. Lorsque cette déroute fut accomplie et que les restes de la batterie détruite furent visibles même pour nos artilleurs, ils furent émerveillés par l'habileté des officiers du 6e régiment, même dans le tir d'artillerie.

Il y avait le sergent Ivanov, promu de mon initiative à partir de sous-officiers. Lors de la bataille pour Krasnoïe, il se précipita avec son peloton sur une demi-compagnie autrichienne qui lançait une contre-attaque, tua personnellement un officier autrichien, après quoi la demi-compagnie se rendit. Quelques jours plus tard, le 23 juin, ils passèrent devant moi en portant sa jambe éclatée par une balle et une lourde éclat d'obus. Sous le feu, il montrait le poing aux Autrichiens, criait qu'ils ne s'en sortiraient pas si facilement et qu'il reviendrait bientôt, et exhortait les tireurs à « appuyer ».

Mais le plus remarquable était Danilov, qui avait déjà atteint, sous mon commandement, le grade de capitaine d'état-major et qui avait reçu l'ordre militaire de Saint-Georges pour la prise, au printemps 1915, d'une batterie autrichienne. De paysan de Pskov, il était devenu un organisme de combat étonnant. Face à l'ennemi sur le front, Danilov ne connaissait aucun moment de repos : ses tranchées étaient toujours impeccables, les abris en parfait état, balayés, et dans les endroits humides des passages, un trottoir en planches avait été aménagé. Et toutes les minutes de libre il les passait à son poste d'observation préféré ; quand je le voyais, immobile avec ses jumelles aux yeux, scrutant pendant des heures le point faible dans les positions ennemis, sans prêter attention aux « valises » tombantes et aux lourdes mines, la comparaison de Danilov avec un prédateur guettant sa proie au point d'eau me venait naturellement à l'esprit. Aucun officier de carrière ne pouvait rendre compte avec autant de détail et de clarté des faiblesses de nos positions et de celles de l'ennemi que ce combattant né.

Au début décembre 1916, alors que j'étais en congé à Petrograd, je voyageais très longtemps la nuit en fiacre. Nous avons commencé à discuter : il s'est avéré que mon cocher avait, en temps de paix, accompli son service militaire dans le 6^e régiment de Finlande. Comme il avait été appelé la même année que Danilov, je lui ai demandé — il se souvenait très bien de lui, venant d'un village voisin. J'ai commencé à décrire Danilov — désormais capitaine d'état-major, et il finirait sûrement par devenir général, l'officier le plus consciencieux, sa compagnie fonctionne sans relâche, tout chez lui est propre et en ordre. Mon cocher m'écoutait, mais soudain, de manière complètement inattendue, il s'est mis à déverser des jurons : «un paysan, son propre frère, et comme il tire, s... s...» etc. J'ai été frappé par cette négation des mérites de Danilov qui m'a alors surpris : aucune fierté des accomplissements de son voisin, seulement une pure accusation de trahison de classe.

Quand je suis retourné au régiment, j'ai été surpris de constater que le cocher de Saint-Pétersbourg n'était pas seul dans son jugement — dans la compagnie de Danilov, il régnait une agitation sourde, on aurait pu le tuer, des sous-officiers, et de bons, en plus, refusaient de lui

répondre lorsqu'il les saluait. D'une manière ou d'une autre, en mettant en jeu toute son autorité, il réussit à régler cette affaire. Danilov a brusquement tourné à droite, et avec le développement de la révolution, il est devenu l'un des partisans blancs les plus dangereux.

En caractérisant en général trois catégories d'officiers, je dois noter les excellentes qualités des officiers de carrière ; mais les meilleurs d'entre eux avaient déjà été tués dès la première année de guerre, et les autres réfléchissaient à l'avenir du régiment après la fin de la guerre ; ils pratiquaient l'économie pendant la guerre pour que le régiment dispose ensuite de moyens.

Ils s'inquiétaient du pillage par le bataillon de réserve à Friedrichshamme du matériel laissé par le régiment ; ils auraient souhaité que les importantes sommes d'argent détenues par le régiment soient protégées contre une confiscation par le trésor ou contre la dépréciation causée par l'achat d'un deuxième ou troisième ensemble d'instruments de musique pour le chœur, divers équipements, etc.

Leurs pensées se tournaient involontairement vers le monde futur. Lorsque le régiment était en réserve, les officiers de carrière étaient sans aucun doute plus précieux par leur capacité à organiser des exercices avec les soldats. Les adjudants, au contraire, vivaient pleinement sur le front ; comparés aux officiers de carrière, ils étaient beaucoup plus vifs et donnaient leur sang avec plus d'ardeur. Enfin, les adjudants issus des sous-officiers constituaient un excellent matériel de combat, mais dans les conditions du régime tsariste, ils ne trouvaient pas le langage commun avec les soldats, qui venait si facilement aux enseignants, aux statisticiens et aux étudiants. Pour eux, le chemin vers les officiers passait par une rupture nette avec leur propre classe. Quelque chose que la Révolution d'Octobre était censée renverser empêchait le déploiement au combat des forces dont ils disposaient parmi eux. Ma conclusion générale est que les personnes capables, dévouées, animées de bonne volonté et prêtes à faire des sacrifices sont bien plus nombreuses autour de nous que nous ne le pensions habituellement. Mais tout talent a besoin de conditions où il peut se développer.

Lorsque j'étais occasionnellement en réserve, j'organisais, dans la mesure du possible, des exercices avec les officiers. Une fois, il s'agissait d'une séance en salle où nous discutions des données françaises sur les nouvelles méthodes de tactique d'infanterie lors de l'attaque de positions fortifiées. Une autre fois, c'était un exercice démonstratif du peloton avec tir de combat. Le adjudant le plus astucieux sur le plan tactique, Triandafillov, commandait le peloton sous l'observation de centaines d'officiers.

À Manachine, une position fortifiée spéciale avait été aménagée, qui a d'abord été attaquée de manière ostentatoire en présence de tous les officiers. La position n'était creusée que dans un profil à hauteur de genoux, mais tous les moyens de flanquement y avaient été installés ; la prise devait souligner le danger du tir de flanquement pour l'attaquant et la nécessité de concentrer tous les efforts sur la lutte contre les mitrailleuses de toutes sortes. Ces exercices ostentatoires étaient utiles non seulement aux adjudants, mais aussi à tous les officiers de carrière — par la suite, ils ont été répétés dans toutes les compagnies, et chaque tireur avait une idée claire de la nécessité de concentrer tous les efforts contre les mitrailleuses et contre les manœuvres de flanquement.

Mais principalement, le travail tactique était lié au travail sur le front ; la vie en position fournissait quotidiennement un riche matériel tactique. Lors des échanges quotidiens d'opinions avec les officiers, je devais non seulement enseigner, mais aussi apprendre.

La partie sanitaire joue un rôle essentiel dans l'organisation du régime établi au sein du régiment. Un officier peut être mis en congé non seulement par le commandant du régiment, mais aussi par le médecin-chef, qui l'évacue sous prétexte d'une commotion. Tout système de contrainte au sein du régiment perd son sens si la partie sanitaire crée une échappatoire. La bienveillance des médecins transforme le service obligatoire en volontariat. La théorie, répandue parmi les médecins, selon laquelle il est préférable de laisser échapper un sujet pour qui les épreuves de la guerre deviennent manifestement insurmontables, est extrêmement nocive pour la discipline : on ne peut rien attendre de lui de toute façon. Cette théorie engendre la tentation de déclarer son inaptitude au combat pour obtenir du repos. La tâche de confier à chacun une charge supportable ne peut être pleinement résolue que sous un angle global, et non seulement médical, et relève donc de la compétence du commandant du régiment. Les médecins mènent souvent à contrecœur la lutte

contre les suicides, ne comprenant pas la décomposition qu'entraîne l'évacuation ne serait-ce que d'un seul suicidaire pour la compagnie, en provoquant l'apparition d'une dizaine de nouveaux cas. Les officiers du commandement reconnaissent très facilement une commotion. Pendant la guerre mondiale, le pourcentage d'officiers « commotionnés », ou comme on disait, « étourdis », dépassait de plusieurs dizaines de fois celui des soldats commotionnés. Le médecin du régiment doit avant tout coordonner ses actions avec la nécessité de maintenir l'autorité du commandant du régiment et la discipline en vigueur.

Lorsque je suis arrivé au régiment, les fonctions de médecin principal étaient temporairement exercées par le médecin-obstétricien Krauze, qui, en temps de paix, dirigeait la maternité rurale dans la province de Poltava et aidait chaque année à la naissance de 5 à 6 mille civils. J'avais avec lui un accord complet : toutes les questions de politique intérieure concernant la vie du régiment, il ne les décidait qu'après m'avoir consulté. Mais, un mois plus tard, un médecin principal permanent a été nommé au régiment, qui, pour une raison quelconque, cherchait à se faire largement apprécier parmi les officiers ; pour commencer, il a évacué deux bons adjudants, épuisés et exténués, comme tous les autres, sous prétexte de commotion, sans m'en informer. À cette initiative, j'ai réagi en destituant le médecin principal et en le mettant à la disposition du médecin de corps.

La direction médicale a soulevé toute une tempête ; le régiment a été envoyé en repos à Kherson, et à Schilling, qui menait l'enquête sur l'insulte que j'aurais faite à Mjachine dans l'ordre du régiment, on a en même temps confié l'investigation sur mon abuse de pouvoir : il s'avère — selon la loi, je ne pouvais que suspendre le médecin principal dans l'exercice de ses fonctions, mais pas le destituer. Je ne pouvais que répondre que j'avais toujours été un mauvais juriste, que j'assimilais mal la différence entre suspension et destitution, mais que je savais fermement que je ne tolérerai pas le retour au régiment du médecin principal, qui avait tenté de créer une sorte de lien entre moi et l'état-major et dont les actions m'avaient fait perdre confiance en lui. En raison de ma persistance, le médecin de corps a cédé, d'autant plus volontiers que les postes de médecins de régiment étaient considérés dans le monde médical comme incomparablement moins prestigieux que la direction des établissements médicaux arrière.

Krause a été nommé médecin en chef ; si je regardais avec jalouse la moindre intervention dans le régime que j'établissais dans le régiment, je laissais pourtant la plus large initiative à chacun pour l'organisation de son travail ; et Krause a réussi à déployer pleinement son talent d'organisateur extraordinaire : il semblait anticiper le nombre de blessés ; dans les conditions les plus difficiles, il avait toujours pour eux un abri, de la paille et de la nourriture ; les blessés étaient soigneusement panés, les fusils rassemblés et désarmés, les infirmiers en ordre ; les charrettes paysannes arrivaient au poste de secours en temps voulu et en nombre exact, et l'évacuation se déroulait sans accroc. Krause prenait courageusement en charge les dépenses nécessaires et pouvait compter fermement sur mon soutien en cas de tensions avec le service de gestion ou avec les logeurs responsables de la distribution des chambres. Dans l'atmosphère de confiance et d'initiative qui régnait, j'étais complètement libéré des questions sanitaires.

Le médecin junior était le médecin ordinaire Fine. C'était un Juif qui, pendant des dizaines d'années, avait traîné le lourd fardeau de feld-chirurgien dans un coin reculé, et qui s'était préparé seul à l'université de Moscou ; la guerre l'avait surpris déjà à la dernière année de son séjour à la faculté de médecine, en tant que chef de cours. Il avait un talent chirurgical incontestable et un amour-propre très sensible.

Tous les officiers le respectaient et l'appréciaient profondément, mais parfois, oubliant que Fine était juif, quelqu'un, par habitude de l'ancien régime, laissait échapper en sa présence quelque comportement antisémite — par exemple, une accusation généralisée de lâcheté envers les juifs. J'ai appris cela dès le premier combat : le médecin Fine quittait le poste de secours, courrait jusqu'aux lignes de tir, tout rouge et agité, et commençait à soigner les blessés en plein jour, juste sous les fils de fer du périmètre ennemi. C'était la seule vengeance que le médecin Fine se permettait. Un jour, le 10 juin 1916, il m'a fallu attraper le médecin Fine au moment où il approchait à cheval d'une zone de tir d'enfilade autrichienne que tout le monde cherchait à traverser aussi rapidement que possible,

descendit de son cheval, l'attacha, et commença, sous un violent tir de shrapnel, à soigner les blessés dont le regroupement dessinait exactement la zone de tir. J'ai essayé de ramener le médecin Fine en arrière, mais j'ai compris que cela aurait été pour lui une profonde offense. Lorsque j'ai été personnellement blessé et me suis retrouvé à 300 pas des mitrailleuses autrichiennes, le médecin Fine m'a retrouvé, bien qu'il ait dû traverser le front des chaînes d'un bataillon entier, se couvrant seulement derrière des épis de blé, m'a soigné, a rassemblé les aides et a utilisé une pause de tir pour m'extraire. Pendant ce temps, lorsqu'un des brancardiers m'ayant porté a été blessé à la main tenant la civière, Fine lui a crié de ne pas lâcher, et il a sauté pour le remplacer.

Grâce à Fain, la question juive n'existe pas dans le 6ème régiment finlandais. Une attaque antisémite devenait insupportable même pour la personne la plus bornée. Les soldats juifs, arrivant avec les renforts, je les faisais personnellement prêter serment, leur montrant l'exemple du médecin Fain, qui annihila toute possibilité de poser la question de l'inégalité des juifs dans le régiment, et j'exprimais la conviction que, en suivant Fain, les soldats juifs effaceraient, pendant la guerre mondiale, tous les préjugés ancrés dans l'esprit du peuple russe, sur lesquels repose l'inégalité civile des juifs. Dans le 6ème régiment, il n'y avait pas trop de juifs, mais le régiment pouvait se vanter qu'il n'y avait aucun déserteur parmi eux. Malheureusement, dans certains régiments russes, l'antisémitisme était si fort que les juifs étaient délibérément forcés de se rendre prisonniers aux Allemands pour éviter leur prétendue action débilitante.

Quelques mots sur les prêtres. Le plus remarquable d'entre eux était le prêtre du 7ème régiment finlandais, Sokolovsky. Il menait sans aucun doute un grand travail parmi les soldats, se frayant très souvent un chemin dans les tranchées, il conversait, observait, organisait la lessive du linge, plaideait pour les besoins des soldats auprès du commandant du régiment. Il m'est arrivé moi-même de le voir dans le 7e régiment sous les tirs. Mais je doute que son activité ait été utile. Un esprit d'intrigue extraordinaire habitait en lui. En contournant les tranchées, il considérait comme son devoir d'informer le commandant du 7e régiment de toutes les négligences qu'il avait remarquées, louait certains officiers, qu'il mettait sous sa protection, et jetait habilement une ombre sur d'autres qui se tenaient indépendants.

À la suite de ses dénonciations, il y avait des querelles constantes parmi les officiers du 7e régiment. Avant l'arrivée de Marushevsky, dans mon régiment, on disait que le 7e régiment était invisiblement commandé par son prêtre. Sokolovsky était le surintendant de notre division et tentait même d'intervenir dans le commandement du 6e régiment : mes prêtres changeaient ; pendant trois jours, les deux étaient présents ; pendant ces trois jours, seule l'un d'eux pouvait recevoir une partie de la solde du prêtre régimentaire. J'ai décidé, par ordre du régiment, la question en faveur de l'arrivant. Sokolovsky est venu vers moi pour défendre les intérêts de celui qui quittait le poste. C'était bien sûr seulement un prétexte pour intervenir dans les affaires internes. À ma question sur quelle base il s'immisçait, Sokolovsky expliqua qu'il était surintendant et devait donc faire le bien aux ministres religieux sous sa juridiction. J'ai répondu que la question des frais journaliers et de l'argent de cantine relevait entièrement de ma compétence et que j'avais interdiction de discuter de ce sujet avec lui ; quant au domaine spirituel, je n'étais absolument pas compétent, et il pouvait traiter directement avec mon prêtre. Sokolovsky s'est fâché et est sorti après avoir prononcé quelques mots qui semblaient être une menace.

Mon premier prêtre ne possédait absolument pas les compétences jésuites de Sokolovsky. Il n'était pas éloquent, mais chaque recrue arrivant au régiment était accueillie par un court discours dans lequel il indiquait qu'ils avaient eu la grande chance de servir dans le 6^e régiment : dans les autres régiments, les morts sont laissés sur le champ de bataille, mais dans le 6^e régiment, tous sont enterrés, et il considérait comme son devoir d'officier le service religieux pour chacun d'eux. Chaque nouvel arrivant pouvait être sûr qu'il obtiendrait ses rituels au moment approprié ; et s'il ne le croyait pas, il pouvait demander aux fusiliers déjà engagés au combat. Le discours n'était pas brillant, il effrayait les novices, mais le service funéraire, qui constituait les obligations du prêtre du 6^e régiment, était réellement bien organisé.

Dans le 6^e régiment, la discipline était au premier plan. Un soir, je me trouvais avec l'état-major dans la salle à manger des officiers, sous les arbres, et là, dans la forêt, le prêtre avait installé

une église de campagne et se préparait à célébrer les vêpres. Devant nous passait vers l'église une équipe d'entraînement du régiment. Soudain retentit un sec « halte » puis suit une sentence flegmatique du sergent, prononcée d'un ton assuré et incontestable par quelqu'un qui connaît la vérité dans toute sa plénitude : « marcher vers l'église hors du pas détruit tout le sens initial ».

Chapitre quatre

Économie du régiment

Dans la chambre qui m'était attribuée dans le régiment, était empilé un tas de gros livres. Drevine m'a proposé de me familiariser à travers eux avec la gestion du régiment et de prendre en charge le coffre-fort. Il y avait des biens et de l'argent dans le régiment pour des centaines de milliers; il fallait rédiger un rapport sur la prise en charge du régiment et assumer la responsabilité des innombrables colonnes de chiffres.

J'étais un véritable profane en comptabilité, mais je comprenais tout de même qu'une connaissance superficielle des rapports ne pouvait apporter aucun avantage. Fouiller — autant aller jusque dans les racines mêmes, et cela prend des semaines. Et cela ne pourrait guère être utile. La pointe des rapports est dirigée contre l'ennemi extérieur — le contrôle 1, et les bases mêmes de ceux-ci sont plus que douteuses. Dans quelques jours, des opérations décisives devaient commencer, je pouvais consacrer mon temps de manière bien plus productive que de regarder les contes de grand-mère contenus dans les rapports financiers. Dreving était sans aucun doute l'homme le plus honnête du monde. J'ai signé mon nom là où il m'a dit qu'il fallait le faire, et pendant toute la durée de ses un an et demi de commandement, je n'ai jamais pris la peine de jeter un autre coup d'œil aux livres. Dreving m'a tout raconté clairement et très rapidement.

Le régiment dispose d'argent, presque cent mille, et les économies augmentent rapidement. La principale source de bien-être est l'inadéquation entre l'effectif réel et celui inscrit sur les registres. Il y a environ 800 âmes mortes dans le régiment ; la valeur de toute leur nourriture augmente quotidiennement les sommes du régiment. Il n'y a aucune malveillance ici ; simplement, le bureau du régiment n'arrive pas, pendant de grandes batailles, à retirer de l'effectif chaque soldat tué, blessé ou porté disparu. Cette tâche est très difficile, surtout lorsque les pertes deviennent massives et que les effectifs de la compagnie disparaissent presque complètement.

Le bureau du régiment est relié aux compagnies par un fil très fin et fragile : les scribes de compagnie. Parfois, une situation aiguë et rapidement changeante pendant toute une semaine empêche le bureau de se désintégrer et de s'occuper de ses affaires laborieuses. Le scribe de compagnie veille à la conformité avec la réalité des listes tenues dans le régiment, il circule quotidiennement entre l'état-major du régiment et la compagnie, présentant les données sur les pertes ; mais tout ce mécanisme fonctionne jusqu'au moment où les pertes commencent à atteindre des proportions catastrophiques, les compagnies disparaissent complètement avec leurs commandants, feldwebels et secrétaires, de nouveaux renforts sont précipitamment intégrés, et la composition de la compagnie se retrouve soudainement presque entièrement inconnue de la chancellerie du régiment. Et à ces moments-là, le régiment marche presque 20 heures par jour, le nouveau secrétaire de compagnie essaie de comprendre la composition de la compagnie, dont les membres se connaissent mal entre eux, recueille des rumeurs sur la disparition de tel ou tel tireur inscrit sur la liste de la compagnie, liste qui est longue et contient parfois jusqu'à 800 noms inconnus, souvent répétés. Les soldats arrivant au régiment sont recensés très soigneusement par la chancellerie, et ils sont retirés avec un grand retard, naturellement. Il y avait un soldat et il n'y est plus. Quel est son sort ? Est-il tué, devenu tambour, affecté à la logistique, envoyé en mission de commandement ou évacué — peut-être par le point de pansement d'un régiment voisin ou capturé. On ne veut pas salir les rapports de troupe par une référence continue aux disparus. En attendant, cela crée un flux naturel de morts-vivants, qui, pour le régiment, représentent toutefois seulement un poste de revenus.

Bien sûr, il serait désavantageux que, si un régiment indique dans ses listes envoyées à l'intendance 3000 hommes et ne dispose en réalité que de 800 combattants, il reçoive de la part de la hiérarchie une charge tactique doublant ou triplant son effectif réel ; mais il n'est pas nécessaire de s'en préoccuper. Certaines listes vont à l'intendance — il est avantageux de les exagérer, d'autres listes — sur le nombre de baïonnettes — circulent par la voie de l'état-major, et il est avantageux de les sous-estimer. Le paragraphe du règlement qui imposait à tous les chefs l'obligation de mettre en

ligne le plus grand nombre possible d'hommes est resté mort sur le papier pendant la guerre. Lorsqu'ils entraient en bataille, les régiments laissaient souvent intentionnellement derrière eux de nombreux hommes — non seulement pour des besoins logistiques très largement interprétés, mais aussi simplement pour des raisons d'instruction : des équipes d'entraînement, en particulier des feldwebels et des spécialistes précieux. De cette manière, tout au long de la guerre, le nombre de non-combattants augmentait rapidement par rapport aux effectifs de combat, et ce processus n'était absolument pas réglementé par la hiérarchie. Quant aux « morts fictifs », la différence de 3 millions de personnes entre le calcul des armées actives par le Quartier général et l'intendance en 1917 est connue. L'intendance nourrissait et payait pour une armée une fois et demie plus importante que celle qui existait réellement selon les données de l'état-major.

Le 6e régiment de Finlande n'a en tout cas pas apporté sa contribution à cette errance. J'ai donné à l'adjudant du régiment un délai de deux semaines, pendant lequel je l'ai obligé à mettre les listes du régiment en conformité avec la réalité. En plus des scribes, j'ai impliqué dans ce travail les commandants de compagnies, qui devaient mettre le suivi de leurs hommes sur une base concrète. Cependant, malgré toute la pression de ma part et le zèle de l'adjudant du régiment, le recensement des hommes du régiment n'a été achevé qu'au bout de sept semaines, en raison des opérations mouvementées qui s'étaient déroulées. Lors des journées de travail libre des combats et des marches, il était possible de soustraire des comptes de cinquante à cent âmes mortes. Très probablement, si l'on juge par la réduction du nombre de personnes à la solde, les premiers combats du 6e régiment de Finlande se sont distingués par une grande saignée, puisque les âmes mortes achevaient légalement leur existence lors du combat le plus proche de leur enregistrement, par rétroaction, afin de ne pas trop nuire à l'économie du régiment.

Comment croire après ces rapports officiels ? S'il n'y avait pas de certitude solide quant au nombre de personnes présentes, l'incertitude était encore plus grande pour déterminer le nombre de chevaux dans le régiment. Il s'avère qu'on pouvait les compter de différentes manières. Du point de vue de l'intendance, on nécessitait du fourrage ou de l'argent pour le fourrage pour l'effectif complet du régiment ; en plus des chevaux de l'État, le régiment possédait environ une centaine de ses propres chevaux régimentaires, qui constituaient sa propriété privée ; mais pour les chevaux de l'État, le régiment signalait un grand déficit, exigeant de l'État leur remplacement ; l'État dépensait infiniment moins pour les chevaux que pour les hommes ; les renforts en chevaux arrivaient très rarement, et le déficit ne faisait que croître. La perte de chevaux de l'État était d'autant plus significative que chaque cheval régimentaire mort devenait immédiatement un cheval d'État au moment de l'établissement de l'acte de sa mort ; dans le convoi, on partait du principe que la sagesse humaine commence par l'établissement d'une distinction entre la propriété d'État et celle du régiment, et que le cheval régimentaire devait être immortel à la guerre, car s'il mourait, comment prouver qu'il ne s'agissait pas d'un cheval d'État ? Je ne connais pas nos rapports vétérinaires de guerre, mais je suis convaincu qu'ils reposent sur des données tout à fait fausses.

Après la percée de Loutsk, à l'automne 1916, la situation était la suivante : les régiments disposaient d'un excédent de chevaux allant de 75 à 100 %, tandis que les effectifs de remplacement étaient incomplets à environ 50 %, ce qui posait aux états-majors supérieurs et à Brussilov un problème difficile : étions-nous encore capables de mener une guerre de mouvement avec une situation aussi catastrophique concernant les chevaux ? Je n'ai pas non plus pu adopter sur cette question le point de vue officiel de l'État, car l'excédent secret de chevaux m'était nécessaire pour de nombreuses raisons, y compris pour atteler huit mitrailleuses autrichiennes hors effectif, afin de porter le nombre de mitrailleuses par régiment au maximum vital de 32.

Mais en revanche, sur un autre point, je me suis trouvé à la hauteur de la situation. Dreving m'a déclaré qu'il avait du mal à me donner le nombre exact de chevaux de régiment, car il n'est pas facile de déterminer quel cheval est de régiment et lequel appartient à un officier. Quelques chevaux du régiment étaient restés après les officiers, enterrés dans la terre humide ; quelques chevaux avaient été pris par le régiment lorsque, en Prusse-Orientale, un détachement allemand avait percé ses lignes de garde ; les cavaliers encerclés par nous avaient été abattus ; les chevaux avaient aussi été blessés, mais pour certains, ils se rétablirent ; ceux qui avaient participé à cet épisode montent

maintenant ces chevaux et semblent les considérer comme leur propriété, car Spinoza disait déjà que le militaire ne devait pas compter sur une autre récompense que le butin. Et qu'y a-t-il de plus légitime comme butin qu'un cheval arraché à un cavalier ennemi ? Certains chevaux, clairement de l'élevage de Trakenen — presque des poulains — ont trouvé des maîtres dans le régiment, apparemment de façon moins guerrière. Ce sont des questions obscures et complexes. Je les ai résolues ainsi : l'entretien d'un cheval en guerre coûte environ 30 roubles par mois, soit 360 roubles par an. Tout officier qui me présente des preuves claires qu'il a payé au régiment pendant 10 mois 300 roubles pour la ration de son cheval et qu'il compte continuer à payer 30 roubles par mois à l'avenir est reconnu par moi comme propriétaire d'un cheval ; tous les autres chevaux nourris aux frais du régiment restent la propriété du régiment et continuent à être utilisés temporairement par leurs détenteurs. Après cette clarification, seuls les chevaux non régimentaires étaient mon cheval de selle et encore un poulain de Trakenen, auquel son propriétaire s'était fortement attaché.

Une des raisons principales ayant entraîné l'augmentation du convoi non officiel du régiment était l'insouciance totale des états-majors supérieurs concernant le matériel de position. En occupant un secteur de position fortifiée, le régiment avait besoin de télescopes, de supports pour tirer avec des balles éclairantes, de boucliers en acier, de grandes pelles et pics, de scies longitudinales pour découper les planches pour les couchettes et les créneaux, de crampes métalliques pour assembler les troncs dans le recouvrement des abris, de portes et de petites fenêtres vitrées pour les terriers ; si c'était en hiver — de plaques en fonte pour installer de petits foyers pour chauffer l'eau, de lampes à pétrole, etc. Et le commandement supérieur ne fournissait que du fil de fer ; le reste était à la charge du régiment lui-même. En août 1915, le convoi régimentaire était encore très modeste ; le régiment possédait plus de trois dizaines de boucliers en acier, chacun pesant environ 30 kg. Il n'y avait aucun moyen de transporter les boucliers. De Vilkomir jusqu'à Krevo, chaque compagnie portait ses trois ou quatre boucliers à la main. Les marches n'étaient certes pas très longues, mais elles étaient exclusivement nocturnes ; il était difficile de regarder deux tireurs, en plus de leur équipement normal, marcher en portant les extrémités d'un bâton sur lesquelles était attaché un bouclier. Le fait que les compagnies appréciaient ces boucliers témoignait du sérieux de la volonté des tireurs de combattre ; la discipline stricte du régiment explique pourquoi la majorité de ces boucliers a survécu malgré le long trajet. Plus tard, je pouvais affecter des véhicules pour transporter le surplus de matériel de position. Celui-ci s'est tellement accru avec le temps que, au moment de la percée de Lutsk, le convoi de deuxième catégorie du régiment avançait par étapes ; n'étant pas en mesure de transporter tout le matériel du régiment en une seule fois, il revenait chercher les objets laissés derrière, et chaque déplacement se faisait en deux temps.

Si les troupes russes n'avaient pas été obligées de se rendre à Toula avec leur samovar, si les états-majors des corps ne représentaient pas un ramassis de bureaucrates, mais menaient réellement une économie positionnelle, le nombre de convois régimentaires pourrait être réduit de 40 %.

La maladresse d'un régiment, qui n'avait aucune stabilité et traînait derrière lui un énorme matériel parfois inutile pour le moment des opérations, suggérait involontairement l'idée de louer, dans l'arrière, à 200-300 km du front, une bonne maison ou une grange et d'y entreposer temporairement les charges superflues. Cela était fait par certains régiments, mais n'était pas autorisé. Le 6e régiment finlandais n'avait pas un tel dépôt. Tout le matériel du régiment, laissé à Friedrichsham, jusqu'au dépôt de vin de l'assemblée des officiers inclus, fut réquisitionné, à la grande horreur des officiers de carrière, avec l'établissement de procès-verbaux appropriés par le bataillon de réserve formé sur place.

Si les régiments étaient autorisés à installer des entrepôts, il ne fait aucun doute que les patriotes du régiment auraient discrètement commencé à convertir les excédents d'économie monétaire du régiment en stocks de biens matériels, précieux pour la période qui doit suivre la démobilisation. D'énormes sommes économiques jetées sur le marché le perturberaient complètement et détourneraient le travail de l'industrie de la satisfaction des besoins liés à la guerre. Ainsi, de nombreux régiments ont acquis, par exemple, un troisième ensemble d'instruments pour l'orchestre de cuivres. La production d'instruments de musique en Russie n'a jamais été si intense ni consommé autant de cuivre qu'en temps de guerre. Alekseev n'a commencé qu'à l'automne 1916 à

ôter des comptes de tous les régiments cent mille roubles — une mesure nécessaire, mais tardive ; tous les régiments l'attendaient bien plus tôt et prenaient à l'avance des positions défensives, convertissant les sommes économiques en biens, même s'ils étaient inutiles pendant la guerre.

Les régiments se démoralisaient sur le plan économique et par la facilité avec laquelle toutes leurs réclamations pour l'équipement et les vêtements perdus étaient satisfaites. Les commandants de division signaient, les yeux fermés, des certificats de perte de n'importe quelle quantité d'équipement déclarée par les régiments, et l'intendance devait délivrer immédiatement sur ces certificats des capotes, ceintures, cartouchières, tentes, etc. Ainsi, toutes les femmes paysannes se faisaient des jupes avec les tentes. Un régiment pouvait déclarer après chaque bataille qu'il était entièrement dénué, et cela n'imposait aucune responsabilité ni au commandant du régiment, ni aux officiers, et n'affectait en rien le nombre de décorations distribuées entre les régiments.

Guidé uniquement par le patriotisme du régiment, Borisienko me proposait de signer des rapports au commandant de la division indiquant un nombre nettement plus élevé d'objets perdus par le régiment. Soucieux de la bonne réputation du régiment plutôt que de l'accumulation de stocks, je réduisais impitoyablement les chiffres. Le champ de bataille était à nous ; pourquoi montrer le nombre de capotes perdues une fois et demie supérieur au nombre de tués et de blessés ? Mais lorsque j'essayais de réduire le nombre d'objets perdus en dessous du nombre de soldats disparus, mon responsable de l'intendance devenait absolument inflexible et démontrait que si un homme était parti, il ne pouvait y avoir aucun doute que nous devions, par l'intermédiaire du commandant de division, faire entrer dans le circuit de la liquidation tous ses effets ; les autres régiments perdaient une dizaine de capotes et de sacs d'équipement par soldat tué, et nous... — mais devons-nous être moins bien habillés parce que nous combattons mieux que tous les autres ? Sur ce point, j'ai accepté. Le 6e régiment retirait l'équipement du circuit de liquidation conformément strictement au départ des hommes. Mais les autres unités, surtout celles faibles, désorganisées, corrompues, vendant leur matériel à l'arrière contre de l'argent, le jetant simplement dans la boue en campagne, l'échangeant au front avec les Autrichiens contre du rhum — que valaient-elles pour la pauvre et déchirée Russie paysanne ? Nous nous permettions un luxe hors de portée — maintenir des unités trouées comme un tamis, à travers lesquelles s'écoulaient des ressources matérielles sans fin.

L'ancienne armée russe n'avait aucune idée de ce qu'était la discipline économique.

PARTIE DEUX : VOLCANS ÉTEINTS

Chapitre cinq Les sillons du pouvoir

L'extrême nord du front russe ne bénéficiait pas d'une grande attention de la part de notre direction stratégique. Après deux catastrophiques retraites de Prusse-Orientale — celle du Rennenkampf à l'automne et celle de la 10e armée en hiver —, ce secteur du front recevait uniquement une importance passive. Il était surchargé de divisions de deuxième ordre et de nouvelles formations. Il y avait très peu de troupes de qualité ici. Ni les commandants ni les soldats n'avaient connu de succès et, malgré les périodes calmes, ils se trouvaient dans un état moral pire que celui des armées opérant contre les Autrichiens, et même que celui des armées combattant les Allemands sur le front central. Lorsque la pression allemande en Courlande se confirmait de manière évidente au début de juin 1915, au nord de la 10e armée russe, fut formée la faible 5e armée.

La situation du secteur nord du front russe est devenue particulièrement préoccupante depuis le moment où la lutte sur la Vistule a pris fin à notre désavantage, les armées russes ont commencé à sortir du « Théâtre avancé », et des forces considérables se sont libérées pour les Allemands. À la fin juillet, la 5e armée a reculé et à partir de la mi-août, elle a continué à se retirer vers la Dvina, ne s'arrêtant sur sa rive gauche que devant Riga et Dvinsk. L'armée allemande « du Niemen », disposant d'une cavalerie puissante, avançant le long du chemin de fer Panevezys—Dvinsk, avait déjà franchi le méridien de Vilkomir le 2 août. Les unités de la 5e armée russe, opérant dans la direction de Dvinsk, ont combattu pendant 8 jours sur le méridien de Vilnius (la soi-disant bataille de Poniedeli-Shimancy), mais au début de l'opération allemande, qui a suivi la chute de Kovno, ils se trouvaient déjà à l'est du méridien de Vilnius. Dans les positions des fronts allemand et russe, un trou de 125 km de long (Vyshinty—Kovno) s'est formé dès la mi-août. Cette percée a été observée par des unités de cavalerie et de petites unités d'infanterie.

Déjà en ma présence, le 20 juillet, au Quartier général, l'idée est apparue de la nécessité de renforcer considérablement le secteur nord en y formant un Front Nord indépendant. Mais cette mesure réduirait considérablement la compétence du commandant en chef du front nord-ouest, le général Alekseev, et a rencontré de sa part une opposition énergique. Comme le secteur nord devait manifestement tôt ou tard se détacher de lui, Alekseev ne prenait pas trop à cœur ses intérêts et retardait le transfert de renforts d'autres secteurs de son front vers lui. Ce n'est que la chute de Kovno le 17 août qui obligea le général Alekseev à renoncer à son égoïsme opérationnel bien caractéristique et à commencer le regroupement des troupes au nord. Le 27 août, dans la région de Riga, une nouvelle 12e armée fut formée; les chemins de fer expédiaient à plein régime les renforts vers Vilnius, Dvinsk et Riga. Mais il était déjà trop tard. Le 5 septembre, le général Alekseev fut lui-même appelé au poste de chef d'état-major du commandant suprême et devait, dès les premiers pas de sa direction, récolter les fruits de son point de vue initial un peu étroit.

J'ai dû prendre le régiment lorsque l'aile nord des armées russes a été frappée par un orage. Le 17 août, je suis descendu du train qui m'avait amené de Stavka à Vilnius, et j'ai été frappé par la scène à la gare : elle était jonchée de fugitifs de Kaunas — des artilleurs et des fantassins serfs, fuyant la forteresse attaquée par les trains. Pendant ce temps, la partie orientale de la forteresse résistait encore. Aucune mesure n'avait été prise pour lutter contre la désertion massive.

La ville de Vilna ne s'était pas encore adaptée aux exigences de la vie de guerre. À Vilna se trouvait l'administration du district militaire de Dvina — une institution profondément arriérée ; l'ennemi n'était présent que dans trois petits passages au nord. Dans un avenir proche,

l'administration du district militaire a été déplacée à Vitebsk, et le quartier général de la 10e armée a été transféré de Grodno à Vilna.

Le degré de désagrégation des troupes sur le front russe nord peut être attesté par les documents suivants, qui ouvrent le dossier de renseignement (n° 366–014, Archives historiques militaires) de la 2e division de Finlande pour août 1915. La lettre d'un officier de cavalerie prussienne indique que de faibles patrouilles font prisonniers des bataillons russes entiers, et maintenant six régiments russes ont envoyé à leur division une délégation pour demander d'être faits prisonniers rapidement, et que ces régiments sont actuellement encerclés à Beisagola (gare ferroviaire, 90 km au nord de Kovno, près de la rivière Dubissa) et souhaitent se rendre. L'officier allemand n'a pas eu le temps de finir sa lettre et a apparemment été tué. Au début, il me semblait que c'était un simple étalage de fanfaronnade de l'officier allemand, dans le but de soutenir le moral de l'Allemagne avec des lettres gaies venant du front. Mais si ici il y avait exagération, elle n'était pas très importante : à côté de cette lettre était joint le témoignage d'un soldat russe évadé de captivité : il se trouvait à Beisagola avec le 315e régiment ; début août, tout le régiment, sous le commandement de son chef, s'est rendu ; le prétexte était que les cartouches avaient été tirées.

Le front continu de la 10e armée s'étendait durant la première quinzaine d'août à l'ouest de la Neman et se terminait à Kovno. Le garnison de Kovno était constituée de la faible 104e division, de la 124e division très désorganisée (juste formée de brigades de la milice) et de la 57e division frontalière mixte. En raison de l'approche d'une offensive sur Kovno, le haut commandement envisageait de renforcer la garnison avec la 2e division de fusiliers de Finlande, faible en effectifs mais morale préservée. Cependant, le commandant de la forteresse, l'imbécile Grigoriev, profitant du fait que les avant-postes allemands, ayant établi le contact avec les positions de la forteresse, s'étaient arrêtés pour couvrir le déploiement de l'artillerie lourde, et que cet échange de tirs se produisait le jour d'une fête familiale de Nicolas Nikolaevitch, rapporta que, en ce jour si solennel, la garnison de la forteresse avait brillamment repoussé la première attaque, cherchant ainsi à souligner son héroïsme et la capacité de combat de sa garnison. Au haut commandement, Grigoriev fut unanimement qualifié une fois de plus de crétin, mais toutefois, la 2e division de Finlande fut détournée vers Vilkomir pour lutter contre une tentative d'encerclement de Kovno. Dans des divisions décentes, on éprouve toujours un besoin aigu d'espace pour la lutte manœuvrière.

Différentes divisions, rassemblées pour lutter contre l'encerclement de Kowna et pour protéger le flanc de la 10e armée, qui avait été mis à découvert suite au retrait de la 5e armée quelque peu désorganisée, formaient le XXXIVe corps du général Webel. Outre une douzaine de régiments cosaques, il comprenait la 2e et la 4e divisions finlandaises, les 56e et 65e divisions d'infanterie (bonnes) de deuxième ordre, et, après la chute de Kowna et de son garnison en fuite, la 104e, 124e et la division frontalière combinée. Sur la ligne des rivières Vilija et Swenta, le XXXIVe corps a déployé la puissante détachement de Vilkomir du général Tiouline — 7 régiments cosaques et 12 bataillons de la 2e division finlandaise — ainsi qu'un détachement Yanevsky deux fois plus faible. Dans deux passages au nord-est de Vilkomir se trouvaient les unités de cavalerie du général Kaznakov — l'aile extrême gauche de la 5e armée.

Le 17 août, une nouvelle absolument époustouflante est parvenue concernant la fuite du commandant Grigoriev de la forteresse (il s'est avéré, contrairement aux préjugés des réunions d'évaluation, que même des gens complètement stupides peuvent être des lâches de première catégorie) et de la majeure partie de la garnison de Kovno vers la région de Vilnius. Les Vè, IIè du Caucase et corps d'armée de la Garde ont été envoyés en urgence. Le haut commandement a ordonné que les XXXIVè et IIIè corps d'armée sibériens, agissant sur les deux rives du Niémen, reprennent Kovno, ce pilier de notre aile nord, avec ses moyens techniques considérables et ses immenses réserves que les Allemands n'avaient pas encore eu le temps d'organiser. Mais le commandant du III corps sibérien, le général Trofimov, peu énergique et suffisamment informé du faible moral de ses troupes, n'entreprit que des tentatives timides. Le XXXIVè corps déploya ses forces principales — la 56e et la 4e division finlandaise, ainsi que trois divisions de la garnison de Kovno en fuite — à une distance d'un coup de canon à l'est des forts de la forteresse.

Dès le 18 août, une forte offensive allemande a été constatée tant depuis Kowno même qu'au nord de celle-ci, en direction de Janów. Le XIV^e corps de réserve allemand du général Litzmann, qui venait de prendre Kowno, continuait sa progression. Son attaque marquait le début de l'opération de la 10^e armée allemande contre la 10^e armée russe — opération ensuite appelée par les Allemands la bataille de la Néméan et qui dura du 19 août au 8 septembre. Le XXXIV^e corps entra dans un combat acharné ; les unités du garnison de Kowno, déployées sur son flanc gauche, furent complètement dispersées. Le 22 août à 9 h 45, le commandant du XXXIV^e corps rapportait par télégraphe que les 124^e et 104^e divisions d'infanterie — division nominale seulement : en effectifs, elles ne représentaient que des régiments et ne pouvaient opposer aucune résistance. S. Rumshishki fut rendu sans combat ; dès qu'une offensive allemande se manifesterait sur le nouveau front, ils se retireraient sans combattre.

«Deux compagnies de la 4^e division finlandaise ont été envoyées en renfort à ces divisions — et l'espoir repose uniquement sur ces deux compagnies.» Cet espoir du commandant du corps n'a pas été justifié. Les unités de la 4^e division finlandaise, arrivées de Galicie dans un état très détérioré, en se retrouvant au milieu des réfugiés de Kovno, se sont rapidement désorganisées elles-mêmes. Le lendemain (à 12 h 45), le commandant du corps rapporte au commandant de la 10^e armée qu'«il reconnaît inapproprié de laisser la 124^e et la 104^e divisions parmi les vaillantes divisions de l'unité» et demande la permission de les envoyer à Vilna. Le corps comprenait également des unités de milice, mais elles avaient absolument peur d'être mises sous le feu.

Dans les conditions créées, il aurait été le plus raisonnable de retirer immédiatement le 18 août le XXXIV^e corps de deux étapes en arrière, sur une position fortifiée protégeant les approches du chemin de fer Vilna—Grodno ; cela aurait donné quelques jours de gain, et il aurait été possible d'engager simultanément de grandes forces fraîches — la 65^e division, le Ve corps d'armée et le II corps du Caucase, ainsi que le II corps d'armée et le III corps sibérien de la 10^e armée tirés d'autres secteurs du front réduit. Il se serait créé un front suffisamment dense et suffisamment capable de combattre pour espérer non seulement arrêter les Allemands, mais aussi leur infliger une leçon sévère.

La tâche principale de la 10^e armée russe à cette période devait consister à gagner du temps, même au prix de la perte d'un secteur du territoire, afin de permettre, autant que possible, l'exécution sans entrave du nouveau déploiement, qui consistait essentiellement en l'arrivée d'un grand nombre de nouvelles divisions. Le déploiement devait naturellement se faire non pas sur la ligne de front, mais être légèrement reculé, en ne garantissant que la conservation de notre contrôle sur le nœud de Vilna et la ligne de chemin de fer Dvinsk—Grodno. Mais un tel jeu sérieux n'était absolument pas dans l'esprit d'Alexeïev. À sa demande, le général Radkevich, commandant de la 10^e armée, ordonna au général Webel de tenir à tout prix. En réponse à ses rapports désespérés, indiquant que les meilleurs régiments reculaient pas à pas tandis que les pires se dispersaient, le quartier général de l'armée lui communiqua ses brillantes perspectives de recevoir des renforts et de passer à l'offensive. Les combats se prolongèrent pendant deux semaines ont successivement absorbé tous les 9 divisions lancées contre le XXXIV^e corps. Les Allemands dans la région de la route de Kovno ont interrompu cette offensive le 26 août, tandis que quelques divisions plus à l'ouest ont continué pendant encore 5 jours ; arrivés à Oran, dans la zone entre Vilna et Grodno, à la ligne de chemin de fer de Varsovie, ils se sont arrêtés car ils achevaient les derniers préparatifs pour la percée de Švenčionys, et il n'était pas dans leur intérêt de repousser les Russes plus loin de la zone prévue pour l'encerclement.

Le détachement Yanovsky, qui s'était retiré sur la rive droite de la Viliya, a été redirigé vers le centre du XXXIV^e corps sur la voie ferrée Koschedary—Landvarovo et absorbé dans un regroupement général. Du détachement de Vilkomir, le 8^e régiment de fusiliers finlandais a été envoyé au village de Keyzhany, sur la Viliya, pour observer directement le flanc droit de Webel ; mais ce dernier, au moment de l'instabilité, l'a emmené sur la rive gauche de la Viliya et l'a engagé au combat sur son aile droite ; le même sort menaçait les autres unités de la 2^e division finlandaise, qui reçut dans la soirée du 23 août l'ordre de Webel de suivre de Vilkomir via Meishagola—Dukštos pour rejoindre ses troupes. Et pourtant, au lieu d'empiler les divisions sur un front

désorganisé du général Webel, il aurait été préférable de penser à concentrer sur la rive droite de la Viliya un groupe combattant pour appuyer sur le flanc et l'arrière de la phalange allemande opérant entre la Viliya et le Neman. Mais cette préoccupation, le général Webel la laissait à l'appréciation de l'état-major de la 10e armée. Sur la rive gauche de la Viliya, où passait une direction si importante vers Vilnius pour l'encerclement de toute la 10e armée, la 2e division finlandaise resta uniquement par hasard à cause de l'interruption de la liaison avec l'état-major du XXXIVe corps.

Le soir du 24 août, l'état-major du Ve corps caucasien est arrivé à Vilna, destiné à diriger les actions des divisions qui retourneraient sur la rive droite de la Vilia. Mais comme cet état-major de corps avait besoin de temps pour s'installer et déployer ses moyens de communication, les 25 et 26 août, la 2e division finlandaise, retirée dans la zone de la position de Meishagol, a été temporairement placée sous le commandement du commandant du V corps, Baluev, qui a pris le commandement d'une partie du front du XXXIVe corps entre la Vilia et la voie ferrée à Kaunas ; ici se trouvait l'une de ses divisions d'origine — la 7e, ainsi que la 65e division du XXXIVe corps. La liaison de la 2e division finlandaise avec le V corps d'armée ne s'est également pas établie rapidement.

Pour aider le flanc droit menacé de la 10e armée, la 5e armée a envoyé le 23 août, en direction de Vilkomir, la cavalerie de Kaznakov. Ce dernier, un cavalier de la garde, avait été un bon réprimeur des ouvriers de Łódź en 1906, et avait gagné le cœur de tous les industriels par un discours en allemand adressé à eux (gouverneur général temporaire de Russie !), mais en tant que chef de cavalerie, il échouait par manque de compréhension. Seule la brigade de cavalerie de l'Oussouri, faible en nombre, se distinguait par sa capacité de combat parmi les unités sous ses ordres, dirigée avec énergie par le général Krymov.

Dans ces conditions de délaissement de la 2^e division de fusiliers de Finlande, dont la subordination oscillait en ces jours entre le général Tyuline, les états-majors du XXXIVe et du Ve corps d'armée et du Ve corps caucasien, j'ai été contraint, le 19 août 1915, de prendre le commandement du régiment. Je m'arrêterai un instant sur mes premières actions.

Les chiffres officiels concernant la composition du 6e régiment d'infanterie finlandais au 19 août 1915, lorsque je l'ai pris en charge, étaient les suivants : 13 officiers de carrière, 22 sous-officiers, 1 614 baïonnettes, 519 sans armes, 267 membres du personnel subalterne, 113 dans l'équipe d'entraînement, 66 téléphonistes et ordonnances, 63 pour la communication, 98 dans l'équipe de mitrailleuses, 57 éclaireurs à cheval, 90 capitaine d'armes, cuisiniers et ouvriers de cuisine, 118 infirmiers de compagnie et de régiment, 111 domestiques et palefreniers, 31 personnes faibles ; ces derniers semblaient représenter une augmentation officieuse de l'État-major du train de deuxième catégorie. Les hommes sans armes constituaient une force de travail précieuse pour la préparation en temps voulu des positions arrière. Leurs mitrailleuses Maxim avaient été perdues ; ils disposaient de 8 mitrailleuses autrichiennes, avec un stock de 10 000 cartouches chacune, mais sans perspective de ravitaillement supplémentaire.

Les mitrailleurs du régiment étaient excellents, car le chef de l'équipe de mitrailleuses avait le privilège sur la sélection des hommes parmi les compagnies arrivantes. Le nombre extrêmement limité de mitrailleuses poussait le régiment à utiliser tactiquement toutes les mitrailleuses sur la ligne de front, dans les points de départ, sur des collines offrant une grande vue, où le camouflage des mitrailleuses rencontrait de grandes difficultés. Ce n'est qu'en 1916, lorsque le nombre de mitrailleuses quadrupla, que le régiment put adopter une utilisation tactique plus correcte des mitrailleuses. Jusque-là, il fallait supporter la grande perte des mitrailleurs à chaque combat ; les Allemands concentraient extraordinairement habilement leurs tirs de fusil et de mitrailleuse sur nos mitrailleuses en action ; les opérateurs de mitrailleuses étaient tués dans chaque combat presque à 50 % ; la logistique souffrait également énormément : les munitions s'épuisaient et l'eau fuyait. La consommation moyenne de munitions par mitrailleuse et par jour de combat ne dépassait pas 1 500, car les Allemands n'étaient pas du tout enclins à marcher longtemps sous le feu des mitrailleuses, et ils ne se présentaient pas souvent comme cibles pour le tir.

La troupe pédagogique, dans laquelle une nouvelle génération de sous-officiers terminait sa formation, avait été parfaitement instruite. C'était l'avenir du régiment ; mais la composition des 12

compagnies était très faible — à peine une centaine de fusils par compagnie. Compte tenu des jours cruciaux que traversait l'armée russe et désireux d'être le plus fort possible dans les premières étapes de mon commandement, j'ai décidé de sacrifier temporairement l'avenir au profit du présent et de disperser la troupe pédagogique par compagnies. Pendant un certain temps, je me suis retrouvé sans ma garde et sans aucune réserve en cas de perte des compagnies. Mais à ce moment-là, chaque bon soldat, avec son fusil, m'était trop précieux. J'ai rassuré les officiers de carrière en leur promettant de reconstituer une nouvelle troupe pédagogique dès le premier signe d'accalmie sur le front.

Les téléphonistes et les scribes étaient bien instruits et expérimentés dans leur domaine. Le convoi était en très bon état ; les chevaux étaient soigneusement entretenus. Le coffre-fort régimentaire se trouvait dans un convoi de deuxième catégorie. À plusieurs reprises pendant la guerre, le convoi s'est retrouvé dans des zones de panique, provoquées par des rumeurs sur des patrouilles allemandes percées. Dans d'autres unités, des malentendus sur les coffres-forts survenaient parfois, qui disparaissaient mystérieusement. Dans le 6e régiment de Finlande, afin d'éviter un tel pillage autonome du coffre-fort, la mesure suivante fut adoptée au début de la guerre : le responsable de l'approvisionnement sélectionna parmi les mobilisés 12 hommes âgés, manifestement riches et avisés ; ils furent exemptés du combat direct, mais jurèrent de ne pas s'éloigner et de mourir près du coffre-fort, et gardèrent le coffre pendant les trois années de guerre. Cette douzaine de gaillards armés et respectables constituait également un soutien pour le commandement afin de maintenir la discipline stricte dans le convoi de deuxième catégorie. Ils étaient inscrits dans la colonne « faibles ».

Les éclaireurs à cheval représentaient des soldats professionnels extrêmement fiables. Par manque de sabres lors de la mobilisation, ils étaient armés, en plus de leurs fusils, de considérables sabres de cuirassier dans des fourreaux métalliques résonnantes. Pour le combat à la hache, ces sabres étaient peu efficaces, car ils les manœuvraient mal.

En général, le régiment avait manifestement une structure saine et solide. Mais les compagnies étaient constituées pour trois quarts de nouvelles recrues inexpérimentées, qu'il fallait encore former.

Notre division, située à Vilkomir, a engagé dans le combat une partie du 3e régiment, chacun occupant son secteur sur la rive droite de la Sventy ; dans chaque secteur, un bataillon avait été avancé sur 15 km, formant des détachements — Kovarski, Tovianski, Shimkounski. Mon régiment occupait le secteur de gauche, Shimkounski.

Ma première tâche consistait à concrétiser ma personnalité aux yeux de tout le personnel du régiment. Dans 3 ou 4 jours, de violents combats pouvaient commencer, je devrais donner des ordres importants et il fallait que mes ordres soient correctement exécutés. Un ordre anonyme, venant d'une instance hiérarchique abstraite, est un pseudo-ordre, permettant des réponses formelles, des débats et une exécution lente. C'est différent lorsque l'ordre est donné par une personne déterminée et connue de nous, à qui il faudra rendre des comptes — un tel ordre sera évidemment plus autoritaire. La gestion bureaucratique peut être anonyme ; des circulaires, dont on ne doute pas de l'authenticité, peuvent porter des signatures complètement indéchiffrables. Mais le commandant du régiment ne doit pas être un bureaucrate, mais un chef incarnant, par sa personne, la volonté de tout le collectif ; un chef ne peut évidemment pas être anonyme.

J'ai commencé à parcourir les compagnies, ce qui m'a pris environ trois jours. Le IIIe bataillon était dispersé dans la région de Shimkun ; le IIe bataillon assurait la garde sur un large front en direction de Kov nu. Seul le Ier bataillon et une multitude de soldats sans armes étaient en réserve. Je suis allé dans les parties les plus reculées du régiment et j'ai constaté que non seulement les avant-postes, mais aussi les compagnies avancées pour la garde, n'étaient absolument pas habitués aux visites, non seulement du commandant du régiment, mais même des commandants de bataillon. Dans une compagnie, il y a eu un échange de tirs avec une petite unité de cavalerie débarquée (3e division de cavalerie allemande). Le commandant de la compagnie, le capitaine Roots, m'a offert du thé, et j'ai discuté avec les tireurs. Une petite impression a été faite, un brin d'autorité a été acquis. Je n'ai presque pas prêté attention à l'étude du terrain et à la mission de combat du régiment ; seules les personnes m'intéressaient ; j'ai laissé la gestion du régiment ces

jours-là entre les mains de Dreving et de l'adjudant du régiment et j'approuvais aveuglément toutes leurs dispositions.

À Shimkuny, mon bataillon s'est vu attribuer une demi-batterie nouvellement formée du 104e régiment d'artillerie, équipée de canons japonais. Le capitaine qui la commandait m'a rapporté qu'il savait tirer en général, mais que ni lui ni ses artilleurs n'avaient jamais tiré avec des canons japonais. À 3 km devant, il y avait des Allemands. Je lui ai proposé de s'exercer, ce qu'il a accepté volontiers. Les tirs ont montré que l'art d'utiliser un canon inconnu n'était pas si facile à acquérir. Dès que la situation au-dessus du détachement de Vilkomir s'est aggravée, toute l'artillerie qui tournait chez nous, essentiellement de milice, a été rassemblée en une seule colonne et traitée comme un convoi de deuxième catégorie ; elle a été envoyée dans la région la plus proche de Vilnius. Compte tenu des rumeurs sur l'apparition dans notre arrière-garde, aux abords de Janów et Koshede, d'éclaireurs allemands, pour l'escorte de ces batteries inutiles au combat, mon régiment a dû fournir 3 compagnies — soit 25%. L'incapacité à utiliser l'artillerie était toutefois caractéristique de notre état-major de division, habitué à n'être chargé que par le 2e régiment d'artillerie finlandais.

Pourtant, lorsque, trois jours plus tard, l'avancée des Allemands a commencé, j'étais encore un inconnu au régiment et je ne connaissais encore que de manière approximative les noms d'une centaine d'officiers. Je n'avais pas cette capacité que l'on développe pendant des dizaines d'années chez un commandant de troupe : mémoriser dans son esprit des centaines de visages et de noms.

En raison de la situation difficile du XXXIVe corps, notre division a retiré les détachements avancés et s'est rassemblée le 22 août dans les environs proches de Vilkomir. L'état-major du régiment a déménagé sur la rive de la Svēta, à la ferme Leonpol. À 2-3 km en avant, des tranchées étaient érigées à la hâte. J'ai laissé, pour la première fois, l'initiative de leur emplacement aux commandants de bataillon. Le système du régiment consistait alors à établir des tranchées continues, presque sur toute la longueur d'un bataillon : tranchée modèle avec traverses ; l'art des tranchées, à ma grande surprise, s'est avéré loin d'être remarquable ; il était clairement préféré de maintenir le lien le plus étroit possible, coude à coude, avec le voisin, plutôt que d'adapter la disposition au terrain et au système de tir. Le tir de flanc n'était pas utilisé ; le désir de camouflage était énorme, mais résoudre techniquement la tâche de camoufler des tranchées interminables, en plus construites de manière à permettre un tir frontal étendu, était impossible.

Les Allemands, qui avançaient vers Vilkomir, étaient constitués des unités du Ier corps de cavalerie de Richthofen, d'une division d'infanterie séparée du général Beckmann, avançant depuis Kovarška et Tovyany sur la moitié droite de la position avancée de Vilkomir, et de la 3e division de cavalerie, déployée sur le secteur Kurany—Tatkūnai, en partie contre les positions du 5e régiment, en partie contre celles du 6e régiment. La 3e division de cavalerie a rapporté à l'état-major de son corps qu'avant elle, à l'ouest et au nord-ouest de Vilkomir, se trouvait une position fortement fortifiée. Il aurait été difficile de ne pas être d'accord avec une évaluation aussi flatteuse de notre travail.

Mais il n'y eut pas de combat ici. En raison de la situation catastrophique du XXXIVe corps dans la nuit du 24 août, les régiments reçurent soudain l'ordre de se replier. La situation et la mission restaient pour nous obscures — quelques malheurs et percées dans l'arrière profond et sur le flanc. D'après la conversation avec l'état-major de la division, je compris seulement que l'état-major de la division était également complètement dans le flou. Le 8e régiment avait déjà été retiré plus tôt pour aider le XXXIVe corps ; maintenant, les 5e et 7e régiments se repliaient par la route principale, tandis que les 9 compagnies de mon régiment devaient se replier par les chemins de campagne à l'ouest, formant un arrière-garde latéral. Par la suite, l'état-major de la division affecta toujours mon régiment aux unités de couverture, en particulier celles de flanc ; le prétexte était que j'étais un officier expérimenté d'état-major et que je courais moins de risque de me perdre en suivant un chemin de campagne. J'acceptai cela, car je me rendis bientôt compte que le mouvement dans mon unité avait ses avantages, en fait très significatifs. Le départ était prévu pour une heure du matin.

Bien sûr, je sais lire une carte, et en 1904 j'avais eu l'expérience de suivre pendant des milliers de kilomètres sur des cartes très médiocres ; mais ici, j'avais à ma disposition une excellente

carte au 1:200 000. Mais à quoi servaient mes compétences et cette carte si la nuit était noire et pluvieuse, si je ne pouvais même pas voir les oreilles de mon propre cheval ; il n'y avait pas de lampe électrique pour lire la carte en route, et comment la carte pouvait-elle m'aider si l'on ne voyait absolument aucun point de repère.

Dans mon passé, il y avait des cas similaires, mais à l'époque je conduisais le détachement en tête ; si je devais m'écartier du droit chemin, je lançais mon cheval en riant, parcourais 3 à 4 km de plus ou franchissais une montagne par un sentier de chèvre — et je me retrouvais là où il fallait être. Maintenant, je devais passer un examen devant 2 000 tireurs, et j'avais véritablement peur de me tromper sur une telle broutille. Mais même le jour, on ne peut être sûr de ne pas se perdre que si l'on surveille continuellement la route sur la carte. Cela est bon pour le chef de détachement, mais ne correspond en rien aux conditions de travail d'un commandant de régiment, qui doit, pendant la marche, accorder de l'attention à une centaine d'autres questions importantes. Je souhaitais conserver ma liberté et préférais observer les hommes plutôt que les points de repère. Pour veiller à ce que le régiment conserve la bonne direction, j'ai décidé de désigner un spécialiste.

Et cette première marche nocturne, suivie de beaucoup d'autres, se déroula pour moi parfaitement bien grâce à l'aide de Soloviev. Soloviev restait mon petit secret de quartier général, qui bien sûr n'intéressait absolument pas la masse des tireurs ; et le fait que le régiment suivait avec assurance dans la nuit noire par des chemins de campagne isolés produisait une impression favorable et rehaussait l'autorité de la direction. Dans la colonne, aucun feu n'était visible, il faisait absolument noir, et le commandant du régiment n'avait aucun doute. Il n'y a bien sûr pas de miracle ici, mais il est difficile de nier la compétence, l'habileté et l'organisation.

Le quartier général de la division semblait envisager la possibilité que mon arrière-garde de combat entre en contact avec les Allemands, mais il n'a pas affecté mon convoi d'artillerie, de peur de pertes de pièces. La nuit, en effet, les pièces étaient inutiles ; mais en général, j'avais une opinion différente sur l'artillerie par rapport au quartier général de la division ; je n'ai jamais craint la perte des pièces, mais je craignais, en cas de rencontre avec un véhicule blindé ou avec une batterie allemande montée, de me retrouver avec mon arrière-garde latéral dans une position stupide. Dès que l'aube commença à poindre, à 4 h 35 du matin le 24 août, j'envoyai un cavalier au quartier général de la division avec la demande de m'envoyer, lors de la grande halte prévue à 7 h 15 du matin pour l'arrière-garde latérale dans la région du village de Shavli, à 3 km de la grande route, au moins quelques pièces. La demande fut respectée.

Le matin, notre marche se poursuivit. Du sud-ouest, sur le flanc découvert, un peu en avant, sur le sommet d'une hauteur, apparurent 5 à 6 cavaliers. La distance par rapport à la colonne était d'environ 1½ km. La colonne s'inquiéta — étaient-ce les nôtres ou des Allemands ? L'avant-garde se trouvait à deux cents pas, il n'y avait pas de sentinelles éloignées. Avec moi se trouvaient 4 éclaireurs à cheval. L'occasion me plut. Je galopai avec mes éclaireurs à la rencontre des cavaliers. Nous n'avions pas encore parcouru 1 km que la patrouille que nous poursuivions tourna et disparut. Qui étaient ces cavaliers resta inconnu. Nous sommes revenus au pas. Chernychenko commença à me faire des reproches délicats, disant qu'ainsi le régiment pourrait se retrouver sans commandement, que des Allemands à pied pouvaient être à proximité et facilement nous tirer dessus, etc. Mais je savais bien ce que je faisais : le risque pour moi était manifestement négligeable, mais l'occasion se présentait de concentrer l'attention du régiment sur cet étranger — le commandant — et de montrer qu'il n'hésitait pas à jouer également le rôle de patrouilleur ; s'il exigeait des autres qu'ils se mettent en danger manifeste, il était lui-même prêt à remplir un rôle ordinaire. Bien sûr, il y avait un petit peu de charlatanisme dans mon comportement, mais sans cela, il est impossible d'entrer rapidement dans le rôle de chef en ces jours critiques.

La nuit du 25 août, le régiment passa à Darcushki. Trois régiments de la division se réunirent. Il n'y avait aucune communication avec le XXXIV^e corps. L'état-major de la division était complètement désorienté. Selon les rumeurs, le village de Musniki était tenu par de faibles forces allemandes. Le commandant de la division décida de les attaquer. La division arriva à Musniki le matin — il n'y avait pas d'ennemis. À proximité, des patrouilles allemandes rôdaient. Sur la rive est de la Vilia, le XXXIV^e corps avait clairement reculé fortement en direction de Vilna.

Le commandant de la division ne savait pas quoi faire ensuite. Tyulin, à qui la division était auparavant subordonnée, la libéra de sa subordination avec des instructions très générales — rejoindre les troupes du général Webel (commandant du XXXIVe corps). Le 24 août à 21 heures, en raison de l'incertitude sur la position de l'état-major du XXXIVe corps, Tyulin fit savoir que la 2e division de Finlande se dirigeait vers la région de Chabishki ou Poportsi, où elle serait le soir du 25 août. Rester dans la région du village de Musniki, en retrait, en avance sur le front général, semblait dangereux. Déjà le 24 août, les Allemands avaient franchi la rivière Swenta sur un large front en dessous du village de Vidishki ; une unité d'infanterie se déplaçait depuis Vilkomir, et la brigade de cavalerie allemande passa par Poboysk ; le long de la rivière Shirwinta, face à l'aile gauche de Tyulin, se déplaçait vigoureusement une grande unité de cavalerie avec de l'artillerie lourde ; dans la région de Chabishki, les Allemands traversèrent sur la rive droite de la Vilia, et près du village de Zubishki, ils construisirent un pont de pontons sur la Vilia. Le 25 août, la pression sur le général Tyulin se poursuivit ; les régiments cosaques disposaient seulement de moyens de tir limités (14 canons à cheval et 6 mitrailleuses pour 7 régiments cosaques) et ne pouvaient pas jouer le rôle d'écran contre les Allemands avançant à partir de la ligne de la rivière Swenta ; ainsi, si la 2e division de Finlande avait été envoyée pour attaquer les Allemands à la Vilia, près de Chabishki, ses 7 bataillons faibles auraient laissé derrière eux sur leur flanc et leur arrière une énorme masse de cavalerie, soutenue par de l'artillerie lourde, un bataillon de chasseurs et une sorte de Landwehr. En même temps, au cours des deux derniers jours, le front du XXXIVe corps sur la rive gauche de la Vilia se trouvait en état de siège complet. Les choses n'allaiant manifestement pas bien là-bas. En effet, le commandant de la 5e division, Alfthan, insista le 25 août pour retirer sa division en réserve, considérée comme épuisée après trois jours de combat très intenses ; la 56e division se sentait sérieusement percée, et son énergique commandant de division, Madritov, fit savoir, qu'il ne peut pas répondre de la stabilité de ses régiments ; en ce qui concerne la 4e division finlandaise, elle a tout simplement cessé de se battre et se trouvait en pleine retraite. Tout cela se produisait déjà, il est vrai, sans aucune pression de la part du XLe corps allemand également épuisé.

Le chef de la division décida de retirer ses forces principales vers la position de Meishagul, dont les fortifications protégeaient Vilna mais n'étaient occupées par personne. Cependant, comme la hiérarchie pourrait ne pas approuver cette seule ligne d'action raisonnable mais passive, un compromis fut adopté : à la lisière nord d'une grande forêt s'étendant devant la position de Meishagul, dans le secteur du village de Mailuny, fut laissé un fort arrière-garde — 9 compagnies du 6e régiment finlandais, le 54e régiment cosaque et une batterie de montagne. La division s'affaiblissait d'un tiers et confia à ce tiers une tâche qui était trop lourde pour la division dans son ensemble.

Tard le soir, l'état-major de la 2e division finlandaise, retiré à Meishagola, ayant établi le contact avec l'état-major du Vè corps d'armée, a précisé ma mission. J'ai été promu chef du détachement de Kernovo ; ma tâche consistait à me positionner le long de la Viliya, à couvrir et soutenir par le feu les actions de l'aile gauche (65e division) du Vè corps ; je devais, en restant en avant légèrement, maintenir à tout prix Kernovo, mais il fallait détacher d'urgence un bataillon avec une batterie au village de Buividly pour créer un point de tir solide derrière la Viliya, directement sur la continuation du front du Vè corps. Le commandant du Vè corps exigeait l'envoi d'un régiment entier à Buividly, mais dans ce cas, la division aurait été complètement dispersée, et les forces principales en direction de Vilna auraient été réduites à 2 bataillons ; c'est pourquoi l'état-major de la division, à juste titre, a envoyé un bataillon à Buividly au lieu d'un régiment entier.

Une erreur grossière typique se produisait au point de jonction : pour l'état-major du Vè corps, la 2e division finlandaise et en particulier mon arrière-garde n'étaient pas considérées comme des unités amies, mais comme des voisins temporairement soumis, pour deux jours, à son commandement. Le commandement du Vè corps (gén. Baluev), qui travaillait généralement assez bien, a adopté une position brusquement égoïste : aidez-nous, positionnez-vous le long de la Viliya, même si cela vous exposait de côté à votre ennemi et vous mettait dans une position des plus absurdes. Entre-temps, l'attaque allemande sur la rive gauche de la Viliya touchait déjà à sa fin, tandis que sur la rive droite, elle ne faisait que se profiler.

Cinq bataillons et deux batteries de la 2e division finlandaise se sont retirés et ont occupé le secteur de la position de Meishagol, de la région de Meishagol jusqu'au village de Malyuny inclus. Le secteur le plus important du flanc gauche, Malyuny–Dukšty, destiné à mon régiment, restait non occupé. Le quartier général de l'armée dépêchait en urgence sur la position de Meishagol les restes mêmes de la garnison de Kovno — la 124e et ensuite, il envisageait également la 104e division, que Webel refusa catégoriquement. Certes, la garde commençait à se déployer à Vilnius, mais aucune batterie de la garde n'était encore arrivée.

L'état-major de la 2e division finlandaise, comme on peut le voir dans son rapport soumis à l'état-major du V^e Corps à 12 heures le 26 août, s'imaginait que je suivais exactement les directives de Balouev : « un régiment avec une batterie est affecté dans la région de Kernovo—Buivydi, soit au total 2 1/4 bataillons, 6 pièces d'artillerie et le 54e régiment cosaque du Don » (à 2 km à l'est de Papernia). La nuit, un bataillon avec 4 pièces d'artillerie a été envoyé à Buivid. En réalité, je ne pouvais en aucun cas faire confiance aux cosaques et exposer mon flanc et mon arrière à un groupe solide d'Allemands avançant sur la rive droite de la Viliya. Ayant envoyé un bataillon avec la batterie à Buivid, j'ai chargé les éclaireurs à cheval d'observer la rive de la Viliya de Kernova à Buivid, et j'ai rassemblé les 5 compagnies restantes sous mon commandement dans la région de Mailouna, derrière le centre de déploiement du régiment cosaque, étiré sur 7 km. Ce regroupement de toutes mes forces faibles vers la droite, vers le nord, était d'autant plus compréhensible que le quartier général de la division m'avait également confié le soutien, dans la mesure du possible, de la cavalerie de Tyulin, se trouvant en semi-transition au nord, en avance sur mon aile droite.

La nuit du 26 août s'est déroulée assez tendue. Les compagnies ont creusé des tranchées en profil de genou. Le matin, les Allemands ont vigoureusement poursuivi le développement de leur marche offensive. À 9 h 5, les Allemands sont entrés à Mussniki et ont continué leur marche vers Vitchouny. Dans ce village, j'ai envoyé la 5e compagnie avec une mitrailleuse pour soutenir les cosaques. Un échange de tirs énergique a commencé. Vers 10 heures du matin, l'ennemi — c'était le VI^e corps de cavalerie de Garnier — a déployé un front rare mais continu de sections d'infanterie et de cavalerie montée sur 12 km depuis la Viliya jusqu'à la grande route ; à l'est, personne ne gênait la progression de la cavalerie allemande. Dès que quelques batteries allemandes sont sorties, les cosaques ont complètement quitté le front et se sont enfuis de mon secteur. Ma compagnie de Vitchouny se retirait à toute hâte, tirant avec la mitrailleuse. Un escadron allemand a traversé en direction de Kernovo. L'artillerie allemande, après avoir tiré quelques obus, a cessé le feu, visiblement incapable de localiser l'ennemi.

En évaluant la situation, je suis arrivé à la conclusion que mes cinq compagnies, dépourvues d'artillerie, ne pourraient opposer qu'une résistance très limitée à un ennemi disposant évidemment de forces supérieures. En très peu de temps, les Allemands pouvaient nous encercler. L'appui de l'arrière-garde à la division, bien sûr, ne pouvait pas être envisagé. Sa perte aurait pu avoir les conséquences les plus défavorables sur la défense de la position de Meishagol, qui avait une grande importance opérationnelle. Il était raisonnable de conserver les forces disponibles pour le combat sur la position de Meishagol. Ces considérations m'ont conduit à interrompre le combat qui venait de commencer dès ses débuts. J'ai envoyé au quartier général de la division à Meishagol une notification indiquant que je comptais me replier et je me suis rendu à la 5e compagnie, qui se retirait du village de Vitchouny. Le commandant du II^e bataillon, Chernychenko, a pris en charge le soin de l'étendard et devait, pendant mon absence brève, conduire les quatre compagnies de mes forces principales par la route vers le village de Kemeli.

Cette route s'enfonçait dans une grande forêt, qui s'étendait presque jusqu'à la position fortifiée. Au cours de la nuit écoulée, passée en voisinage désagréable avec les Allemands, en examinant cette forêt sur la carte, j'y voyais un bon atout pour mon arrière-garde, facilitant sa fuite devant l'attaque de la cavalerie allemande.

Je n'ai pas eu à aller loin pour rejoindre la 5e compagnie. Elle se retirait précipitamment vers le village de Mailuny ; la ligne allemande était éloignée d'elle d'environ un kilomètre. Plus à gauche, vers la forêt, des cavaliers allemands bondissaient par groupes séparés. Après avoir dit quelques mots d'encouragement, je me suis mis en route pour rattraper mes « forces principales ». À

mon horreur, j'ai vu mes quatre compagnies, avec l'étendard et Chernyshenko en tête, se diriger non vers le sud-est, vers Kemeli, mais vers le nord-est, vers le village de Papernya. Les cosaques, malgré leur retraite rapide, m'ont informé de la présence de larges unités de cavalerie allemandes dans la région Papernya–Darkushki. Mais Chernyshenko n'était pas orienté là-dessus. Le terrain cachait les Allemands dans la région de Papernya et permettait de les observer à l'ouest de Mailuny. Il est peu probable que Chernyshenko se soit trompé de route ; il a probablement pris une initiative personnelle, estimant que le chemin de retraite que j'avais indiqué était trop risqué à cause de la cavalerie allemande qui s'était infiltrée vers l'ouest dans la forêt, et il a décidé de passer par le grand chemin qui se trouvait à l'est, connu de Chernyshenko et lui semblant tout à fait sûr. Précédé de quelques dizaines de pas par une petite patrouille, Chernyshenko, avec l'étendard, se dirigeait droit vers la quatrième division de cavalerie allemande. Chernyshenko — 33 malheurs — était un maître du camouflage, mais il n'était pas Solovyov, le guide fiable du régiment.

Heureusement, la colonne de marche des 4e compagnies — environ 500 hommes au total — n'était pas trop longue et restait assez facile à diriger. J'arrêtai brusquement la colonne et la fis faire demi-tour. Mais revenir à travers Mai Luny n'était possible qu'au prix d'un combat. La 5e compagnie s'étirait déjà à l'est du village de Mai Luny, vers lequel se dirigeaient cavaliers et fantassins allemands. Et le combat m'aurait fait perdre autant de minutes que les Allemands auraient eu besoin pour encercler mes compagnies. Vers le sud, dans la forêt, s'engageait un petit chemin de terre peu emprunté. Il n'y avait pas à hésiter. J'avançai le bataillon par ce chemin ; les compagnies marchaient maintenant dans l'ordre inverse, avec leurs caissons à munitions et leurs sergents en avant, et les sections sur le flanc droit ainsi que les commandants de compagnie à l'arrière. La 5e compagnie nous avait gagné ces 5-6 minutes nécessaires pour nous échapper dans la forêt. Le dernier était assez rare. Je pris soin d'envoyer à cent pas en avant un peloton en avant-garde, des sentinelles à gauche et à droite, à une cinquantaine de pas. L'ordre de marche réfléchi à l'avance avait été perturbé. Tchernyschenko était complètement déconcentré par l'erreur qu'il avait commise, bien que je ne lui en fis aucun reproche ; c'était d'autant plus regrettable que, mis à part moi, il était le seul officier à cheval — les autres officiers avaient envoyé leurs chevaux avec le convoi. Et au moment de la panique, seuls les officiers montés ont un champ d'action significatif. Les tireurs étaient désorientés et commençaient à douter de la pertinence de la direction des restes du régiment dispersé. Et là, à environ 200 pas, d'abord d'un côté de la colonne, puis de l'autre, entre les arbres de la forêt, des cavaliers apparurent — nous étions escortés par quelques patrouilles. Les sentinelles ouvrirent un feu désordonné. Derrière, la mitrailleuse de la 5e compagnie, déjà engagée dans la forêt et proche de la colonne, tirait avec fureur. De la 5e compagnie, des cris « plus de pas » se faisaient entendre le long de la colonne, et la colonne courait presque déjà sur une route que personne ne connaissait.

Je suis progressivement passé à un état d'esprit furieux. Un début si lamentable répondait peu à mes attentes : certes, tant Zeidlitz que Friedrich et Napoléon avaient eu dans leur carrière militaire un premier échec ; mais pour eux, la situation s'est ensuite déroulée de manière étonnamment favorable. Et quelle autorité aurai-je dans le régiment si, après une misérable escarmouche, je ramène les tristes restes des compagnies ! Et à une vitesse de marche de 8 km/h, les objets d'équipement, les cartouches, même les fusils voleront immédiatement en arrière, le cœur des vieux tireurs commencera à faiblir, des retardataires apparaîtront ; un quart d'heure passera, et les compagnies pourraient être tellement épuisées qu'elles se rendront au premier cavalier allemand insolent qui surgira vers elles. Ah, quel commandant de régiment frappé de gloire ! À quelles sottises sans gloire conduisent mes meilleures intentions ! Alors, devrais-je me laisser porter par le courant ? Non, si je dois mourir, autant le faire avec de la musique.

Bouillant de colère, je sautai à la tête de la colonne, ordonnai de marcher à mon petit pas et de chanter des chansons. De temps à autre, les avant-postes continuaient à tirer ; la mitrailleuse à l'arrière s'éreintait. Mon ordre de chanter provoqua une incompréhension générale. On nous avait enseigné la camouflage, et là, derrière les arbres, il y avait des uhlans, le souffle nous manquait, et soudain « chantez ». En arrière, le long de la colonne, se propageait un implorant « accélère le pas — on nous donne pour la 5e compagnie ». En réponse, j'envoyai un avertissement dans la colonne

que si j'entendais encore « accélère le pas », j'arrêterais toute la colonne pour une pause de 10 minutes. Puis je sautai sur le vieux sergent-chef, un soldat discipliné, et hurla sauvagement sur lui « chante ! » Une voix s'éleva du sergent-chef, d'abord seule, faible, hésitante ; mais progressivement d'autres se joignirent à lui, l'air devint fort et assuré, un puissant chœur se fit entendre, la vitesse du mouvement diminua à 3 km/h. Les avant-postes cessèrent de tirer, comme si la chanson renfermait une force magique qui avait fait fuir les uhlans allemands ; simplement, ils se calmèrent et le spectre de l'uhlan ne se dessinait plus derrière chaque arbre. Et pour la cavalerie allemande, une colonne qui chante n'apparaissait évidemment plus comme un objet désirable prêt à se rendre. Ne continuaient de battre que les mitrailleuses à l'arrière, de temps à autre une timide demande se faisait entendre : « pour l'amour de Dieu, augmentez le pas ». Mais les tireurs se moquaient déjà et plaisantaient : « la cinquième compagnie, elle voulait une pause ? »

Dans les endroits les plus reculés de la forêt, le bétail paissait. Les paysans, dans cette situation de crise qui risque de passer d'une main à l'autre, craignent beaucoup que les forces en retraite ne s'emparent du bien le plus précieux pour le paysan : son bétail ; et les réquisitions de l'autre camp, les plus impitoyables et les plus désordonnées, peuvent survenir dès le premier moment de la prise de possession d'une nouvelle parcelle de territoire. Les endroits les moins sûrs pour protéger le bétail pendant ces périodes de transition sont les écuries et les granges du village ; en outre, les bâtiments villageois dans ces moments de passage, souvent associés à des combats et à des tirs d'artillerie, risquent de brûler. C'est pourquoi, lorsque un front se retire et qu'un autre avance, les villages se vident et les forêts s'animent.

Près du bétail en train de paître, la sentinelle arrêta et amena à moi un paysan, qui nous expliqua que le chemin de campagne nous mènerait au village de Kemeli. Par précaution, je le laissai en tant que guide jusqu'à ce que nous atteignions la lisière sud de la forêt. Lorsque nous aperçûmes de loin le village de Kemeli, je laissai partir le paysan inquiet pour son retour, en lui offrant 5 roubles de mon argent. Mais je n'eus pas l'idée de donner un accompagnateur à notre guide, et il fut arrêté, malgré toutes ses explications, par ma 5e compagnie d'arrière-garde comme personne cherchant à rencontrer les Allemands et suspectée d'espionnage. Le pauvre guide ne put retourner chez lui rapidement.

J'ai donné la première impulsion pour rétablir l'ordre, et ensuite le reste s'est déroulé tranquillement. Les adjudants et sous-officiers ont commencé à compter « gauche, droite », veillant à ce que le rythme soit marqué assez distinctement avec le pied, afin que les têtes ne pendent pas, en précisant les distances et l'alignement, vérifiant l'équipement. La colonne, avançant d'un pas tranquille, paradait clairement et avec succès. Le temps était clair, estival, la route était sèche, la forêt—charmant ; à moins de 1 km de notre position entourée de fils de fer, la mitrailleuse nerveuse de la 5^e compagnie se tut.

Le village de Kemeli était le centre du secteur du 5e régiment. Ce dernier était complètement insouciant : près des barrières de fil de fer, les tireurs se baignaient, lavaient leur linge et s'étendaient en groupes pittoresques. Mon arrière-garde traversait leur ligne de tranchées en cadence, en chantant, en parfait ordre. J'ai vainement essayé d'attirer l'attention des porte-drapeaux du 5e régiment sur le fait que de grandes forces allemandes se trouvaient directement derrière nous. Ces paroles, aux yeux du 5e régiment, étaient contredites par notre apparence parade et assurée. Le 5e régiment est resté, comme auparavant, insouciant ; il n'a abandonné sa grande bonté que trente minutes plus tard, lorsque l'artillerie allemande est sortie sur la lisière, à 1 500 m des tranchées, et a lancé une attaque de feu soudaine.

J'ai informé le chef de la division de mon départ et je me suis dirigé vers le secteur du flanc gauche assigné au 6ème régiment. J'étais de bonne humeur et satisfait de moi-même : la situation, certes, semblait plutôt difficile en apparence, mais je n'ai pas suivi le courant et j'ai pris le contrôle de la situation, en soumettant à ma volonté 500 personnes proches de la panique, en accumulant une certaine réserve de confiance en moi, facilitant la mise en œuvre future des ordres que je donnais. Et toute cette affaire a coûté au régiment un blessé et un tireur de la 5ème compagnie porté disparu. J'ai décidé de changer prochainement le commandant de la 5ème compagnie, le porte-drapeau Galiof, trop nerveux.

Je me sentais comme un héros, un peu comme Alexandre le Grand, lorsque ce dernier a réussi à rester sur le dos de son Bucéphale. On ne s'en sort pas toujours aussi facilement après avoir affronté, avec une poignée de jeunes soldats peu entraînés, la cavalerie ennemie entreprenante. Mais nos bureaucrates tactiques avaient un autre point de vue. À mon poste, le message suivant du chef de la division, très proche d'une réprimande, m'a été transmis : « Urgent. Au colonel Svechin. 26/VIII. 13h. N° 93 de Meishagola au N° 580. Je considère prématuré et non justifié par les circonstances votre retrait sur la ligne Buivid—Kemeli. J'ordonne d'exécuter l'ordre du commandant du Vème corps — bombardez les approches du flanc droit du corps et restez à Kernovo jusqu'au dernier moment — communiqué à ce sujet par téléphone par le capitaine Shcherbov-Nefedovich et le colonel Nagaev. Si tenir la position est impossible sous la pression de l'ennemi, en cas de retraite vers une position fortifiée — occupez le secteur allant de la rivière Vilia jusqu'à la hauteur du village de Malyuny, où se trouve le flanc gauche de notre 5ème régiment, avec lequel vous devrez établir immédiatement le plus étroit contact. Veuillez noter que le détachement à S. Buivid (1 bataillon 4 canons) a reçu pour tâche particulière de soutenir par le feu le Vème corps, ce qui sera impossible si vous occupez seulement une position fortifiée. Le 54ème régiment cosaque du Don est à votre entière disposition. Général-major Kublitsky-Piotukh. Certifié : Lieutenant-colonel Shpilko ».

Cette rédaction commence par un blâme ; elle ne veut pas tenir compte de la situation changeante, des conditions réelles dans lesquelles il a fallu agir ; l'état-major de la division ne veut manifestement pas assumer la responsabilité de s'écartier des ordres désormais irréalisables du commandant du V corps ; il ne prend pas en considération le fait qu'il agit avec un grand retard, quand la retraite était déjà en cours depuis deux heures, et donc il exprime sa volonté sous la forme du conditionnel — comme si je n'avais pas encore commencé la retraite. Je recommande de bien examiner ce texte pour comprendre comment ne pas donner d'ordres et comment il est le plus facile de perdre son autorité aux yeux de ses subordonnés.

Pour comprendre la situation, il ne serait pas inutile de se familiariser avec la manière dont vos états-majors en sont venus à fixer des exigences aussi strictes aux 5 compagnies laissées en avant d'un large front de la nouvelle mobilisation allemande. Le commandant de la 10e armée, Radkevich, attristé par le nouveau repli du XXXIVe corps et l'état lamentable des troupes sur son front, ordonna la veille au soir, à 20 h 20 le 25 août, de concentrer tout le front vers le XXXIVe corps et de passer à des petites offensives sur ses flancs — à gauche du IIIe corps sibérien, à droite du Ve corps d'armée. Au commandant du Ve corps, Baluev, qui prenait le commandement de son secteur seulement ce jour-là à 10 heures du matin, était spécialement confirmé le besoin d'aider le XXXIVe corps avant que le Ve corps d'armée ne passe à l'offensive, en coopération avec la 2e division finlandaise et la cavalerie de Tyuline. Il devait retirer l'une (la 10e) de ses divisions fraîches de son commandement et la transférer directement au XXXIVe corps ; en échange, il reçut la division complètement épuisée, la 65e ; son autre division (la 7e) participait déjà avec deux régiments aux combats défensifs difficiles du XXXIVe corps.

Le matin du 26 août, Baluev avait des raisons d'être de mauvaise humeur. L'ordre devait être exécuté, mais le voisin — l'état-major du XXXIVe corps — s'est retiré sans prévenir et est parti de N. Trok pour une destination inconnue. Le général Webel n'est pas là — en réalité, c'est le général Gavrilov qui commande à sa place. Dans la 65e division, il ne reste des régiments que des groupes de 200 à 300 hommes incapables de combattre. Le matin du 26 août, la 65e division, perturbée, reculait sans raison particulière. Elle est commandée par le général Alftan, qui est compétent, mais où est-il : « Malgré mon ordre catégorique de ne pas perdre le contact avec l'état-major du corps, le général Alftan a rompu le contact ce matin sans prévenir et jusqu'à présent (15 h 40), malgré l'envoi d'un détachement d'officiers, la localisation du général n'a pas été trouvée, et il ne se manifeste pas... En raison de cela, toute la ligne de combat a été placée sous le commandement du chef de la 7e division avec l'ordre de rechercher les unités de la 65e division, de les remettre en ordre et de les placer en réserve du corps ».

Dans la méandre de la rivière Vilia, approchant près de Dukštas, Balouev ordonna de placer, sous la couverture de deux centaines cosaques, deux bataillons de l'artillerie de la 65e brigade, mais

eux, contrairement à son ordre, traversèrent sur la rive droite de la Vilia, où — plus loin de leur infanterie — la situation leur semblait plus calme. Déjà, des unités de la 7e division, le 26e régiment d'infanterie rapportait qu'il ne pouvait tenir, et les unités de Madritov — sur la gauche — se retriaient, laissant découvert le flanc et l'arrière du Ve corps. Comment attaquer dans ces conditions ? Mais si l'offensive, dont le commandant de l'armée faisait l'éloge, échoue, on peut au moins maintenir tout le monde à sa place. À 11 h 40 le 26 août, sous le numéro 27, le chef d'état-major du Ve corps, Liventsov, télégraphia au quartier général de la 2e division finlandaise au capitaine Shcherbov-Nefedovich, en réponse au message sur l'intention du commandant du 6e régiment finlandais de se retirer : « Selon le rapport adressé au commandant du Ve corps, votre télégramme donne l'ordre : 1) à votre détachement de rester à Kernovo jusqu'au dernier moment possible puis de se retirer à Buivydy, en couvrant tout le temps le flanc droit du corps ; 2) au lieu du régiment, envoyer à Buivydy un bataillon avec une batterie pour bombarder les approches du flanc droit du corps sur la rive ouest de la Vilia (c'est ainsi que la division a agi depuis le début. — A. S.) ; 3) l'ordre de soutien du général Tyulin est approuvé par le commandant du corps (probablement avec mes 5 compagnies. — A. S.) ; 4) lors du retrait vers la position, faire attention à son flanc gauche ».

Encore à 14 h 50, sous le n° 2480, le chef d'état-major du V corps a rapporté au chef d'état-major de la 10e armée : « Le commandant du détachement de Kernovsk a fait savoir son intention de se replier sur le flanc gauche de la position de Meishagol. J'ai ordonné de tenir les positions avancées. Actuellement, une division frontalière approche de Meishagol ». À ce télégramme est jointe une note : « à 14 h 55, l'état-major de la 2e division finlandaise a suspendu la station sans prévenir vers où il se déplace ». Dans le télégramme au commandant de la 10e armée à 15 h 40, le commandant du V corps répète sa plainte contre la 2e division finlandaise : « De même, le chef de la 2e division finlandaise a négligé la communication ; la liaison télégraphique que j'avais établie avec lui à Meishagol a été supprimée sans m'en avertir, et je ne sais pas où le quartier général de la division s'est replié. C'est pourquoi l'ordre n° 2481 est transmis par moi au général Tyulin avec la demande d'établir la communication avec le chef de la 2e division finlandaise ainsi que de lui transmettre l'ordre concernant le déploiement des divisions frontalières et combinées arrivantes ». Bien sûr, il n'est pas vraiment normal qu'un ordre donné par le commandant du corps à un commandant de division situé à proximité passe par le télégraphe via l'état-major de la cavalerie de l'armée.

La rupture des communications avec l'état-major de la 2e division finlandaise s'explique par le fait que l'état-major de la division s'était installé sur le front d'une position fortifiée, à Meishagola, avec la même négligence que le 5e régiment. Ayant appris que mon arrière-garde ne couvrait plus les approches de la position et ayant entendu le feu fugitif de l'artillerie allemande montée sur Kemeli, l'état-major de la 2e division finlandaise quitta Meishagola en un instant pour se rendre à Ghalin ; le départ fut si précipité que l'état-major du V corps fut laissé sans notification du transfert de l'état-major de la division vers le nouvel emplacement.

Mais si le commandant du Vè Corps évaluait jusqu'à présent toute la situation sur la rive droite de la Vilija du point de vue du soutien tactique de son flanc droit par le feu depuis l'autre côté de la Vilija, l'état-major de la 10e armée devait évidemment imposer des exigences beaucoup plus larges aux actions sur la rive droite de cette rivière — assurer solidement la direction de Vilnius. À la position de Meishagol, l'état-major de la 10e armée avait de grandes craintes et a même demandé le 26 août à l'état-major de la 5e armée de l'aider à tenir Meishagol en lançant une offensive avec la cavalerie de Kaznakov. Il fallait prévenir les Allemands de l'occupation de la position de Meishagol. Les exigences correspondantes de la 10e armée furent transmises à l'état-major du V Corps, et déjà à 15 h 28 m le 26 août, par le télégramme n° 2481, le général Baluev prescrivait : « Le commandant de l'armée a ordonné d'occuper d'urgence, avec des unités de la 2e division finlandaise, la position de Meishagol, et de tenir notre cavalerie le plus au nord possible de cette position afin de pouvoir la prendre avec des forces plus importantes. La division frontalière s'est mise en route vers cette position aujourd'hui à 4 heures du matin, la 53e division commence aujourd'hui sa concentration. À partir de minuit, la commandement sur la 2e division finlandaise et

la 53^e division (en réalité, la 53^e division était absorbée par la rive gauche de la Vilija, et en remplacement, la 124^e division complètement compromise fut envoyée), ainsi que sur la division frontalière et la cavalerie du général Tioulin, sera pris par le général Istomin, mais l'organisation de la prise de position aujourd'hui par toutes les unités rassemblées est confiée au V Corps d'armée. En raison de la perte de contact avec le commandant de la 2^e division finlandaise, je demande d'entrer en communication, de transmettre l'ordre actuel et mon ordre de disposer sur la position sa division et la division frontalière. L'ordre d'occuper Buivydy par un bataillon avec une batterie et le 54^e régiment cosaque reste en vigueur. De plus, dans la zone de Karmazin, 2 batteries de la 65^e brigade ont été envoyées sous la couverture de 2 centaines du 40^e régiment de Don.

Ayant reçu mon premier blâme, j'ai quitté le régiment pour le laisser s'installer sur une position fortifiée et je me suis précipité vers le commandant de la division. La vie ne m'avait pas encore doté à cette époque d'une attitude philosophique appropriée envers la paperasserie du quartier général de la division. Je me suis adressé au commandant de la division pour lui demander de m'expliquer ce que je devais faire à d. Mailouny ; il n'était absolument pas souhaitable que l'on me considère comme un agent livrant les soldats russes aux Allemands. J'attendais diverses réponses du commandant de la division à ma démarche, mais pas celle qui suivit : le commandant de la division m'assura qu'il approuvait pleinement mes actions et n'avait aucune intention de me réprimander ; au contraire, il me remercia beaucoup d'avoir retiré mes troupes en bon ordre. Le fait est que le chef d'état-major craignait des problèmes avec le Ve corps d'armée — une commandement étranger et inconnu — et lui a remis un papier qui pouvait lui servir de justification, et il l'a signé sans le lire. Si j'insiste, le commandant de la division est prêt à l'annuler par un ordre spécial. Au contraire, depuis que la division a reçu la tâche de défendre la position de Meishagol et que le contact a été rétabli, tant l'état-major de l'armée que celui du Ve corps se sont beaucoup intéressés à savoir si mon détachement avait pu se retirer sans grandes pertes, et le commandant du corps a exprimé au commandant de la division sa satisfaction pour l'issue favorable. J'ai une confiance totale que je peux tirer du fait que sur le flanc gauche de la position de Meishagol, le 4^e régiment de frontière est sous mes ordres, dirigé par son commandant Karpov, malgré le fait que je sois colonel et que Karpov soit général. Je me suis contenté de hausser les épaules et j'ai pris pour règle de ne plus prendre personnellement ce que le quartier général de la division pourrait m'adresser.

Je m'arrêterai encore sur deux petits épisodes, qui ont été des répercussions des relations décrites. Déjà le 27 août, le lendemain du départ décrit pour une position fortifiée, de la 65^e division, via l'état-major du V corps d'armée, l'état-major de la 10^e armée, l'état-major du groupe Olobov, où nous étions inclus, l'état-major du V corps du Caucase vers l'état-major de la 2^e division finlandaise, est parvenue une plainte selon laquelle les Allemands avaient occupé le village de Buividyl sur mon front. L'état-major du V corps d'armée rapportait le 27 août à 12 h 10, sous le numéro 45 : « Le 54^e régiment cosaque du Don s'est retiré de Buividyl vers Antokoltsy ; l'ennemi se concentre dans la région de Belozorishki–Verkshany, le flanc droit du corps est découvert. Pas de force pour occuper les méandres de Ponary–Buividyl ». Apparemment, on voulait que je maintienne ma cavalerie à Buividyl, dans la bande de 1,5 km entre notre position et celle allemande.

Le village de Buividyl, riche en beaux vergers de pommiers, était situé à environ 700 pas des fortifications du flanc gauche de la position, approximativement à mi-chemin entre nos tranchées et les Allemands, retranchés sur la rive droite du ruisseau Dukštas. Le méandre de la Vilija, tourné vers Dukštas, était solidement occupé par la 65^e division, avec le 8^e régiment finlandais et 3 batteries. Laisser un bataillon avec une batterie à Buividyl, sur un secteur de défense peu pratique à un demi-kilomètre des tranchées solides, préalablement établies, aurait été complètement imprudent; les obstacles en fil de fer sont faits pour être derrière eux et non devant eux. Dans la 65^e division, un calme complet s'était installé — pour longtemps —; l'avancée vers Buividyl aurait été important le 25 août, jusqu'à ce que la 65^e division atteigne le niveau de Dukšt; maintenant cela n'avait plus aucun sens. J'ai déplacé le bataillon et la batterie vers la position principale, et dans le village de Buividyl, où les maisons avaient été abandonnées par la population, nos éclaireurs et

ceux de l'ennemi allaient tour à tour chercher des pommes. Le quartier général de la division a été informé de la libération de Buivydai par mes soins.

Antre reçu par les instances supérieures une plainte concernant le nettoyage de Buivyday, mon état-major de division s'est immédiatement enflammé d'une juste indignation et m'a écrit : « 27/VIII, 14 h 15 min, n° 86/n du f. Galin au colonel Svetchine, au village de Shavlishki. Au quartier général de l'armée, des informations ont été reçues du quartier général du Ve corps indiquant que l'ennemi a occupé le village de Buivyday et se rassemble au nord de ce village. Extrêmement surpris que de telles informations aient été reçues par le quartier général de l'armée avant moi. J'ordonne au 6e régiment de chasser immédiatement l'ennemi occupant les hauteurs à l'est de la rivière Dūkšta et de prendre position sur le front de z. Voisenishki – rive gauche de la Dūkšta jusqu'à sa confluence avec la Vilia, où ils doivent se renforcer ».

J'étais loin de vouloir, sans aucune préparation, sans soutien d'artillerie, engager un régiment dans un combat sérieux à cause d'un égo blessé d'état-major, et j'ai envoyé au village de Buivydai un peloton qui nous a assuré des pommes. Déjà à 16 heures, la 65e division s'était calmée et avait reconnu qu'aucune attaque de flanc concentrée ne la menaçait depuis le village de Buivydai ; elle rapportait : « La reconnaissance a révélé que dans Buivydai et le méandre de la Viliya près de Verkšany, il y a des cavaliers et de petites unités ennemis ».

Le capitaine Zapol'sky (état-major de la 10e armée) parlait par télégraphe avec le capitaine Yakhontov (état-major du V Corps caucasien) : « L'attaque du 6e régiment finlandais à Buividz a réussi, l'attaque sur Bredaliski – de grosses forces, se sont retirées, Buivydai abandonné. Le commandant de division demande s'il y a un sens à une nouvelle attaque sur Buivydai, alors que le flanc droit du Vè corps est au sud de Podlesye. L'état-major de l'armée attribue-t-il une grande importance à Buivydai ? » « Buivydai en soi, me semble-t-il, n'a pas beaucoup d'importance ; il est important seulement de tenir toute la position de Meishagol jusqu'au point de jonction avec le V Corps, et en particulier d'assurer le flanc droit du Vè corps et d'empêcher le passage des Allemands à travers la Viliya à la jonction de votre corps et du Vè corps d'armée.

À la suite de cette conversation raisonnable, des instructions appropriées ont été données, et le soir du même jour, l'état-major de la 2e division finlandaise rapportait : 27/VIII, 22 h 45, n° 88/n de la part de F. Galina à Vilnius, au chef de l'état-major du V corps du Caucase : « Le 6e régiment finlandais a lancé une offensive vers 15 heures et a occupé le village de Buivydai ; l'avancée ultérieure a été retardée car l'ennemi, avec un grand nombre de mitrailleuses, occupait les positions le long du front Rusiany—Bredaliszki—est. Karmazin (ouest). Conformément aux dernières consignes reçues, l'offensive du 6e régiment finlandais est annulée, et il a été ordonné au régiment de prendre position sur une section fortifiée, en occupant les positions avancées selon ce que la situation permettra, f. Buivydai... »

Le malentendu s'est réduit à une anecdote. Mais un commandant de régiment moins autonome aurait pu, avec cette affaire stupide, vraiment perturber son régiment. Je m'en suis tiré avec une dizaine de blessés. Le 6e régiment a toujours dû agir en marge, et ici, comme le lecteur le verra, des éléments de drame y sont toujours présents, et aux moments de crise, ils se font sentir de manière extrêmement sensible.

Un autre épisode. L'état-major de la division, pour son retrait rapide le 26 août de Meishagola, lié à la perte de contact avec le V corps d'armée, a apparemment reçu la réprimande appropriée. La communication à l'état-major de la division était gérée par un officier exceptionnellement grossier, peu aimable, avide de gains et pas très efficace. Il s'efforçait de transférer la lourde tâche de maintien de la communication avec les régiments principalement sur leurs épaules, en gardant ses forces et moyens majoritairement en réserve. La communication dans le régiment était assurée par le sous-lieutenant Travinski, un excellent officier, mais fortement affecté par la tuberculose ; il n'aurait pas pu supporter un mois de vie dans les tranchées, aimait sortir sous le feu, travaillait calmement et sans relâche à la réparation du matériel téléphonique et des lignes, ainsi qu'à la formation des téléphonistes du régiment. Il était en conflit avec le chef de la communication de l'état-major de la division.

Selon la bonne règle bureaucratique, ce sont toujours les subordonnés qui sont responsables des manquements. Ainsi, après avoir reçu un blâme pour la rupture des contacts avec Baluev, l'état-major de la division a commencé à chercher des coupables et en a trouvé de manière inattendue dans le 6^e régiment. Le 4 septembre à 10 h 40, sous le numéro 157, le chef d'état-major de la division, Shpilko, écrivait au commandant du 6^e régiment : « Le chef de la division attire l'attention sur l'état insatisfaisant du service des communications dans le régiment qui vous est confié, comme en témoignent les nombreux cas de manquement de vos téléphonistes à leurs devoirs. Si le chef des communications n'est pas capable d'assurer un service de communication efficace, il doit être remplacé. » Je ne suis pas entré dans la polémique — les moustiques existent justement pour piquer.

Chapitre six

Le premier combat

Le secteur de la position fortifiée du 6e régiment finlandais, de Malyuny jusqu'à la rive de la rivière Wilia, s'étendait sur 4 km. La position avait été préalablement construite par des ingénieurs, mais seule sa structure de base était prête — un réseau continu de fils de fer et une seule ligne de tranchées. Entre les différents secteurs de compagnies, il y avait de larges intervalles non fortifiés, s'étendant jusqu'à 600 pas. Les passages de communication n'étaient présents qu'à l'état embryonnaire. Il n'y avait pas de blockhaus ; mais dans les tranchées s'étendaient presque continuellement des auvents massifs en grosses rondins. Les auvents étaient principalement conçus pour tirer depuis dessous, à travers les créneaux, mais on y trouvait aussi des auvents pleins, sans créneaux, pour tirer par-dessus. Les auvents étaient excessivement massifs pour se protéger des balles d'obus shrapnel, et en cas de frappe même par un projectile léger, ils s'effondraient, écrasant les tireurs. Les tranchées étaient judicieusement adaptées au terrain. En général, pour un travail brut de fortification sur des dizaines de milliers de kilomètres de positions arrière, c'était un bon résultat. En s'appuyant sur la structure existante, on pouvait entreprendre l'amélioration supplémentaire de la position. Nous avons commencé à travailler sur le camouflage, sur la construction d'une deuxième ligne de tranchées et sur le développement des passages de communication ; la réserve a commencé à ériger, 2 km en arrière, l'embryon de la deuxième ligne.

À ce poste, j'ai dû travailler en collaboration — d'abord avec la division frontalière mixte, puis avec la 124^e division. Les deux divisions portaient la tache de la reddition de Kovno ; certaines petites unités n'avaient en partie aucune responsabilité dans cette situation. En outre, la 124^e division s'était attirée une évaluation honteuse lors des combats du XXXIV^e corps. La haute direction n'accordait aucune confiance à ces divisions.

En présence de 3 divisions et compte tenu de l'achèvement imminent de la concentration du Corps de la Garde dans un avenir proche, il semblerait qu'il serait nécessaire de déployer au moins 2 divisions en position, en répartissant les secteurs divisionnaires entre elles. Mais à l'exception de la 2^e division finlandaise, les autres unités ne jouissaient pas de la moindre confiance de l'état-major de l'armée. La défense de l'ensemble de la position fut confiée à la 2^e division finlandaise, et les anciens défenseurs de Kovna furent considérés comme des Noirs blancs, aptes à tout travail auxiliaire noir, mais incapables d'accomplir des tâches responsables. 8 bataillons de la 2^e division finlandaise s'étendirent sur 10 km, et 19 bataillons de gardes-frontières et la 124^e division furent répartis aux régiments finlandais pour les soutenir et les renforcer. Tel était le cinquième corps caucasien : plus tard, il fut rejoint par la 4^e division finlandaise, sous une forme extrêmement proche de la 124^e division, et la brigade de fusiliers de la Garde, d'abord une unité tolérable.

La haute direction elle-même poussait le V^e corps du Caucase à mélanger les unités. Par exemple, le chef d'état-major de la 10^e armée télégraphiait le 17/VIII à Olokho, chef du groupe déployé sur la rive droite de la Viliya, qui comprenait le V^e corps du Caucase et le corps de la Garde : « Le commandant de l'armée demande de porter une attention sérieuse à la position de Meishagol et de ne sous aucun prétexte la perdre. Il faut garder à l'esprit que les Finlandais sont des unités résistantes, ce qui ne peut pas être dit de la division de frontière et de la 124^e division, dont le rôle ne peut guère être considéré comme déterminant ; elles conviennent pour le soutien, pour occuper des secteurs non menacés ou faiblement menacés, mais pas pour des missions nécessitant persévérance et résistance. » Mais une fois toutes les unités mélangées, la direction a commencé à considérer le mélange défavorablement. Le chef d'état-major du groupe d'Olokho, Antipov, télégraphia le 2/IX à 18 h 20 sous le numéro 384 au général-quartier-maître de la 10^e armée en réponse à sa demande : « 9052. D'après les informations disponibles à l'état-major du groupe, toutes les unités du V Corps du Caucase sont mélangées et déployées sur des positions. Le secteur droit, commandé par le général Trankovsky (chef de la division de frontière - N.D.L.R.), comprend le 7^e régiment de fusiliers finlandais, le II bataillon du 4^e régiment de frontière, les 1^{er} et 2^e régiments de frontière. Le secteur central, commandé par le colonel Schilling, comprend le 5^e régiment de

fusiliers finlandais, le II bataillon du 8e régiment finlandais, le 3e régiment de frontière, les 493e et 494e régiments. Le secteur gauche, commandé par le colonel Svechin, comprend le 6e régiment de fusiliers finlandais, le 495e régiment, le II bataillon du 4e régiment de frontière, le I bataillon du 8e régiment finlandais et le 40e régiment cosaque du Don. Les secteurs central et gauche sont réunis sous le commandement du général Kublitsky Piotukh, qui tient en réserve le Ier bataillon du 6e régiment finlandais. Il n'y a pas de réserve de corps. Le 496e régiment à Tyulin et le 54e régiment cosaque du Don assurent la surveillance du secteur de la Viliya. Des informations plus détaillées provenant du V^e corps du Caucase seront communiquées ultérieurement ».

Malgré certaines inexactitudes, ce télégramme éclaire assez vivement le caractère du mélange des parties. Il me semble que cela aurait pu être fait plus habilement, mais en soi, c'était inévitable. Malheureusement, le commandement des troupes russes ne se trouvait généralement pas suffisamment du point de vue de l'État pour considérer objectivement les troupes étrangères, temporairement placées sous leur commandement, et ne pas leur attribuer tous les échecs, et l'approche égoïste envers les noirs-blancs les faisait complètement décliner, sapait leur volonté et leur énergie et provoquait une série de frictions inutiles. Mais la gestion devient évidemment très difficile lorsqu'il faut, en combat, commander non seulement son régiment, mais aussi les bataillons et compagnies de deux ou trois autres régiments.

La division frontalière a subi peu de pertes lors de la défense de Kaunas ; ses pertes étaient de 787 disparus, 319 tués, 300 blessés. Elle comptait dans ses rangs 12 bataillons, 74 officiers, 9124 fusils. Mais sur le terrain, il y avait 6 900 recrues totalement inexpérimentées ; la division frontalière était complétée directement par des recrues et non par des hommes ayant suivi au moins une certaine formation dans des bataillons de réserve. Parmi les fusils, environ 40 % (3 787) étaient sans baïonnette – les baïonnettes avaient peut-être été abandonnées lors du retrait de Kaunas ; en tout cas, cela ne parlait pas en faveur de la discipline. Une partie des recrues n'était pas encore habillée ; néanmoins, tout le monde avait un manteau. Mais il n'y avait pas d'équipement ; pour une raison quelconque, il n'existe absolument aucun cartouchière, même la plus primitive ; les supérieurs ne faisaient aucun effort pour coudre au moins de simples petites sacoches, et les soldats frontaliers plaçaient les munitions uniquement dans leurs poches, environ cinquante cartouches par homme en moyenne. Les biens, les archives de la division et surtout les outils sont restés apparemment à Kaunas. La division ne possédait que 3 mitrailleuses ; bientôt, 2 autres s'y ajoutèrent ; toutes ces 5 mitrailleuses, capturées à Kaunas, étaient de vieux modèles de forteresse, montées sur de lourds affûts à roues, leur donnant l'aspect d'un canon. Les soldats frontaliers n'avaient pas de gamelles ; certaines centaines avaient des chauffe-eau, d'autres pas. Une grande partie des soldats frontaliers étaient donc incapables de se faire bouillir du thé et buvaient de l'eau provenant de flaques ; un repas chaud sur le poste n'était servi qu'une fois par jour ; des maladies gastriques ont commencé à apparaître. Également, l'âme du commandement frontalier était digne d'étonnement. Les archives conservent ma demande auprès du chef de la division frontalière pour atténuer les privations matérielles de mes subordonnés aux bataillons frontaliers. Quant aux établissements sanitaires, la division frontalière n'en possédait absolument aucun.

D'autres officiers de la division frontalière se distinguaient par leur énergie et leur fraîcheur ; ils commençaient visiblement à peine à dépenser leurs forces. Mais ils étaient très peu nombreux, et bientôt, il n'y en aurait plus suffisamment, pas même un par cent soldats. Un tiers du personnel des centaines étaient d'excellents gardes-frontières professionnels ; à cet égard, la division frontalière était probablement la seule dans l'armée russe. Sans aucun doute, la division frontalière contenait des éléments de capacité de combat, mais leur mise en évidence était entravée par la faible qualité, le manque de soin et le désordre du commandement supérieur. La seule impression favorable était laissée par le commandant de brigade, le général Krenke. J'ai principalement eu affaire au commandant du 4e régiment des gardes-frontières, le général Karpov. Je le connaissais encore comme commandant de l'artillerie de la forteresse de Novogeorgievsk, d'où il était parti à la retraite à cause d'un malentendu « administratif » que la hiérarchie ne voulait pas divulguer. C'était un bureaucrate subtil mais malchanceux, blessé par la vie, indifférent au soldat et à la guerre, ignorant

du métier d'infanterie, se dérobant volontiers au travail et utilisant son temps libre pour composer des pièges administratifs. Querelleur et pointilleux.

La 124e division est née des détachements de milice de Moscou seulement le 31 juillet 1915. Elle était commandée par un vieux général sorti de la retraite pour participer à la guerre, Lopouchansky, autrefois un cadre important de l'État-major général. Des ordres de combat impeccables étaient rédigés pour la division, et le commandant, manquant d'énergie, Lopouchansky, rapportait honnêtement que la division se dispersait malgré tout. Néanmoins, pour une raison quelconque, Lopouchansky espérait à cette époque recevoir bientôt un corps d'armée. Lors de la défense de Kovno, la 124e division a beaucoup souffert; les lignes téléphoniques ont été détruites par le feu de l'artillerie et, lors de la retraite générale, de nombreuses compagnies et bataillons ont été tout simplement oubliés dans les fortifications de Kovno. Par exemple, le 496e régiment a perdu à Kovno 11 hommes tués, 95 blessés et 1 638 portés disparus. La 124e division, en effectif, était presque trois fois moins nombreuse que celle des frontières; au lieu de 16 bataillons, elle ne comptait que 7 bataillons, représentant 3 515 soldats, 64 officiers, 7 mitrailleuses, 18 canons et 123 sabres. La division était encore en cours de rééquipement avec des fusils à trois lignes, et certaines compagnies, par exemple dans le 495e régiment, étaient encore armées de Berdans. Il n'y avait également pas d'outils de tranchée dans la division; elle les avait probablement abandonnés lors de la retraite de Kovno au sein du XXXIVe corps.

Le corps des sous-officiers de la 124e division était particulier. Les traditions de milice y régnait encore, et ce n'étaient pas les adjudants mais les adjudants subalternes qui commandaient les compagnies ; néanmoins, beaucoup d'entre eux étaient de bons combattants et même des personnes instruites. Mais l'état moral de la 124e division était clairement faible. La haute direction comprenait beaucoup de retraités. Dans les rangs, même les adjudants subalternes se faisaient rares, encore plus que chez les gardes-frontières. Après les premiers combats sur la position de Meishagol, dans les deux divisions, il ne restait en fait qu'un ou deux officiers par bataillon. Il faut reconnaître que ces deux divisions, fruit de notre créativité organisationnelle durant la guerre mondiale, avaient encore l'apparence d'unités assez sous-développées.

Pour occuper mon secteur, on m'avait proposé de prendre tout le 4e régiment frontalier ; mais j'ai estimé suffisant de ne garder que 2 bataillons de gardes-frontières, tandis que les 2 autres bataillons restaient en arrière, dans la réserve de la division, et pouvaient bénéficier de 4 jours supplémentaires pour leur organisation. Un bataillon du 4e régiment frontalier je l'ai laissé en réserve régimentaire, où il travaillait sur la position arrière et continuait à s'entraîner, et l'autre je l'ai réparti compagnie par compagnie sur mon front. Tchernychenko avait peur de confier à une compagnie frontalière un secteur entier et la répartit section par section entre nos compagnies, pour un tir progressif.

Le quartier général du 6e régiment finlandais était installé dans une maison paysanne, dans le village de Shavlishki, à 1,5 km au-delà des tranchées avancées et à 2 km du front allemand. C'était un risque considérable ; il aurait été judicieux de construire un abri près de la maison pour assurer une direction fiable du régiment sous les tirs d'artillerie, mais j'ai délibérément interdit de construire cet abri. Le village était situé sur une petite colline, et depuis ma fenêtre, je pouvais observer la disposition de l'ennemi. Le camouflage représentait un point particulièrement sensible dans la pensée des officiers, surtout dans les quartiers généraux du régiment et des bataillons ; ils avaient déjà reçu plusieurs leçons difficiles. J'ai été frappé par le camouflage artistique du quartier général du IIe bataillon. Il était situé dans une tranchée, dans un creux ; je ne voulais même pas penser à la maison de Chernyshenko ; dès le deuxième jour, de magnifiques abris camouflés pour les chevaux et les charrettes à munitions avaient été installés, et des abris de base pour le personnel étaient en cours de construction. Les autres commandants de bataillon suivaient en général l'exemple de Chernyshenko et refusaient de s'installer dans les villages. Moi, j'ai fait le contraire ; pour mon imprudence et mon audace, dans d'autres circonstances j'aurais pu être sévèrement puni ; mais installé une fois dans la maison, j'ai décidé de maintenir ma position ; pour le camouflage, seul un poste dans le village a été établi, arrêtant et attendant tous les cavaliers à trois maisons du quartier général afin que les Allemands ne puissent pas se repérer exactement selon le mouvement

dans le village. Pour une raison quelconque, les Allemands tiraient de manière survolée, sur la partie sud du village, derrière la colline ; ils ne pouvaient pas l'observer directement et comptaient probablement sur le fait que nos réserves s'y regroupaient.

Au quartier général du régiment, j'ai exigé une réunion des officiers, j'ai disparu pour la nuit à un moment donné, et par un comportement délibérément confiant, j'ai cherché à chasser dans le régiment toute pensée de l'instabilité de notre position ici, à un passage devant Vilnius. Mais en général, mon successeur à la commande du secteur gauche de la position de Meishagol, le commandant de brigade de la division frontalière Krenke, a bien fait de ne pas rester à Shavlishki, mais de se rendre à Levidany. Il est vrai que son front ne pouvait égaler en solidité le mien.

De l'autre côté de la Viliya, à laquelle mon terrain était adjacent, commençait la position de la 65e division du V corps d'armée. La Viliya représentait la frontière entre le groupe Olokhov (V corps caucasien et corps de garde) et le V corps d'armée. La méfiance mutuelle était telle que le V corps d'armée avait placé sur la rive, face à l'est, profondément en arrière, une garde composée du 40e régiment cosaque. Et à ma disposition avait été donné le 54e régiment cosaque avec un objectif spécial : organiser la surveillance du V corps d'armée le long de la rivière Viliya, de Vilna jusqu'au front. Mon 54e régiment cosaque était déployé face à l'ouest, juste en face de la garde du 40e régiment cosaque ; par ironie du sort, les 40e et 54e régiments cosaques, répartis dans deux corps voisins, représentaient des régiments de la même brigade cosaque ; pour le commandant de la brigade, le général Chichkine, avec une telle utilisation de ses régiments, il ne restait manifestement qu'à jouer le rôle d'intermédiaire. Le résultat de la surveillance de mes cosaques était des rapports sur les déplacements des convois et des réserves du V corps d'armée. De plus, du 124e division, le 495e régiment d'infanterie fut détaché et reçu l'ordre de doubler le travail du 54e régiment cosaque dans le secteur allant du village de Shilany jusqu'au front. La Viliya représentait déjà non plus la frontière entre les corps, mais une sorte de compartiment opérationnel.

J'étais, par manque d'expérience, frappé par la vue de deux lignes russes de défense, dressées l'une contre l'autre. J'ai vainement signalé ce non-sens à l'état-major de la 2e division finlandaise ; la question que j'ai soulevée a été transférée à l'état-major du Vè corps caucasien, qui a finalement expliqué que tout cela était correct et se faisait sur ordre des plus hauts responsables — Olokhov et Baluev. Il était clair que la raison n'était pas une ignorance tactique, mais un refus de se laisser devancer, un manque total de confiance, causé par de nombreux mois de contraintes constantes.

Lors du déploiement du régiment en position, mon principal travail consistait principalement à parcourir chaque jour toutes mes compagnies et les centaines de soldats de frontière, à saluer et discuter avec eux. Je continuais à étudier surtout les personnes, et non la position, et je cherchais à me rapprocher des compagnies. Le déploiement à Chawliszki m'était particulièrement pratique car je pouvais accomplir toutes mes fonctions à pied. À l'époque, j'aimais beaucoup monter à cheval ; mais en arrivant de loin, je ne pouvais pas emmener avec moi les tireurs à pied de mes équipes de liaison, avec lesquels il était très pratique de se déplacer sur la position. Sous mon commandement, il y avait une équipe de liaison à pied, composée d'un sous-officier âgé mais fiable et d'environ 10 hommes. L'équipe protégeait le drapeau et le quartier général, préparait et entretenait les locaux pour celui-ci ; en temps de paix, elle désignait une paire de tireurs pour mes rondes quotidiennes afin d'assurer la sécurité et la transmission des ordres du commandant de régiment ; les jours de combat, si le commandant de régiment se déplaçait à pied, il était accompagné jusqu'à six tireurs de liaison, et lorsque je partais à cheval, la gestion en souffrait fortement, et je ressentais un certain sentiment d'impuissance. En position, les agents de liaison installaient obligatoirement sur une petite colline, près du quartier général, un poste d'observation de l'ennemi, en utilisant le matériel capturé du poste d'observation d'artillerie allemand ; le cas échéant, ils devaient également construire un abri pour le commandant de régiment, si nécessaire ; ils s'occupaient du camouflage du quartier général du régiment. C'était des personnes très utiles pour l'organisation de la gestion du régiment. En plus des secrétaires, des téléphonistes et des batmen, des équipes similaires, de plus petite taille, étaient présentes auprès des commandants de bataillon et de compagnie ; elles représentaient un organe de commandement parfaitement nécessaire, bien que non officiel, et

étaient constituées uniquement de personnes fiables, même si elles n'étaient pas particulièrement robustes.

L'ambiance dans le régiment n'était pas encore brillante. En trois jours de position sur le poste de Meishagol, dans le régiment et dans différentes compagnies, il a été relevé cinq cas de mutilations volontaires, où des soldats s'étaient intentionnellement tiré sur les doigts. Je n'ai pas immédiatement pris de mesures sévères. Les mutilés n'ont pas été évacués vers l'arrière, mais sont restés dans les compagnies, bien qu'ils aient temporairement perdu leur capacité de travail ; selon la tradition, trois fois par jour, ils devaient se tenir au garde-à-vous sur le parapet des tranchées avancées, et porter les mains aux yeux comme s'ils observaient à la jumelle. Les Allemands, les prenant pour des observateurs, tiraient depuis leurs tranchées, à 700–800 pas, quelques coups sur eux à partir d'anciens canons éteints, après quoi ils avaient la permission de descendre dans la tranchée. Une punition non prévue par le règlement disciplinaire, mais qui faisait transpirer les mutilés. Le troisième jour, malheureusement, les Allemands ont compris qu'on les faisait jouer un rôle étrange et ont cessé de tirer sur les mutilés exposés sur le parapet. Dans les environs, la lutte contre les mutilés était totalement absente, et ils étaient évacués vers l'arrière par centaines et par milliers.

Les Allemands ont commencé à préparer l'opération de Švenčionys. Le plan de préparation comprenait l'exercice d'une forte pression en direction de Vilnius, afin d'attirer l'attention des Russes et de disperser leurs forces dans la direction de Švenčionys.

Contre la position de Meishagol, entre le marais de Vilkomir et la rivière Vilia, se rassemblait une masse de cavalerie allemande, maladroite dans sa préparation manœuvrière mais résistante dans le combat frontal, le Landwehr.

Déjà le 25 août, le général Litzman, commandant du XL^e corps de réserve allemand, est arrivé à la conclusion que la poursuite de l'offensive de son corps sur la rive gauche de la Vilia ne promettait aucun succès, et a proposé de transférer le centre de gravité de ses actions sur la rive droite de la Vilia pour une attaque directe de la ville de Vilna depuis le nord. Le commandant de la 10^e armée allemande, le général Eichhorn, n'était pas d'accord avec lui, mais il est lui aussi arrivé à la conclusion qu'il était nécessaire de renforcer le corps de cavalerie — l'aile gauche de l'armée. À partir de ce moment, la situation dans la 10^e armée allemande se caractérisait par le fait que les renforts étaient envoyés exclusivement sur l'aile gauche (direction de Vilna), mais les avancées n'étaient possibles que sur l'aile droite de l'armée (III^e corps de réserve — direction de Grodno) et au centre (XXI^e corps — direction de Orany).

La faible préparation tactique de la Landwehr allemande s'est manifestée lors des démonstrations entreprises contre le secteur du 6^e régiment finlandais. Les Allemands semblaient vouloir nous montrer leur impuissance. Après un faible tir de shrapnel sur les tranchées de deux ou trois compagnies, totalement inoffensif grâce aux solides abris présents dans nos tranchées, la compagnie de Landwehr, le soir du 28 et le matin du 29 août, sortait de ses tranchées, situées à 700 pas, et avançait par intervalles espacés enchaînée sur 200 pas et se couchait sous notre feu de mitrailleuse et de fusil. Après 2 à 3 heures, en se couvrant du feu de 2 à 3 batteries médiocres, la compagnie de Landwehr, ayant sans aucun doute subi des pertes importantes, rampait jusqu'à ses tranchées.

Nous étions perplexes quant à ce que les Allemands voulaient réellement. Ce n'est que dans la soirée du 29 août, lorsque l'attaque contre mon voisin, le 5^e régiment de Finlande, a commencé, que j'ai compris contre quel régiment allemand dirigeait ses démonstrations. Mais pour les Allemands, de telles démonstrations, démoralisant leurs troupes et encourageant l'ennemi, étaient une exception rare, le signe d'une indigence tactique du commandant responsable, tandis que chez nous, elles étaient un phénomène répandu; de nombreuses unités ont pris goût à ce genre d'attaques « aboyant mais ne mordant pas », et se comportaient de manière identique même lorsqu'elles recevaient pour mission de mener l'offensive la plus décisive. Le commandant de la 10^e armée, le général Radkevich, écrivait le 1^{er} septembre que nous attaquions beaucoup, mais que les troupes, à une certaine distance des Allemands — certains à 200 pas, d'autres même à 50 — s'arrêtaient

inévitablement. Mais si les troupes russes à l'automne 1915 étaient prêtes à se présenter au combat uniquement comme des victimes, la faute en incombe en grande partie aux hauts commandants, à ce même Radkevich, qui lançait des ordres d'offensive sans tenir compte des conditions tactiques, de l'état des troupes ou de la possibilité de préparer suffisamment l'attaque. Les chefs qui épuisent inconsidérément les forces de leurs troupes sont condamnés à commander des unités ayant perdu toute capacité de frappe.

Vers 16 heures, le feu d'artillerie sur le secteur du 5e régiment le plus proche de moi s'est considérablement intensifié. Les Allemands concentraient principalement les efforts de leur artillerie contre le village de Kemeli. Cependant, depuis une distance de 3 à 4 km, à Shavlishki, d'où j'observais les événements en étant assis près de la fenêtre de la chaumière avec un verre de thé, on ne pouvait ressentir aucune impression de tempête. Du côté allemand, 5 à 6 batteries de campagne tiraient ; on n'observait pas de déflagrations de gros obus. La préparation d'artillerie avait un aspect tout à fait ordinaire. Chez nous, il n'y avait pas de faim aiguë en obus ; néanmoins, notre artillerie, répartie par batteries parmi les régiments, répondait très peu. Il y avait des obus, mais notre II^e division de Finlande était complètement démoralisée par les combats infructueux sur le Dniestr en juin 1915 ; les artilleurs ne croyaient pas à la ténacité de leur infanterie et, sur les secteurs attaqués, dès que la situation devenait sérieuse, ils commençaient immédiatement à se mettre à l'abri.

Le mauvais feu d'artillerie allemand semblait néanmoins avoir un certain effet sur les fusiliers du 5e régiment. Ils en avaient assez de rester dans les tranchées ; sous les éclats d'obus et de shrapnel, les tranchées devenaient inconfortables. Privés de direction énergique, les fusiliers commencèrent à profiter des moments de calme pour se glisser à l'arrière. La ligne principale des tranchées se vidait progressivement dans les secteurs menacés. Le commandant de régiment, Schilling, prévoyait de partir en congé le lendemain et considérait la bataille qui avait commencé sur son secteur avant tout comme un désagrément gênant pour son repos, qu'il attendait depuis toute une année de guerre ; le congé était si proche et risquait maintenant de lui échapper.

À dix-huit heures, les Allemands ont remarqué une agitation dans le secteur du 5^e régiment ; des troupes d'infanterie allemandes sont apparues immédiatement. À travers mes jumelles depuis ma fenêtre, on pouvait voir un officier allemand, apparemment le commandant du régiment, monter à cheval à la lisière de la forêt, à gauche du village de Keméli. Il passait en revue les compagnies qui se déployaient sur la lisière, les encourageait et les envoyait à l'attaque sur le village de Keméli et les tranchées du secteur gauche du 5^e régiment. L'artillerie de montagne placée sous mes ordres, au sud-ouest de Shavlishek, a remarqué le mouvement de l'infanterie allemande et a ouvert un feu intense. Le commandant de cette batterie était le lieutenant-colonel Gorbakon, un bon tireur qui dirigeait la batterie depuis le début de la guerre, un cavalier géorgien. Au printemps, en Galicie, il avait été légèrement touché à son poste d'observation par l'éclatement d'un obus autrichien ; il devait être promu prochainement au poste de commandant de division ; il se préparait à remettre sa batterie.

Les autres batteries tiraient presque pas durant l'attaque allemande ; peut-être qu'elles ne la remarquaient pas ou prévoyaient de se replier à l'arrière. J'ai attiré l'attention sur le caractère étrange du tir de l'artillerie de montagne. Tantôt un tir court à côté, tantôt un éclatement haut dans le ciel ; d'énormes ratés, des dépassements, un balancement de la trajectoire, de longues pauses avant chaque correction — cela ne pouvait être le fait que d'un artilleur totalement inexpérimenté. J'ai appelé par téléphone le poste d'observation de l'artillerie de montagne ; un jeune sous-lieutenant, à peine sorti de l'école d'artillerie et arrivé dans la batterie il y a deux jours seulement, m'a répondu. C'était pour lui la première fois qu'il tirait avec des canons de montagne ; visiblement, il n'était pas non plus très à l'aise au tir avec l'artillerie de campagne ; le commandant de la batterie l'avait envoyé au poste d'observation pour s'exercer au tir, tandis qu'il dormait tranquillement dans sa tranchée. La guerre semblait avoir déjà lassé le respectable Ukrainien, et il était complètement indifférent aux malheurs du régiment voisin. J'ai pris des mesures pour le réveiller rapidement. Dix minutes plus tard, les obus commençaient à tomber correctement ; visiblement, Gorbakon était arrivé au poste d'observation et avait pris le commandement. Le commandant allemand du régiment s'était caché dans la forêt, l'attaque sur Kemeli avait perdu son aspect de parade ; mais il était déjà

trop tard, plusieurs tranchées du 5e régiment étaient déjà aux mains des Allemands ; leur infiltration ralentissait, mais continuait.

On la situation réelle qui s'était créée sur le secteur du 5e régiment dans la soirée du 29 août, on peut se faire une idée d'après ce qui suit : depuis le quartier général de la division, alors qu'il commençait à faire sombre, j'ai reçu par téléphone l'ordre de déplacer immédiatement un bataillon à la disposition du commandant du 5e régiment ; à la limite de nos secteurs, le bataillon devait recevoir des guides du bataillon de gauche du 5e régiment. Je dois avouer que les compagnies que j'envoyais n'étaient pas parmi les meilleures compagnies à ma disposition. J'ai obtenu au quartier général de la division la permission d'envoyer un bataillon combiné — composé de deux de mes compagnies d'infanterie et de deux compagnies de frontière, qui se trouvaient dans la réserve régimentaire à Chavlishek. Dans mes compagnies, j'ai inclus la faible 5e compagnie du porte-drapeau Galiov, qui constituait mon arrière-garde le 26 août et avait alors provoqué une certaine nervosité lors de notre retraite. Elle constituait la réserve du bataillon de mon secteur droit. J'ai jugé bon d'éloigner Galiov de Chernychenko, chez qui Galiov développait un état d'esprit excessivement pessimiste. Ce type de sélection de troupes, mises à la disposition d'un voisin en situation critique, constituait toujours la grande faiblesse de l'armée russe — ainsi faisaient tous les hauts responsables, y compris les commandants de front, qui délibérément maintenaient les meilleurs corps en position, et les corps à moitié désorganisés en réserve, près des nœuds ferroviaires, prévoyant la possibilité que le quartier général les retire. Cependant, lutter contre son propre sentiment égoïste, lorsque la hiérarchie commence à disperser le régiment, est extrêmement difficile. Le manque de confiance envers le voisin, la situation de désorganisation qu'il connaît, et dans laquelle il est regrettable de sacrifier ses meilleures unités, car il est difficile de compter que leurs sacrifices soient utiles, compte beaucoup. Les considérations égoïstes prennent une acuité particulière pendant ces périodes de déclin général, dans lesquelles se trouvait l'armée russe en août 1915. Les conditions morales générales étaient telles que l'on aurait pu agir autrement uniquement en atteignant le plus haut degré d'héroïsme.

Dans ce cas, le chef de division aurait agi mieux en me transmettant, en raison de la percée du 5^e régiment, son bataillon de gauche sous mon commandement et en m'obligeant à rétablir la situation ici ; une telle disposition aurait assuré une aide beaucoup plus énergique au centre de la division avec toutes les forces à ma disposition. Mais Schilling jouissait d'un grand crédit à l'état-major de la division, le changement des limites des secteurs de régiment aurait pu le froisser, j'étais plus jeune que Schilling, et l'état-major de la division a voulu lui maintenir la direction du combat dans le secteur attaqué.

Lorsque mon bataillon composite arriva et se déploya dans l'obscurité, les compagnies du 5e régiment sorties des tranchées tenaient encore et continuaient le combat ; mais avant que mes compagnies et celles des gardes-frontières aient pu s'approcher des lignes du 5e régiment, ces dernières prirent la fuite, chargèrent et débandèrent mon bataillon composite. Ce qui se passa dans l'obscurité ne peut être établi. Mais à l'aube, une demi-compagnie de la 5e compagnie avec le porte-drapeau Galiof, un nombre considérable de tireurs du 5e régiment et des gardes-frontières se trouvait à 25 km derrière, en ligne droite, à Vilna, et ne rentra au régiment que tard dans la soirée du 30 août. Ce fut le dernier défilé de Galiof dans les rangs du 6e régiment... Mes autres une à deux compagnies et un petit groupe de gardes-frontières, dans un état de grand désarroi, se retirèrent avant minuit sur l'aile droite de mon régiment, où j'avais déjà pu rassembler deux bonnes compagnies ; avec elles, ils formèrent un repli tourné vers le nord, contre Kemeli, sur une extension d'environ 1,5 km. La majeure partie des deux compagnies de gardes-frontières se rassembla autour de leur convoi et du quartier général du régiment, qui était inactif, non loin de notre état-major de division.

En ce qui concerne la position du 5e régiment selon les données officielles, dans la nuit du 30 août, elle se dessinait ainsi : les premières informations indiquaient que le 5e régiment avait avancé de 2 km sur le front Utekha—Vidavchishki, mais selon les rapports suivants, la retraite était estimée à 3–3,5 km sur le front Sanguyinishki—Geni. Mais ces données officielles étaient exactes uniquement pour la section droite du 5e régiment, qui restait presque en dehors de la zone d'attaque

allemande et avait son appui dans le 7e régiment finlandais, qui demeurait tranquillement dans ses tranchées. Cette section droite se tenait sur l'espace entre la section du 7e régiment et le secteur du village de Sanguyinishki. Plus au sud, il n'y avait absolument personne — tout s'était dispersé. Au centre de la division, un écart d'environ 3 km s'était formé, et les Allemands s'y étendaient, ayant occupé le village de Geni, à 3 km derrière les tranchées de mon flanc droit.

Si les Allemands disposaient ici de forces suffisantes, et surtout de leur infanterie énergique, entreprenante et de premier ordre, la position du 6e régiment entre la Vilia et la zone de percée aurait pu devenir critique. Mais les Allemands ont obtenu un succès bien plus grand que prévu et n'avaient pas la possibilité de l'exploiter. Nous ne le savions cependant pas ; je n'ai reçu aucune orientation générale. Je suppose que la situation à l'échelle de l'armée était encore un mystère pour le quartier général de la division au matin du 30 août. Le commandant de division a pris la décision vers minuit de sortir la division de cette position critique en effectuant un repli nocturne. On m'a indiqué, pour le matin du 30 août, de rejoindre la ligne non fortifiée Medvedzishki—Levidany—ferme Yurkishki—Antokoltsy—rivière Vilia et d'y rester jusqu'à de nouvelles instructions. La division a mis à ma disposition une demi-batterie du XXXème régiment de mortiers — 3 obusiers. Jusqu'à ce moment-là, la batterie d'obusiers était directement sous le commandement du quartier général de la division et représentait le symbole de la gestion centralisée du combat par l'état-major de la division. Désormais, dans cette situation critique, les obusiers risquaient de tomber entre les mains des Allemands, et le quartier général de la division se hâta de transférer la responsabilité de leur commandement aux chefs de régiment.

En étudiant ce combat dans les archives, un fait m'a frappé : ma mémoire conserve clairement le souvenir des ordres reçus pour la retraite ; les dossiers du quartier général du régiment ont disparu des archives ; quant aux dossiers du quartier général de la division, aucun indice écrit concernant les ordres de retrait donnés de l'initiative du quartier général de la division ne s'y est conservé. Tout ordre d'attaque ou de retraite, mais donné sur ordre supérieur, transmis par téléphone, était ensuite consigné par le quartier général de la division au moyen d'ordres imprimés au duplicateur et en plus très soigneusement consigné dans le journal des opérations militaires. Dans ce cas — pas un mot. L'ordre de retrait de 4 km en arrière a rencontré une désapprobation complète au sommet, et aucune trace des manipulations téléphoniques n'est restée au quartier général de la division. Il n'y a aucune critique envers le 6e régiment de Finlande pour la retraite, mais il n'y a pas non plus d'explication sur l'initiative de celle-ci — on se contente de constater le fait de sa retraite et de son redéploiement sur la nouvelle ligne.

Personne n'a dormi dans le 6e régiment la nuit du 30 août ; à cette époque, les troupes russes avaient une grande habitude des retraits nocturnes. Tout le repli a été parfaitement organisé par les commandants de bataillon ; il est vrai que les Allemands n'ont fait aucune tentative pour nous gêner ; il ne me restait plus qu'à observer et m'émerveiller de la haute technique du repli. Tout le matériel de position a été chargé sur les tireurs ; les caisses en zinc avec les munitions, qui se trouvaient dans les tranchées, ont été soigneusement transportées ; les gardes-frontières ont attelé leurs lourdes mitrailleuses sur roues. Les deux sections de bataillon, après avoir laissé des éclaireurs dans les tranchées, se sont rassemblées aux environs de Chavlischki, puis ont traversé le village de Levidany ; lorsque ne restaient plus qu'une compagnie d'arrière-garde (du secteur droit) et une centaine de gardes-frontières d'arrière-garde (du secteur gauche), j'ai déménagé de Chavlischki vers Levidany.

À neuf heures du matin, mes unités se déployaient sur une nouvelle ligne : Medvedzhishki—Levidany—Antokoltsy. Il fallait se répartir sur un front de 7 km, qui n'offrait pas beaucoup de commodités pour la défense. Il y avait beaucoup de soucis : il fallait installer tout le monde à un endroit précis, déterminer avec précision les limites des sections du bataillon, déployer le réseau téléphonique, répartir les mitrailleuses, surveiller l'artillerie de montagne et les 3 obusiers ; je n'avais pas le temps d'inspecter personnellement le secteur gauche du régiment, je n'avais pas le temps de choisir les emplacements pour l'état-major du régiment, ce que j'aurais fait dès le début si j'avais travaillé de manière plus organisée. La centrale téléphonique du régiment s'est pour l'instant installée à Yurkishki.

J'ai passé la majeure partie de cette matinée dans la région du village de Levidany, à l'intersection de mes II^e et III^e bataillons. Ce qui m'inquiétait : l'absence de communication de mon aile droite avec le 5e régiment et la présence d'Allemands dans la région de Geni ; une rupture au centre de la division, qui, malgré l'étirement du 6e régiment, n'était pas encore comblée le matin. À ce travail tactique s'ajoutait encore : parcourir toutes les compagnies et encourager brièvement celles qui avaient reculé pendant la nuit, veiller à ce que le déjeuner soit distribué aux tireurs plus tôt, maintenir le contact avec la 65e division restée de l'autre côté de la Vilia dans ses tranchées et craignant pour son aile droite, organiser les abris, tenir des conversations avec les gardes-frontières, correspondre avec l'état-major de la division de bombes, donner des ordres aux renforts disponibles — la charge était très lourde. La reconnaissance a révélé que le matin du 30 août les Allemands avaient prudemment occupé les tranchées que nous avions laissées ; environ cinq compagnies avançaient sur les villages que nous avions abandonnés, Chavlischki et Adamchishki. La force dont disposent les Allemands dans la région de Geni restait une question ouverte.

Le matin, dans le quartier de Levidany, j'ai rencontré le commandant de brigade Nagaev, qui venait d'arriver. Ce dernier m'a informé que le 5e régiment était dans un très mauvais état, mais que la situation générale excluait toute possibilité de retraite supplémentaire. Sur le flanc droit de notre Ve corps caucasien, un corps de la garde s'était concentré en grand secret, du moins à notre égard, et, hier, 29 août, est arrivé à la continuation de notre flanc droit, tandis qu'aujourd'hui, dès le matin, il mène résolument une attaque de flanc sur la profonde position allemande. Le retrait des 5e et 6e régiments va complètement à l'encontre des intentions du commandement supérieur. Des actions actives sont requises de la part de la division, mais comment les entreprendre lorsque le front tenu ne peut être renforcé ? La 124e division, de qualité plus que douteuse, a été rapidement envoyée en renfort. Néanmoins, il est nécessaire de prendre des mesures. Il serait très souhaitable que le 6e régiment entreprenne des actions actives contre la position de Geni. Cela allégerait la situation du 5e régiment, réduirait l'écart avec lui et permettrait de compter sur un renforcement rapide. J'ai promis de déplacer au moins 2 compagnies en direction de Geni et j'ai donné l'ordre correspondant au commandant de mon III^e bataillon de l'aile droite.

La situation pour le commandement militaire le matin du 30 août était la suivante : sur la rive droite de la Vilija, les Allemands n'avaient déployé que de l'infanterie faible et de second ordre — la 21e division de Landwehr et la brigade d'Ezebek et la 1re division de cavalerie, soutenues par le II^e bataillon de chasseurs, soit au total pas plus de 15 bataillons d'infanterie et 1ère division de cavalerie. Nous disposions dans le groupe d'Olobov, en plus de 27 bataillons du V^e corps du Caucase (2e division de Finlande, la division frontalière consolidée, la 124e division), et 40 bataillons du corps de la garde (1re et 2e divisions de la garde, brigade de fusiliers de la garde), ainsi que deux dizaines de régiments de cavalerie (la cavalerie de Tyulina, une partie de Kaznakov, brigade cosaque de la garde, brigade cosaque du Don). Notre supériorité numérique était estimée au moins quatre fois supérieure.

Il était tout aussi important de souligner la supériorité de notre position opérationnelle. L'ennemi s'engageait dans la bataille pour la position de Meishagol sur le secteur entre la rivière Viliya et la grande route, tandis que notre corps de garde, rassemblé à l'est de cette grande route, sur le secteur de la position de Meishagol, où il n'y avait pas d'Allemands, était destiné à encercler les Allemands pour leur transition en profondeur et à frapper sur tout l'espace entre la position de Meishagol et la rivière Shirvinta ; le flanc droit contournant de l'infanterie de garde visait le village de Touvchouli, à 5 km au nord-est de Musniki, et ce flanc était protégé par une brigade de cosaques de garde. Plus au nord, sur une longueur de traversée, principalement sur la rive droite de la Shirvinta, des forces de cavalerie de Tyulin, la brigade de Krymov et les renforts que Kaznakov pouvait dégager, visaient les arrières des Allemands. La situation semblait prometteuse. À partir de 5 h 30 du matin le 30 août, la 1ère division de garde s'était déjà engagée dans la bataille ; devant elle, il n'y avait manifestement que des unités de cavalerie à pied, qui étaient progressivement repoussées vers la grande route sur le secteur jusqu'à Yavnouna inclusivement ; tandis que la 2ème division de garde manœuvrait encore, avançant sans obstacle derrière le front de la 1ère division de

garde vers le nord ; Tyulin et Krymov se trouvaient à quelques kilomètres à l'est de Vileyka. Une légère pression — et le flanc gauche des Allemands aurait pu subir une catastrophe majeure.

Dans ce plan, il y avait des erreurs importantes. Les Allemands avaient eu le temps de se renforcer considérablement. Parmi eux se trouvait sans aucun doute la 14e division de Landwehr, que le service de renseignement de l'état-major de la 10e armée supposait encore sur la rive gauche de la Viliya. De plus, il y avait soit sur le chemin vers la rive droite de la Viliya, soit déjà présents, la brigade d'assaut terrestre de Pfeil et la 115e division. La cavalerie allemande était en réalité trois fois plus forte que nous le supposions. Le long de la grande route, au sud de la rivière Shirvinta, se trouvaient la 1re et la 4e divisions de cavalerie du corps de Garnier, et au nord de la rivière Shirvinta, en face de Tyulin, s'étendait la 3e division de cavalerie — l'extrême flanc droit de l'armée du Niemen. La supériorité des Russes n'était en réalité pas de 4 fois, mais au mieux de 2 fois. Il faut ensuite tenir compte de l'épuisement des troupes russes, de la faiblesse numérique des bataillons russes, du manque de mitrailleuses, de la faiblesse de notre artillerie — tant en nombre de pièces qu'en approvisionnement en munitions — ainsi que de la résistance que les Allemands tiraient de leur progression victorieuse continue. Il faut également prendre en compte la méfiance envers leurs propres troupes, qui s'était développée au sein du commandement supérieur à la suite d'une longue série d'échecs, ayant particulièrement poursuivi obstinément la 10e armée russe, et qui empêchait l'engagement harmonieux de toutes les forces au combat.

Le groupe composé du Vè corps caucasien, du corps de la garde et de la cavalerie était dirigé par le général Olosov (commandant du corps de la garde). Sa première décision était de laisser sur le secteur frontal 27 bataillons du V corps caucasien sur un front de 12 km, et avec 40 bataillons de la garde, de frapper de manière décisive en enveloppement — ce qui doit être reconnu comme approprié. Cependant, le retrait de la 2e division finlandaise dans la nuit du 30 août a quelque peu étiré et affaibli le front du V corps caucasien, le privant de l'appui des positions fortifiées ; le matin, après l'entrée en combat de la garde, des informations ont été reçues concernant le mouvement des renforts allemands. Ces renforts ne pouvaient être fournis par les Allemands que par leur propre 10e armée, depuis la rive gauche de la Vilia. Ces renforts ne pouvaient être détectés par reconnaissance aérienne qu'à proximité des points de passage de la Vilia ; ensuite, leur mouvement contre notre corps de la garde était masqué par les forêts. Avec une attitude critique insuffisante envers les données de la reconnaissance, la détection du mouvement des Allemands dans la zone des passages de la Vilia aurait pu conduire à la fausse conclusion que les Allemands concentraient leurs forces contre le flanc gauche du Vè corps caucasien, c'est-à-dire contre le 6e régiment finlandais.

Dans les archives militaires très incomplètes que j'ai consultées, je n'ai pu trouver que deux renseignements de reconnaissance précis : l'un concernant le mouvement le matin de 5 compagnies allemandes contre le 6e régiment finlandais, l'autre, à 15 heures, provenant de la 65e division : « Une colonne ennemie d'une force allant jusqu'au bataillon se déplace vers 15 heures depuis Grabiyaly vers la rive droite de la Vilija en direction de Pustelniki ». Cependant, l'état-major de la 2e division finlandaise avait encore signalé à 9 heures du matin que l'ennemi se rassemblait dans la zone à l'est du village de Geni. Dans ce cas, il pouvait se baser sur le rapport qui était parvenu au commandant d'une petite unité du 5e régiment finlandais ; ce dernier voulait probablement dire l'accumulation d'un peloton, au maximum d'une compagnie ; mais un tel rapport, correct en substance mais composé de manière générale, en se transmettant littéralement à travers les niveaux supérieurs, s'amplifie, et son échelle, initialement même pas tactique mais de fusil, est exagérée par le pessimisme en opérationnel.

Quoi qu'il en soit, en se basant sur ce rapport, ou sur des informations de reconnaissance aérienne qui m'étaient inconnues, le quartier général de la 10e armée est arrivé à une conclusion erronée à 14 heures le 30 août : d'importantes forces allemandes se rassemblent en direction du flanc gauche du général Istomin. De là découla l'intervention désastreuse du quartier général de la 10e armée dans les activités du groupe Olosov : au cours du 30 août, il a été confirmé à plusieurs reprises à ce dernier que, malgré l'importance du succès d'une attaque décisive de la garde, Vilna représente un centre infiniment important, et qu'il est nécessaire d'avoir l'assurance totale que le Vè corps caucasien d'Istomin tiendra sa position. 8 bataillons finlandais ne peuvent pas faire grand-

chose, les autres unités de la 124^e et des divisions frontalières ne sont pas fiables, et c'est pourquoi le quartier général de l'armée a imposé à Olokhover la demande catégorique de prendre de la garde une brigade de fusiliers (4 régiments) et de la diriger en réserve à m. Suderva (4 km en arrière du 6^e régiment finlandais). Vers 17 heures, la tête des fusiliers de la garde commença à se diriger vers m. Suderva, bien que leur présence n'était pas nécessaire ici.

Selon le plan d'Olokhover, les tireurs de la garde devaient constituer la réserve de la garde lors d'une attaque décisive contournant les Allemands. Il avertissait que le retrait de cette réserve obligerait à affaiblir la composante combattante de la garde de deux régiments pour former une nouvelle réserve et réduirait de 3 km l'étendue de la manœuvre — l'aile droite n'avancerait plus vers le village de Touvchouli, mais vers le cap Musniki ; les rapports d'Olokhover montraient clairement que la dispersion de la garde aurait un effet négatif sur celle-ci et affaiblirait considérablement l'intensité de son assaut. Toutefois, l'état-major de la 10^e armée préférait assurer pleinement la couverture de la zone passive afin de maintenir les conditions de succès de la frappe. Pour la zone passive, 35 bataillons étaient prévus, tandis que la zone active ne disposait que de 32 bataillons. En substance, par ce geste, l'état-major de la 10^e armée condamnait l'opération déjà entamée à l'échec final. La confiance du commandement supérieur dans ses troupes constitue un élément aussi précieux de la capacité de combat d'une armée que la discipline des troupes. Si notre division avait eu une orientation sur les intentions du commandement, le mouvement de repli des 5^e et 6^e régiments après le combat du 29 août n'aurait sans doute pas pris une telle ampleur.

Vers 13 heures, le commandant de la brigade Nagaev m'a appelé au téléphone. À ma disposition, en plus des deux bataillons du 4^e régiment de frontière, tout le 494^e régiment (1 bataillon de 6 compagnies combinées, 1 160 baïonnettes) était placé sous mon commandement ; ce régiment, bien que pas très fiable, est le meilleur de la 124^e division ; le commandant de brigade l'envoie lui-même depuis Pauzheli pour se déployer sur le secteur Kozlishki-Medvedzhishki, en direction du village de Geni ; le régiment sera prêt à 14 heures et commencera l'attaque. De plus, une partie du 495^e régiment 1^{er}, qui s'était détachée de la garde de la rivière Wilia, est mise à ma disposition. D'autres réserves nous rejoignent, y compris des tireurs de la garde. La garde a profondément encerclé les Allemands et mène des combats réussis dans la zone de la grande route au nord de Meishagola. Le haut commandement a formulé une exigence catégorique auprès de la 2^e division finlandaise — passer à l'offensive. Le 5^e régiment essaie de faire tout ce qui est possible malgré son désarroi. Le chef de division et le commandant de brigade mettent leurs principaux espoirs dans le 6^e régiment, qui a toujours été un soutien fiable pour la division, et me demandent d'attaquer l'ennemi sur tout le front.

J'ai répondu à Nagaev que je partageais entièrement son évaluation optimiste de la situation, et le 6^e régiment finlandais, dès qu'il sera prêt, passera à une véritable attaque avec toutes ses forces. À 13h40, l'état-major de la 2^e division finlandaise a signalé à l'état-major du corps que 2 compagnies du 6^e régiment finlandais avaient déjà commencé à avancer vers le village de Geni, et que bientôt toutes les unités du secteur gauche passeraient à l'offensive. Le haut commandement avait encore le temps de diriger les tireurs de la garde vers son corps, mais il avait déjà fondu en paroles.

Je me représentais clairement que l'attaque de la garde commencée le matin devait attirer à elle toutes les réserves allemandes, et que si je rencontrais non pas 5 compagnies, mais plus, en tout cas des forces inférieures en nombre à mes 8 bataillons. En même temps, les Allemands, désorientés par notre retraite, se trouvent en mouvement sur un terrain peu favorable à la défense, occupant un front interrompu, n'ayant pas eu le temps de se fortifier ni de créer une organisation de tir. Tactiquement, les Allemands sont dans une impasse ; la 65^e division, en occupant le pli de la rivière Vilia tourné vers Bouvydy sur le flanc et en partie à l'arrière des Allemands, gêne considérablement leur manœuvre et leur défense ; le commandement allemand contre moi n'est pas très habile. Il est difficile de se représenter une occasion plus favorable de frapper les Allemands. Et si jusqu'ici j'avais préservé le régiment et fait preuve de la plus grande économie dans l'utilisation des forces du régiment, il s'offrait maintenant l'opportunité de les engager, et il fallait la saisir avec un maximum de vigueur et de rigueur.

À une courte distance devant tout mon front s'étendait une ligne continue de forêt, dont la lisière n'avait pas encore été atteinte par les Allemands. Cette ligne de forêt cachait tout l'horizon ; du meilleur poste d'observation, occupé par le commandant du bataillon de l'artillerie de campagne, on ne pouvait voir que le clocher de l'église à Dukštas. Il n'était pas possible de compter sur l'artillerie pour le combat à venir, dont une grande partie devait se dérouler dans la forêt et les bois environnants. Une certaine aide aurait pu être apportée par le régiment de la 65^e brigade d'artillerie, positionné le long de la corde du méandre de la Viliya. Mais une de ses batteries (la 4^e batterie de la 7^e brigade d'artillerie, temporairement incorporée dans le régiment) avait un tir extrême vers la droite sur Būvydai, et deux autres (4^e et 5^e batteries du 65^e brigade d'artillerie) faisaient feu à l'extrême droite sur Dūkštai et ne pouvaient pas observer la zone boisée située entre moi et Dūkštai, où l'avance devait avoir lieu.

Il fallait fonder le succès uniquement sur les actions de l'infanterie ; j'ai organisé l'offensive de manière à obtenir immédiatement un avantage sur des unités allemandes non préparées et isolées les unes des autres, dans le contexte d'un combat imminent essentiellement frontal. À cette fin, j'ai déployé toutes mes forces en une seule ligne de bataillons. Sur le flanc droit, dans le secteur Kozlishki—Medvedzishki, se trouvait le bataillon combiné de 6 compagnies du 494^e régiment. Dans le secteur Medvedzishki—Levidany se trouvait mon III^e bataillon, renforcé par la 9^e centurie de gardes-frontières ; les restes de la 10^e centurie, qui avait marché la veille avec la 9^e pour soutenir le 5^e régiment, ont été répartis par sections entre les compagnies du III^e bataillon. La mission ici était pour le 494^e régiment : attaquer le village de Geni, pour le III^e bataillon : participer avec deux compagnies et une centurie de gardes-frontières à l'attaque du village de Geni et avancer avec les autres forces vers l'espace Geni—Shavlishki. Le I^e bataillon et la 7^e centurie de gardes-frontières se sont déployés au centre avec la mission d'avancer sur le front Shavlishki—Dukšty.

Sur l'aile gauche se trouvait le II^e bataillon de Tchernychenko ; j'ai mis à sa disposition les 5^e et 8^e compagnies de gardes-frontières et je lui ai demandé d'utiliser autant que possible les unités du 495^e régiment. La tâche de Tchernychenko était de mener une offensive vigoureuse le long de la route Adamčyški—Dukštas, par le flanc gauche le long de la rivière Vilija. Dans la position initiale, le front de mes huit bataillons hétéroclites s'étendait du village de Kozliški jusqu'à la propriété d'El'nokumpe, sur 7,5 km. Le nombre de soldats était proche de 4 000. Les commandants de mes bataillons, à qui j'avais demandé de mener l'attaque aussi vigoureusement que possible, ont déployé toutes leurs compagnies sur une seule ligne ; j'essayais de garder en réserve, dans le village de Geliaži, les 6^e et 2^e compagnies de gardes-frontières, mais Tchernychenko, qui dans la position initiale devait s'étirer sur 3 km, les a prises et les a déployées de chaque côté de son bataillon (la 5^e compagnie ne s'était pas encore regroupée après s'être portée en soutien du 5^e régiment), avec deux compagnies de gardes-frontières de chaque côté, pour ne pas laisser de vides sur le front. J'ai tout sacrifié en faveur du premier coup, mais je me suis privé de la possibilité de réguler et de diriger le cours de la bataille. Il ne restait en réserve que ma personne.

À ma disposition se trouvait également le 54^e régiment cosaque du Don. La 65^e division, qui surveillait attentivement mon régiment par ses agents de liaison, et le V corps d'armée, qui faisait désormais preuve d'une grande prévoyance quant à ma transition à l'offensive, m'ont fait un cadeau en me transmettant le 40^e régiment cosaque du Don ainsi que le général-major Chichkine, qui, sous mon commandement, devait prendre la direction de sa brigade cosaque (les 40^e et 54^e régiments). La présence de Chichkine aurait été extrêmement précieuse pour moi, car les cosaques, en général, n'exécutaient pas les ordres de combat de chefs provisoires ou temporaires auxquels ils étaient subordonnés. Mais le général Chichkine, peut-être offensé de devoir obéir à un jeune colonel, est arrivé en retard, traversant la Vilia avec le 40^e régiment cosaque seulement quand tout était déjà terminé, a cherché à éviter de me rencontrer et n'a organisé qu'une poursuite des Allemands, le lendemain 31 août, qui nous a beaucoup amusés, alors que nous et les Allemands étions déjà séparés par un fil de fer continu à 800 pas l'un de l'autre : en ma présence, les reconnaissances cosaques sautaient courageusement par-dessus nos tranchées et nous nous efforçions de leur ouvrir des passages dans les fils de fer ; nous leur montrions les Allemands, mais ils se référaient à un ordre strict — avancer — donné par Chichkine. La même énergie, manifestée

la veille, aurait pu donner des résultats considérables. Pour l'instant, sans grand espoir de succès, j'écrivais au commandant de mon 54e régiment un ordre redoutable — percer jusqu'à Dūkštas — en essayant en même temps d'expliquer toute l'opportunité de la situation, les vastes possibilités de capturer un butin abondant, des prisonniers et des trophées. Cependant, mon éloquence n'était pas destinée à ébranler le scepticisme d'un vieux brigadier expérimenté ni à mobiliser chez les cosaques leur si forte inclination au butin.

Une demi-batterie d'obusiers, riche en munitions, a ouvert le feu au hasard sur la région de l'église de Dukštas. La batterie de montagne ne pouvait pas tirer et j'avais été prévenu — être prêt à se déplacer en avant, vers lisière nord de la forêt, pour soutenir la deuxième phase de l'offensive du régiment.

La situation des communications était triste. Tous les moyens téléphoniques avaient été déroulés dans leur position initiale le long de 7 km de front, ainsi que jusqu'à la jonction avec le poste téléphonique du quartier général de la division ; ce dernier, profitant de sa position d'autorité, n'étendait ses lignes qu'à mi-distance jusqu'aux quartiers généraux des régiments, et les régiments devaient dépenser des ressources considérables pour communiquer avec le quartier général de la division. Il ne restait presque aucun câble de réserve pour moi et les commandants de bataillon, et au début de l'offensive, les communications ne pouvaient être maintenues que par des éclaireurs à cheval.

À 15 heures, j'ai donné par téléphone l'ordre au commandant du IIe bataillon et personnellement aux commandants des Ie et IIIe bataillons de passer à l'offensive avec énergie et d'atteindre la ligne des tranchées abandonnées pendant la nuit. Tout ne s'est pas passé sans encombre ; la nouvelle information optimiste, venue remplacer l'atmosphère pessimiste de la nuit, a été communiquée par mes soins à tous les commandants de bataillon, mais elle s'est répandue lentement dans le régiment et a été parfois reçue avec scepticisme par les commandants de compagnie. J'ai dû pousser moi-même en avant plusieurs compagnies. Il y a eu un incident avec le capitaine Myachin, pour qui l'ordre d'attaque a causé un mal de tête et le désir de se soigner à l'infirmerie du régiment. Il y a eu également un autre incident.

Pendant que notre unité se mettait en position initiale, la région de Levidany—Yurkishki était couverte par la 4^e compagnie, qui assurait la garde arrière ; elle s'était arrêtée dans les bosquets, sur la route menant à Shavlishki, et avait pris une position intermédiaire entre la sentinelle et le combat. Au moment de la transition générale à l'offensive, la 4^e compagnie, sous la pression modérée des Allemands, s'était contractée en une seule chaîne de fusiliers et reculait à pas accélérés vers la position principale. Le commandant de la 4^e compagnie, le lieutenant Timofeïev (Mikhaïl) — ancien chef de l'équipe d'entraînement, officier discipliné, était encore entièrement sous l'emprise de tendances défensives ; la nouvelle orientation ne lui était pas encore parvenue. Je me suis approché de lui pendant le PREMIER COMBAT 99 et après une explication très brève, je lui ai ordonné de passer à l'offensive. Entre nous eut lieu le dialogue suivant : « Où attaquer ? » « Au bois d'où vous venez de sortir. » « Mais il y a des Allemands là-bas ? » « C'est justement contre eux qu'il faut attaquer. » La transition de la psychologie de garde arrière à celle offensive n'est pas facile, d'après la réponse de Timofeïev : « En cas d'échec, où se replier ? »

La conversation avait lieu à 600 pas de la lisière, d'où les Allemands pouvaient apparaître à tout moment et nous prendre sous le feu. Il était clair que des forces invisibles n'attiraient pas Timofeïev, mais le repoussaient de cette lisière. « Avance seulement, va exactement à cette tranchée que vous avez laissée la nuit ». Et comme la conversation s'éternisait, je voyais dans les yeux de Timofeïev une incompréhension totale de mon point de vue. Je l'ai saisi par les épaules, l'ai tourné brusquement à 180° et lui ai commandé : « 4^e compagnie, en avant marche ». Timofeïev avança avec sa compagnie dans la forêt, haussant les épaules et me regardant comme s'il se demandait si un commandant fou ne s'était pas introduit dans le 6^e régiment de fusiliers finlandais. Cinq minutes plus tard, la compagnie disparut dans la forêt, et on entendit le craquement sec des tirs — Timofeïev s'était réconcilié avec sa tâche et y entrat peu à peu.

Surmonter l'inertie défensive, passer de la défense à l'offensive constitue un problème extrêmement complexe de l'art militaire ; sa résolution réussie conduit souvent à un brillant succès.

Dans ce cas, j'ai utilisé toute cette discipline militaire dans laquelle le 6e régiment a été éduqué pendant des années. Sans cette discipline automatique, qui pousse à écouter la voix du commandant dans les moments les plus critiques, j'aurais désorganisé le régiment, mais je ne l'aurais pas entraîné dans une offensive énergique contre les Allemands. Cependant, même dans ces conditions, toutes les compagnies n'ont pas engagé toute leur énergie dans l'attaque.

Le voisin — le Ve corps d'armée — enregistrait ainsi l'offensive du 6e régiment finlandais : « 13 h. Sur le front du général Alftan (65e division), la 2e division finlandaise apporte son soutien par tirs d'artillerie à l'offensive ennemie et des mesures sont prises pour sécuriser le flanc droit du corps, dégagé par la progression de cette division ». « 15 h 45. Un message est reçu des communications de la 65e division, indiquant que le 6e régiment finlandais a lancé l'offensive, soutenue par notre feu d'artillerie ». « 17 h 30. Sur le secteur de la 65e division, notre artillerie bombarde l'ennemi se retirant devant les Finlandais, dont les chaînes ont été observées vers 17 h dans le secteur de Buivida. Le 54e régiment cosaque appuie l'offensive du 6e régiment finlandais. Livençov (chef d'état-major du Vè corps) ».

Nous n'avons cependant pas vu les cosaques, et le soutien d'artillerie, assuré par la 65e division, était en réalité plus parcimonieux que ce que l'on pouvait attendre d'après ces rapports. D'après l'étude des rapports de batterie de la 65e brigade d'artillerie, seule la 4e batterie de la 65e brigade d'artillerie tirait sur la rive droite de la Viliya, ayant tiré en un jour 21 obus et 13 shrapnels. Même en tenant compte seulement des 3 tirs dont le quartier général du V Corps avait informé le quartier général de l'armée, cela représente seulement 7 obus et 4 shrapnels par tir ; ce n'est pas un ouragan ; durant notre avance, nous n'avons absolument pas remarqué l'aide qui nous avait été accordée ; je n'en ai pris connaissance qu'en étudiant le matériel d'archives.

Dans le rapport de l'état-major de la 2e division finlandaise au quartier général du Vè corps du Caucase, à 15 h 45, alors que le quartier général du Vè corps d'armée n'avait télégraphié que sur le passage à l'offensive du 6e régiment finlandais, la prise des villages de Geni et Shavlishki avait déjà été enregistrée. Les données de l'état-major de la 2e division finlandaise inspirent davantage de confiance, car il a reçu l'information plus tôt que le Vè corps d'armée.

Vers 15 heures, les commandants de bataillon, ayant complètement déroulé les petits bouts de fil dont ils disposaient, se sont détachés de leurs stations téléphoniques. Je ne pouvais parler au téléphone qu'avec l'état-major de la division et avec le commandant de la batterie de howitzers, qui envoyait au hasard, de sa propre initiative, des obus en direction de l'église de Dukszty. Les officiers de mon état-major étaient partis en mission. Je n'avais pas de réserve. Le feu de fusil s'éloignait nettement, du côté des Allemands on entendait le tir de mitrailleuses et un violent feu d'artillerie, mais en aucun cas un déluge. Dans la région de Levidan, où je me trouvais avec 6 éclaireurs à cheval, tout était vide et silencieux.

J'ai attendu environ 20 à 30 minutes pour obtenir des informations ; mais aucun rapport n'arrivait. Je ne voyais rien et ne savais rien, et la liaison avec le quartier général de la division et l'artillerie était inutile. Il ne me restait qu'une seule chose à faire — essayer de voir moi-même ce combat dont j'ignorais tout, et faute de moyens techniques de communication, essayer de commander à l'ancienne. J'ai ordonné de commencer à enrouler le câble afin d'envoyer des moyens téléphoniques en avant, j'ai informé le quartier général de la division que, suite à l'avancée du régiment, il y aurait une interruption temporaire des communications avec moi, et j'ai galopé à grandes enjambées avec mes éclaireurs sur le chemin vers Chavlishki.

Pour atteindre la chaumière où se trouvait mon quartier général hier, je devais parcourir un peu plus de 2 km. Je regardais attentivement autour de moi, essayant de trouver des traces d'une quelconque compagnie ou des blessés qui auraient dû se diriger vers cette route relativement large, mais je ne remarquai aucun signe de combat. Au dernier kilomètre avant Chavlischki, lorsque nous sortîmes de la forêt, des grenades explosives éclataient au-dessus de nos têtes, à 50-60 m. Le ciel était couvert, la pluie menaçait, et les explosions semblaient impressionnantes, décoratives, mais totalement inoffensives. Les batteries allemandes qui tiraient ne pouvaient pas nous voir, il n'y avait personne d'autre à proximité. Les artilleurs semblaient un peu perdus, ils tirèrent soudain de manière nerveuse et intense au-dessus d'une aire du champ de bataille déserte. La dispersion des

obus allemands augmentait. À peine arrivé à Chavlischki, un crépitement de fusils se fit entendre devant moi, et les canons allemands suspendirent brusquement leur travail infructueux. Près de l'entrée de Chavlischki gisaient les corps de deux Allemands tués. Il était environ 15h30 lorsque j'entrai à Chavlischki et rencontrais un tireur blessé de la 9e compagnie, qui m'informa que sa compagnie avait pris Chavlischki et que son commandant, le sergent Hodski, après avoir rapidement inspecté les chaumières et capturé quelques prisonniers, s'était précipité en avant avec sa compagnie.

De la chaumière où j'avais passé la nuit précédente, j'ai envoyé à cheval du 101e régiment au poste téléphonique le plus proche, à Levidany, pour transmettre au quartier général de la division un message sur le succès de l'offensive et la prise de Chavliški ; je ne savais pas encore pour la prise du village de Geni, et le quartier général de la division avait probablement reçu un message direct du 494e régiment. Si les compagnies avaient reçu pour mission de retourner dans leurs anciennes tranchées, le quartier général du régiment était moralement obligé de retourner sur ses anciennes positions. Un moment, j'ai envoyé un ordre à mon état-major et à la batterie de montagne de se rendre à Chavliški. Quelques éclaireurs à cheval ont été laissés à Chavliški pour recueillir des rapports qui pourraient parvenir au quartier général du régiment et me les transmettre. Quant à moi, avec deux éclaireurs à cheval, je me suis rendu à Blagodatnoye (les ruines du village), car depuis Chavliški la vue ne s'ouvrait que dans la direction de Kemeli et aucune unité sous mes ordres n'était visible.

Directement au nord de Blagodathnoïe se trouvaient les traces de la position de trois batteries allemandes qui s'étaient retirées précipitamment : une boîte de charges abandonnée, un affût, des caisses de munitions indiquant l'emplacement de chaque canon, une sorte de chariot, du matériel téléphonique, des trépieds avec jumelles Zeiss, plusieurs artilleurs et chevaux tués. Derrière la position d'artillerie, la tranchée était occupée, et des tirs se faisaient entendre en direction des Allemands. Un boyau de communication que je connaissais menait à cette tranchée. Je suis descendu de cheval, ai laissé les éclaireurs à Blagodathnoïe et à pied, rapidement, j'ai atteint la tranchée. Elle était occupée par la 9e compagnie du porte-drapeau Khodski. Les Allemands étaient déjà retournés à leurs anciennes tranchées, situées à 700 pas, et y menaient des tirs de fusil et de mitrailleuse. Dans l'espace compris entre la tranchée de Khodski et Dukchtami et en avant se trouvaient dispersés 12 canons et obusiers ainsi qu'un nombre assez important de caisses de munitions. Les pièces étaient montées sur leurs affûts, et à côté gisaient des chevaux abattus ; la division allemande, retardataire à quitter sa position, devait se retirer par un passage étroit dans les fils barbelés qu'elle avait installés le matin, en avançant, et ici elle fut prise sous le feu des fusils ; néanmoins, les Allemands réussirent à passer la majorité de leurs pièces à travers les fils de fer et les laissèrent ici. À en juger par le fait qu'il n'y avait pas seulement six chevaux tués près de chaque canon et caisse de munitions, il fallait penser qu'un moment de panique survint dans la division qui suivait en colonne d'artillerie sous un fort feu de fusil : les pièces de tête furent immobilisées à cause de quelques chevaux tués, les conducteurs coupèrent les rênes et s'éloignèrent à cheval ; certains artilleurs s'efforçaient honnêtement de sauver leurs pièces et leurs caisses, et les pièces les plus éloignées furent amenées jusqu'au milieu de l'espace entre nos tranchées et celles des Allemands. À Dukchtami, à ce moment, nos tireurs se trouvaient sans doute ; on pouvait distinguer des groupes de nos tireurs approchant de Dukchtami par le sud ; mais il y avait apparemment aussi des Allemands et des éclairs caractéristiques de tir nerveux à courte portée se faisaient entendre. À droite de la tranchée de Khodski, tout était calme et tranquille.

Le sergent-major Khodski, à ma question de savoir s'il avait été celui qui avait pris la batterie, répondit modestement qu'il ne les avait pas prises, et que sa compagnie les avait bombardées de loin — à la position et quand ils essayaient de partir. Lors de son déplacement de Levidany à Chavliszek, il ne rencontra que de petits groupes allemands, dont la résistance le retint à peine ; à sa droite, il n'y avait personne ; il s'était séparé des autres compagnies de son bataillon, qui s'étaient engagées dans le combat près du village de Geni, à 2,5 km derrière. L'ambiance dans la compagnie de Khodski était extrêmement festive : les tireurs s'embrassaient, riaient, plaisantaient ; personne ne faisait attention aux balles sifflantes ; j'ai pris Khodski dans mes bras, j'ai tapoté

l'épaule des tireurs les plus joyeux et les plus audacieux, et j'ai félicité la compagnie. J'avais envie de me rendre à Dukshy ; les tranchées ici étaient espacées d'environ 600 pas, et il fallait avancer ouvertement à 700 pas des tranchées allemandes ; une fois, avant ce combat, en contournant le front à un moment de calme, j'avais effectué cette manœuvre, mais j'avais attiré les tirs de deux ou trois tireurs ennemis. Khodski me proposa d'avancer vers Dukshy par des bonds et promit de soutenir mes bonds par des salves coordonnées. L'esprit était si haut que j'aurais sans doute tenté cette folie si mes canons de campagne ne m'avaient pas troublé : il n'y en avait que trois, mais les explosions de leurs obus faisaient des ravages dans cette partie de Dukshy, près du château, où ma charge m'aurait menée. Je me ravisai, décidant de me diriger vers Dukshy par un chemin plus calme, et ordonnai à Khodski d'envoyer une paire de sentinelles fortes pour surveiller son flanc droit — il y avait des buissons, et la 9e compagnie était toute rassemblée, sans aucune sentinelle — et je partis vers les ruines de Blagodannoye.

À Blagodarny, j'ai rencontré trois tireurs de mes liaisons pédestres. Ils venaient de Levidan à pied et, en suivant les indications d'un éclaireur à cheval, me recherchaient. À Chavlishki, il n'y avait encore aucun officier d'état-major et aucun rapport pour moi. Il fallait prendre des mesures pour combler un intervalle béant de 3 kilomètres entre le village de Geni et les tranchées de Khodsky. J'ai envoyé un éclaireur à cheval vers le commandant du IIIe bataillon, dans la région du village de Geni, avec l'ordre de retirer le bataillon de la position de Geni dès que possible, où l'on n'entendait plus de tirs de fusil, et de le diriger immédiatement vers Chavlishki. Un autre éclaireur devait aller en arrière, ordonner le retrait de la dernière ligne téléphonique Levidany—Antokoltsy, informer le convoi de 1er ordre que nous avons occupé les anciennes tranchées, envoyer à Chavlishki le drapeau avec un peloton de couverture, les chariots à munitions, les cuisines de campagne, l'orchestre, l'assemblée des officiers, informer tout le monde que la position est prise, et que tous les groupes épargnés doivent se diriger vers Chavlishki. Avec cet éclaireur à cheval, mon cheval de monte s'est également rendu à Chavlishki.

Si j'avais eu un plus grand nombre de cavaliers, j'aurais continué à commander à cheval, à l'ancienne, et cela aurait sans doute été mieux. Mais circuler seul sur le champ de bataille était peu efficace. Il a fallu, dans des conditions assez défavorables, mélanger l'ancien et le nouveau et se fier uniquement à mes moyens de communication à pied, lorsque le dernier éclaireur à cheval a disparu. Dans la région de Dukštis, quelques groupes de nos tireurs étaient visibles. J'ai décidé de me diriger là-bas pour essayer d'organiser une sorte de réserve afin de renforcer l'aile droite. Parmi les deux routes disponibles, j'ai choisi celle la plus éloignée de l'ennemi et je suis parti avec trois tireurs pour la liaison.

En chemin, j'ai rencontré un sous-lieutenant, un feldwebel ou quelque chose comme ça - de la 103e compagnie du IIe bataillon, qui avançait vers moi avec cinq tireurs. Il m'a rapporté que, selon des rumeurs, le commandant du Ier bataillon Patrikeev s'approche de la prison de Dukštas, que tout se passe bien sur l'aile gauche jusqu'à la rivière Vilija ; il ne peut pas dire comment les compagnies sont disposées ni quelles elles sont, car les tireurs de toutes les compagnies et les gardes-frontières sont complètement mélangés. À 300-400 pas de la route que je suis, dans une tranchée, se trouvent trois Allemands ; ils ne se rendent pas et répliquent ; il a échangé des tirs avec ces Allemands, mais maintenant a remis cet ennemi au groupe de tireurs d'une autre compagnie qui est arrivé ; il est préoccupé par l'absence totale de nos troupes à droite ; selon lui, le danger venant de là est sérieux et il me demande d'envoyer ce que je peux. Il avait auparavant, au sein du IIe bataillon, occupé un secteur sur l'aile extreme droite du régiment, il connaît les excellents passages dans les buissons, et de sa propre initiative, il se dirige vers le village de Trześciakiškis pour protéger le flanc droit du régiment. Je lui ai indiqué dans quelle tranchée se trouvait la compagnie de Khodski, l'ai remercié pour son service, ai approuvé son intention, lui ai ordonné de signaler toute apparition d'Allemands à droite à Khodski et à l'état-major du régiment à Šavliškis, et lui ai promis d'envoyer une aide éventuelle à Trześciakiškis dès que possible. Sur ce, nous nous sommes séparés.

J'ai été positivement impressionné par la pensée tactique claire et précise de ce sous-officier, dont le nom m'échappe maintenant. Éduqué par une année passée sur les champs de bataille, ce

sous-officier semi-alphabétisé comprenait sans aucun doute, plus vivement que moi, débutant, les exigences du champ de bataille dans son ensemble et choisissait pour les 5 tireurs sous son commandement la cible tactique la plus importante ; il me semble que, sous un bon tir, ce prodige aurait triomphé dans une discussion avec les plus érudits des tacticiens. Réaliser manœuvre sur le champ de bataille avec 5 tireurs sur une distance de 3 km signifie savoir évaluer la situation dans son ensemble. Ce sont précisément de tels chefs que demande la tactique de groupe moderne, mais seront-ils prêts pour le premier mois de la guerre ?

Sur les côtés de la route, à deux endroits, je suis tombé sur des groupes de 2 à 3 corps de soldats allemands tués. Il était facile de les distinguer des nôtres à la couleur bleuâtre de leurs manteaux. Apparemment, ici, une chaîne allemande, en retraite, essayait de se retenir, et les morts sont apparus en partie à cause de la participation du sous-officier que j'ai rencontré. Sur la grande route (nord) Blagodatnoye—Dukšty, dans le fossé, trois Landwéristes se tenaient encore, mais ne répondaient au feu de notre unité que de temps en temps, celle-ci étant arrivée à eux à travers un large encerclement de deux cents pas. Pour des passants comme moi, à quatre cents pas, les Landwehristes acculés ne faisaient déjà plus attention, on pouvait avancer en toute sécurité ; ils ne se rendirent jamais et furent abattus.

À deux cents pas au sud de l'église de Dukštas, j'ai enfin rencontré le commandant du bataillon. C'était Patrikeev. Il était pâle, la myocardite se manifestait ; il était littéralement essoufflé par les courses lors des déplacements du bataillon à l'attaque sur 4 km ; sans l'aide des tireurs qui le soutenaient, il serait tombé à terre. Petit et vif, Patrikeev se précipitait en avant sans évaluer ses forces, et se poussait jusqu'à l'extrême. Autour de lui et à Dukštas se trouvaient au moins la moitié de son bataillon, en plus de tireurs dispersés et de compagnies entières du 2e bataillon, des gardes-frontières et, étrangement, des régiments 495 et même 494, depuis le flanc droit le plus extrême de mon secteur — au total environ 500 combattants ivres de victoire. Dukštas était entre de bonnes mains. Les tireurs de Patrikeev se trouvaient dans la zone des canons capturés et les considéraient comme leurs trophées.

Alors que je félicitais Patrikée pour le succès obtenu, je fus entouré par un groupe de fusiliers se plaignant de nos obusiers, qui envoyait chaque minute un lourd obus sur le cimetière près de l'église de Dukštai, représentant presque le centre du Ier bataillon. Depuis déjà deux heures, les obusiers s'acharnaient avec une précision étonnante sur le même objectif et provoquaient désormais de la nervosité dans le Ier bataillon. Les fusiliers me demandaient de faire taire ces obusiers. Mais ils étaient situés à 5 km trop en arrière et je n'avais aucun moyen de communication ; la batterie d'obusiers elle-même ne brillait pas par son intelligence et ne se préoccupait ni d'envoyer des observateurs avancés ni d'assurer la liaison avec l'infanterie en avant. Il ne me restait plus qu'à taquiner les soldats, en attirant leur attention sur le fait que la batterie n'avait fait de mal à aucun Allemand et qu'elle ne tirerait certainement pas sur un Russe ; il suffisait seulement d'éviter le cimetière d'une centaine de pas, et l'on pouvait compter sur la précision de nos obusiers — ils ne décevaient pas. Leurs obus, en vérité, secouaient fortement l'air, mais cela ne durera pas éternellement — si nous ne parvenions pas à arrêter l'énergie de nos artilleurs, ils épuiseraient tôt ou tard leurs munitions. Mais ce n'est pas tant la méconnaissance tactique du commandant d'une batterie de mortiers qui me frappa à ce moment, que plus tard, lorsqu'il suscita le scandale autour de sa décoration de la croix de Saint-Georges pour la prise de Dukštai et me demanda de témoigner de son acte héroïque.

J'ai expliqué à Patrikeev la tâche principale — remettre rapidement les tireurs en ordre et m'envoyer à Chavlischi au moins deux compagnies. Il doit envoyer ses agents chercher derrière les unités du IIe bataillon et si possible les diriger rapidement pour occuper les anciennes tranchées sur le flanc droit du régiment. Les gardes-frontières doivent se rassembler dans les tranchées près de Dūkštai. Lorsque les compagnies du IIIe bataillon arriveront de la ferme Geni, je les enverrai également sur le secteur de Dūkštai, et son bataillon tout entier sera regroupé en réserve, au quartier général du régiment. Il faut un travail rapide et énergique pour éliminer le terrible mélange des unités des quatre régiments. Cela sera plus facile si l'on annonce largement — tout le monde à ses

anciennes positions occupées le 29 août, la veille du combat. Ensuite, je me suis hâté vers Chavlischki, où l'appareil de commandement du régiment devait déjà être organisé.

Il commençait à faire sombre. Il pleuvait légèrement. Il faisait de plus en plus froid. Je portais ma veste d'été et regardais avec envie les tireurs qui déroulaient leurs manteaux. D'autres, ayant perdu ou pour une raison quelconque n'ayant pas emporté leur paquetage, y compris mes agents de liaison, s'étaient jeté sur eux des manteaux allemands bleuâtres. J'ai exprimé mon regret de ne pas avoir pu trouver un manteau abandonné par les Allemands. Un tireur de liaison efficace a rapporté qu'il en avait repéré un ; en cinq minutes de ma conversation avec Patrikiev, il a eu le temps d'aller le chercher, et j'ai eu le plaisir de m'y envelopper en revenant sous la pluie à Chavlischki. En passant près des Allemands tués, j'ai remarqué que leurs corps n'étaient plus bleus, car ils n'avaient plus de manteaux. C'est alors que j'ai compris comment le landwehr allemand avait perdu le manteau qu'il m'avait lancé ; à l'avant, à l'endroit où le manteau devrait couvrir le côté gauche de la poitrine, il y avait un petit trou, si minuscule qu'il aurait été difficile à remarquer si ce n'était pour quelque chose de rouge séché sur les bords. En 11 ans, depuis que j'ai commandé une compagnie en Mandchourie, je m'étais habitué à l'idée de la guerre véritable, j'avais développé des préjugés, et cela me déplaisait. Arrivé à Chavlischki, j'ai immédiatement voulu me débarrasser de ce manteau.

Étant assez fatigué, vers 18 heures, je suis arrivé à mon quartier général, qui commençait à fonctionner à Shavlishki. Bientôt, sont arrivés aussi les téléphonistes, ayant déroulé le câble depuis Levidan ; grâce à ce câble, il était possible de contacter le quartier général de la division, ce que j'ai immédiatement fait. Au téléphone, j'ai parlé avec le chef des communications du quartier général de la division, Milovsky. Il s'est empressé de me dire que le 5e régiment avançait avec succès, avait pris une batterie allemande et transmettait la demande du commandant de la division — de manifester une énergie maximale sur notre section. J'ai répondu que nous occupions Duksty et presque toutes les tranchées anciennes, à l'exception du flanc droit extrême, où il n'y avait pas non plus d'Allemands et qui seront occupées dès que les compagnies se seront organisées, et en ce qui concerne la batterie capturée par le 5e régiment, cela ne nous étonne pas, puisque nous avons capturé trois batteries entières. Que le quartier général de la division s'empresse de faire en sorte que des attelages soient envoyés des parcs ou de l'artillerie pour les transporter, sinon, par malchance, les Allemands pourraient encore les récupérer. À ce moment-là, la ligne téléphonique a été endommagée et la communication a été interrompue. Conformément à cette conversation, le quartier général de la 2e division finlandaise a informé le quartier général du corps à 19 heures que les unités de la section gauche avaient occupé leurs tranchées, en capturant chez l'ennemi une caisse de charges ; il n'a été fait mention d'aucune batterie capturée.

Dans la cour de l'état-major du régiment, des prisonniers se rassemblaient ; ils étaient étonnamment peu nombreux — seulement 18 Landwehrmen blessés du 38e régiment et deux officiers, dont un major, commandant de bataillon. Il n'y avait pas de prisonniers blessés, ou bien ils avaient été évacués vers l'arrière d'une manière ou d'une autre, en dehors du poste de soin du 6e régiment. Parmi les prisonniers mentionnés, le lieutenant — commandant de compagnie et 12 Landwehr ont été amenés par les gardes-frontières de la 8e centurie, qui avait lancé l'assaut depuis la zone à l'est du village de Vaichelishki, encerclé à droite un groupe d'Allemands et l'avait poussé vers la rivière Vilija. Selon les gardes-frontières, jusqu'à une dizaine de Landwehr qui ne voulaient pas se rendre ont essayé de se sauver de l'autre côté de la Vilija, se sont précipités dans l'eau et se sont noyés. J'ai félicité les gardes-frontières et ordonné à l'adjudant de délivrer un reçu pour la prise des prisonniers.

Le commandant de bataillon, fait prisonnier, se comportait avec un sang-froid remarquable ; ayant appris qu'il serait envoyé à 25 km, à Vilna, il exigea avec dignité qu'un équipage lui soit fourni en tant qu'officier d'état-major (officiers supérieurs). Après m'être assuré qu'il n'était pas blessé, je m'excusai de ne pouvoir lui fournir un équipage, car je ne disposais moi-même que d'un cheval de monte, bien que j'occupe le poste le plus élevé de commandant de régiment. La pluie avait cessé, la route vers Vilna était excellente, il devrait marcher à pied 10 km jusqu'au quartier général de la division, où peut-être des moyens de transport seraient disponibles. Certains officiers

avaient manifesté le désir de plaisanter sur l'air un peu pompeux du major, mais je les interrompis ; peut-être est-ce la meilleure attitude qu'un commandant puisse adopter lorsqu'un malheur imprévu, celui de la captivité, s'abat sur lui.

Vers 19 heures, le commandant du IIIe bataillon est arrivé chez moi, et bientôt est arrivé le commandant du IIe bataillon. Le village de Geni était défendu par une compagnie d'Allemands, et vers 16 heures, il a été pris par une attaque combinée de 10 compagnies — du 6e régiment finlandais, du 494e et du 4e régiment de frontière, qui s'étaient déployés en large demi-cercle — venant de l'est, du sud et du sud-ouest. Quand nos tireurs se sont approchés à courte distance et ont infligé des pertes aux Allemands par un tir croisé, ces derniers, écrasés par le feu et la supériorité de nos forces, ont fui le village. Le 494e régiment a capturé 5 prisonniers. Le village de Geni se composait en fait de 4 hameaux, dispersés aux coins d'un carré assez vaste, et était visible des batteries allemandes près de Kemeli. Un petit groupe du 494e régiment a continué son mouvement d'est en ouest et est arrivé à Dukštai, mais la masse principale, comme c'est toujours le cas lors d'une attaque concentrique sur un point habité, s'est terriblement dispersée. Il a fallu s'arrêter et se réorganiser.

Pour une raison quelconque, l'artillerie allemande ne préoccupait pas trop, mais il fallait quand même forcer cette masse à adopter un certain ordre de combat, ce qui n'était pas facile en raison de la présence dans le 494e régiment d'un officier pour deux compagnies et du manque de discipline des soldats. On débattait, on cherchait et on récupérait l'équipement abandonné par les Allemands lors de leur retraite précipitée. Dans le rapport du 494e régiment, l'arrêt de l'avancée est expliqué par le fait que les compagnies du 6e régiment finlandais, après avoir traversé le village de Geni, ont commencé à se retrancher à la lisière nord du village, et comme les Finlandais constituaient pour le 494e régiment un exemple à suivre, ils les ont rejoints et ont eux aussi commencé à se retrancher, perdant tout contact avec l'infanterie allemande. En général, après la prise du village de Geni, il s'est écoulé deux heures avant que l'ordre complet ne soit rétabli et que le IIIe bataillon ne parte pour sa nouvelle mission. Il était particulièrement important de noter que les deux éclaireurs à cheval envoyés par moi ont atteint le commandant du IIIe bataillon avec un certain retard.

De nature plus tenace que rapide, le commandant du IIIe bataillon se trouvait près du village de Geni dans une position difficile : le contact avec le 494e régiment sur sa droite avait été perdu, sa meilleure 9e compagnie avait disparu, à gauche il n'y avait personne non plus, et les envoyés du bataillon ne pouvaient pas retrouver le commandant du régiment — tout cela le poussait à l'attentisme ; l'éducation du commandant du IIIe bataillon et sa longue expérience dans le régiment ne lui avaient pas donné d'initiative. Je ne pouvais pas lui en vouloir, mais seulement à moi-même ; si j'avais été derrière le IIIe bataillon ou si j'étais arrivé sur son secteur, j'aurais probablement réussi à le pousser en avant une bonne heure plus tôt. Peu après que le IIIe bataillon arriva à Chavlishki, il avança vers la zone de Vidavchishki, ainsi que le 494e régiment ; sur mon secteur, il n'était plus nécessaire. Le 494e régiment atteignit la zone de Vidavchishki sans rencontrer d'obstacle, où, dans l'obscurité profonde, il établit le contact — à gauche avec le 6e régiment finlandais, à droite avec des unités du secteur central (le 124e et les divisions frontalières), subordonnées au commandant du 5e régiment finlandais ; ces dernières se sont avancées sans combat, dans la soirée, dans la zone d'Utekha. Dans la nuit, le 494e régiment fut retiré de ma conduite et passa dans le secteur central.

Le IIe bataillon (sans la 5e compagnie), de qualité inférieure et dirigé de manière non énergique, a rencontré près du village d'Adamchishki et dans les petits bois voisins une résistance acharnée des Allemands, qui n'a été brisée que lorsque les Allemands se sont retrouvés contournés sur le flanc et à l'arrière par le Ier bataillon et par les derniers gardes-frontières agissant ensemble. Deux compagnies du IIe bataillon ont sans aucun doute participé activement au combat. Où sont passés les Allemands présents devant le IIe bataillon n'était pas tout à fait clair : certains se sont dispersés, d'autres ont été neutralisés. Dans le combat en forêt, les unités du IIe bataillon et les gardes-frontières étaient si mélangées que ni les commandants de compagnie ni le commandant du bataillon ne pouvaient savoir qui se battait, où, quand et avec qui. Des groupes isolés du IIe

bataillon ont percé la forêt entre les Allemands dès le début et se trouvaient en même temps que le Ier bataillon à Dukszty.

Déjà dans l'obscurité naissante, les II^e et III^e bataillons, encore loin d'être au complet, se sont mis en route selon des directions se croisant pour occuper les secteurs qui leur étaient familiers : le III^e bataillon à gauche, près de Dukšta, le II^e bataillon à droite ; le I^e bataillon, après avoir avancé une compagnie dans la région de Trzećiajiszki, avec une garde en direction de Kemeliai, se rassemblait progressivement en réserve régimentaire proche de Šavliškės. Les pertes de mon régiment pour les 29 et 30 août étaient minimes : 33 tués, 240 blessés, 35 portés disparus — principalement des tués retrouvés dans la forêt, 2 officiers blessés. Du côté des gardes-frontières, les pertes étaient insignifiantes, à l'exception de la 8^e compagnie énergique, qui avait perdu 2 tués, 17 blessés, 2 portés disparus. Dans le 494^e régiment, les pertes étaient d'environ 50 personnes. Malgré la faiblesse de ces pertes et le fait que dans le 6^e régiment elles étaient assez uniformément réparties entre les compagnies (à l'exception de 2 compagnies du II^e bataillon), le nombre de personnes dans les compagnies et les unités de gardes-frontières était faible le soir du 30 août : il restait encore beaucoup d'éléments errants à la recherche de leurs unités ; d'autres tireurs transportaient les blessés et n'étaient pas encore revenus. Enfin, une équipe non régulière composée de volontaires du I^e bataillon — plus d'une centaine, sous le commandement de l'enseigne K., attendait l'obscurité totale pour commencer à récupérer à notre disposition les canons allemands et les caisses de munitions qui se trouvaient derrière notre barrière de fils de fer.

Vers 21 heures, la communication téléphonique avec l'état-major de la division a été rétablie ; apparemment, un Allemand errant dans notre arrière-garde avait intentionnellement coupé le fil en plusieurs endroits. J'ai informé le chef d'état-major de la division, Spilko, de l'envoi des prisonniers, de la montée du moral du régiment suite à l'attaque réussie et j'ai demandé quand arriveraient les attelages pour les canons capturés. « Quels canons ? » m'a répondu le chef d'état-major de la division, surpris. « Les mêmes dont j'ai parlé au chef des transmissions de la division il y a trois heures, lorsqu'il m'a annoncé la capture de la batterie par le 5e régiment de Finlande. » « Le 5e régiment n'a pris aucune batterie. » Le malentendu a été éclairci : le 5e régiment n'avait fait qu'indiquer son passage à l'attaque et ne progressait pas du tout au début ; mon flanc droit était complètement ouvert pendant l'attaque, et si le corps de garde n'avait pas empêché les Allemands de nous attaquer, ils auraient pu nous punir sévèrement par une frappe de flanc. Milovski donnait intentionnellement des instructions incorrectes : selon la tradition de notre état-major de division, il fallait fournir aux régiments de fausses informations sur l'énergie et le succès des voisins afin d'éveiller un esprit de compétition, de les pousser en avant et de dissiper l'inquiétude pour les flancs. Milovski avait pour mission de me transmettre de fausses informations sur la prise, par mon voisin de droite, d'une batterie. Quand j'ai parlé en retour des trois batteries prises par le 6e régiment de Finlande, il s'est même offensé : il a pensé que j'avais deviné son faux renseignement et que je me moquais de lui. En apprenant que les canons étaient authentiques, allemands, et que personne dans la 10e armée n'en avait vu depuis longtemps, l'état-major de la division s'est inquiété : très vite, des attelages ont été envoyés et la discussion sur les récompenses a commencé.

La nuit du 31 août dans le 6e régiment s'est déroulée de manière agitée. Le sergent-major K. a été choisi par moi pour le recouplement des pièces d'artillerie au motif qu'il avait été le premier à se trouver devant les canons allemands et était le candidat naturel pour la plus haute distinction. Si j'avais mieux compris les gens et étudié le régiment de manière plus approfondie, j'aurais certainement évité de mettre K. en avant comme héros principal. Ses tendances partisanes, son refus d'agir de manière régulière sous le commandement direct de son supérieur, étaient irréparables. Dans ce cas, alors que tout se passait bien, elles l'ont poussé en avant, mais dans les moments critiques pour le régiment, elles le plaçaient à la tête des fuyards. La première chose que fit ce jeune officier du I bataillon, lorsque sa compagnie s'enfonça dans la forêt, fut de se retirer sur le côté — non par hasard, mais avec une douzaine de semi-éclaireurs partis avec lui — des demi-partisans. Ce groupe, évitant tout affrontement avec les Allemands, se déplaça vers la lisière nord de la forêt, aperçut sur le côté une colonne allemande — d'environ la taille d'une section — qui échangeait des tirs avec nous, et ouvrit le feu sur son flanc. Les Allemands fuirent vers Dūkštai, le groupe de K.

courait à la même vitesse qu'eux, à 200 pas sur le côté — une véritable poursuite parallèle qui gênait beaucoup les Allemands, ayant de l'autre côté le principal ennemi — la compagnie du I bataillon. Les Allemands ne pouvaient pas s'arrêter sans que K. n'avance davantage dans leurs arrières. Lors de cette retraite, la section allemande subit de lourdes pertes, s'épuisant et se désorganisant. À droite de K. se trouvaient les batteries allemandes en repli. Il ouvrit le feu sur elles, d'autres 2 ou 3 groupes du I bataillon et la 9e compagnie tirèrent également, mais lorsque les Allemands abandonnèrent leurs pièces, K. fut le premier à arriver devant les canons allemands. Cela ne signifiait pratiquement rien, et le sergent-major Khodski, qui tirait sur les pièces d'artillerie de l'autre côté, fit prudemment en ne dépêchant même pas de sentinelle vers eux, mais occupa la tranchée et continua à combattre les Allemands encore vivants.

Mais dans l'infanterie, il y a ses propres préjugés, que Khodsky ignorait — s'asseoir le premier sur le canon ennemi, prendre concrètement possession du trophée saisi. K. est devenu le héros de ce type de préjugé. Ma proposition de lui décerner l'ordre de Saint-Georges a profondément offensé plusieurs autres officiers beaucoup plus dignes, mais personne ne m'a dit un mot de mal à son sujet, même le commandant de compagnie, dont K. avait ignoré les ordres dès le début de la bataille. Les officiers évitaient instinctivement tout ce qui ressemblait à une dénonciation ou à une manifestation de jalousie, et à cause de cela, les informations du commandant du régiment en souffraient beaucoup. On ne peut pas tout voir de ses propres yeux.

K. a organisé la livraison des pièces d'artillerie de manière épouvantable. Un canon aurait dû m'être livré encore de jour. C'était un canon à faible cadence de tir, complètement obsolète, datant de 1896 ; nous jugions encore possible d'utiliser de tels canons en petit nombre en 1904, grâce aux obus capables de détruire des constructions en pierre. Faire combattre un soldat ou un officier russe avec un canon déjà dépassé au moment de sa naissance pendant une guerre mondiale était absolument impossible ; la Landwehr allemande, par nécessité, se battait très correctement même avec un équipement aussi lamentable ; en regardant ce vieux canon, je pensais à la différence de préparation politique et d'attitude consciente envers la guerre mondiale entre Russes et Allemands.

Mais les autorités allemandes n'ont pas du tout approuvé que ce patrimoine semi-muséal reste entre nos mains, et dès qu'il a fait sombre, elles ont envoyé les landwehristes et les artilleurs survivants à retirer les canons de notre côté. Dans l'obscurité complète, devant nos fils de fer, les combats étaient acharnés, avec le net avantage des Allemands. Il arrivait que les deux camps attachent des sangles et des cordes à un même canon, le tirant dans des directions opposées. Il aurait été nécessaire de lancer une sortie énergique avec une ou deux compagnies pour chasser les Allemands ; mais je n'avais guère envie d'exposer des tireurs déjà épuisés à de nouvelles victimes pour ces misérables pièces d'artillerie ; parallèlement, mon attention était détournée par un nouvel incident.

Vers minuit, le commandant du IIIe bataillon, depuis une tranchée au sud de l'église de Dukst, a téléphoné pour dire que les Allemands avaient percé notre fil de fer, qu'il avait failli être capturé par eux, mais qu'il avait réussi à rejoindre sa compagnie de réserve. Autour de lui, il y avait des Allemands, il les avait vus lui-même. Depuis les tranchées, on signalait que tout allait bien. Mais soudain, l'agitation a éclaté dans les tranchées et des tirs très nerveux ont commencé. J'ai immédiatement envoyé en renfort le commandant du IIIe bataillon de la 2e compagnie depuis la réserve du régiment. Il ne me restait en réserve qu'une seule compagnie. La situation était très tendue. Il se pouvait qu'un des secteurs de tranchées soit resté inoccupé et que les Allemands soient passés par cette brèche. Bientôt, la 2e compagnie du IIIe bataillon a rapporté avoir repoussé l'attaque, que les Allemands sautaient par-dessus leurs têtes, qu'il y avait eu un certain corps-à-corps à la baïonnette, et 12 prisonniers avaient été faits ; il était difficile de comprendre ce qui se passait ; la nervosité après des nuits blanches et le combat était manifestement exacerbée.

Le 31 août au matin, je me suis d'abord dirigé vers les points des deux attaques allemandes contre nos tranchées, et ce n'est qu'alors que l'incident s'est éclairci. À un endroit, entre nos tranchées et les fils de fer intacts, gisaient les corps de 11 Landwehr, et non loin de là, un petit groupe de Landwehr s'était rendu ; à un autre endroit, le fil de fer avait été coupé, quelques corps étaient éparpillés dans l'obstacle et de part et d'autre de celui-ci. Il s'agissait du fait que, pendant le

combat du 30 août, nous avions coupé deux avant-postes allemands, ou deux patrouilles importantes, qui furent ensuite renforcés par les Allemands qui avaient réussi à s'échapper. Nous avions oublié de fouiller la forêt, et les Allemands s'y étaient cachés jusqu'à la tombée de la nuit ; la nuit venue, guidés par le bruit des fusillades et par les canons reculant, ils arrivèrent dans la région de Dukštas, manquèrent de peu de capturer le commandant du IIIe bataillon, Borisenko, effrayèrent plusieurs tireurs isolés et se dirigèrent de part et d'autre de Dukštas, sautèrent par-dessus nos tranchées et tentèrent de franchir le fil de fer ; un groupe fut entièrement anéanti, l'autre réussit à trouver un passage entre les tranchées et à s'échapper, bien que subissant de lourdes pertes. J'aurais dû, encore à la lumière du jour, tenter d'organiser avec 1 à 2 compagnies de gardes-frontières une embuscade dans les forêts traversées — le nombre de prisonniers aurait été beaucoup plus élevé.

Les Allemands ont réussi à emporter chez eux lors de la première nuit 7 canons ; certains restant encore entre les tranchées, mais se trouvaient déjà plus proches des Allemands que de nous. Nous avons eu 4 pièces d'artillerie et 1 obusier. Il restait encore de nombreuses caisses de munitions et affûts. La nuit suivante, les Allemands les ont progressivement récupérés sous notre feu — nous n'avons presque pas poursuivi ces trophées de second ordre.

Ces combats nocturnes pour les armes, 3 landveristes, luttant seuls dans leur tranchée le soir du 30 août, la tentative de percer par 2 pelotons coupés en forêt et les combats ultérieurs réussis du 38^e régiment landver avec nos unités de la garde, le nombre infime de prisonniers, caractérisent la haute et héroïque détermination de tout un peuple — mourir, mais ne pas se rendre. Nos soldats, ordonnés, lors de la bataille, et surtout lors des assauts, pouvaient rivaliser avec les Allemands. Le 30 août, dans mon secteur, ils ont écrasé les Allemands tant par le nombre que par leur déploiement ordonné. Mais nous n'avons jamais eu une telle persévérance irréversible, à tel point que des groupes de soldats continuaient la résistance lorsque le combat était déjà perdu, lorsque toute contrainte dans une poignée séparée du tout faisait défaut, lorsque chacun était livré à lui-même et à ses propres sentiments.

Le 31 août, au quartier général de la 2^e division finlandaise, l'ordre de bataille pour le combat décrit, daté du 30 août à 7 h 45 du matin, a été reproduit au duplicateur et envoyé aux régiments. Pendant le combat lui-même, il m'est resté inconnu et a été remplacé par une conversation matinale lors d'une rencontre personnelle avec le commandant de brigade Nagaev et par une discussion avec lui dans l'après-midi. Je suppose qu'il a en réalité été daté de quelques heures avant d'être rédigé. Il y était indiqué que le secteur gauche du combat : le colonel Svechin devait se déployer sur le front du village de Geni (inclus) jusqu'à Z. Adamchishki et avancer sur le front de Kemeli (exclus)—Malyuny, en se sécurisant sur le flanc gauche. Cette idée a été moins clairement exprimée dans les conversations avec Nagaev ; il m'était surtout demandé d'avancer ; Nagaev ne comptait pas sur un grand succès, mais il avait clairement tendance à me pousser vers la droite, vers le village de Geni. Je comprenais moi-même que, en déplaçant l'attaque plus à l'est, j'apporterais une aide importante au 5^e régiment et contribuerais à colmater la brèche dans le dispositif de la division. Pourquoi donc, contrairement à ma bonne volonté, l'attaque a-t-elle tourné non pas à droite mais à gauche, vers Dukshty, où le plus grand succès a été obtenu ; pourquoi vers Malyuny—Kemeli aucun de mes presque 8 bataillons n'a-t-il tourné, malgré l'évidence d'une pertinence tactique à concentrer les efforts dans cette direction ?

Il me semble que l'exigence de maintenir la direction de l'infanterie pendant une progression de 4 km sous le feu est totalement irréalisable ; le mouvement commence vers l'avant, mais où il mènera, comment le front se courbera, où les compagnies lancées en avant seront entraînées, surtout dans des conditions de combat rapproché, est une question complètement obscure. Pour accomplir la tâche fixée rétroactivement par l'état-major de la division, j'aurais dû disposer d'au moins 2 bataillons en réserve sur mon front de 7 kilomètres, que j'aurais pu déployer dans la région de Chavlishek pour attaquer dans la direction nord, vers Malyuny—Kemeli ; même si les téléphones fonctionnaient lors de l'avancée, les groupes concentrés près des villages de Geni, Dukshty et Adamchishki ne seraient pas aptes à réaliser cette tâche sans perdre trop de temps. Seule la réserve (le deuxième échelon) représente le gouvernail entre les mains du commandement, permettant de réguler la direction du développement de l'attaque.

Je regrette d'avoir permis au commandant du IIe bataillon de retirer pour lui les 6e et 11e compagnies, qui n'ont en réalité pris aucune part au combat. Je me serais senti beaucoup plus sûr si, à 16 heures le 30 août, ces compagnies étaient arrivées à Chavlishki. Mais elles n'auraient pas été en mesure de changer la direction prise par le combat. Et une plus grande réserve n'aurait pu être constituée qu'au détriment de la force de la première frappe, sur laquelle je plaçais tous mes espoirs. Il a fallu qu'elles se déplacent non pas avec un front uniifié, mais avec toutes les unités, qui étaient jusqu'à l'entrée dans la forêt en contact visuel et de feu entre elles, et seulement des groupes séparés, sur des directions distinctes, qui auraient agi moins vigoureusement, se heurtant frontalement aux Allemands, et n'auraient pas pu accomplir l'encerclement intégral que représentait pour les Allemands l'avancée de notre front continu contre leurs groupes séparés. Il faut apparemment accepter que, ne pouvant disposer d'une réserve, il soit parfois avantageux de consciemment prendre un grand risque et de ne pas être trop sélectif sur la direction que prend le succès.

Le risque de cette offensive était considérable ; mais il était atténué par l'effet produit sur les Allemands par une offensive décisive sur un large front, et par la catastrophe du 38e régiment de Landwehr et de son artillerie, complètement inattendue pour le commandement allemand. Il pouvait manquer de la détermination pour une contre-attaque, et l'ennemi aurait besoin de temps pour analyser même une brèche de trois kilomètres parmi les forces attaquantes ; et dans ce cas précis, les Allemands dans la région de Malyuny et Kemeli ne disposaient d'aucune réserve libre pour contre-attaquer ; les Allemands ont dû, sous l'effet de notre succès à Dukšt, renoncer à tous les fruits de l'avancée nocturne sur le secteur du 5e régiment et se replier sans combat dans les environs immédiats du village de Kemeli, capturé la veille.

Ma direction dans ce combat rappelait un peu le galop d'un cavalier sans tête ; j'essayais davantage de presser que de diriger. Sans aucun doute, mon inexpérience en tant que commandant de régiment se faisait sentir dans mes actions ; je n'avais pas encore choisi mon état-major selon mes préférences, je connaissais encore mal le personnel du régiment et ce n'est qu'à la fin de ce combat que j'avais gagné l'autorité nécessaire à une conduite réussie. La difficulté de gérer avec des moyens de communication insuffisants avec la tâche de diriger quatre régiments, dont certains très discutables, ne peut servir d'excuse. À cet égard, mes actions sont loin d'être exemplaires ; mais, après réflexion, on en vient à la conviction que dans le contexte du combat, il peut souvent y avoir des moments où la formalité de la direction par téléphone depuis l'arrière est inappropriée et où quelques kilomètres d'un bon galop dans la zone de combat peuvent apporter un avantage inestimable.

Ma batterie de montagne est restée inactive toute la journée et n'a finalement rejoint Chavlishki que tard ; mes obusiers se comportaient de manière complètement stupide. J'étais trop absorbé par mes compagnies et j'accordais peu d'attention à l'artillerie. Ce n'est qu'après trois mois, lorsque j'avais déjà confiance en mes compagnies, que j'ai commencé à aborder l'artillerie avec des exigences strictes. De plus, nos artilleurs ne se soumettaient pas au commandement temporaire et nécessitaient une formation prolongée ainsi qu'une grande perspicacité de la part des officiers.

Au cours de la bataille, il a été négativement affecté par le fait que le IIIe bataillon était déployé sur l'aile droite, et sur la gauche — le IIe, bataillon plus faible. Bien sûr, on aurait dû placer Khodsky sur l'aile en cours de repli. De plus, le terrain à droite était mieux connu du IIe bataillon, et à gauche — du IIIe bataillon, et à la fin de la bataille, il a fallu les déplacer en croix pour qu'ils prennent leurs propres tranchées. Mais le matin, je m'étais installé pour la défense et je ne voulais pas avoir sur le flanc une percée par Chernychenko, pessimiste, et certains de ses commandants de compagnies (Myachin, Galioufa). Ensuite, il n'était plus possible de perdre du temps et des forces sur une contre-marche avant l'offensive.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que 8 compagnies allemandes, constituées de vieillards et pas particulièrement expérimentés dans la tactique, aient été écrasées par 28 compagnies russes, mieux familiarisées avec le terrain et bénéficiant d'un avantage de déploiement. Le succès limité des Russes était tout à fait naturel ; mais la 10e armée n'avait pas connu de succès depuis longtemps, et dans cette opération il restait le seul. Nous avions déjà cessé de prendre des canons et des prisonniers allemands, même en petites quantités, et maintenant nous célébrions le succès : le 6e

régiment de Finlande reçut un télégramme de remerciement du haut commandement suprême, le régiment fut couvert de distinctions, à commencer par les 6 croix de Saint-Georges attribuées immédiatement à la compagnie ; je veillai à ce que les gardes-frontières ayant combattu avec nous ne soient pas lésés, et je leur obtins 3 croix de Saint-Georges par cent. Après ce combat, les centaines de gardes-frontières paraissaient déjà pleinement capables de combattre, si ce n'était pour leur terrible gestion matérielle.

Le commandant de brigade Nagaïev m'a demandé de lui dire quelle avait été ma principale action héroïque dans ce combat. J'ai passé en revue en vain toutes mes actions, ne trouvant aucun héroïsme, et j'ai répondu que mon mérite le plus important consistait à avoir, de mes propres mains, fait tourner Timofeev et lui avoir donné un coup d'élan vers l'avant. Nagaïev s'est satisfait de cette réponse et m'a demandé d'attester que le régiment avait lancé l'offensive selon l'ordre qu'il m'avait transmis, ce que j'ai volontiers fait.

Trois mois plus tard, à Kherson, j'ai appris que j'avais été récompensé pour cette affaire par des armes de Saint-Georges. Nagaïev, qui s'était beaucoup occupé de l'organisation de cette transition à l'offensive et le seul travailleur tactique au sein de l'état-major de la division, reçut l'ordre de Saint-Georges. La même distinction, et tout à fait méritée, fut accordée au commandant du 1er bataillon, Patrikeev.

Les Allemands avaient également perdu l'habitude de l'échec au cours de l'été 1915, et l'échec de la 14e division Landwehr a fait impression sur le haut commandement allemand. Dans l'ouvrage de Schwarze (vol. II, 2e partie, p. 220), nous lisons : « Afin de permettre à la 10e armée de développer une offensive plus vigoureuse contre Vilna, le commandant en chef du Vostok (Hindenburg-Ludendorff) confia, le 30 août, l'attaque de Grodna à la VIII^e armée et donna son consentement à déployer des forces plus importantes sur la rive nord de la Vilia (2^e, 58^e, 88^e divisions d'infanterie, 10^e division Landwehr, 9^e division de cavalerie). Cette mesure était d'autant plus nécessaire que la 14^e division Landwehr, qui avait été avancée pour soutenir la cavalerie, après un bref succès dans la percée de la position russe, a été forcée de se replier derrière le ruisseau Dukshita devant les nombreuses forces supérieures de l'ennemi. 3 bataillons du 6^e régiment finlandais et 3 bataillons de « nègres blancs » qui me sont subordonnés, s'étendaient sur une seule ligne, frappaient ensemble, et représentaient principalement ces « nombreuses forces supérieures»...

Chapitre sept

Aux approches de Vilna

Du 31 août au 16 septembre, lorsque la décision de céder Vilnius a été prise, le 6^e régiment finlandais restait dans la région de la position de Meishagol. Sur le plan opérationnel, cette période se divise en trois phases. Jusqu'au 4 septembre — l'opération offensive infructueuse du groupe Olobov (corps de la garde et V corps cosaque) s'éteignait, du 5 au 8 septembre il y eut une pause opérationnelle, et le 9 septembre commença l'opération de percée de Svintsyany (chez les Allemands — la bataille de Vilnius).

À cette époque, le 6^e régiment de Finlande n'avait eu qu'un seul combat — le 16 septembre ; il serait cependant erroné de penser que les 16 jours sans combat étaient à ma disposition pour former et préparer le régiment. Sur ces 16 jours, la 2^e division de Finlande a passé 9 jours en position et 7 jours en réserve du groupe. De plus, le 6^e régiment a passé 3 jours en réserve de la division. Le régiment aurait apparemment dû bénéficier de 10 jours de repos ; mais il faut en retirer 4 jours — lorsque le régiment était relevé le matin ou devait être relevé le soir ; ensuite, il faut soustraire 6 marches ; en servant de réserve au groupe d'Olobov, la 2^e division de Finlande était initialement, le 9 septembre, concentrée à la ferme de Povidaki, derrière le centre ; le 10 septembre, elle a été déplacée sur le flanc gauche, dans le secteur de Purvishki, le 11 septembre, retournée à la ferme de Povidaki, derrière le centre ; et encore avant l'aube du 12 septembre, le 6^e régiment a été transféré en réserve du corps de garde à Hartiniski, et ce même jour, il a été affecté à la 2^e division de la garde à Kovshadoly, rentrant à la ferme de Povidaki pendant la nuit du 13 au 14 septembre, et le 15 septembre au soir, a été déployé sur le flanc droit extrême de la position de Meishagol. Il faut encore ajouter les missions assignées à certains bataillons en réserve sur d'autres parties de la position. Si l'on tient compte de tous les déplacements du régiment pendant son "repos" en réserve, il s'avère qu'il n'y a eu en réalité aucun repos.

En effet, quatre fois au cours de cette période, j'ai ordonné de faire sortir les pelotons pour l'entraînement, et chaque fois, après deux ou trois heures de cours, je devais les interrompre, donner une pause de trente minutes après les exercices de manipulation des armes et repartir en marche. Plus les régiments étaient perturbés sur le front, plus ils étaient surchargés par des renforts mal formés, plus ils avaient besoin de repos pour se remettre et retrouver leur stabilité, et moins le temps passé en réserve leur représentait de repos : le front menaçait de percer à tout endroit, la haute direction devenait extrêmement nerveuse et déplaçait les réserves d'un flanc à l'autre. Être en réserve devenait plus épuisant que le service sur un secteur de position relativement calme. Il me semble que la situation ne justifiait pas un tel déplacement du 6^e régiment et qu'une gestion opérationnelle plus calme que celle de la 10^e armée aurait permis de mieux utiliser les troupes. Néanmoins, il y avait des motifs de préoccupation.

Les Allemands se défendaient passivement sur le front du V^e Corps caucasien du 30 août au 9 septembre, gardant le village de Kemeli. Cette pause dans le développement de l'offensive allemande était due à la réorganisation complète de la 10^e armée allemande. Le III^e corps de réserve, précédemment positionné dans la direction de Grodno, remplaçait le XXI^e corps sur la direction d'Oran. Sur la rive droite de la Wilia, en plus du VI^e corps de cavalerie qui s'y trouvait, le puissant XXI^e corps se déployait contre la position de Meishagol et contre la garde russe, et plus au nord, dans la région de Shirvinty, se trouvait le I^{er} corps d'armée. En partie grâce à de nouveaux transferts et en partie grâce à l'armée de la Neman, la composition de la 10^e armée allemande (7 1/2 régiments d'infanterie, 4 brigades de landwehr, 2 divisions de cavalerie) devait doubler : à cela s'ajoutaient progressivement 8 divisions d'infanterie et 3 1/2 divisions de cavalerie. Les marches se sont étendues sur 8 jours (du 1^{er} au 8 septembre).

Comme le corps de la garde continuait d'avancer pendant cette période d'impréparation des Allemands, le V^e corps du Caucase ne pouvait rester passif. Le 1^{er} septembre, la garde s'empara à moitié du village de Yavnyuny sur la grande route, et au nord, la brigade cosaque de la garde et la cavalerie de Tyulin avaient déjà franchi la grande route et se trouvaient à 2-3 km des villages de

Konguny et Touvchouli. Malgré cela, les Allemands restaient sur toute la ligne de front de la position de Meishagol, de la grande route jusqu'à la rivière Vilia. La situation semblait donc exiger du Vè corps du Caucase, contre lequel la garde avançait à angle droit, qu'il mobilise toutes ses forces et frappe les Allemands sur tout le front ; le plus grand succès pouvait être attendu de l'attaque du secteur gauche du Vè corps du Caucase, où se trouvait mon régiment ; ce coup aurait porté sur les passages de la Vilia, menaçant d'interrompre les communications des Allemands ; son développement aurait pu balayer tout le déploiement des Allemands sur la rive droite de la Viliya. C'est pourquoi les Allemands me rendaient honneur, en érigeant en premier lieu, contre mon régiment, une ligne continue d'obstacles en fil de fer, sans laquelle leur défense réussissait sur d'autres secteurs du front.

Le commandement du Vè Corps du Caucase a jugé autrement. Tout comme Kouropatkine, durant la guerre russo-japonaise, avançait toujours les conditions nécessaires pour un passage général à l'offensive et, sans les avoir obtenues, ne lançait jamais de grande offensive, le commandement du V Corps du Caucase estimait nécessaire de reprendre d'abord aux Allemands le village de Kemeli et seulement ensuite de se déchaîner contre les Allemands. C'est pourquoi à mon secteur gauche fut confiée une tâche purement passive : non seulement on m'a retiré le 494e régiment, mais aussi un bataillon de mon régiment ; l'état-major de la division craignait beaucoup pour le secteur moyen, de peur que, au lieu de prendre Kemeli, il n'ouvre la route vers Vilna ; le secteur moyen fut renforcé par le 8e régiment de fusiliers finlandais, que l'on réussit à arracher le 1er septembre, après de longues correspondances avec l'état-major de l'armée, à la 65e division ; le 8e régiment, avec les 494e et 493e régiments et le 3e régiment frontalier, participa aux attaques sur Kemeli, et derrière pour se prémunir, mon bataillon fut déployé en ligne comme la vieille garde, en cas de désordre général. Le secteur moyen était sous les ordres de Schilling, dont le 5e régiment ne participa pas activement à l'attaque. Le seul succès de Schilling fut la prise par le 493e régiment du fort faiblement défendu de Bogomilov ; cela ne l'empêcha pas de critiquer vivement la 124e division et le 3e régiment frontalier et de demander la nomination de plusieurs officiers énergiques pour rétablir l'ordre parmi eux. Et pour les obtenir, bien sûr, il n'y avait qu'à les prendre dans son 5e régiment finlandais. Il ne fallait pas se plaindre du 3e régiment frontalier, qui avait 580 soldats de carrière et 2 100 nouvelles recrues non entraînées, mais s'avancer habilement vers eux et ne leur présenter que des exigences à leur portée.

Le secteur droit, qui soutenait directement les Gardes, a été détaché de notre division et subordonné, de manière purement formelle, au chef de la division frontalière combinée, le général Sün. Trankovsky, qui ne brillait pas par son énergie. C'est là que le 7e régiment de Finlande gardait ses tranchées, et que les 1er et 2e régiments frontaliers ainsi que 2 bataillons du 4e régiment frontalier étaient actifs (les 2 autres bataillons de ce régiment, qui ont participé à la bataille du 30 août, sont restés avec moi). Bien sûr, le coincement de plusieurs des meilleures compagnies du 7e régiment entre les gardes-frontières aurait donné à l'attaque ici un tout autre caractère. Mais le commandement du 7e régiment a déversé tout le travail de combat sur les « noirs-blancs » et s'est limité à écrire de sales tours sur les efforts de combat faits par des unités inexpérimentées.

La préparation d'artillerie a été menée de manière scandaleuse. Organiser l'action de l'artillerie du V Corps du Caucase, rassemblé « comme on a pris dans la forêt », n'était certes pas facile, mais il était d'autant plus important de prêter attention à cette tâche. Le corps disposait de 7 bataillons légers (2 du 2^e régiment d'artillerie de Finlande, 3 — du 104e bataillon d'artillerie, 2 — de la 65e brigade d'artillerie), 1 — lourde (échappée de Kovno), 1 du premier groupe de houblons (30e bataillon de mortiers) et 1 de montagne (2e bataillon d'artillerie finlandais). C'était une sorte d'ARGK, seulement complètement désordonné et non organisé. Il n'y avait aucune direction de l'artillerie, elle avait été répartie en différents secteurs, bien qu'il fût prévu d'attaquer un ennemi déjà fortifié et installé. La masse principale était concentrée au secteur moyen — 5 batteries légères, 1 batterie d'obusiers, 1 lourde. Mais parmi elles, seules 2 batteries légères finlandaises avaient une bonne formation au tir et un certain entraînement tactique; les 3 batteries du 104e bataillon d'artillerie avaient, au mieux, effectué seulement 1 ou 2 tirs avec leurs canons japonais; nous avions déjà connu la batterie d'obusiers lors de la bataille de Dukš; probablement, la batterie lourde de

Kovno était encore plus faible. Chaque commandant tirait à sa propre discrétion; malgré mon scepticisme, je fais confiance aux rapports des sous-officiers qui ont attaqué Kémelis et ont signalé qu'ils ont été obligés de reculer car ils étaient sévèrement pris pour cible par leurs propres batteries. Sur mon secteur, pour mes 5 bataillons d'infanterie (2 du 6e régiment, 2 des gardes-frontières, 1 du 495e régiment), il restait 1 batterie de montagne.

Deux batteries de la 65e brigade d'artillerie ont été affectées au secteur frontalier droit et transférées sur la rive droite de la Viliya sur ordre de l'état-major de l'armée dès le 28 août, afin de compenser en partie la faiblesse d'artillerie du Ve corps du Caucase, qui assurait l'approche de Vilnius. Ces batteries savaient bien tirer, mais, arrivées dans un corps étranger, elles pratiquaient une politique d'économie et accumulaient des munitions, qui indéniablement arrivaient, car le commandement supérieur attachait une grande importance à notre offensive. Les 29 et 30 août, elles étaient sur le secteur du 5e régiment finlandais, attaqué avec détermination, et n'ont tiré aucun coup; du moins, l'infanterie n'avait pas à se plaindre qu'elles tirent sur leurs propres troupes. En six jours de combats au sein du Ve corps du Caucase, jusqu'au 2 septembre, elles n'ont tiré que 26 obus et 52 shrapnels — pour soutenir l'attaque des troupes frontalières au nord de Meishagola. Et ce n'était pas une affaire de peu d'importance, mais une opération offensive dont le sort de Vilnius et la possibilité pour les Allemands de se retourner pour la percée de Szawencianka dépendaient. Il ne faisait aucun doute que les munitions étaient disponibles; ces mêmes batteries, avec les troupes frontalières, m'ont remplacé sur le secteur gauche à Dukšt; le 12 septembre, les Allemands ont mené une attaque pas très sérieuse mais menaçante pour les deux batteries de la 65e brigade d'artillerie — et les batteries ont tiré 265 shrapnels et 25 obus sur les colonnes allemandes avançant; mais pour soutenir leur propre infanterie en attaque, les batteries de la 65e brigade d'artillerie ne voulaient pas se dépenser. Ce n'est que le 2 septembre, lorsque notre infanterie était complètement épuisée de sang, que l'état-major de la 2e division finlandaise a porté attention aux actions anarchiques et incontrôlées de l'artillerie, à l'inaction des commandants de divisions d'artillerie, et a nommé deux artilleurs supérieurs pour unir les deux groupes d'artillerie, entre lesquels toutes les batteries ont été réparties.

Inexpérimentées, mal formées, sans officiers et sans soutien d'artillerie, mais cruellement poussées de l'arrière, les unités des 124e divisions et des divisions frontalières se retrouvaient dans une incroyable cohue, s'exposaient au tir, perdaient de nombreux tués, blessés et prisonniers, manifestaient leur activité principalement en réduisant leur effectif de moitié, recevaient sur elles une grosse portion d'ordures et étaient ensuite retirées à l'arrière pour réorganisation. Il était facile pour les Allemands de remarquer le front étroit de l'attaque dirigée vers le village de Kemeli et de concentrer ici des moyens de feu suffisants. Il me semble que renverser l'ensemble du front allemand était plus facile que de leur prendre un seul village au centre sans les distraire sur d'autres secteurs.

Le matin du 2 septembre, en prenant le thé près de la fenêtre de ma chaumière à Shavlishki, j'observais notre artillerie détruire le village de Kemeli. Puis un intense feu de fusils et de mitrailleuses éclata ; c'étaient les compagnies du 8e régiment de Finlande qui étaient passées à l'attaque. Le mouvement même de l'attaque m'était caché ; mais au bout de 20 minutes, j'ai remarqué une longue colonne sortant du village de Kemeli et s'enfonçant rapidement dans les positions allemandes. C'étaient sans aucun doute des Russes, en capotes grises et non bleues. Je pris immédiatement le téléphone, contactai mon voisin — le lieutenant-colonel Zabeline, commandant temporaire du 8e régiment — et le félicitai pour la victoire. « Vous vous moquez de moi », répondit Zabeline. « Mais je vois clairement vos tireurs sortir de Kemeli et avancer. » « Vous ne remarquez pas qu'ils n'ont plus de fusils et que beaucoup ont les mains levées ? Actuellement, une de mes compagnies s'est complètement rendue, a jeté ses fusils pendant l'attaque et est allée vers les Allemands. » Le commandant temporaire du 8e régiment était abattu. Je m'excusai, invoquant les meilleurs sentiments qui m'avaient guidé. Dans le 8e régiment, on regrettait beaucoup plus les fusils que les hommes, car ils étaient tellement proches des Allemands qu'on ne pouvait pas les récupérer.

Comment se forment les légendes ? De nombreuses discussions circulaient sur la raison de l'échec du 8e régiment. Le régiment évaluait ses pertes dans ce combat à 305 tués, 300 blessés et

164 disparus ; le nombre de ces derniers a ensuite été réduit selon les données du régiment. Le pourcentage élevé de tués stupéfiait l'imagination des fantassins. Le nombre considérable de morts était expliqué par la position supposée des Allemands sur le versant opposé. Cependant, l'examen de la carte ne confirme pas cela. Les Allemands n'auraient ouvert le feu, selon ces récits, qu'à 600 pas lorsque les tireurs du 8e régiment apparurent derrière une légère cambrure de la crête. Dans une configuration convexe du relief, le fantassin, en avançant sur une tranchée située sur la pente arrière, il expose d'abord sa tête aux balles, puis sa poitrine et son ventre ; ses jambes restent encore couvertes. L'assaillant est soumis aux mêmes transformations que celles que l'on observe pour un navire approchant derrière l'horizon, comme le racontent les géographes pour démontrer la rondeur de la Terre. C'est un exemple typique de l'anecdote militaire qui se formait autour d'un petit feu et qui, pendant de nombreux siècles, a nourri en grande partie l'histoire militaire. Elle reposait sur la préférence des fantassins pour les blessures par balles, en particulier les blessures par balles aux jambes, garantissant deux mois de repos dans le confort d'un hôpital arrière et un mois de congé dans leur patrie ; l'absence de ces blessures aux jambes expliquait le taux élevé de morts dans le 8e régiment, trois fois supérieur à la norme. De plus, la question du positionnement sur les pentes arrière devenait tactiquement à la mode.

Le rapport officiel du 8e régiment, qui a d'autres idées, n'est pas beaucoup plus proche de la vérité que cette légende. Le rapport fait état d'un terrible tir d'artillerie d'ouragan sur les compagnies du 8e régiment qui s'approchaient du village de Kemeli. Puis une plainte contre le 5e régiment, qui occupa tardivement la ville de deux hommes. Kemeli à droite ; Cela a permis aux Allemands de flanquer les compagnies du 8e régiment avec une mitrailleuse pendant un certain temps ; Mais surtout, bien sûr, ce sont les « Noirs blancs » – le 494e régiment, qui avance vers la gauche, qui sont à blâmer. Et ils sont de mauvaise humeur, et ils restent en arrière, et sont plus présents que les combats. L'échec indubitable du 8e régiment fut qu'à un moment critique, le commandant de la 7e compagnie fut tué, et le commandant de la 6e compagnie fut blessé, et il n'y avait pas d'autres officiers dans ces compagnies. S'ensuit une histoire sur la concentration des Allemands et leur ruée vers les baïonnettes. Dans le terrible dépôt de baïonnettes, la 6e compagnie aurait péri presque entièrement : seuls 6 fusiliers s'en sont échappés.

Ce rapport peut servir de bon matériau pour les parties d'apprentissage du combat à la baïonnette et pour l'éducation, l'armement et la préparation tactique de l'infanterie pour réaliser des attaques massives à la baïonnette. Mais je vais ajouter, en complément de mes souvenirs personnels, des documents sur cette attaque, conservés dans les archives.

Le sergent-major ordinaire du 494e régiment, Zmeïevski, rapportait que ses « compagnies ne se sont repliées qu'en voyant les Finlandais se rendre sous le feu des mitrailleuses et le feu frontal, et lors de leur contournement par les flancs ».

Le sergent-major Loskutov, commandant de la 5^e compagnie du 494^e régiment, a rapporté le 7 septembre sous le n° 115 : « À ce moment-là, sur notre flanc gauche, la 6^e compagnie du régiment finlandais avançaient. Les hommes de rang inférieur m'ont signalé que plusieurs Allemands se tenaient avec leurs fusils prêts et que les soldats de la 6^e compagnie finlandaise passaient derrière eux, sans armes. Cela nous a troublés. Comme l'ennemi était sur notre flanc gauche et que des tirs nourris de mitrailleuses et de fusils à balles explosives venaient de notre flanc droit et en face, j'ai décidé de battre en retraite ».

Ces témoins du 494e régiment étaient indéniablement sur place ; il est vrai que leurs dépositions sont données cinq jours plus tard, dans un rapport visant à répondre aux reproches des Finlandais de ne pas les avoir soutenus, et à justifier le repli des troupes sur les approches de Vilnius. Parmi les officiers survivants du 8e régiment, seul l'enseigne Kotov se trouvait sur les lieux, et il était parti avec la demi-compagnie de la 5e compagnie pour aider les 6e et 7e compagnies, mais apparemment il a été légèrement blessé au tout début du combat. Il subsiste une note écrite de manière illisible ; seule la signature appartient à Kotov ; nous reproduisons ici, en respectant l'orthographe, ce document écrit sous un feu de mitraille à courte distance : « 3e bt. Au commandant du bataillon numéro 40, forêt nord-ouest près de la maison patrimoniale, nous subissons de lourdes pertes, sous-enseigne Subotin gravement blessé. 9e demi-compagnie : 11 blessés, 1 tué. 5e

compagnie : 20 blessés, 10 tués. L'ennemi a cessé les traversées et nous tire fortement avec des fusils et des mitrailleuses. Les compagnies se sont retranchées. Je demande d'envoyer un remplaçant, la tête tourne terriblement, je ne comprends rien, commandant de la 5e compagnie, Kotov ».

Le commandant de bataillon du 8e régiment, le capitaine d'état-major Pechenov, auteur direct du rapport sur l'affrontement à la baïonnette, apparemment n'a pas personnellement observé la perte de ses compagnies, mais constate que sur 2,5 compagnies de son bataillon ayant participé à l'attaque, seules 56 baïonnettes sont sorties du combat.

Les rapports du 494e régiment, transmis par l'état-major de la 124e division, sont apparemment parvenus à l'état-major de la 2e division finlandaise. Nous présentons, en guise d'épilogue, la note suivante du chef d'état-major de la 2e division finlandaise, rédigée neuf jours plus tard : « 11 septembre 1915, 10 h 50 du matin, n° 190. Au commandant du 8e régiment de fusiliers finlandais. Le chef de division a ordonné de rendre compte des causes de la reddition de la 6e compagnie du régiment qui vous était confié le 2 septembre et de la situation dans laquelle cela s'est produit. » Cette demande fut oubliée parmi les sacrifices exigés par la percée de Svenciany et resta sans réponse.

Dans ces combats sur la position de Meishagol (29 août - 2 septembre), dans lesquels le 5e régiment fut initialement percé et devait ensuite rétablir sa position, il semblait que le 5e régiment subirait les pertes les plus importantes. En réalité, pour une perte totale au combat de la 2e division finlandaise de 20 officiers et 1 793 tireurs, seulement 217 tireurs appartenaient au 5e régiment, et tous les officiers étaient sains et saufs. Il est absolument clair que le 5e régiment, ouvrant le front, comptait principalement sur les « nègres blancs », c'est-à-dire toutes les renforts mis à la disposition de son commandant, un peu comme on se déplace à grands pas aux dépens des autres en sachant rester deux pas derrière sa place. Schilling ne pouvait maintenir sa popularité dans le régiment qu'en confiant habilement les tâches aux autres. Mais c'était déjà une décomposition. Le nombre de tireurs tués dans la division selon les documents était de 492, blessés 1 123, et disparus seulement 119 (en plus de 42 contusionnés et 17 laissés sur le champ de bataille). Il est incontestable que le nombre de pertes de prisonniers doit être augmenté d'une centaine et que le nombre de tués doit être réduit de la même manière. La division de la frontière a perdu 10 officiers et 1 896 hommes du rang. Les pertes de la 124e division — environ 1 250 hommes (principalement le 494e régiment — 756, et le 496e — 289). En tout, les pertes du Vè corps du Caucase ont dépassé 4 900 hommes ; ces pertes sont manifestement disproportionnées par rapport aux tâches secondaires qu'il tentait de résoudre, et s'expliquent par une mauvaise gestion d'en haut, le travail infantile de l'artillerie, l'égoïsme des 5e et 7e régiments, un mauvais entraînement au combat, notamment des soldats de la frontière qui restaient groupés lors de l'attaque. Les attaques inutiles sur le village de Kemeli furent définitivement arrêtées seulement le 4 septembre, simultanément avec le passage de la garde à la défense, suite à un rapport de reconnaissance aérienne sur le mouvement de grandes colonnes allemandes contre le Vè corps caucasien et le corps de la garde. À cet avertissement de l'aviation, le groupe d'Olobov doit son gain de cinq jours pour occuper tranquillement une position défensive et se préparer à la rencontre de l'attaque allemande.

Les pertes de certaines unités du Ve corps du Caucase ont entraîné une baisse relative de la capacité de combat. Le régiment le plus touché, le 8e régiment, a été immédiatement reconstitué par notre division avec les restes désarmés d'autres régiments, et nous avons réussi à obtenir des fusils depuis l'arrière pour armer le 8e régiment. L'équipe des désarmés, restée dans mon régiment plus de trois semaines, a reçu une formation supplémentaire, notamment sur le travail de tranchée, s'est familiarisée avec l'organisation sur le théâtre des opérations militaires, s'est disciplinée et était sans aucun doute mieux formée que les compagnies de renfort arrivant sur le théâtre des opérations ; il est vrai que la meilleure et la majeure partie de l'équipe des désarmés avait déjà été choisie pour le renforcement des pertes du 6e régiment ; les fusils des blessés et des tués étaient soigneusement collectés par les compagnies. C'est sans regret que je me suis séparé de mes 80 derniers désarmés le 4 septembre 1915, et il n'y en eut plus jusqu'à la fin de la guerre. À ce moment-là, le flux de compagnies de renfort a également cessé dans notre division ; les derniers n'ont recommencé à

arriver que fin septembre. La division est donc restée sans renforts pendant seulement trois à quatre semaines, mais cela suffit à la réduire à des dimensions très modestes.

Déjà le 4 septembre, le 6e régiment devait être remplacé par une division frontalière sur le secteur gauche de Meishagolskaya. Le remplacement ne pouvait se faire que de nuit, et la nuit même, les régiments frontaliers devaient effectuer une rotation de droite à gauche afin de rejoindre le secteur gauche à l'abri de la surveillance de la reconnaissance aérienne ennemie. Mais pour cela, il fallait déjà une certaine coordination de l'état-major de la division frontalière et une précision ainsi qu'une discipline de marche de la part des régiments. En fait, les troupes frontalières ne commencèrent à se rassembler à Levidany qu'après 5 heures le 4 septembre, lorsque l'aube était déjà levée, et j'ai donc reporté le remplacement à la nuit suivante afin d'éviter des pertes inutiles. En raison de cette négligence du commandement frontalier, mon régiment entra en réserve sur le secteur moyen un jour plus tard que prévu par les états-majors supérieurs. Si l'offensive allemande avait eu lieu quatre jours plus tôt, cela aurait pu avoir des conséquences tactiques très désagréables.

Le 7 septembre au soir, le 6e régiment a pris en charge la section moyenne, remplaçant les 5e et 8e régiments. Les positions de Kemeli avaient été perdues le 29 août ; depuis déjà 8 jours, nos unités se trouvaient sur la section moyenne à peu près dans la position que j'ai reprise ; mais quels étaient ces tranchées ! Beaucoup avaient été creusées, mais pas profondément, de manière désordonnée et incohérente, comme si des sangliers sauvages y paissaient ; chaque peloton s'installait où il voulait, de manière amateur ; dans l'agencement des tranchées régnait une anarchie totale, l'absence de toute méthode et le manque de sollicitude des commandants de régiments et de bataillons. Les 5e et 8e régiments étaient déjà tellement découragés après leur échec près de s. Kemeli qu'ils n'étaient capables de se placer que dans un système de tranchées préparé à l'avance et non pensé par eux ; les compagnies étaient livrées à elles-mêmes et ne pouvaient s'occuper que de creuser pour elles-mêmes, et non de renforcer la position.

Malheureusement, je n'ai pas pu apporter de mentions valables sur les améliorations. Le régiment est resté sur ce secteur seulement une journée et a été relevé dans la nuit du 8 au 9 septembre par la brigade de fusiliers de la garde. Et une journée est une période insuffisante même pour que le commandant du régiment se familiarise pleinement avec son secteur ; il n'y avait pas de voies de communication, il était impossible de s'y retrouver la nuit, et le jour, sous un feu intense, il fallait progresser à travers les buissons en contournant. Déployer les unités sur une position pour moins d'une semaine est inutile ; l'énergie n'est dépensée que pour le relèvement et la prise de connaissance. Pour toutes les fautes des 5e et 8e régiments, ce sont les fusiliers de la garde qui ont dû payer, attaqués dès qu'ils prenaient possession du chaos désorganisé des tranchées.

Dans la nuit du 9 septembre, la 2e division finlandaise se préparait à entrer en réserve du groupe Olobov. J'ai dû me promener plusieurs fois à travers l'arrière-garde de la garde. Cette dernière, en tant que représentante d'une grande capacité de combat, jouissait d'un respect considérable dans l'armée. Cependant, j'ai dû observer la garde dans ses moments les plus tristes, à l'époque de son épuisement maximal, lorsque les unités de la garde ne pouvaient guère rivaliser avec le 6e régiment finlandais. Ma première rencontre : une foule en manteaux gris passe devant moi, sans armes, en partie chaussée de souliers de paille, appuyée sur des béquilles, les pieds enveloppés de chiffons, tous pataugent dans la boue, l'air misérable. « Qui sont ces clochards ? » « L'équipe des pieds nus du 4e régiment de fusiliers de la Garde impériale, Excellence », répond habilement le sous-officier, chef de la bande. De ce régiment, stationné non loin de là, une douzaine de déserteurs sont venus me trouver : d'anciens fusiliers du 6e régiment finlandais, blessés au combat, soignés dans les hôpitaux de Saint-Pétersbourg et affectés en renfort au 4e régiment de fusiliers de la Garde. Mais ils sont attachés à leur 6e régiment ; chez les gardes, ils sont étrangers, l'ordre qui y règne ne leur convient pas, ils sont attirés par leur régiment d'origine, où ils continueront volontiers à combattre les Allemands, et où une récompense les attend peut-être pour leurs sacrifices. Après un instant d'hésitation, je transgresse la loi, les salue chaleureusement et les réintègre dans leurs anciennes compagnies. Le lendemain, je reçois un message de mon ami de la guerre contre le Japon, le colonel Skalon, commandant du 4e régiment de fusiliers de la Garde. Douze fusiliers l'ont déserté ; ils avaient tous servi auparavant dans le 6e régiment finlandais et,

apparemment, se trouvant à proximité, ils l'ont rejoint. Il comprend et apprécie l'attachement à une unité, à son drapeau et à ses traditions, et ne s'y oppose pas, d'autant plus qu'il a des remplaçants. Mais ils ont emporté douze fusils, dont il manque cruellement. Il me demande de les lui rendre. J'accède volontiers à sa requête, et l'affaire se termine à l'amiable.

Un épisode suivant peut donner une idée des mœurs de l'état-major de la garde pendant la période de déclin. Le 9 septembre, les Allemands s'étaient considérablement renforcés. Au lieu de la cavalerie expédiée, une infanterie de première classe avec une artillerie lourde s'était déployée devant le front de la garde. Des attaques ont commencé sur tout le front du groupe Olosov. La 77e division de réserve allemande, renforcée par un régiment de Landsturm, a commencé à envelopper la garde à droite : le 9 septembre, elle a pris Shirvintsy, et le 12 septembre, elle avait déjà fortement repoussé la 2e division de la garde près de Glintchishki. Le 10 septembre, mon régiment s'est déplacé sur l'extrême flanc gauche, où une attaque contre la division frontalière se déployait lentement et où une percée aurait facilement pu se produire. Le 11 septembre au soir, le régiment a été ramené au centre et, avant l'aube du 12 septembre, mis en réserve du corps de la garde et envoyé à Hartiniski, où il s'est installé pour se reposer. Sur le front, les combats faisaient rage et des rumeurs inquiétantes circulaient : la 1re division de la garde avait souffert la veille, maintenant on s'inquiétait pour la 2e division de la garde. J'ai reçu l'ordre suivant : « 12/IX 1915 à 17 h 20. Au commandant du 6e régiment finlandais, n° 1246 du château de Kovshadoly. Conformément à l'ordre de l'intérim du commandant du corps de la garde, qui a attribué votre régiment à ma disposition, je vous ordonne de suivre rapidement avec votre régiment au château de Kovshadoly, où vous recevrez des instructions sur la suite à donner. Il est possible que votre régiment doive combattre dès aujourd'hui. L'intérim du commandant de la 2e division d'infanterie de la garde, général-major Teplov ».

J'ai immédiatement levé le régiment et l'ai dirigé vers Kovshadoly. Un rapport concernant ma présence a été envoyé au commandant du corps de la garde, dans la réserve duquel je me trouvais, à 17 heures 40 minutes ; il est évident que les horloges de Teplov étaient un peu en avance par rapport à la mienne, car sinon il serait difficile de croire qu'il n'a fallu que 20 minutes pour me transmettre l'ordre et lever le régiment. Je vérifiais quotidiennement ma montre par téléphone.

D'après le ton de l'ordre, il me semblait qu'il s'agissait d'un « cas d'urgence », qu'une catastrophe menaçait la 2e division de garde ; ayant laissé le régiment avancer tranquillement de 3 km, la distance qui le séparait de la gare de Kovshadoly, je sautai en avant au galop avec mon adjudant pour gagner du temps afin de m'orienter et de prendre une décision énergique. L'état-major de la 2e division de garde était abattu ; la cavalerie couvrant le flanc droit de la division ne résistait pas à la pression des Allemands ; une catastrophe n'était assurément pas encore survenue ; on pouvait même douter du sérieux de l'offensive allemande ; la veille, il y avait eu un combat intense et une partie du front avait reculé de quelques centaines de pas ; la division avait épuisé toutes ses réserves ; le découragé état-major de la division décida de s'approprier le 6e régiment finlandais pour plus de sécurité, à partir des réserves du corps de garde, et dès le matin, anticipant le cours des événements, envoya une série de rapports inquiétants. Ayant appris que le 6e régiment allait bientôt arriver et connaissant sa bonne réputation, l'état-major de la 2e division de garde se réconforta et demanda à disposer le régiment tout près de l'état-major : les compagnies bivouaquant dans le parc, les officiers dans la partie de la vaste maison de maître où se trouvait l'état-major de la division. J'eus l'impression que l'état-major de la division craignait les pièces sombres et ne croyait absolument pas en ses régiments épuisés.

Mais la question de l'emplacement du régiment était secondaire pour moi ; nous étions venus ici pour combattre, et ce qui m'intéressait principalement, c'était la situation sur le front. Teplov était dans l'ignorance, ce qui ne m'a pas surpris, mais il avait un bon adjoint au poste de chef d'état-major, le jeune et capable officier d'état-major général Kouznetsov, dont j'avais observé le premier engagement au combat en 1904, alors qu'il était encore très jeune mais prometteur en tant qu'artilleur. Lui aussi n'était pas bien informé des événements. Toute la formation de combat, à laquelle toute la division avait été déployée, était dirigée par le commandant par intérim de la brigade, le général-major Galfter ; c'était lui qui dirigeait réellement le combat ; si je veux être prêt

à toute éventualité et obtenir des informations précises, seul Galfter peut me les fournir. Mais il se trouve loin devant, à 500 pas des lignes, dans un abri au milieu des troupes, et il n'est pas facile d'atteindre ce commandant de combat sous le feu...

Mais si un général-major peut diriger une division sous le nez des Allemands, en étant assis dans un pauvre abri, pourquoi le colonel Svetchine ne pourrait-il pas apparaître là ? Il n'y a pas besoin de guides — pour aller à Galfter, on prend directement depuis l'état-major de la division un fil en parfait état.

J'avais laissé l'adjudant s'occuper de disposer le régiment dans le manoir de Kovchadoly ; l'état-major de la division se préparait à l'accueillir avec joie ; moi, avec un ordonnance, j'ai galopé le long du fil vers le nord — apparemment à travers le hameau de Podberezye. Après avoir parcouru environ 3 km à un rythme rapide, je suis arrivé dans un grand village fortement détruit par l'artillerie et abandonné par ses habitants. Mon fil m'a conduit à deux minuscules abris. L'un d'eux présentait un triste spectacle : les grosses poutres qui le couvraient avaient été brisées et déplacées par l'impact d'un obus de haubette : il était vide ; l'autre petit abri était intact et abritait une station de contrôle — deux téléphonistes. « Où est le général-major Galfter ? » « Suivez ce fil, il va directement vers lui. » J'étais surpris : le fil me ramenait presque sur le même chemin que j'avais parcouru ; je suis allé suivre le fil, mais pour une raison quelconque j'étais attaché à mon cheval et je trottais calmement. Après 20 minutes, le même magnifique manoir de Kovchadoly s'est dressé devant moi, mais le fil tournait vers l'autre extrémité du parc et se terminait dans une petite cabane de jardinier. Un mélange de rire et de tristesse m'a envahi lorsque je suis entré dans la maisonnette du jardinier, me suis présenté au général-major Galfter qui s'y trouvait et lui ai demandé de m'indiquer le chemin ; bien sûr, Galfter ne s'y connaissait guère plus sur la situation au front que l'état-major de la division qui s'était fié à lui ; je lui ai expliqué que l'état-major de la division le croyait par erreur dans un autre village, d'où ils m'avaient envoyé. Galfter a rougi, mais m'a répliqué : « Ce n'est pas cette maison le village ? » « Non. » « Alors je me suis trompé. » Il n'y avait pas lieu de discuter ; je me suis incliné ; de retour à l'état-major de la division, où l'on m'a attribué un bureau somptueux, j'ai néanmoins déclaré que je n'osais m'en servir, puisque l'état-major de la division gardait son commandant de brigade à seulement 200 pas, dans une misérable cabane de jardinier. L'état-major de la division était embarrassé et stupéfait. Il est surprenant qu'avec une telle direction, les régiments de la garde se soient battus relativement bien ; la cohésion des unités et le dressage au combat faisaient la différence.

La haute direction comptait dans la nuit du 12 au 13 septembre que la 2e division de la garde, qui ne se trouvait pas dans une situation catastrophique, renforcée par le 6e régiment finlandais, passerait à l'attaque. Kuznetsov m'a convoqué à une réunion et m'a expliqué que les régiments de la garde, qui étaient déjà engagés depuis plus de deux semaines (depuis le 30 août) dans un combat quasi continu, étaient absolument incapables de lancer une offensive, mais que mon régiment avait fait une excellente impression sur tous au quartier général de la division et pouvait, si je le souhaitais, porter un coup court aux Allemands sur leur secteur. J'ai répondu que j'étais prêt à exécuter tout ordre raisonnable, mais que je n'avais en aucun cas le désir de passer à l'offensive maintenant. Des jours difficiles nous attendaient, et la capacité de combat du 6e régiment serait encore très utile. À quoi servirait-il de progresser aujourd'hui au prix de terribles sacrifices pour un kilomètre en avant, pour devoir dès demain se replier ? Kuznetsov était entièrement d'accord avec moi. À droite de la garde, il est vrai, se trouvait le III corps sibérien aux abords de Vilna, mais au-delà, à part la cavalerie déjà presque épuisée, il n'y avait personne ; et sur un large front, les Allemands avançaient là, coupant la voie ferrée de Varsovie. Effectivement, le 13 septembre, les Allemands occupaient Sventsyany, et le 14 septembre ils approchaient de Smorgon, loin derrière nos lignes.

Après être resté un jour sans activité à Kovshadoly, dans la nuit du 14 septembre, le 6e régiment reprit la route en direction de l'autoroute, vers la région du manoir de Povidaki, où les tireurs de la garde tenaient à peine. Mais le développement des événements a entraîné notre division sur l'aile droite extrême de la position de Meishagol.

À la mi-août 1915, à la période à laquelle commence notre récit, le fossé entre la 10e et la 5e armée (Vishinty-Kaunas) atteignait 125 km. Pendant un mois à partir de ce moment, le commandement russe a travaillé avec persévérance pour combler cet écart, transférant toutes les réserves disponibles aux 10e et 5e armées. Pendant ce temps, l'aile droite de la 5e armée est devenue la 12e armée indépendante, tandis que la 10e armée a déployé sur la rive droite de la Viliya 3 corps (V Caucase, garde, III Sibérien), soit un total de 9 divisions d'infanterie (Frontière, 124e, 2e Finlandaise, 4e Finlandaise, brigade de fusiliers de la Garde, 1re et 2e divisions de la Garde, 7e et 8e divisions sibériennes); mais comme la 5e armée, sous les coups de l'armée allemande de la Niemen, continuait à être assiégée, le 14 septembre, l'écart entre la 5e et la 10e armée ne s'était réduit qu'à 95 km, en se déplaçant seulement vers l'est ; en effet, le flanc gauche de la 5e armée se trouvait à seulement 30 km de Dvinsk, sur les positions à l'ouest de Novo-Aleksandrovka, et m. Soloki 1 avait été occupée le 14 septembre par une division de cavalerie bavaroise, qui se dirigeait vers Vidzy (occupée par elle le 17 septembre); c'était un flanc de percée ; l'autre flanc de percée était constitué par l'extrémité du flanc droit de la position de Meishagol sur la rivière Viliya au-dessus de Vilna, à 2 km du village de Tartak. Le développement des opérations sur le front des 5e et 10e armées n'a pas permis à notre haut commandement, malgré tous ses efforts tardifs, de corriger cette erreur de déploiement de nos forces à l'été 1915 pendant ce mois, et dans le fossé de 95 km entre les armées se trouvait uniquement la cavalerie épuisée de Kaznakov et Tyulin. Brisant le front de notre cavalerie, les Allemands ont lancé 5 divisions de cavalerie en avant, qui se sont précipitées, rencontrant presque aucune résistance.

Je vois deux erreurs opérationnelles dans le commandement russe qui ont facilité la percée des Allemands. La première erreur est l'orientation de la 10e armée, envoyant librement le IIIe corps sibérien au nord de Vilna pour allonger le flanc droit de la garde, nettement enveloppé par les Allemands, lorsque ces derniers avaient déjà pris Gedroitsy (le 10 septembre). Ce déploiement tardif de soutien depuis le centre ne pouvait conduire le IIIe corps sibérien qu'à se retrouver lui-même encerclé et à ne pas trouver d'utilisation utile. Il aurait été incomparablement plus approprié, d'un point de vue opérationnel, d'avancer le IIIe corps sibérien par un retrait progressif — et plus nous avions de retard, plus ce retrait était nécessaire. Il est probable qu'à la soirée du 12 septembre il y avait la possibilité de déployer le IIIe Corps sibérien sur la rivière Zhemyane et d'y retenir le Ier Corps d'armée allemand, ce qui aurait définitivement privé les divisions de cavalerie allemandes qui s'étaient frayé un chemin jusqu'à Vileika et Smorgon de l'appui de l'infanterie. La deuxième erreur fut de placer la masse principale de cavalerie (jusqu'à 5 divisions de cavalerie russes) de Kaznakov de l'armée 5 sous commandement, ce qui causa son recul sous les attaques de l'infanterie et de la cavalerie allemandes, à travers Kukunishki vers la région du lac Drisvyaty. L'encerclément par percée menaçait non pas la 5e, mais la 10e armée ; Kaznakov, qui servait les intérêts de la 10e armée depuis le 24 août, aurait dû être rattaché à cette dernière de manière organisationnelle. Dans ce cas, sous le coup allemand, Kaznakov aurait reculé non vers le lac Drisvyaty, où il ne faisait que couvrir un vide, mais en direction de Molodechno, où passent les artères vitales de tout le front occidental. Cette tâche incomba aux régiments cosaques faibles et fortement éprouvés par les efforts de combat de Tyulin ; ce dernier fut facilement repoussé par les Allemands derrière la rivière Viliya. Avec une direction opérationnelle correcte, nous aurions eu la possibilité de faire face à la percée avec dix divisions de cavalerie (Kaznakov, Tyulin, Oranovsky), soutenues par deux divisions d'infanterie du IIIe Corps sibérien, et de conserver Vilna. En même temps, il ne faut pas nier à notre haut commandement une certaine prévoyance, comme on le voit dans la tâche donnée par Alekseyev le 10 septembre, le deuxième jour de l'offensive allemande, au Front occidental 1 : « créer un groupe spécial de corps dans la région d'Oshmyany-Lida, en retirant du front et de l'état-major de la 2e armée, car ce groupe peut recevoir une mission autonome ». Cette 2e armée (de réserve), formée à temps, sauva la 10e armée de l'encerclément.

Le centre des événements se déplaçait clairement vers l'est de Vilnius. Le 14 septembre, le corps de cavalerie d'Oranowski, envoyé depuis la Pologne pour renforcer notre cavalerie dans la région de Święciany, n'était encore qu'à proximité des passages sur la Haute Vilia près des localités de Bystrzyca et de Michałiszki, au nord et à l'est de Vorniany, où se trouvait le quartier général du

corps de cavalerie ; les passages étaient occupés par les Allemands. Le 16 septembre, le corps de cavalerie d'Oranowski avait déjà été repoussé sur le front Vorniany—Gervyat et résistait de toutes ses forces. À 20 km devant lui, le long de la rive ouest du lac Svir, on observa le mouvement de grandes colonnes d'infanterie allemande en direction de Zhodzishki (75e et 115e divisions d'infanterie, destinées à soutenir la cavalerie ayant percé jusqu'à la région de Molodechno). Le commandement de la 10e armée décida de passer des mesures à demi-mesures à des actions énergiques et d'envoyer vers l'est de Vilnius, pour frapper sur le flanc le groupe de Flügge (commandant du IIe corps, comprenant les IIe et Ve corps d'armée, le IIIe corps sibérien et la 3e division de la garde) se frayant un chemin parmi les Allemands. Oranowski et les unités de cavalerie de Tyulin, repliées sur la Vilia, devaient couvrir ce déploiement frénétique.

Indépendamment de cela, le Front occidental, formant sur la ligne Ashmyany—Molodechno la nouvelle 2e armée, devait la diriger en offensive dans l'intervalle entre les 5e et 10e armées. À cette fin, il a été possible de retarder et de renforcer les troupes envoyées au sein du Front du Nord, mais avec prudence, car la 5e armée tenait la position avancée de Dvina sur le fil du rasoir. L'engagement au combat des premiers corps de la 2e armée (l'arrivée des premières unités le 16 septembre) pouvait être attendu pour le 19 septembre. Jusqu'à cette date, l'arrière de la 10e armée était en lambeaux. La cavalerie allemande avait détruit à plusieurs endroits les voies ferrées Vilna—Molodechno et Molodechno—Polotsk, attaquait les convois et envoyait des reconnaissances audacieuses plusieurs étapes en avant. Les trains sur le tronçon Soly—Smargon étaient déjà bombardés par l'artillerie le 15 septembre, et la circulation ferroviaire y avait cessé ; dans la soirée, Soly et Smargon étaient occupées par les Allemands. Le besoin de troupes pour la défense des gares, des centres administratifs, des installations et des convois était si important que le 16 septembre, le chef d'état-major Flug, le colonel Semenov, demanda à l'état-major de la 10e armée d'envoyer au moins une compagnie pour soutenir Oshmyany, afin d'envoyer quelque chose à Zhuprany, occupé par les Allemands, d'où ces derniers contrôlaient presque toutes les voies de repli des convois de la 10e armée. Nous rapportons la réponse donnée par télégraphe par l'officier de service de l'état-major de l'armée : « Monsieur le colonel, à Oshmyany se trouve une compagnie du bataillon de ponts du capitaine de l'état-major Beyu, avide de combat. Le chef d'état-major a autorisé son utilisation et votre envoi à Zhuprany selon vos instructions ». En effet, la situation dans l'arrière de la 10e armée justifiait l'introduction des pontonniers au combat aux côtés de l'infanterie, non expérimentée dans la technique des ponts.

Cependant, tous les chefs de la 10e armée durant ces jours critiques ne comprenaient pas la nécessité d'une mobilisation extrême des forces. Ainsi, la 4^e division finlandaise, invoquant une perte de capacité de combat, demandait à être mise en réserve. Cette division se trouvait au combat sur le flanc gauche de la position de Meisha, où notre front, à la suite de combats de plusieurs jours, avait déjà assiégié le secteur de Pauzheli—Medvedzishki—Levidany—Elnokumpe, d'où le 6^e régiment finlandais avait lancé une attaque le 30 août au soir. Voici la lamentation de la 4^e division finlandaise : « 15 septembre, 21 heures. Sur le secteur droit, une partie du 16^e régiment finlandais est passée quatre fois en contre-attaque pour récupérer ses tranchées entre Medvedzishki et Levidany, mais ces contre-attaques ont échoué, et les compagnies occupent le front Pauzheli—Medvedzishki inclus, puis le long de la lisière de la forêt au sud de Medvedzishki, jusqu'à la route Levidany—Brinkishki, 6 à 7 compagnies et les restes du 15^e régiment finlandais, mais il n'a pas encore été possible de combler les flancs des 15^e et 16^e régiments finlandais ; aucune information sur la majeure partie du 15^e régiment, occupant les tranchées de Levidany à la cote 82,3, n'est disponible auprès du commandant du régiment ; aucun rapport du bataillon du 7^e régiment finlandais (assigné au soutien par notre division.—A. S.), envoyé sur le front z. Ruzunishki—z. Purvishki pour attaquer la cote 82,3, n'est parvenu. Les gardes-frontières occupant la position plus à gauche se sont retirés, exposant le flanc ; la division ne comptait déjà hier plus que trois bataillons et demi, et seulement un quart a été réapprovisionné le 11 septembre avec des effectifs récemment arrivés, non entraînés et n'ayant pas eu le temps de suivre une formation au sein des régiments ; de plus, depuis le 20 août, journée de l'arrivée du front sud-ouest, la 4^e division finlandaise est engagée dans des combats continus, l'épuisement des troupes ayant atteint ses limites extrêmes. » Le chef

d'état-major du V corps du Caucase a transmis cette lamentation au chef d'état-major de la 10^e armée avec la note que, malgré ce qui était exposé, le commandant du corps avait ordonné d'attaquer et de rétablir la situation. Le commandement de la 10^e armée n'a pas tenu compte de la plainte de la 4^e division finlandaise. Sa réponse était la suivante : « Au général Istomin. 1374. Le commandant de l'armée attire votre attention sur le fait que les nouvelles recrues peu entraînées sont également intégrées dans d'autres unités, et qu'il ne peut y avoir de causes particulières d'épuisement chez les Finlandais ; tous se battent avec intensité, certes pas moins que la 4^e division finlandaise, qui a déjà montré à plusieurs reprises sa faible résistance. Il est nécessaire de mettre les unités en ordre et de prêter attention aux chefs ; les soldats sont tous les mêmes, non seulement chez nous mais aussi chez l'ennemi ; tout dépend donc des chefs, de leur fermeté, de leur énergie et de leur vivacité... (chef d'état-major de la 10^e armée). » Et le commandant du corps ainsi que le chef d'état-major de l'armée répondaient certes de manière inexacte, mais avec fermeté ; il n'était pas souhaitable de lancer à l'attaque des soldats désireux de se rendre, mais ces contre-attaques étaient en grande partie effectuées seulement sur le papier.

La première tâche consistait à libérer le III^e corps sibérien pour des opérations dans la zone de percée ; il était important de ne pas laisser les Allemands atteindre au moins la rive gauche de la Haute Viliya, afin de préserver au moins une étroite bande pour la retraite depuis Vilna. La 7^e division sibérienne se trouvait déjà derrière la Viliya le 15 septembre et s'étendait jusqu'à la région de Bystritsa. Dans la nuit du 16 septembre, la 2^e division finlandaise reçut l'ordre de remplacer la 8^e division sibérienne sur le secteur droit de la position de Meishagol, entre le lac Zhelosy et la rivière Viliya, sur une longueur d'environ 8 km.

Après l'affectation du 7^e régiment pour porter assistance à la 4^e division finlandaise, la 2^e division finlandaise ne disposait pour remplacer la 8^e division sibérienne (16 bataillons forts) que de 3 régiments (9 bataillons) et au lieu de 7 batteries, seulement 2 batteries (la batterie de montagne avait été détachée) avec un nombre incomplet de canons. Le secteur central de la position de Meishagol était occupé par la garde en retraite. Les trois régiments de notre division ont été affectés au combat ; mon régiment a reçu la moitié la plus exposée, avancée, du secteur divisionnaire, contigu à la Vila (de la rivière au ruisseau Zhelosa) ; l'autre moitié a été partagée entre les régiments épuisés n° 5 et n° 8. Il n'y avait rien dans la réserve divisionnaire ; toutefois, 1 bataillon du 32^e régiment sibérien a été retenu sur cette rive de la Vila et se trouvait dans la réserve du corps du corps de garde, dont notre division faisait partie.

Bien sûr, la faiblesse de notre artillerie sautait aux yeux — une dizaine de canons pour un front sérieusement menacé de 8 km ; à côté, dans la garde, il y avait une relative abondance de batteries ; puisque notre division faisait partie du secteur du corps de garde, l'état-major de la division a donc soumis une demande pour nous renforcer d'une batterie de la garde, au moins en échange de celle qui nous avait été prise dans la section de la batterie de montagne (qui est restée dans la division frontalière consolidée). Le chef d'état-major du corps de garde nous avait déjà promis, au milieu de la bataille, d'envoyer une batterie légère de la 2^e brigade d'artillerie de la garde (le 3 septembre, à 14 heures, n° L 80), mais à condition qu'elle soit déployée sur des positions à l'ouest de la ligne Belozerishki—Poschili, c'est-à-dire à moins de 1,5 km de la ligne de démarcation avec les 2^e divisions de la garde ; apparemment, la garde ne faisait pas totalement confiance à ses batteries vis-à-vis des voisins. Mais, en fin de compte, même cette batterie promise ne daigna pas venir à nous. On nous laissait nous débrouiller, comme nous pouvions, aux yeux la garde, apparemment ne pas être considérés comme des ennemis, mais nous n'étions pas non plus des leurs.

À 20 heures le soir du 15 septembre, il faisait déjà nuit lorsque le 5^e, le 6^e et le 8^e régiments sous mon commandement quittèrent la région de la ferme de Povidaki, dans la localité de Resha, vers la ville du manoir Chervonny Dvor, d'où ils ont commencé à se disperser vers leurs secteurs. L'état-major de la division n'a pas tenté d'accompagner la division pendant la marche nocturne, ce pour quoi il suffisait bien du commandant supérieur du régiment. Le commandant du 5^e régiment, Schilling, invoquant une interdiction de congés, s'est déclaré malade et a été évacué. Son exemple a trouvé de nombreux imitateurs dans l'état-major supérieur de la 10^e armée, et à la fin, les divisions et les états-majors de divisions, en partie les régiments, étaient presque entièrement dirigés par des

officiers remplissant temporairement les fonctions. Le commandant du régiment suivant après Schilling, Marushevsky du 7e régiment, se trouvait au département. L'état-major de la division a passé la nuit au manoir près de Resha, et le matin du 11 septembre il a déménagé à la ville du manoir Vilanova, où il a remplacé l'état-major de la 8e division d'infanterie siberienne. Cette méthode de gestion permettait à l'état-major de division de se concentrer sur son travail de bureau, et avec l'expérience des régiments dans la réalisation des marches, elle était tout à fait appropriée. Cependant, il aurait fallu une surveillance constante pour les unités plus faibles.

À 2 h 30, le 6e régiment est arrivé dans la ville de Luibovo, où nous avons été accueillis par les guides du 30e régiment sibérien que je devais remplacer. Mon état-major de régiment a suivi le guide jusqu'à l'état-major du 30e régiment sibérien, situé dans le village de Tartak, sur les rives de la Vilia. Le 30e régiment comptait 16 compagnies, alors que je n'en avais que 12 ; en première ligne, les Sibériens avaient 8 compagnies — mes 8 compagnies devaient automatiquement les remplacer ; dans les réserves de bataillon et de régiment, il me restait seulement 4 compagnies au lieu des 8 compagnies des Sibériens. Les deux régiments étaient très expérimentés, et les Sibériens devaient se presser de traverser l'autre rive de la Vilia pour éviter une percée.

Le remplacement de mon régiment s'est terminé à 4 h 20 du matin. La relève sur le front d'un secteur de 4 kilomètres de mes compagnies, la prise de positions et les explications avec les commandants de compagnies sibériennes, ainsi que le rassemblement des tireurs sibériens au quartier général du régiment, situé à 2,5 km en arrière, n'ont pris qu'1 h 50 min. Les unités relevées traversaient immédiatement la Vilia par le pont situé près du village de Tartak. À 5 h du matin, toute la 8e division siberienne avait été relevée, et à 5 h 30 elle s'était déjà complètement retirée derrière la rivière Vilia. Ces données, sans aucun doute record, sont tirées des documents de la 8e division sibérienne. Le remplacement, dans ce cas, ne ressemblait en rien au remplacement qui a duré deux jours du 6e régiment par les gardes-frontières les 4 et 5 septembre. Certes, les Sibériens se sont particulièrement dépêchés, parce que la veille au soir, ils avaient observé, devant leur secteur, le déploiement d'une forte artillerie allemande et les dernières préparations à l'attaque ; ils craignaient d'être surpris à l'aube par une tempête de tirs d'artillerie et étaient plutôt soucieux de transférer la responsabilité du secteur et de s'en extraire rapidement. Cet objectif était tout à fait honorable, car ils se dirigeaient vers une mission opérationnelle particulièrement importante. Les Sibériens nous ont aimablement informés que de nombreuses batteries allemandes avaient été ajustées depuis la veille au soir et qu'un difficile test nous attendait dès le matin.

Le combat le matin après le changement de garde est le plus grand désagrément. Dans la nuit sombre et profonde, pendant la relève, il est impossible de montrer la moindre individualité ; il faut agir à l'aveugle, dans un environnement complètement inconnu, en copiant servilement la disposition de son prédécesseur, même si celle-ci est pleine d'erreurs et diffère complètement de nos propres idées tactiques. S'il a plus de compagnies que nous, il faut simplement diviser les nôtres en parts égales et se disperser docilement derrière les guides. Les commandants de compagnie et de bataillon s'installent dans les abris de leurs prédécesseurs, les opérateurs téléphoniques tirent les lignes le long des câbles existants, les mitrailleuses sont positionnées sur des plateformes préparées, même si elles sont tout à fait désavantageuses. Ce n'est qu'avec les premiers rayons de soleil que l'on peut commencer à comprendre et à étudier le terrain, ses approches, savoir qui est notre voisin, où se trouvent les autorités, et commencer à adapter la position. La défense d'une position fortifiée est une affaire complexe ; il faut se familiariser avec les conditions de défense déjà dans le contexte du combat. Notre système de tir, ou la mitrailleuse voisine qui peut vous soutenir, ne peut être connu que lorsque l'ennemi est déjà sur vous. Des plans précis et bien organisés, reproduits pour chaque commandant de compagnie, pourraient apporter une certaine aide. Mais avec notre paresse russe, il n'y en avait jamais ; au mieux, un commandant de régiment recevait une section avec une disposition schématique des compagnies. Et la reconnaissance de sa propre position, lorsque l'ennemi a déjà ouvert un feu massif, devient presque impossible.

Depuis le 2 septembre déjà, pendant deux semaines, l'approvisionnement dans la 10e armée était perturbé ; les troupes continuaient à affluer au sein de l'armée, mais le ravitaillement en pain au niveau de l'armée n'avait pas avancé ; notre division ne recevait pas de pain de l'armée pendant des

semaines entières, probablement en raison de la proximité de la garde, à laquelle on accordait plus d'importance ; la division devait se contenter de son propre ravitaillement en pain, mais à peine. Désormais, la situation de l'approvisionnement devait encore se compliquer, car le 15 septembre, l'état-major de l'armée, pour s'accorder plus de liberté de manœuvre, ordonna d'envoyer non seulement tous les convois divisionnaires, mais aussi les convois de régiments du IIe type au-delà de la rivière Berezina (un affluent du Niémen), c'est-à-dire au-delà de Molodechno ; les convois du IIe type étaient séparés de leurs régiments pendant quatre étapes de marche ; toutes les normes de tactique et d'art opérationnel étaient annulées en raison de la situation catastrophique qui touchait la 10e armée. Mais l'ordre de l'état-major concernant le retrait des convois coïncida avec l'apparition des Allemands sur le secteur Paloschi—Žuirany—Soly—Smargon ; les convois s'amoncelèrent en un nombre incroyable dans la région de Lavarishki—Paloschi, c'est-à-dire exactement dans la zone où les corps d'attaque de Flug devaient se déployer, et se déplaçaient là-bas, sous l'influence des rumeurs sur les Allemands, dans les directions les plus diverses, encombrant les routes nécessaires à la manœuvre des troupes. Poussé à bout, le général Flug émit le 16 septembre un ordre héroïque — à tous les convois de sa zone de retirer les chariots des routes et de rester à l'endroit qu'ils occupaient. Dans le futur, des jours de famine totale, sans sel, nous attendaient. Pour l'instant, il restait du sel, et les Sibériens avaient laissé dans leurs tranchées de nombreuses carcasses de viande en cadeau à nos soldats. Apparemment, chez les Sibériens, chaque compagnie réquisitionnait le bétail gratuitement et en quantité illimitée, mais en contrepartie leur discipline en souffrait. Aux heures précédant l'aube, mes tireurs se mirent à préparer la viande qu'ils avaient reçue, que les Sibériens ne comptaient pas emporter — le bétail se promenait partout.

Le matin du 16 septembre, les Allemands, prévoyant que notre résistance sur la position couvrant Vilnius faiblissait et que nos réserves étaient envoyées à l'est pour contrer une percée, commencèrent un intense bombardement de toute la position de Meishagol et menèrent ensuite trois attaques — contre la 2e division finlandaise à l'est, au centre contre le régiment d'Izmailov, où ils réussirent à obtenir une petite percée, et sur le flanc gauche — contre des unités du Vè Corps du Caucase, qui reculèrent légèrement. La haute hiérarchie allemande était mécontente des succès très limités que les divisions allemandes, attaquant dans la direction de Vilnius sous la direction générale du XXIe corps, avaient pu obtenir jusqu'à présent. Déjà le 12 septembre, Ludendorff s'était adressé aux troupes en demandant un effort total, promettant que serait atteinte un objectif important ; à la suite du rapport du XXIe corps sur la résistance exceptionnellement forte rencontrée, Ludendorff émit l'exigence suivante — soit le XXIe corps percera jusqu'à Vilnius, soit il cédera la majeure partie de ses divisions au I Corps qui contourne. Le XXIe corps faisait désormais sa dernière tentative pour percer le front russe, qui bloquait directement la route vers Vilnius. Ce jour-là, parmi toutes les troupes subordonnées à Hindenburg, son appel était proclamé, exigeant un effort nouveau et extrême.

Sortant de ma cabane le matin, j'ai aperçu devant le front de mon régiment, à une distance étonnamment proche, deux ballons captifs en spirale. Ils scrutaient profondément et attentivement le terrain à l'arrière du régiment et ajustaient le tir de leurs batteries. Les Allemands ne se doutaient pas de tirer sur le village de Tartak lui-même, mais il suffisait de passer à cheval par un pré situé à l'ouest de Tartak pour être accueilli par trois ou quatre salves d'artillerie de quatre grenades chacune. J'ai traversé ce pré sous ce salut trois fois, naturellement au bon galop ; chaque rapport devait me parvenir sous ce feu. J'ai décidé que les deux compagnies de la réserve du régiment postées près de Tartak étaient mal situées, et j'ai ordonné à chacune de se déplacer vers la forêt située à 600 mètres au nord-est ; en cas de crise sur le front, la réserve du régiment aurait pu se retrouver coupée par le feu des barrages de la troupe ; progressivement, en l'espace de trois heures, les deux compagnies se sont déplacées dans la forêt.

Ne viens pas montrer l'original sur le flanc gauche dénudé du régiment. Le matin, je suis allé inspecter les tranchées sur le flanc droit, où il était possible de s'approcher à cheval et où il y avait quelques approches douteuses. La position était du même type que celle de Dukšt — une ligne de tranchées profondes, avec des marches pour tirer, des meurtrières et de lourds auvents en rondins. Selon le rapport des commandants de bataillon, l'infanterie allemande se trouvait le matin partout à

plus d'un kilomètre de nos tranchées. Les tirs, à l'exception du secteur le plus proche de la Vilia, étaient effectués depuis nos tranchées à grande distance.

À 11 heures, je suis retourné au quartier général du régiment — le feu de l'artillerie allemande s'était intensifié, et depuis nos tranchées s'est ouvert un feu animé de fusils et de mitrailleuses. L'infanterie allemande a commencé son offensive. Nous avons ouvert le feu avec une visée à 1 600 pas. Sur certains secteurs, les Allemands ont été arrêtés par notre feu déjà à 800 pas et ont commencé à se retrancher, mais dans la plupart des cas, leur attaque s'est épuisée à distance de visée constante ; à certains endroits, ils sont arrivés jusqu'au fil de fer.

Je suis accompagné d'une escorte de trois éclaireurs à cheval ; nous traversons la prairie en formation large ; l'un des éclaireurs semblait être un cavalier peu expérimenté, car lorsqu'une des quatre grenades successives a éclaté soudainement près de lui, il a été tellement surpris qu'il est descendu de son cheval et a couru à pied avec l'autre jusqu'au village de Tartak, concurrence notre galop ; les scribes, admirant cette scène, l'ont taquiné en lui disant qu'il pourrait encore enlever ses bottes, ce serait plus pratique pieds nus. Cependant, c'était un excellent éclaireur.

Au quartier général du régiment, le téléphone fonctionnait par intermittence et pas avec toutes les compagnies. Les téléphonistes réparaient les fils sous le feu, qui étaient constamment endommagés par les bombardements. Sur le secteur du régiment, au moins 60 pièces d'artillerie allemandes étaient en action, dont plus d'une dizaine de lourdes obusiers. Les commandants de bataillon rapportaient de lourdes pertes dues aux tirs d'artillerie ; les tranchées, aussi solides qu'elles paraissaient, étaient fortement endommagées. Les casquettes de tranchées s'effondraient souvent, provoquant de nombreuses contusions et blessures. Sous un léger tir à Dukštai, ces casquettes semblaient parfaites, permettant de tirer calmement à la carabine sous les shrapnels, mais maintenant leur rôle commençait à sembler traître. Le feu sur les Allemands en avance ne se faisait apparemment pas depuis toutes les positions ; certains pelotons, qui avaient subi le plus de pertes, se cachaient probablement dans le fond des tranchées ; la chute des casquettes rendait la communication le long des tranchées difficile, et elle était parfois complètement interrompue, ce qui empêchait les commandants de compagnie de suivre le travail de tous leurs pelotons. Pourtant, le tir de nos fusils et mitrailleuses restait assez intense. Les obstacles en fils de fer avaient été endommagés, mais on ne sait pas s'il y aura des passages ni où et combien. Il n'y a aucune information sur la hauteur 72,7, où le feu des batteries lourdes se concentre particulièrement.

La 1re batterie du IIe détachement d'artillerie finlandais (du colonel Goloubintsev) soutenait le 8e régiment. Le 5e régiment au centre (ruisseau Jélosa—fort Constantinople uniquement), qui n'était attaqué qu'aux jonctions avec les 6e et 8e régiments, restait en réalité sans soutien d'artillerie. Le 6e régiment était soutenu par le feu de la 2e batterie. Elle entra en action avec 5 pièces, mais l'une d'elles fut bientôt détruite. À son poste d'observation (près du village Vasaloukha), la situation était également ardue ; il fallut parfois cacher la lunette Zeiss. Le 16 septembre, la batterie tira 779 shrapnels et 30 obus, soit presque 200 coups par pièce en action — un luxe considérable pour l'époque. La batterie tira dès 9 heures du matin, mais elle ne développa un feu énergique qu'à partir de 11 heures, lorsque l'infanterie allemande passa à l'offensive. Vers 15 heures, la batterie cessa le feu et le soir, elle tira à peine. Le feu était conduit principalement avec la lunette 43 ; comme la batterie était située au sud de la ville de Loubo, elle frappait donc des cibles très proches de nos tranchées. Malgré l'excellent travail de la batterie, j'ai dû me fâcher contre elle. Les batteries n'étaient pas subordonnées aux régiments.

Au quartier général de la 10^e armée, le combat décrit était enregistré par les télégrammes suivants du chef d'état-major du corps de garde, le général Antipov ; il faut tenir compte du retard dans le temps des informations, qui passaient par au moins 4 échelons : le commandant du bataillon, l'état-major du régiment, l'état-major de la division, l'état-major du corps ; malgré le fonctionnement efficace de tous les échelons, les télégrammes de l'état-major du groupe étaient apparemment datés de 3 à 4 heures après les événements sur le front.

«16 septembre, 15 h 30. Sur le secteur de la 2e division finlandaise, des tirs d'artillerie depuis le matin. La tentative de l'ennemi d'attaquer a été arrêtée aux obstacles de fil de fer.»

«16 h 25. L'ennemi a concentré un feu intense des batteries lourdes sur les tranchées adjacentes à la rivière Vilia et au ruisseau Želosa, les tranchées sont détruites. L'ennemi se regroupe dans la forêt à l'est du village de Čeremšiški, dans le ravin près du village de Želosi et dans la forêt à l'est de Miškinci.»

«17 h 20 min. Sur le secteur de la 2e division finlandaise, l'ennemi a lancé une attaque énergique sur le village de Tcheremchichki – le village de Zhelosy (jonction des 5e et 6e régiments) et sur tout le front du 8e régiment. L'attaque sur Tcheremchichki et le 8e régiment a été repoussée par le feu ; au village de Zhelosy, les 5e et 6e régiments ont reculé non pas beaucoup, mais une contre-attaque a rejeté l'ennemi, qui reprend actuellement son attaque sur Zhelosy ».«19 heures. Sur le front de la 2e division d'infanterie finlandaise, l'attaque ennemie sur le flanc droit du 6e régiment a été repoussée, mais le centre et le flanc gauche du 6e régiment ont dû reculer légèrement sous un feu intense d'artillerie ennemie. Des forces importantes attaquent le centre du 5e régiment ; sur le secteur du 8e régiment, trois attaques ennemis sur le village de Konstantnopol ont été repoussées. On remarque une concentration significative de forces dans le ravin près du village de Zhelosy. Les régiments de la 2e division finlandaise ont subi de lourdes pertes, en particulier le 8e régiment, où certaines compagnies ont perdu les trois quarts de leurs effectifs ; dans la réserve du régiment 8, il reste deux pelotons... (Suit l'exposé de la situation difficile sur le front de la 1re division de la garde, où le régiment de la garde Leib Izmailovsky n'a pas tenu)... Dans la réserve du corps reste le régiment de Moscou avec 600 baïonnettes, un bataillon du 32e régiment sibérien près du village de Poshili ; ces bataillons ne peuvent pas être envoyés vers le secteur menacé de la 1re division en raison de la situation sérieuse sur le front de la 2e division d'infanterie finlandaise et de la pression continue sur le flanc droit du 6e régiment le long de la rive de la Viliya».

«21 h 30. Sur le front de la 2e division finlandaise, à 19 heures hier, la situation du secteur du 6e régiment a été rétablie grâce aux réserves régimentaires versées, mais l'ennemi a repris l'offensive sur les deux flancs du régiment. Au niveau de la jonction des 5e et 6e régiments, l'accumulation des Allemands se poursuit. L'attaque ennemie sur le secteur du 5e régiment a été arrêtée. Un fort tir d'artillerie continue sur les 5e et 8e régiments».

Je ne sais pas quelles forces allemandes ont participé ici au combat contre trois faibles régiments de la 2^e division finlandaise (environ 3 500 soldats, 15 mitrailleuses, 10 canons), dispersés sur 8 km. Mais il est certain qu'ils nous dépassaient largement. Dans les trois assauts repoussés sur Konstantpol par le 8^e régiment, selon les données officielles allemandes, trois bataillons de chacun des trois régiments de la 77^e division de réserve ont participé : I — 255^e, III — 256^e, II — 257^e régiments. Mais cette mention est de nature fortuite, car dans de faibles combats réussis, ces données officielles sont presque toujours ignorées. Le 8^e régiment a tenu bon, malgré le fait qu'il soit à moitié composé de renforts incorporés après le 2 septembre. Cette ténacité a sans aucun doute été favorisée par le repos dont il a bénéficié pendant les 8 jours précédant le combat (à partir du 8 septembre), période durant laquelle l'état-major de la division a essayé de le fatiguer le moins possible. Mais en attaquant ce jour-là toute la position de Meishagol, les Allemands ont mobilisé dans au moins trois autres points des efforts tout aussi considérables que lors de l'attaque du fort de Konstantpol. L'un de ces points — le sommet 72,7 — se trouvait sur le secteur du 6^e régiment.

Peu après 14 heures, après le petit-déjeuner, je m'occupais d'une petite affaire administrative. Profitant du fait que l'état-major de la division n'avait pas encore transmis au régiment l'ordre de suspendre les permissions, je mettais en congé le chef de la logistique, le lieutenant-colonel Dreving, qui était resté sans interruption au régiment pendant 13 mois et était un excellent adjoint du commandant du régiment. Le congé avait été promis dès la prise de commandement, mais j'ai retardé Dreving afin de bénéficier dans un premier temps de ses précieux conseils et de sa parfaite connaissance du personnel du régiment. La situation était désormais telle que Dreving, s'il n'était pas parti immédiatement en congé, n'aurait peut-être pas pu partir du tout pendant longtemps ; et il n'avait pensé ces dernières semaines qu'à retrouver sa famille. En son absence, la logistique passait entre les mains de son indéniable remplaçant futur, le commandant du IIIe bataillon. Ce dernier

devait rattraper le convoi II du régiment, déjà parti loin en arrière, dans la région où l'escadron allemand opérait, et il devait veiller attentivement à ce que tous les biens du régiment ne se perdent pas parmi les paniques, catastrophes et aléas qui pouvaient survenir. Refuser le congé à Dreving, qui avait travaillé de toutes ses forces pour le régiment, aurait été injuste et déraisonnable.

Devant moi se trouvait pour signature son billet de congé, lorsque le quartier général de la division commença à transmettre par téléphone des informations alarmantes sur la situation du flanc gauche de mon régiment : depuis le poste d'observation de la 2^e batterie, on signalait que les Allemands avaient percé le 6^e régiment et s'étaient emparés de la hauteur 72,7 ; les tireurs du 6^e régiment fuyaient des tranchées. La 2^e batterie commençait à se replier. Le 5^e régiment, situé au centre de la division, observait également le mouvement de retrait dans la zone de la hauteur 72,7, craignait pour l'exposition de son flanc droit et commençait à se préparer à se retirer. L'adjudant régimentaire, pendu au téléphone, me rapportait l'attitude hostile envers le 6^e régiment qui transparaissait entre les lignes dans tous ces messages, et le chef des communications du quartier général de la division (patriote du 5^e régiment) laissait parfois entendre même une note de malveillance, de satisfaction cynique : enfin les Allemands ont assiégié le 6^e régiment. Aucun signe de reconnaissance de la situation difficile du 6^e régiment, aucun désir d'aider, de trouver des renforts (bataillon du 32^e régiment sibérien), aucune possibilité de reculer le front de la division de quelques kilomètres sans aucun préjudice opérationnel. Débrouillez-vous, mes chers, comme vous voulez.

J'ai convoqué le commandant du II^e bataillon — la communication avec lui venait heureusement juste d'être rétablie. Chernychenko m'a informé qu'il n'avait de contact qu'avec le commandant de la 7^e compagnie, occupant la tranchée à droite de la hauteur 72,7, qu'il a subi de lourdes pertes, mais qu'il tient encore et même a contraint les chaînes allemandes à reculer de 500 pas ; en ce qui concerne la hauteur 72,7, le commandant de la 7^e compagnie a observé le déplacement vers l'arrière de groupes importants de la 6^e compagnie ; les Allemands se sont approchés beaucoup plus près ; toutes les tentatives du commandant du II^e bataillon pour établir la communication avec la 6^e compagnie échouent depuis longtemps. Ce rapport calme du commandant du II^e bataillon m'a un peu éclairé. J'ai appelé au téléphone le chef de la division, j'étais sûr qu'il n'y avait en lui ni malveillance ni volonté de nuire. Le vieil homme était sans aucun doute bienveillant envers ses régiments. J'ai informé que j'avais un déficit d'une compagnie et qu'il était nécessaire de prendre des mesures contre un possible repli panique de la 2^e batterie du 5^e régiment ; mes 2 compagnies de réserve battalonnaire ont déjà été utilisées par les commandants de bataillon et sont entrées dans la ligne de tranchées ; mais j'ai encore 2 compagnies fiables de réserve régimentaire et je pars avec elles vers le lieu de la percée. J'ai demandé, ne serait-ce que temporairement, de contenir les mauvaises langues.

La réserve du régiment a reçu l'ordre de m'attendre au point 69,2 à 2 km derrière les tranchées de la 6^e compagnie ; un cheval sellé et 4 éclaireurs à cheval m'attendaient sur le perron. Très excité, je m'étais déjà dirigé vers la sortie lorsqu'il croisait le regard triste de Dreving, que j'avais laissé avec un billet non signé. Il ne disait rien, mais je comprenais qu'il avait de grands doutes — si je reviendrais du point 72,7, et si je revenais quelques heures plus tard, serais-je capable de signer son billet ; et un court repos pour lui pourrait être plus important que la vie.

Je suis revenu, j'ai correctement signé le billet, lui ai serré la main et, en me tournant vers le colonel Borisenko, que j'avais prié de rattraper l'arrière-garde au plus vite, je me suis salué et j'ai galopé. Les compagnies de réserve se tenaient à l'endroit qu'il avait indiqué, près de la lisière de la forêt, face au nord, prêtes à se lancer dans une contre-attaque. Elles avaient jusqu'à présent échappé avec succès à l'observation depuis les ballons captifs. Je les ai saluées, les ai félicitées pour leur allure courageuse et les ai retenues le temps que je mène ma reconnaissance. Partir sur la crête étroite et dénudée, qui s'étendait vers le sud depuis le point 72,7, n'avait pas de sens — je me serais montré aux Allemands, mais je n'aurais guère pu rien distinguer — le bombardement continuait avec intensité. Ce qui se passait à l'est de la crête m'était rapporté d'un ton calme par le commandant de la 7^e compagnie. L'alerte provenait des observateurs à l'ouest de la crête, et en premier lieu de la station d'observation de la 2^e batterie de Z. Vasaloukha. J'ai décidé de m'y rendre,

ce qui pouvait être fait assez en sécurité en passant par g. dv. Lioubovo et ensuite le long du ruisseau Zhelosa.

À couvert des constructions de la zone de Vasaloukha, j'ai commencé à m'orienter. Les téléphonistes de la 2e batterie déroulaient le câble avec ordre ; le poste d'observation s'était déjà levé ; je voulais arrêter le ramassage du câble, mais les téléphonistes m'ont expliqué que les pièces des batteries étaient déjà transportées à la main vers l'arrière, car il était impossible de fournir des avant-trains à la batterie sous les yeux des Allemands. Derrière, la batterie s'était appropriée une autre position, mais sur environ une demi-verste, il fallait tirer les pièces une par une à la main. La défaillance de la 6e compagnie a donné à la batterie la raison d'arrêter son travail héroïque mais lourd. Mais précisément au moment de la contre-attaque sur la hauteur 72,7, le feu de la batterie m'était particulièrement nécessaire ; cependant, celle-ci ne m'obéissait pas. Toute la responsabilité incombe à l'infanterie, l'artillerie ne veut pas en tenir compte et travaille au mieux qu'elle peut. Les artilleurs ne font pas confiance à leur infanterie, ayant été brûlés par l'expérience des combats du Dniestr au printemps, ils ont très peur de perdre les pièces et, selon leur expérience, comptent sur le fait que la contre-attaque ne sera effective que sur le papier.

Les pentes de la hauteur 72,7 sont longues, douces, dépourvues du moindre abri. Si les Allemands placent quelques mitrailleuses sur cette hauteur — et ils en ont beaucoup, qu'ils déploient rapidement en avant — il sera difficile, pour ne pas dire impossible, de reprendre cette hauteur sans l'aide de l'artillerie. Comment utiliser habilement deux excellentes compagnies de réserve sans les semer inutilement de leurs corps sur cette pente déprimante ?

La réponse m'a été donnée par un groupe de fusiliers qui fuyait cette hauteur, poursuivi par les explosions d'obus d'artillerie, vers l'ouest de Vasaloukha, où je me trouvais. Première remarque : il est peu probable que les Allemands aient déjà occupé le sommet même, et s'ils l'ont fait, ce n'est que maintenant ; je ne voyais pas les tranchées de la 6e compagnie, elles se trouvaient derrière le sommet, sur le versant tourné vers le nord. Le groupe de fusiliers se composait d'un sous-officier et de 3 à 4 tireurs ; le sous-officier fuyait avec les restes de sa section devant les Allemands et tomba soudain sur un commandant de régiment furieux, revolver en main. À en juger par le visage du sous-officier, c'était plus effrayant que les Allemands et même leurs « valises ». Le sous-officier était pâle comme un linge et tremblait lorsque je levai mon revolver et posai la question : qui lui avait permis de quitter la tranchée ; il resta silencieux. Mais il réussit à sauver sa vie, car il détenait une information précieuse pour moi sur ce qui se passait sur le versant opposé de la hauteur 72,7. En fait, le destin lui-même m'envoya ce sous-officier, et j'eus assez de raison pour me retenir et ne pas tuer la poule qui était prête à pondre pour moi des œufs d'or. « Où étaient les Allemands quand tu as quitté la tranchée ? » « Encore de l'autre côté du fil de fer, mais très proche. » « Et les sections voisines ? » « Impossible de comprendre quoi que ce soit ; la tranchée était complètement détruite, parfois comblée ; la section ne pouvait plus communiquer depuis longtemps avec les voisins ni à droite ni à gauche ; nous avons vu quelqu'un courir derrière et nous avons nous-mêmes jailli. » « Tire-t-on encore là-bas au fusil ? » « Des coups se font entendre de tous côtés ; impossible de s'y retrouver ; les Allemands continuent à tirer sur les restes de la tranchée en tout cas. » Je baissai le revolver : « Si tu veux vivre, retourne vite avec tes hommes dans la tranchée et apporte-moi un rapport sur les Allemands. » « À vos ordres, votre haute noblesse. » Le sous-officier ressuscita soudain, prit vie ; il voulait même rire — il ressentait apparemment l'impression d'une personne à qui l'on a mis la corde au cou puis soudain graciée. Avec un visage joyeux, il se tourna vers ses fusiliers complètement stupéfaits par les explosions d'obus lourds et les continus chocs de terre, leur donna un ordre sûr et conduisit sa section vers la hauteur fumante des explosions avec une telle joie et rapidité que l'on aurait cru qu'il se rendait à la chose la plus curieuse au monde.

Encore quelques fugitifs, interceptés par mes éclaireurs, retournent de la même manière. La réserve du régiment a reçu l'ordre de se regrouper derrière la hauteur 72,7 en demi-compagnie, chacun faisant des courses isolées. Le sous-officier m'a finalement envoyé le rapport promis. Un morceau de papier indiquait qu'il s'était réfugié dans sa fosse précédente, que les Allemands étaient toujours du côté des restes du fil de fer, et que depuis les vestiges de la tranchée, à droite et à gauche

de lui de notre côté, on pouvait distinguer des coups de fusil isolés. Malheureusement, ce billet, comme la grande majorité des affaires du 6e régiment, n'a pas été conservé.

Le feu allemand faiblissait plutôt qu'il ne se renforçait. J'ai ordonné à une demi-compagnie sortie de la réserve de continuer à avancer seule et de s'accumuler au sol à l'emplacement de l'ancienne tranchée de la 6e compagnie. La 1re et la 2e compagnie restaient en arrière et s'organisaient pour la défense à la lisière d'un bosquet approprié. Après 17 heures, assez éprouvé, je suis retourné au QG du régiment ; cette fois-ci, dans la prairie, l'artillerie allemande ne daigna pas tirer le salut qui était déjà devenu une tradition.

Comme il s'est avéré une semaine plus tard, l'épisode avec la 6e compagnie s'est déroulé exactement ainsi. Le commandement temporaire de celle-ci avait été confié au sous-officier K., qui s'était distingué lors de la capture des canons à Dukšt. La moitié de la 6e compagnie avait été anéantie par le feu d'artillerie. Partisan dans l'âme, le sous-officier K. n'a pas supporté l'attaque d'artillerie et a été le premier à se replier dans l'arrière depuis la tranchée. Derrière le commandant de compagnie ont suivi successivement des groupes de tireurs qui s'étaient reculés à reculons. En tout, environ 50 hommes sont partis, mais sous une file impressionnante s'étendant sur plusieurs kilomètres, leur retrait a été bien observé par la batterie et par le 5e régiment et a été immédiatement consigné dans plusieurs communications téléphoniques. Mais dans les sections effondrées il est resté environ 15 tireurs, qui n'ont pas remarqué la disparition des autres, d'autant plus que le chemin de retrait leur était coupé par le feu des fusils allemands, tirant à quelques dizaines de pas. Ces tireurs ont continué à tirer sur les Allemands, qui se sentaient eux aussi très mal près de la barrière de fils de fer, encore défendue bien que fortement endommagée. Pour le dernier assaut, l'infanterie allemande, habituée auparavant à de faciles succès et maintenant ayant subi de lourdes pertes, manquait de forces et a apparemment profité seulement de l'obscurité pour s'éloigner des meurtrières, bien que déformées, qui envoyoyaient des balles mortelles vers eux.

L'infanterie allemande attaquante ne représentait pas non plus les combattants de 1914 ; elle avait besoin d'une préparation d'artillerie encore plus solide lorsqu'elle se heurtait à un adversaire calme, et elle était également épuisée par des combats continus pendant près de deux mois. À 14h30, les Allemands, ayant en fait effectué la dernière charge sur la 2e division de Finlande, s'étaient déjà arrêtés sur tout son front. Il est évident que l'état-major du XXIe corps, qui n'avait pas pu se vanter de ses succès pendant la majeure partie de la guerre (le renforcement de l'Alsace-Lorraine de ses divisions d'origine), est maintenant parvenu à la conviction qu'il valait mieux envoyer une partie des divisions directement en aide au Ier corps contournant, plutôt que de les briser contre le front russe, qui s'était avéré étonnamment solide.

L'assaut s'est terminé une heure avant que les rapports sur le début du combat ne soient transmis du quartier général du corps à celui de l'armée. Le retard dans l'orientation des états-majors supérieurs, à commencer par le quartier général du corps, montre clairement leur rôle tactique modeste. L'activité tactique doit se concentrer dans les états-majors de division et en dessous.

En ce qui concerne les rapports alarmants provenant du front jusqu'à 19 heures, dans les 3 à 4 heures suivant le repoussement de l'assaut, ils s'expliquent naturellement par l'état de nervosité extrême des troupes, se trouvant dans des tranchées détruites, surchargées de blessés et de morts, continuant à subir des tirs, avec la présence de l'infanterie allemande à des distances très rapprochées.

L'artillerie allemande a continué à tirer le 16 septembre jusqu'au soir, mais probablement uniquement dans le but de faciliter la situation de son infanterie, qui se trouvait à courte distance, sans tranchées, contre nos fortifications et incapable de se replier avant la tombée de la nuit.

Ce combat ennuyeux et dépourvu de dynamisme a laissé une impression profondément négative dans le régiment. Les pertes du 6^e régiment à force de rester dans les tranchées sous le feu d'artillerie dépassaient 300 hommes – soit 25 % de l'effectif total du régiment, environ 35 % pour la majorité des positions avancées occupées. Et ce ne furent pas tant des blessures que des mutilations causées par de gros obus ; les blessés étaient écrasés par des troncs d'arbres, ensevelis sous la terre, perdaient la forme humaine et plongeaient les médecins du régiment dans le désespoir. Le

pourcentage de morts était très élevé. Et tout le régiment était assourdi, commotionné et souffrait de maux de tête.

Mais ce combat, qui a rappelé aux Allemands que la capacité de combat des Russes, du moins lorsqu'ils se trouvent dans des tranchées décentes, n'avait pas complètement disparu, et qui les a poussés à être plus prudents lors des affrontements ultérieurs, nous assurant un retrait tranquille derrière la rivière Viliya, a constitué une part non négligeable de l'ensemble des efforts déployés par la 10e armée pour s'extirper du piège de la situation, qui obligeait déjà les commandants allemands à promettre aux soldats, en récompense de leurs sacrifices, au moins quatre corps russes faits prisonniers.

Il fallait regretter que les pertes lors de ce combat ne concernaient pas seulement les hommes, mais aussi les armes. Les fusils souffraient cruellement du feu de l'artillerie. Certains commandants de compagnies, suivant l'ancienne directive du règlement, exigeaient pour assurer l'ouverture rapide du feu que les fusils soient placés à l'avance dans les embrasures (le baïonnette notamment gênait la mise en place rapide du fusil) ou, lorsqu'il n'y en avait pas, que les fusils soient disposés à l'avance sur la banquette de la tranchée. Avec l'ampleur moderne de la préparation de l'artillerie, il est bien sûr nécessaire de protéger les armes, comme les hommes, jusqu'au moment de l'action au fond des tranchées ou dans les abris. Autrement, au moment de l'assaut, on pourrait se retrouver les mains vides. Dans l'une des compagnies, un seul impact d'obus sur la banquette avait endommagé douze fusils. Après ce combat, le 6e régiment commença à cacher les fusils jusqu'au moment d'ouvrir le feu de fusil. Les mitrailleuses furent également fortement touchées ; non seulement presque tous les servants furent mis hors de combat, mais deux mitrailleuses subirent des brèches dans leurs carters et l'eau s'écoula, et l'une eut un tir de fusil dans son canon. Il était clair que l'infanterie allemande avait été formée à concentrer son feu sur les embrasures où une mitrailleuse était découverte.

Avec l'obscurité, le feu s'éteignit, et un travail fiévreux commença : les tranchées étaient réparées, les blessés évacués, les munitions réapprovisionnées, et derrière les secteurs menacés, la réserve construisait une deuxième ligne de tranchées. Nous nous préparions pour un nouveau combat sérieux le lendemain ; le régiment était fortement affaibli, les obstacles de fil de fer étaient sévèrement endommagés, mais il y avait des chances de poursuivre la défense — devant nous se trouvait un nombre considérable d'Allemands tués, et il est plus difficile d'avancer sur les corps des prédecesseurs que sur un champ propre ; et nos tireurs avaient eux-mêmes pu constater la puissance de leur feu. Mais à minuit, un ordre de repli fut reçu, provoqué par la situation opérationnelle générale et le manque de confiance de l'état-major, hélas justifié, envers de nombreuses divisions et corps.

Notre situation géographique n'était toutefois probablement pas pire que celle de Łódź en novembre 1914. À ce moment-là, il avait été ordonné à la 2e armée de continuer à tenir Łódź, même si les Allemands avaient resserré l'encerclement ; mais à ce moment-là, il y avait encore des réserves fraîches, les troupes n'étaient pas encore si épuisées, le commandement se berçait encore d'illusions brillantes. En septembre 1915, il a été décidé de nettoyer Vilnius, sans permettre à la 10e armée de perdre totalement ses lignes de communication ; le haut commandement ne voyait aucun éclaircissement à l'horizon, parmi les troupes on remarquait des comportements qui ne rappelaient en rien l'ardeur au combat, et la Russie tsariste, après dix mois d'échecs depuis Łódź, s'était voûtée, vieillie et affaiblie, comme si des siècles entiers avaient passé.

Dans l'ordre de repli de la 2e division finlandaise (n° 35), nous pouvions cependant nous arrêter avec satisfaction sur ses premiers mots : « L'ennemi a été repoussé avec de lourdes pertes ». Une reconnaissance modeste, correspondant au caractère de la guerre du XXe siècle, d'un devoir accompli ; mais combien de patience, de dévouement et d'héroïsme discret se cachent sous ces simples mots — on ne peut le juger qu'en se familiarisant attentivement avec la réalité du combat moderne.

Chapitre huit

Retraite

Déjà le 15 septembre, la 26e division d'infanterie, qui se dirigeait vers Mikhalishki, arriva au flanc gauche du corps de cavalerie d'Oranovsky (7e, 8e, 14e divisions de cavalerie), qui s'était replié en combattant sur le front Vorniany—Gervyaty. Le 16 septembre, la 7e division sibérienne, étendue le long de la Viliya sur 50 km (selon le calcul de la division, qui tenait compte des petites courbes de la rivière — 68 km), observait cette rivière depuis le flanc droit du 6e régiment finlandais, engagé au combat de Tartak jusqu'à Bystritsa. Flug (26e division d'infanterie et 3e division de la garde) passait à l'offensive sur la ligne Bystritsa—Stolbury. Vorniany fut perdu. Le corps de cavalerie d'Oranovsky, qui avait devant lui un front continu d'infanterie, ressentit un certain soulagement dans la soirée du 16 septembre grâce à l'engagement au nord de ses positions d'autres unités. Oranovsky cherchait à remettre son secteur du front à l'infanterie le plus rapidement possible afin d'obtenir la liberté de manœuvre, de remonter ses divisions de cavalerie à cheval et de se lancer vers le sud, où le front était encore interrompu, où la cavalerie allemande s'était dispersée sur une vaste zone et où le corps de cavalerie pourrait se voir confier une mission plus favorable, que l'on pouvait formuler comme la couverture du déploiement de la 2e armée, chargée de remplir l'espace entre la 10e et la 5e armées (en réalité, à cette fin, il fallut déployer en plus de la 2e armée une autre, la 1re).

Cependant, pour cela, Oranovsky devait d'abord terminer sa mission de couverture du déploiement de Flug, et il fallait encore 4 jours avant que Flug puisse libérer Oranovsky. Le soir du 16 septembre, le quartier général de la 10e armée apprit que la colonne dont Oranovsky avait signalé le mouvement la veille le long de la rive ouest du lac Svir avait déjà progressé jusqu'à Zhodzishki et occupé Smargon, tandis que les éclaireurs allemands avaient atteint Krevo.

Dans la nuit du 17 septembre, la situation s'était encore aggravée par le franchissement de tout le tronçon de la rivière Vileïa entre le chemin de fer de Varsovie et la localité de Bystritsa par deux divisions allemandes supplémentaires (apparemment la 31e et la 42e — principales divisions du XXIe corps). La 7e division sibérienne avait été complètement repoussée de la rivière Vileïa à midi le 17 septembre ; le IIIe corps sibérien couvrait désormais, en se trouvant à quelques centaines de mètres plus au nord, la route Lavarishki-Osinovka, c'est-à-dire le flanc gauche de Flug, ainsi que la voie de retraite du Ve corps caucasien. Les IIIe et Ve corps sibériens et la cavalerie de Tyulin étaient déjà subordonnés à Flug. La brigade du Ve corps d'armée (10e division), transférée par chemin de fer, entrait déjà en combat dans l'intervalle entre la cavalerie de Tyulin et Oranovsky, créé en raison du déplacement de ce dernier vers le sud. Le village de Soly, à l'arrière d'Oranovsky, avait été occupé par les Allemands, mais une brigade de cosaques de la garde s'y dirigeait. Il était vrai qu'on ne pouvait pas trop compter sur elle, ni sur la 124e division et les miliciens progressant derrière Oranovsky. Mais à 15 h 50, le quartier général de l'armée reçut la bonne nouvelle que les avant-postes de la 2e armée et l'avant-garde de la 25e division, de son ensemble, avançant depuis l'ouest, avaient pris le village de Žuirany après combat à midi le 17 septembre et continuaient leur avance vers Soly. Le groupe de Flug se nourrissait de munitions provenant de la gare de Kena, où les derniers s'étaient évacués depuis Vilnius. Le quartier général de Flug se trouvait également à la gare de Kena. Mais les routes directes de Flug entre la gare de Kena et son front étaient coupées par un grand marais du cours supérieur de la Vileïka, et les routes de contournement étaient sous le feu des Allemands. Dans les environs de la gare de Gudogay, lors de notre retraite, nous avons dû constater les restes du parc d'artillerie, saisi et brûlé par la cavalerie allemande, qui était venue ici pour une courte expédition.

En général, les troupes de Flug, au lieu d'avancer, reculaient plutôt, malgré l'incitation la plus énergique de la part du commandement de la 10e armée, qui exigeait que Flug engage toutes ses unités dans le combat sans se soucier des réserves, qui devaient être remplacées par de nouvelles renforts envoyés à Flug, y compris le corps de la garde. La pression exercée sur Flug est visible dans la correspondance suivante, survenue le matin du 17 septembre après le rapport selon lequel sa

nuit s'était passée calmement : « Au général Flug. Le commandant de l'armée exprime sa surprise que la nuit se soit écoulée calmement sur votre front, alors qu'il est nécessaire de déployer toute l'énergie et de profiter de chaque minute pour repousser l'ennemi vers l'est et le nord, et réitère l'ordre de poursuivre l'offensive la plus énergique. 9790. Popov ». Flug répondit immédiatement depuis la station de Ken : « 17-IX 10 h 40 du matin. 9790. Je comprends la tâche qui m'est confiée de manière à mener les actions les plus décisives sans cependant épuiser complètement les forces dès le départ, c'est pourquoi, après le combat acharné de la journée, je n'ai pas exigé la poursuite de l'offensive pendant la nuit. Actuellement, aux commandants de division et à Tyulin est donné l'ordre catégorique de mener l'offensive la plus résolue, de jour comme de nuit, sans s'arrêter devant aucune perte et en mobilisant toutes les forces, même jusqu'à l'épuisement complet... 61. Flug ». Une telle franchise monstrueuse effraya déjà l'état-major de la 10e armée, qui répondit : « Au général Flug. 61. Le commandant de l'armée ne demande pas de combat continu, car il est impossible d'épuiser complètement les troupes et il faut pourtant économiser les munitions ; bien qu'elles nous soient allouées en nombre suffisant, leur acheminement est extrêmement difficile et il est difficile de garantir sa régularité. Votre tâche est d'empêcher le transfert des forces ennemis vers le sud et de le repousser vers l'est et le nord afin d'aplanir le front et de pousser le flanc droit vers le nord ».

Il serait erroné de sous-estimer les efforts fournis par les troupes de Fluga : contre elles, depuis le 16 septembre, se trouvaient 4 divisions d'infanterie du I Corps allemand, une division d'infanterie envoyée en renfort au VI Corps de cavalerie mais qui n'était pas encore arrivée et engagée dans les combats dans la région de Sola, ainsi qu'une autre division arrivée en renfort ; au total, 6 divisions d'infanterie allemandes (la 2e, la 31e, la 42e, la 58e, la 10e de Landwehr et la 75e réserve) ont traversé de la rive est à la rive ouest de la Vilija, et leur commandement les poussait aussi énergiquement en avant que l'état-major de la 10e armée de Fluga. Certes, si les troupes de Fluga n'avaient pas la possibilité de se déployer calmement, les Allemands étaient également contraints d'engager leurs forces directement à partir des colonnes en marche, après de longues marches, en paquets séparés — le combat d'opposition créait des conditions égales pour les deux parties. Si l'arrière de Fluga était dans un état épouvantable, la principale gare ferroviaire allemande se trouvait encore de l'autre côté du Neman ; le pont de Kovno n'a été rétabli par les Allemands que le 20 septembre ; jusqu'à ce moment, les divisions allemandes, combattant sur le front Vorniany–Sola, étaient approvisionnées par des routes en terre s'étendant sur 170 à 200 km — réparties sur 6 à 8 étapes (Kovno–Yanov–Shirvinty–Giedroytsy–Korkozhishki–Mikhailishki) ; et aussi bien pourvue en transports que pouvait l'être la 10e armée allemande, elle ne pouvait bien sûr envisager sur son aile gauche de développer cette préparation d'artillerie à laquelle l'infanterie allemande s'était habituée pendant l'été 1915 ; concernant les vivres, selon les témoignages de prisonniers, ils n'étaient pas du tout fournis ; lors des jours critiques, l'infanterie allemande se retrouvait sans pain autant que l'infanterie russe et devait se contenter de ce qu'elle pouvait attraper sur place.

L'état-major de la 10e armée, dans ses exigences, s'éloignait complètement de la réalité du combat, ne tenait pas compte de l'état des troupes, introduisait de la nervosité dans la gestion et de la précipitation dans la préparation de l'offensive, et obtenait des résultats inverses. Au lieu de se redresser, le front de la 10e armée se courbait de plus en plus en un arc tourné vers le nord; l'arc s'allongeait, tandis que la distance entre les sections de la 10e armée orientées vers l'ouest et l'est ne cessait de diminuer.

Le plan général de retrait de la 10e armée, qui défendait la position de Meishagol, était le suivant : la longueur de la position de Meishagol atteignait 33 km ; dans la nuit du 17 septembre, les troupes qui l'occupaient devaient se replier sur la position de Vilna, représentant un tête-de-pont avancé de 4 km depuis la rivière et ayant une longueur en front d'environ 15 km. La défense du secteur droit du tête-de-pont, légèrement plus importante, était confiée à la 2e division finlandaise, tandis que la défense du reste de la position était partagée entre la brigade de fusiliers de la garde, la 4e division de fusiliers finlandaise et le 4e régiment de la frontière. La réduction du front permettait de libérer le corps de garde (1re et 2e divisions de la garde) et de le mettre à la disposition de Flug ; la 2e et la 4e divisions finlandaises, la brigade de fusiliers de la garde et le 4e régiment frontalier,

occupant la position et se retirant par suite du retrait complet des autres unités de la division frontalière, constituaient le Ve corps du Caucase.

En raison du départ du quartier général de la 10e armée dans la nuit du 17 septembre pour Oshmyany et de son déplacement ultérieur prévu vers la gare de Listopady, le maintien des communications et la possibilité de contrôler à distance les actions des corps regroupés depuis le quartier général de la 10e armée semblaient douteux, et le quartier général de l'armée décida de recourir à la formation de groupes de corps. En plus du groupe de Flug, destiné à avancer et orienté vers l'est et en partie vers le nord, fut formé le groupe de Mechmandarov, commandant du IIe corps du Caucase, auquel, en plus de son corps, le Ve corps du Caucase fut également subordonné ; plus à gauche (au sud) du groupe de Mechmandarov fut formé le groupe de corps de Gerngross. Ensuite, le quartier général de la 10e armée, pour planifier le retrait de ces groupes et coordonner le retrait avec la 1re armée, agissant en contact immédiat avec le flanc gauche de la 10e armée, donna à 16 h 25 le 17 septembre une directive indiquant aux groupes en retraite de la 10e armée les lignes pour les trois passages prochains : dans la nuit du 18 septembre - sur le front Bystritsa—Nedzviadka—Micouny—Pavlovo—Liubarty ; dans la nuit du 19 septembre - Bystritsa—Shumsk—Medniki ; dans la nuit du 20 septembre - Slobodka 2—Oshmyany—Traby. Flug devait continuer l'attaque sur Mikhalishki.

Ces mesures de repli étaient prévues dans les moments les plus difficiles pour la 10^e armée. Il est bien sûr nécessaire de planifier ses actions, en particulier le repli ; mais, en prévoyant dans un moment difficile une perspective de repli considérable, nous pouvons facilement lui donner un caractère trop précipité. Il est particulièrement difficile de concevoir un plan de repli à long terme lorsqu'on se trouve dans un encerclement aux trois quarts, comme c'était le cas pour la 10^e armée. Il a naturellement fallu apporter des modifications à ce plan, ce qui a causé une certaine confusion. Nous pensons qu'il aurait été préférable que la directive de la 10^e armée prévoie un retrait seulement les 18 et 19 septembre. Il serait possible aux commandants de groupes de juger des plans futurs du commandement selon la direction des lignes de démarcation. L'indication d'une ligne de repli dans la nuit du 20 septembre était indésirable également parce qu'elle conduisait le groupe de Mechmandarov à dégarnir l'arrière de Flug et obligeait ce dernier à déplacer son flanc gauche vers Slobodka, à un bon passage vers le sud.

Un tel retrait délibéré de tout le flanc gauche de Flügel réduisait évidemment au minimum l'élan offensif de ce dernier, annulait toutes les exigences sévères qui lui étaient imposées pour progresser en avant et obligeait Flügel à se limiter à manifester son activité sur son flanc le plus à droite, qui n'avait pas été emporté par les tendances déclinantes de cette directive. En ce qui concerne la formation des groupes de corps, elle était dictée par la triste nécessité dans la 10e armée en expansion. Une instance supplémentaire a été créée ; les régiments étaient divisés en bataillons selon le nombre de soldats, les corps en brigades, et dans ces conditions, une nouvelle instance, nuisible en soi, devient toujours nécessaire.

Voyons comment, dans cette situation, s'est déroulé le retrait du 6e régiment finlandais.

Le 16 septembre à 20 h 20, l'état-major de la 10e armée a informé le V Corps de cavalerie et le Corps de la Garde qu'un ordre de repli allait bientôt être donné ; cet avertissement n'est pas parvenu aux régiments de la 2e division finlandaise. À 20 h 45, l'état-major de la 10e armée a reçu la directive du commandant en chef du front occidental, que l'on attendait pour commencer à rédiger l'ordre pour l'armée. La préparation de l'ordre pour l'armée, sa transmission au Corps de la Garde et la rédaction de l'ordre pour le corps ont pris 2 h 15. À 23 heures, l'ordre pour le Corps de la Garde a commencé à être transmis à l'état-major de la 2e division finlandaise, et à peu près à ce moment-là les régiments ont été avertis du repli. À 24 heures, la transmission des ordres de l'état-major de la division concernant le repli a commencé par téléphone aux régiments. À 1 h le 17 septembre, les batteries avaient déjà quitté leur position. Les régiments étaient retardés par l'évacuation des blessés. Mon régiment a réussi, avec un effort extrême, à envoyer à Vilna tous les blessés, à l'exception de deux cas désespérés, que le médecin chef, avec mon approbation, a décidé de ne pas soumettre à des souffrances supplémentaires et a laissé mourir sous de bons soins domestiques assurés par les habitants locaux.

Vers 2 heures du matin, par une nuit complètement noire, le régiment quitta les tranchées qu'il avait défendues avec acharnement. Il restait à parcourir environ 14 km. Le régiment avançait sur une bonne grande route vers la ville de Verki, mais la progression était difficile ; je ne voyais même pas le cou de mon propre cheval et bientôt je descendis. Quelques tireurs trébuchèrent et tombèrent dans un fossé, l'un heurta une baïonnette. Les derniers kilomètres furent plus faciles à parcourir, car l'aube commençait à poindre. Le régiment prit position sur le tronçon le plus à droite de la tête de pont, entre la rivière Viliya et la route vers B. Reshu, sur environ 4 km. Arrivés à la ligne des tranchées, les bataillons commencèrent à se déployer sur leurs secteurs. Il fallut affecter les trois bataillons à la formation de combat, car la composition des compagnies était trop affaiblie. Ce déploiement fut couvert par l'unité de cavaliers de reconnaissance, car les Allemands avaient remarqué notre nettoyage des tranchées, et à l'aube, un détachement allemand se trouvait à la queue de ma colonne. À 7 heures du matin, lorsque les tranchées étaient déjà occupées et que l'unité de cavaliers de reconnaissance se retirait en réserve, à 300 pas devant les tranchées, sous les yeux des tireurs encore éveillés, se déroula un duel à cheval entre deux uhlans et un patrouilleur en retraite composé de deux cavaliers de reconnaissance. Les cavaliers se battaient à l'arme blanche — les Allemands avec des lances, les Russes avec des sabres pas très tranchants. Leur petit groupe, camouflé derrière de grands pins laissés devant les tranchées, s'entremêlait si étroitement que les tireurs ne pouvaient distinguer amis et ennemis et ne tiraient pas. Contrairement aux leçons de tactique, ce combat à l'arme blanche, avec des chevaux récalcitrants et qui partaient de côté, qui dura 1 à 2 minutes, ne donna aucun résultat, si ce n'est des contusions et des égratignures pour les hommes et les chevaux ; indubitablement, dans ce sport équestre, les deux parties n'étaient pas très compétentes. Alors, l'un de mes cavaliers de reconnaissance se rappela qu'il était un tireur de première classe du 6e régiment de Finlande, monté sur son cheval. Au beau milieu de la mêlée, il sauta de cheval, le laissa, et abrité par son camarade, arma son fusil, tua un uhlane et blessa un autre au niveau de la jambe ainsi que son cheval. Les trophées de ce combat amusant furent pour deux des meilleurs combattants du 6e régiment : un cheval, deux selles et un uhlane blessé. Ce dernier, maladroit avec sa lance, se révéla être dentiste de profession ; lorsqu'on le portait devant moi, il criait en allemand que son régiment entrerait demain à Vilnius et qu'il aurait l'honneur d'y entrer un jour plus tôt. Il était indiscutablement sûr que bientôt nous, les libres, échangerions nos rôles avec lui, prisonnier.

Nous ressentions déjà nous-mêmes que nous n'aurions plus à nous battre pour Vilna, que nous devions nous replier davantage. La position se composait de bonnes tranchées et s'étendait à travers une magnifique forêt de pins centenaires. Mais personne ne s'attardait sur les détails — il ne restait ici qu'à se reposer. À 7 heures du matin, après avoir reçu la promesse des commandants de bataillon que le sommeil serait organisé strictement à tour de rôle, ce qui était très important après deux jours sans le moindre sommeil, je me rendis à la demeure de Verky, où se trouvait mon quartier général.

La maison du propriétaire terrien — l'ancien majorat des princes de Hohenlohe — était remplie de tableaux et d'objets précieux. Le départ de Vilna devait avoir lieu la nuit. Vers le soir, un certain convoi militaire arriva à la maison, qui devait évidemment arriver plus vite à Minsk qu'à Vilna ; le chef du convoi était un fonctionnaire de l'intendance, apparemment depuis longtemps, alors que la maison n'était encore occupée par personne, il avait déjà planifié, choisi et préparé l'opération pour l'expropriation de tous les biens au dernier moment du retrait. Les principaux brigands en temps de guerre ne sont pas l'infanterie, qui ne peut emporter grand-chose, et même pas les cosaques, dont les selles ne peuvent accumuler indéfiniment, mais les parcs d'artillerie et les convois de l'intendance. En Galicie, j'ai visité une riche propriété dont le parc d'artillerie a emporté en 4 heures de nuit, alors que la maison restait sans surveillance, 40 charrettes jumelles de toutes sortes de biens ; la rapidité de l'emballage, jamais atteinte par les plus grandes entreprises de transport de mobilier dans les capitales !

J'étais très somnolent, fatigué et apathique. Cela explique comment le fonctionnaire intendant, assez mal en point, est reparti vivant avec son transport.

Le 17 septembre à 21 h 15, un ordre a commencé à être transmis au V corps caucasien pour nettoyer Vilna, et à 23 heures, notre division se retirait déjà des tranchées de Tête-de-Pont. Les forces principales de la 2e division de Finlande, à laquelle le 7e régiment était enfin revenu, devaient passer par la ville de Vilna et suivre la route sur Vileika puis continuer sur la grande route vers Micunes-Lavarishki. Dans l'avant-garde latérale, le 6e régiment a été désigné ; il devait franchir la rivière Vilia sur un ponton près de la gare de Verki et suivre les chemins de campagne jusqu'au village de Romany, la gare de Koïrany, le village de Sunkely ; là, le 6e régiment devait s'arrêter jusqu'à ce que l'arrière de la colonne, se déplaçant par la grande route, ait traversé le passage sur la rivière Vileika près du village de Mitskuny ; ensuite, le 6e régiment finlandais devait reprendre la grande route et se rendre au village de Saidakishki, où il entrerait en réserve de la division ; et deux régiments, le 7e et le 8e, devaient prendre position à 3-4 km au nord de Lavari Shek, en s'alignant par leur flanc droit à la 7e division sibérienne et en couvrant la grande route, par laquelle devait se dérouler la marche flanquante ultérieure.

Les nuits blanches devenaient la règle. Grâce à l'agent de renseignement Solovyov et à ses capacités d'organisation, nous ne nous sommes pas perdus, malgré l'obscurité aggravée par la pluie. Cependant, l'abus de quatre marches nocturnes consécutives sapait clairement l'énergie des tireurs et du personnel de commandement. À l'aube du 18 septembre, le 6e régiment, après avoir parcouru une dizaine de kilomètres, occupa en ordre complet près du village de Sunkely, en travers de la voie ferrée de Varsovie, en front vers le nord, une position rapidement reconnue et y resta jusqu'à 14 heures, après quoi le rôle du 6e régiment en tant qu'arrière-garde latérale était terminé, et il reçut l'ordre de se replier sur la grande route et de suivre la division ; le lieu de repos fut changé pour le village voisin de Yakchty, où j'ai encore dû céder une maison à notre division d'artillerie — tout était occupé partout.

Quand nous sommes arrivés sur la grande route, j'ai compris pourquoi la division avançait si lentement. J'étais stupéfait ; c'était un vrai cauchemar. Les bataillons, les convois, l'infanterie en large front, dans un certain désordre, se déplaçaient sur la grande route et ses accotements. On pouvait compter 4 à 5 colonnes se suivant parallèlement sur une seule route. Il y avait là des unités du II^e Corps d'armée, de la Garde, du III^e Corps sibérien, du V^e Corps caucasien, ainsi que des institutions militaires. Les troupes, mêlées aux convois, offrent toujours un spectacle pitoyable et risquent de perdre rapidement leur capacité combattante.

Le corps de la Garde, qui devait marcher devant le V^e corps caucasien, est parti de Vilna avec un retard de six heures, et son mouvement était encore ralenti par les convois. Les forces principales de la 2e division de Finlande, en traversant la ville par la Vilia, ont trouvé toutes les rues obstruées et ont à peine réussi à se frayer un passage sur une centaine de pas du pont pour ne pas trop souffrir lors de son explosion. Des fenêtres donnant sur les rues où se déroulait l'embouteillage des troupes et des convois, des vitres brisées par la force de l'explosion sont tombées. Enfin, avec un retard de dix heures, la 2e division de Finlande a avancé, sans attendre que les unités qui la précédaient dégagent la route. Le 5e régiment, dans cette confusion, avait un aspect complètement pitoyable et inutilisable au combat, et lorsque le soir du 18 septembre l'état-major du V corps caucasien a exigé de la 2e division de Finlande un régiment pour le réserve du corps, l'état-major de la division s'est empressé de désigner le 5e régiment.

Et la 7e division sibérienne, dont le flanc gauche — le 28e régiment de fusiliers sibériens — attendait vainement que les Finlandais sortent et se déploient au prolongement de son front, était nerveuse et se plaignait. Pour calmer les Sibériens, le régiment des chasseurs de la garde impériale, qui se reposait à Lavarishki, a temporairement déplacé 6 compagnies vers le secteur prévu pour la 151^e de notre division. Déjà pendant la nuit, les 7e et 8e régiments finlandais, sous le commandement de Marushevsky, les ont remplacés et ont pris leur position. Le régiment des chasseurs pouvait rendre de grands services en se mettant à la disposition de Flug avec le minimum de retard possible.

Nous étions très mal informés de la situation dans laquelle se trouvait la 10^e armée quand, après 4 nuits sans dormir le 19 septembre, je me suis couché à 1 heure. Du matin. Mais tout avait l'air très sombre. Les villages autour du cap Lavarishki débordaient de troupes. Dans les champs

alentour, battaient les grandes foires, formées par des batteries et des convois en repos. La route vers Oshmyany, où le quartier général de l'armée était parti, était, selon les rumeurs, encore libre, mais elle n'était pas destinée à nous, mais à d'autres unités.

L'ordre de la division pour le lendemain prévoyait la prise de position de la zone d'Osinovka jusqu'à la hauteur 101,3, face à l'ouest, perpendiculairement à la position du III^e Corps sibérien, qui s'étendait vers le nord. Mon régiment se voyait attribuer la place d'honneur sur le flanc droit, dans l'angle saillant, à la jonction des groupes de Flug et de Mekhmandarov. Il était tout à fait logique que l'ordre de la division m'indique de marcher à la tête de la division, en partant à 5h30 du matin, afin d'occuper au plus vite mon secteur dangereux. Avec moi devaient suivre les deux batteries — 10 pièces — toute l'artillerie de notre division. Si l'artillerie commençait à se rapprocher du 6^e régiment, on pouvait supposer que les jours noirs arrivaient, et que la proximité du régiment maintenant l'ordre commençait à être très prisée ; dans les autres cas, l'artillerie n'était pas trop attachée à moi, en raison de mes relations avec le commandant de notre division d'artillerie, laissant à désirer. Derrière moi devaient suivre, sous le commandement de Marushevsky, le 7^e et le 8^e régiments : le premier était désigné pour la réserve de division, le second pour occuper le secteur gauche, manifestement sûr, de la division. Le 5^e régiment rejoignait la réserve du corps de manière autonome, tranquillement, en passant près du lac Byk.

Il était déjà près de cinq heures du matin lorsque je suis sorti de ma cabane et que je n'ai pas reconnu les environs de Lavarishki. Au lieu des champs grouillants de saules hier, la campagne autour ressemblait à un désert. La compréhension opérationnelle acquise au cours de l'année de guerre avait visiblement pris beaucoup d'ampleur, même parmi les convois ; la nuit, des rumeurs paniques circulaient manifestement, et la foire, après avoir un peu nourri les chevaux, commença à se disperser en empruntant toutes les routes possibles et impossibles. Peut-être que la dispersion de cette foule pendant la nuit représentait aussi le fruit du travail actif de certains membres des états-majors de corps.

Les compagnies et les batteries se préparaient à se mettre en mouvement ; j'attendais l'heure fixée. Mais 30 minutes avant celle-ci, j'ai été désagréablement surpris par l'annonce de l'état-major de la division, selon laquelle les 7^e et 8^e régiments, qui devaient former l'arrière-garde, avaient quitté leur position à 3 heures du matin. Comme la route était libre, le colonel Marushevsky, un homme très prévoyant, demanda l'autorisation au commandant de ne pas faire perdre inutilement 2 heures 30 aux tirailleurs sur la grande route et de se diriger directement vers leur destination prévue, via le hameau d'Osinovka ; les 7^e et 8^e régiments gagnaient ainsi deux heures de repos supplémentaires et seraient plus frais pour la disposition du commandant de la division ; quant à leur rôle d'arrière-garde, le 6^e régiment, en marche, ne serait certainement pas menacé par l'arrière, depuis l'est. Une attaque venant du nord est très dangereuse — mais ici, l'arrière-garde n'aiderait pas, seule la 7^e division sibérienne, qui devait rester sur ses positions couvrant la route jusqu'à 6 heures du matin, pouvait être utile. Le commandant de la division fut convaincu ; la colonne de Marushevsky avait déjà disparu, avec elle tout l'état-major de la division ; il était quelque peu embarrassant que l'arrière-garde ait quitté le terrain avant les forces principales ; le commandant de la division s'est excusé pour avoir modifié l'ordre donné et il m'a permis de commencer le retrait une demi-heure avant l'heure qui m'avait été indiquée.

Les plaisanteries commençaient. Bien sûr, je ne me suis pas forcé à avancer deux fois avec ma colonne. Mes artilleurs observaient avec beaucoup de suspicion le vide qui s'était formé autour de nous. Les batteries étaient attelées, et la colonne s'est mise en marche sans perdre une seule minute, à bon pas.

Mon régiment n'avait toutefois pas encore eu le temps de se mettre en colonne en sortant de Lavarishki lorsqu'un ordonnance du 28^e régiment de fusiliers sibériens est venu me rejoindre au galop. Il avait reçu l'ordre de me faire rapport oralement — à moi, l'officier le plus ancien rencontré de la 2^e division finlandaise — que leur régiment, chargé de couvrir le passage du régiment sur le tronçon de Krapivnitsa à Kotlovka, était parti de Pukchtany à 4 heures du matin, laissant à 2 versts au nord de la grande route, dans la forêt, des arrière-gardes ; mais comme les Allemands approchaient en grand nombre de ces arrière-gardes, ceux-ci sont également partis. L'ordonnance,

sensé et précis, m'informa que, selon ses suppositions, le 27e régiment sibérien, situé à droite du 28e régiment, s'était probablement déjà retiré. Le commandant du bataillon du 28e régiment sibérien, qui avait quitté sa position d'arrière-garde latérale deux heures avant l'heure qui lui avait été indiquée, considérait comme son devoir de me prévenir que la grande route n'était plus couverte par personne et que les Allemands se dirigeaient vers l'axe de mon chemin. Après ce compte-rendu détaillé, l'ordonnance sibérien, apparemment ne s'attendant à aucune marque de reconnaissance de ma part, fit brusquement demi-tour et partit au pas rapide.

Apparemment, les personnes expérimentées au quartier général de la 10^e armée prévoyaient la possibilité d'un tel incident, car une mise en garde particulière, transmise par radio en code officiel la veille au soir au nom du commandant de la 10^e armée, est conservée dans les archives : « Le repli vers la position suivante doit commencer à 6 heures du matin, en coordination avec les voisins. 9827. Radkevich ». Ce radiogramme a été adressé à Flug, Mehmendarev et Herngross. Mais quelque chose préoccupait apparemment le chef d'état-major de la 10^e armée, car il a jugé nécessaire, dès que la communication filaire fut établie, d'envoyer en plus le télégramme suivant, déjà uniquement à Flug : « 123. Le repli de votre aile gauche ne peut commencer avant 6 heures du matin le 19/IX, comme indiqué dans la directive 9827. Merci de me notifier de la réception de ce document. » Concernant le rapport, aucun dossier opérationnel correspondant de l'état-major du II^e corps n'a été conservé aux archives, mais Flug et son chef temporaire d'état-major Schildbach n'ont certainement pas ignoré les instructions du commandant de l'armée et les ont transmises comme prévu. Cela est visible ne serait-ce que par le fait que tant dans l'ordre du III^e corps sibérien que dans celui de la 7^e division sibérienne, il est clairement indiqué que les arrière-gardes doivent tenir jusqu'à 6 heures du matin, et seulement ensuite, après le passage de la 2^e division finlandaise, se retirer progressivement en commençant par le flanc gauche. Ces ordres ont également été lus par le commandant du 28e régiment : cela ressort du fait que le commandant du I Bataillon du 28e régiment sibérien a présenté un rapport (dossier n° 366271) dans lequel il était indiqué que le bataillon avait quitté sa position à 2 h 30 le matin du 19 septembre et avait commencé à se replier vers l'état-major du régiment à Zu. Pukštany, et qu'à Zu. Osinovka il était arrivé à 6 heures du matin. Ce dernier chiffre a évidemment été corrigé à l'état-major du 28e régiment sibérien, le crayon chimique ayant modifié le 6 en 8.

Maintenant, après avoir étudié les archives, j'ai au moins le réconfort que la haute direction s'est sérieusement souciée de la sécurité de ma retraite. À l'époque, je n'avais même pas ce réconfort. Il n'était pas possible de se plaindre — les Allemands occupaient le flanc. En réfléchissant maintenant aux événements de cette nuit, j'en viens à la conclusion que la pratique des retraites semi-annuelles a développé une telle compréhension de la « coordination » du retrait que chacun devait essayer de tromper ses voisins et de partir trois heures avant l'heure prévue ; lorsque cette tromperie se produisait à l'échelle de toute l'armée, cela donnait un retrait étonnamment harmonieux et simultané. Je me suis retrouvé seul, en tant que novice, dans une compagnie de joueurs trop expérimentés et, par ma naïveté et ma confiance dans les ordres de la direction, je me suis retrouvé dans l'embarras.

La colonne, pendant que je réfléchissais à la situation, s'engagea dans une forêt épaisse. J'envoyai en avant une équipe de reconnaissance à cheval. Divisée en deux pelotons, elle devait tourner à gauche, vers le nord, sur les chemins de campagne depuis Z. Krapivnitsa et Z. Kotlovka, organiser la reconnaissance, descendre à cheval et retarder les Allemands par le feu. J'ordonnai aux batteries de se placer du côté droit de la grande route ; sur le côté gauche, en courant, mes compagnies se rapprochèrent et se placèrent entre les canons et les Allemands. Les 5 à 6 km qui restaient jusqu'au point le plus dangereux, Z. Kotlovka, furent couverts par la colonne en une heure. Il n'y eut ni grands ni petits arrêts durant toute la marche. Les visages des tireurs étaient sérieux ; je leur expliquai que sur le côté gauche, 1 ou 2 compagnies allemandes pouvaient surgir contre la colonne ; ils savaient quoi faire, et de toute façon, les Allemands ne les effrayaient pas en plein jour ; il serait à peine possible d'emporter les canons, mais il y aurait un véritable chaos — les compagnies étaient prêtes à riposter correctement.

Cela faisait environ 20 minutes que l'équipe de cavaliers éclaireurs avec leur audacieux commandant étaient partis au galop. Devant et à gauche, à quelques centaines de pas, les carabines des éclaireurs à cheval se mirent à crétiter — ils étaient tombés sur des postes allemands très proches de la grande route, ils descendirent de cheval et se préparèrent à subir un feu fréquent. De temps en temps, une balle allemande sifflait au-dessus de nos têtes, tirée par un tireur manifestement mauvais. Au moment du début de l'échange de tirs, le commandant du régiment d'artillerie, qui se trouvait sur le terrain, à côté de moi, m'a demandé de lui permettre de tourner ses batteries sur le premier chemin de campagne à droite, au hasard. Nous n'avions pas de magnifiques cartes de deux verstes à la main, mais une carte très ancienne de trois verstes, sur laquelle il était impossible de se retrouver dans les chemins forestiers. La route forestière mènera-t-elle à un immense marécage de Midyat, situé à quelques kilomètres au sud de la grande route, ou finira-t-elle en impasse dans une clairière quelconque? J'ai refusé : «La responsabilité de vos batteries repose sur moi ; si elles périssent, ce sera seulement dans les rangs de mon arrière-garde, à leur place légitime».

Le matin était sec, frais, magnifique et revigorant. Les postes avancés allemands, reçus par le feu, s'arrêtèrent ; l'ennemi rassemblait ses forces pour se jeter sur la grande route. Et nous glissions à plein régime le long de leur front. Les nerfs de tous étaient tendus à l'extrême. La situation était particulièrement lourde pour les artilleurs, pour lesquels ne pouvait se présenter qu'un rôle très passif ; leurs visages étaient très pâles. Enfin, les cabanes de Kotlovka apparurent ; la tête de colonne passa à toute vitesse ; les échanges de tirs éclatèrent puis commençaient à s'éteindre ; lorsque la queue de la colonne eut fini de passer Kotlovka, des éclaireurs à cheval surgirent de la forêt sur la grande route. Cinq minutes après le départ de la dernière compagnie de Kotlovka, une ligne allemande approcha de celle-ci. Nous avons été épargnés ! Par la suite, ce fut plus calme — à gauche de la grande route, aucune route ne débouchait jusqu'à l'ouest d'Osinovka, le point final de notre trajet le long de la grande route. Les artilleurs se sentirent particulièrement soulagés.

Il était proche de 8 heures lorsque la colonne arriva à Osinovka. Là, derrière le flanc gauche du 28^e régiment sibérien, nous attendait le chef de division, sérieusement inquiet pour nous, car il voyait que les régiments sibériens qui devaient nous couvrir étaient depuis longtemps déployés le long de la grande route à l'est d'Osinovka. Malgré la hâte — 12 km sans presque de pauses en 2 h 40 min — personne ne traînait derrière, l'ascension nerveuse donnait des forces aux plus faibles, les visages étaient heureux et ardents. Le chef de division se sentait probablement reconnaissant envers le 6^e régiment et avait probablement reçu de bonnes informations des artilleurs, comme en témoigne le paragraphe 6 de l'ordre de la division n° 100 du 23 septembre : « Lors du passage de la division qui m'était confiée le 19 septembre, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le brillant ordre lors de la marche, qui était respecté par le 6^e régiment de tirailleurs finlandais, pour lequel j'exprime ma gratitude au commandant du 6^e régiment de tirailleurs finlandais, le colonel Svechin. Je ne peux malheureusement pas ne pas noter le désordre dans lequel se trouvait le 5^e régiment de tirailleurs finlandais... » Le 5^e régiment suivait une route non menacée. Si Schilling ne s'était pas absenté, prétextant une maladie, ce point aurait été omis dans l'ordre de la division ; mais avec le commandant de régiment par intérim, l'état-major de la division ne se gênait pas.

Je n'avais pas l'intention de me plaindre du 28^e régiment sibérien — ce jour-là, j'avais trop d'autres préoccupations ; et le commandant du 28^e régiment sibérien devait lui-même ressentir sa propre misère. Mais, en triant ces archives, j'ai découvert avec étonnement une plainte des Sibériens contre le 6^e régiment. Probablement anticipant des ennuis de ma part, le commandant du 28^e régiment, le lieutenant-colonel Gembitski, qui allait être mon voisin pour deux jours, se hâta d'adopter une position agressive. Le III^e corps sibérien assiégea sur tout le front 2 à 3 heures plus tôt, et les Allemands avançaient sur tout le front sur la grande route avant même mon départ pour l'OSINOVKA. Et de 6 à 8 heures du matin, sur le flanc gauche du 28^e régiment sibérien, il n'y avait personne — l'emplacement de mon régiment restait vide. Et le lieutenant-colonel Gembitski, qui, la veille, s'était déjà plaint du retard de la 2^e division finlandaise pour se joindre à son flanc gauche, bombardait le quartier général de la 7^e division sibérienne dès le matin de plaintes selon lesquelles les Finlandais laissaient son flanc découvert et le mettaient dans une situation tactique impossible.

Pour Gembitski, il s'agissait de la jonction entre le 28^e régiment sibérien et le 6^e régiment finlandais. Mais pour le chef de la division Bratanov, à qui la plainte parvint, la question concernait la jonction entre la 7^e division sibérienne et la 2^e division finlandaise ; il télégraphia la plainte au commandant du corps Trofimov ; pour ce dernier, la question était la jonction entre le III^e corps sibérien et le V^e corps du Caucase ; c'est pourquoi la plainte arriva au général Flug, qui s'inquiéta de la jonction entre son groupe et le groupe de Mechmandarov ; à 12 h 25, le 19 septembre, du chef d'état-major par intérim du groupe Flug parvint au général-fourrier de la 10^e armée le télégramme suivant : « Au général Shokorov. Aujourd'hui, à Osinovka, le flanc gauche du III^e corps sibérien ne peut à nouveau pas trouver le flanc droit du V^e corps du Caucase. Le général Flug demande instamment de prendre des mesures afin qu'il n'y ait pas de lacune à la jonction entre les groupes. 129. Schildbach ».

Mais au quartier général de la 10^e armée, il y avait des gens apparemment expérimentés dans les plaintes opérationnelles, qu'il n'était pas facile de duper ; sur ce télégramme était apposée une résolution : « C'est sa faute, puisqu'il se précipite avec le retrait — il faut imputer la responsabilité au général Trofimov ».

La queue du régiment venait tout juste d'arriver à Osinovka lorsque les Allemands atteignirent déjà Osinovka depuis le nord à une distance de tir de fusil, et l'une des compagnies du 1er bataillon du 6^e régiment, déployée sur une colline à la lisière nord du village, à côté du 28^e régiment de fusiliers sibériens, entra dans un affrontement de tir. La position du régiment n'était pas fortifiée. Il fallait la reconnaître, déployer le régiment et commencer à creuser des tranchées en même temps que le combat faisait rage. Le 2^e bataillon de réserve du régiment fut dirigé par moi vers le secteur du village de Zakharishki avec pour instruction à son commandant, Chernyshenko, de préparer des tranchées là-bas, mais pas à l'ouest, dans le dos du régiment, mais orientées vers le nord, au cas où les Sibériens bordant notre flanc échoueraient. La principale direction de l'attaque allemande passait manifestement du nord au sud.

Je me rendais parfaitement compte de l'omission de l'état-major de la division. Le 7^e régiment était destiné à l'arrière-garde, puis à la réserve de la division ; mais puisque, ayant glissé jusqu'à la position 2 h 30 avant moi, il était bien sûr nécessaire de le déployer sur le front, où il aurait eu le temps de s'enterrer et de s'installer calmement, tandis que le 6^e régiment, en repli arrière, devait être dirigé vers la réserve. Cependant, il n'était pas vraiment opportun de blâmer particulièrement l'état-major de la division pour cela : la spécialité du 7^e régiment était de se trouver en réserve, et si, déjà dans l'ordre de la division, son affectation à la réserve était indiquée, il n'était pas si facile de le retirer de là ; son commandant, Maroushevsky, un chef d'état-major méritant de notre division pendant la première année de guerre, jouissait d'une immense autorité auprès du chef de la division.

L'absence de tranchées était d'autant plus regrettable que tout l'espace allant du village de Zakharishki au village de Dreveniki grouillait de troupes, de batteries (l'artillerie du corps de la garde), et de convois. Une partie considérable de la foire de Lavarishki s'était déplacée ici pendant la nuit. Mais il s'agissait de corps destinés au flanc droit de Fluga, ou de ceux qui considéraient qu'ils avaient déjà fait leur part, indiquant cyniquement leur incapacité au combat : la 4^e division finlandaise, la division frontalière, la milice ; elles avaient déjà lavé leurs mains et n'étaient lors de la retraite qu'un lourd fardeau.

19 septembre 1915 — l'un des jours les plus noirs de mes souvenirs de guerre. Mais le combat avait commencé calmement ; l'artillerie allemande ne faisait nullement des ravages ; chez les Allemands, se distinguait un seul canon de 37 millimètres à tir rapide, caché dans les buissons à 2 000 pas devant mon flanc droit et lançant furieusement ses grenades inoffensives sur mes compagnies du flanc droit ; il a tiré pendant trois heures 200 ou 300 grenades, mais n'a blessé personne. Ce canon représentait, au sens plein du terme, une profanation de l'artillerie ; le faible bruit de l'explosion de ses obus faisait rire les fusiliers, qui avaient subi trois jours auparavant le martèlement obstiné de bombes de 40 kilogrammes. Je passais près de là derrière le front, sur la ligne de soutien des compagnies. Le petit canon s'était fixé sur moi et me poursuivit longtemps par son feu, jusqu'à ce que je sorte de sa portée. Certaines grenades tombaient à 6 ou 7 pas, le cheval hennissait parfois, et les fusiliers semblaient disposer d'un stock inépuisable de plaisanteries pour

chaque nouveau crachat du canon allemand. Après cette expérience, je ne suis toujours pas partisan du calibre de 37 mm pour l'artillerie de bataillon.

Cependant, bientôt les événements ont pris une tournure sérieuse. Derrière nous et sur notre flanc, on sentait des remous. Le flanc gauche de Fluge, tourné vers moi, faisant face au nord, était formé par les divisions sibériennes semi-épuisées 7e et 8e et la division d'infanterie épuisée 26e, qui, depuis le 15 septembre, devait prendre Vorniany jour et nuit, et pourtant n'a pas pris Vorniany. Les trois divisions étaient réunies sous le commandement du général Trofimov, commandant du IIIe corps sibérien. L'effondrement a commencé au centre et sur le flanc droit déjà vers 9 heures du matin. À 13 heures, le centre de Trofimov (8e division sibérienne) n'était plus au village de Slobodka, sur la grande route, mais sur le front du manoir de Dubniki (exclusivement)—village de Skarbina. À ce moment-là, le manoir de Dubniki avait été perdu par le flanc gauche de la 26e division d'infanterie, la 1re et la 8e division sibérienne et le flanc droit de la 7e division sibérienne ont commencé à se disperser et à se fragmenter. Le 28e régiment sibérien, moins vigoureusement attaqué et rattaché à mon régiment, a tenu plus longtemps que les autres unités du IIIe corps sibérien. Jusqu'à 13 heures, le contact avec mon unité était maintenu à Osinovka, seul le centre et le flanc droit de la 7e division sibérienne reculaient, de la ligne Osinovka—Slobodka à la ligne Osinovka—Skarbino. À 13 h 15, le flanc gauche du 28e régiment sibérien, en ordre relatif, se retirait d'Osinovka vers le village de Zakharishki, tandis que le 6e régiment reculait par le flanc droit, se tournant progressivement vers le nord ; de 14 h 15 à 16 heures, le 6e régiment maintenait le front à Zakharishki. Le 1er bataillon, engagé depuis le matin, rejoignant la ligne de Zakharishki où le IIe bataillon était déjà déployé, a été rappelé par moi dans la réserve du régiment afin de lui permettre de faire bouillir de l'eau pour le thé et de se reposer. Notre division d'artillerie a quitté le champ de bataille après 14 h 15 et vers 15 heures, avec la réserve de division du 7e régiment, se positionnait dans une position secondaire, au nord de Dreveniki. Déjà à partir de 14 h 15, des informations circulaient selon lesquelles dans la région du manoir de Dubniki toutes les actions militaires avaient cessé et que les Allemands présents — 10 compagnies, 2 escadrons, plusieurs batteries — se rassemblaient en colonnes et se déplaçaient librement vers le sud. Entre 16 et 17 heures, commença la « grande débandade », qui toucha complètement la 2e division finlandaise.

Le journal des opérations du IIIe corps sibérien décrit assez doucement le retrait du corps et l'explique par un trafic général : les flancs avaient été ouverts par la 26e division d'infanterie, entraînant la 8e division sibérienne, ainsi que par la 2e division de Finlande. Une seule 7e division sibérienne ne pouvait rester comme un angle aigu avancé — il a fallu la retirer également. Une telle présentation déforme évidemment le déroulement des événements. Il est clair que la 2e division de Finlande a été faussement accusée, puisque, par exemple, l'ordre de l'état-major de la 7e division sibérienne du 10 h 30 indiquait que la division devait se replier sur la ligne Osinovka—Skarbina, ce qui avait en réalité déjà été exécuté par les troupes une heure plus tôt ; si le flanc gauche de la division est resté en place, quel rapport avec le voisin de gauche ? Peut-être y avait-il une part de vérité dans les affirmations du IIIe corps sibérien : mon 1er bataillon se déployait d'abord à Osinovka au hasard, en raison de l'avancée des Allemands, les compagnies étant envoyées par le commandant du bataillon à des positions qu'il n'avait pas examinées ; et ensuite il commença immédiatement à travailler pour préciser et ajuster la position de ses compagnies selon le terrain ; il est tout à fait possible que, ce faisant, il ait déplacé sa compagnie du flanc droit d'une centaine de pas plus près d'Osinovka. Et sur le côté, le voisin le surveillait avidement, cherchant au cas où un prétexte pour justifier sa possible instabilité et probablement à un moment donné à documenter et exagérer un tel fait. Cependant, dans les archives bien conservées du 28e régiment sibérien, je n'ai trouvé aucune plainte concernant l'instabilité du 6e régiment près d'Osinovka. Il est toutefois fort possible que, lors d'une conversation téléphonique avec le quartier général de la 7e division sibérienne, une telle plainte ait été formulée, transmise oralement au quartier général du corps et consignée dans son journal des opérations comme un motif justificatif pour le corps. Je pense que la culpabilité de la 26e division d'infanterie, invitée fortuite au sein du IIIe corps sibérien, n'est pas si grande, même si ce dernier lui attribue la faute principale. Tout d'abord, la 26e division a reculé à une profondeur incomparablement moindre ; ensuite, tout le matériel disponible indique une

panique uniquement sur son flanc gauche, à la gare de Dubniki, où elle était en contact avec la 8e division sibérienne.

Rejeter la responsabilité sur le voisin — tel était le slogan principal de l'éducation des grands et petits officiers du IIIe Corps sibérien. Ainsi, lors de ce combat, au milieu de la 7e division sibérienne, s'était intercalé, entre les 28e et 27e régiments sibériens, le Ier bataillon du 32e régiment sibérien de la 8e division sibérienne voisine, qui avait un front plus étroit et renforçait le voisin. Sur le flanc droit du 28e régiment sibérien était déployé son Ier bataillon, qui avait pour voisin le bataillon du 32e régiment sibérien. Une note du commandant du Ier bataillon du 28e régiment sibérien a été conservée : « Au commandant du régiment. 19 septembre 1915, 9 h 30 du matin. N° 19 du commandant du Ier bataillon. Monsieur le colonel, les chaînes du 32e régiment qui occupaient la position à droite de la 1re compagnie ont reculé vers la route dès que les chaînes allemandes sont apparues. La 1re compagnie est ainsi découverte. Les éclaireurs ont rapporté que des chaînes et colonnes denses avancent à droite. Capitaine d'état-major (signature illisible) ». Le rapport du même commandant de bataillon indique que le bataillon du 32e régiment « est parti pour une raison inconnue ; semble-t-il, le 27e régiment aussi ». À 10 heures, le même commandant du Ier bataillon du 28e régiment sibérien signalait que les Allemands pénètrent dans le dos de son flanc droit, ce qui le constraint à commencer le repli. Je ne suis pas entièrement convaincu de la véracité de ces rapports, sans doute rédigés sous le feu — et peut-être constituent-ils eux-mêmes une justification de leur propre défaillance ; mais ils démentent, en tout état de cause, la version du journal des opérations du IIIe Corps sibérien.

En réfléchissant au déroulement catastrophique de ce combat du IIIe corps sibérien, on est frappé par l'absence presque totale de résistance sur le front du IIIe corps sibérien. Ses divisions étaient au moins deux fois plus nombreuses que la 2e division finlandaise ; elles comprenaient encore de nombreux commandants énergiques et dotés d'une expérience de combat colossale, les communications fonctionnaient parfaitement, l'artillerie était bonne, nombreuse et bien pourvue en obus, les fusiliers étaient encore capables de se battre, le IIIe corps sibérien comptait moins de renforts inexpérimentés que les autres corps ; le corps s'était installé à sa position à l'avance et disposait de 2 à 3 heures pour se retrancher, le feu des Allemands, encore mal déployés et mal pourvus en obus, l'artillerie étant inefficace, les sections des divisions étaient petites — la 7e et la 8e divisions sibériennes s'étendaient ensemble sur seulement 7 km, c'est-à-dire qu'elles disposaient de moins d'un kilomètre par régiment pour plus de 2 000 combattants et 6 à 8 mitrailleuses ; la 26e division s'étendait sur seulement 3 km. Et que voyons-nous : lors de la première apparition des Allemands à distance de tir de fusil, tout le front de dix kilomètres commence à s'effriter, et au bout de 4 heures, cette effritement se transforme progressivement en fuite générale. L'élan des Allemands est insignifiant, et à première vue, on ne voit aucune raison ayant provoqué ces conséquences.

Je vois ces raisons dans la directive de l'état-major de la 10e armée du 17 septembre. Cette directive prévoyait un retrait dans la nuit du 20 septembre depuis la ligne Bystritsa—Shumsk vers le front Slobodka—Oshmyany. Cette directive était connue de tout le commandement du IIIe corps sibérien et constituait la base de la planification de ses actions. Mais les changements très favorables survenus le 19 septembre dans l'arrière de la 10e armée avec le déploiement de la 2e armée et restés alors encore inconnus de l'état-major, ont amené d'une part le haut commandement à envisager de retarder le retrait, et d'autre part le IIIe corps sibérien avait la tradition de toujours se hâter de se retirer, et ses actions se sont nettement écartées des exigences de la situation de combat. Si, depuis la position précédente, le IIIe corps sibérien s'était retiré trois heures plus tôt que prévu, me mettant dans une position extrêmement risquée, il s'agissait maintenant pour le IIIe corps sibérien de devancer le retrait prévu pour la nuit. Les mesures préparatoires à ce retrait étaient en cours depuis le matin. Tous s'efforçaient de prendre une position qui assurerait un maximum de commodité pour mener le combat le lendemain, lorsque le corps se retrouverait, après la marche nocturne, sur un nouveau front. L'état-major du IIIe corps sibérien s'était glissé dès le matin à Soly, situé à 33 km (à vol d'oiseau) du front où le corps livrait bataille, bataille à laquelle on n'accordait pas trop d'importance ; mais pour le lendemain, lorsque le corps aurait reculé, comme le prévoyait

la directive de la 10e armée pour le passage, l'état-major du IIIe corps sibérien aurait déjà organisé les communications et se trouverait à distance appropriée derrière le front.

De même, l'état-major de la 7e division sibérienne, dans l'intérêt du lendemain, s'est retiré à Slobodka, à 20 km derrière le front où ses régiments combattaient encore ; il prévoyait que son flanc gauche serait demain quelque part dans la région de Paloshi, et a choisi une position suffisamment défensive, à seulement 7 km de ce village. L'état-major de la 8e division sibérienne a pris un peu de retard et a réussi à s'orienter sur le fait que la retraite prévue durant la nuit serait moindre que prévu, et s'est donc retiré seulement à Ostrovets, à 14 km de son front. Les commandants des régiments du IIIe corps sibérien n'étaient pas moins prévoyants que leur hiérarchie et ont envoyé dès le matin leurs bataillons de réserve, avec les meilleurs commandants de bataillon et moyens de communication, vers la région de la rivière Losha ; là, les hommes ont pu se reposer, et lorsque l'ordre de retrait serait donné — vers 15 heures — et que la position serait indiquée et répartie entre les régiments, ces bataillons se mettraient à renforcer la position, la prendraient fermement, et la retraite de nuit ne serait qu'une formalité — les compagnies épuisées passeraient simplement au-delà d'une ligne solidement fortifiée et prise en charge. Dans les affaires des régiments sibériens, de nombreux ordres correspondants ont été conservés. On peut supposer qu'à la future ligne encore non désignée se réunirent non seulement les hauts commandants, mais aussi la moitié des bataillons du IIIe corps sibérien. Le corps était habile et très expérimenté dans les mouvements de retraite. Après six mois de recul, un pourcentage énorme de l'armée russe ne pouvait mener une défense que dans le style des combats de rearguard, et dans les actions des Sibériens, je ne peux discerner le moindre signe de rigidité.

Les motifs d'arrière-garde affaiblissaient extrêmement la stabilité du front du IIIe Corps sibérien. Il n'y avait pas de raison de s'accrocher à chaque parcelle de terre si une ligne de retraite était préparée en arrière et si les réserves y étaient dirigées dès le matin. Et en plus, parmi les tireurs, se répandaient des rumeurs sinistres selon lesquelles les convois avaient été attaqués profondément dans l'arrière, le tonnerre des canons se faisait entendre dans la journée par derrière, et la nuit, des étincelles de pistolets éclairants allemands apparaissaient sur tout l'horizon. Des unités de la garde passaient rapidement pour entrer en combattre pour nos communications ; mais dans l'imagination de la masse, le commandement se préoccupait avant tout de sauver au moins la garde et de la retirer de la zone menacée d'encerclement, et peut-être que ce n'était pas tout à fait faux. En fin de compte, sans nier le processus de décomposition des régiments sibériens, je pense que dans la fuite générale du 19 septembre, ce n'est pas tant cette décomposition qui est responsable que l'ensemble du commandement du corps, du commandant du corps aux commandants de régiments inclusivement, qui avait préparé pour elle toutes les conditions matérielles et psychologiques.

La haute direction, le 19 septembre, était au contraire de bonne humeur. Parmi la cavalerie d'Oranovsky et de Tyulin, un bon corps d'armée V s'était pleinement déployé, dont la 7e division avançait depuis Bol. Yakenty; à Kovali, un élément de cavalerie, bien que faible, représentait la 124e division; depuis Soly, l'ennemi avait déjà été repoussé la veille; la garde progressait à l'est de Soly.

Sur le front tourné vers l'est, le Flüg était calme ce jour-là ; le 18 septembre, jour de l'entrée des Allemands à Vilna, le sol sous les pieds du VIe corps de cavalerie, avancé jusqu'à la ligne Smorgon-Vileyka, brûlait déjà, et Ludendorff donna l'ordre de porter le nombre des divisions d'infanterie le soutenant à quatre. En complément de la 115e division, déjà utilisée par morceaux, la 77e division fut envoyée, attaquant le 16 septembre la 2e division finlandaise ; tandis que le Ier corps allemand, agissant contre Flüg, devait retirer du combat les 42e et 75e divisions. Cela provoqua évidemment un retard prolongé dans les efforts offensifs des Allemands et explique pourquoi la fuite du IIIe corps sibérien le 19 septembre n'entraîna pas de conséquences catastrophiques pour le front de la 10e armée. Et surtout, ce jour-là, le XXXVIe corps de la 2e armée commença avec succès l'assaut de Smorgon, qui devait ensuite conduire à l'anéantissement de la 1re division de cavalerie allemande. Les autres corps de la 2e armée se faisaient sentir à l'arrière et sur le flanc du général Flüg, lui offrant un solide soutien. On pouvait déjà voir que l'opération allemande, bien conçue et vigoureusement entamée pour encercler la 10e armée,

échouait, car elle fut entreprise trop tard, lorsque nos forces principales avaient quitté la Pologne et se trouvaient à une distance relativement courte de Molodetchno, permettant au haut commandement russe de puiser en quelques jours des renforts, de former la 2e armée et de la lancer contre les forces allemandes encerclantes. Ce fut sans aucun doute un tournant de l'opération : au point décisif, à Smorgon, les Allemands ne purent opposer qu'une seule division de cavalerie épuisée au corps d'armée russe, échouèrent et durent laisser aux Russes la voie ferrée de Molodetchno-Soly qu'ils avaient capturée, voie sans laquelle la 10e armée ne pouvait être approvisionnée.

Ludendorff continuait encore à lutter pour l'ampleur de l'opération et mobilisait toutes ses forces ; il ordonna à l'armée de la Niemen, qui se tenait devant le tête-de-pont de Dvinsk, de détacher 2 divisions d'infanterie (la 3^e et la 87^e) et la 2^e division de cavalerie (renforcée par une brigade de cavalerie de la garde), afin de les faire progresser entre le lac Drisviaty et Narotch et ainsi protéger son aile enveloppante d'une attaque par l'arrière, venant de l'est. L'échec de l'enveloppement dans le secteur Molodechno-Soly fut définitivement constaté le 21 septembre, mais Ludendorff voulait encore tenter un nouvel enroulement plus profond vers Minsk : le 22 septembre, il ordonna que le VI corps de cavalerie, remplacé par de l'infanterie, avance vers la ligne Vileyka-Minsk, retienne les Russes sur place, puis recule successivement vers l'est, jusqu'à la Berezina, où devait s'achever le « Canal » pour la majorité des armées russes du Front occidental. Dégagé de cette fantaisie, le général Falkenhayn considérait que les opérations sur le front russe étaient pour l'essentiel terminées ; pour lui, il s'agissait seulement de se retrancher sur le front russe pour l'hiver avec un minimum de troupes et d'approvisionnement ; son intérêt se portait sur la campagne serbe et le rejet de l'avance française en Champagne ; il comprenait clairement les exigences et les possibilités de la guerre d'attrition, et le 19 septembre il fit à Ludendorff, alors en pleine crise, la demande d'envoyer six de ses divisions vers l'ouest et en Serbie ; l'une de ces divisions devait commencer son embarquement immédiatement.

Cette fracture opérationnelle a été ressentie en premier par le général Flug. À 10 heures du matin le 19 septembre, lorsque le flanc gauche de Flug venait juste de commencer à craquer, son chef d'état-major temporaire télégraphia au chef d'état-major de la 10e armée que tout l'arrière était encombré de convois, que les troupes se déployant au sein de son groupe étaient généralement en retard ; ainsi, la brigade de la 43^e division est arrivée avec 12 heures de retard. « Dans de telles conditions et en tenant compte de la présence dans l'arrière du IV corps sibérien (2e armée - A. S.), le général Flug considère que la poursuite du repli ininterrompu du groupe du général Mekhmandarov est indésirable et que pour la nuit d'aujourd'hui, il est suffisant de rectifier légèrement le front approximativement selon la ligne Korveli — g. dv. Olesino — Paloshi — Losha — Medniki. Le général Flug exige avec insistance l'approvisionnement en obus et la réouverture de la circulation sur la ligne Molodenzo — Soly. Aucun approvisionnement rapide en obus ne peut être attendu des points précédemment indiqués. 144 Schildbach ».

L'exigence de Flug — réduire l'ampleur du repli du centre de la 10e armée correspondait parfaitement à l'état d'esprit du quartier général de la 10e armée, mieux éclairé sur les succès de la 2e armée. Pourquoi réduire l'ampleur du repli alors qu'il serait plus avantageux de l'arrêter complètement ? Et sur le fil télégraphique, la réponse suivante du commandant de la 10e armée commença à apparaître : « 19/IX 13 h 5 m. Après-midi. 144. Pour demain, 20 septembre, j'ai ordonné au groupe de Mechmandarov de rester à la même position qu'il occupe aujourd'hui, c'est-à-dire depuis Osinovka, où votre aile gauche doit rester. En ce qui concerne les obus, j'ai donné l'ordre de vous envoyer une partie des stocks des II^e et Ve corps caucasiens. Demain, le 20 septembre, le XIV^e corps doit arriver à Molodetchno. Je répète qu'en dépit de l'épuisement des troupes, la situation exige une avancée rapide de l'aile droite, pour cela j'exige le plein engagement des forces et les actions les plus résolues. 9860 Radkevich ».

Mais concernant la ligne Korveli—gare d'Olesino—Paloshi Flug, de manière officielle ou non, il avait déjà informé le III^e corps sibérien, et celui-ci tendait clairement vers elle dès 10 heures du matin, lorsque le chef d'état-major de Flug demandait pour la première fois l'approbation de la limitation de sa retraite. L'état-major de Flug a déménagé de la gare de Keny à M. Soly, sous la

couverture de la garde, et le commandant du IIIe corps sibérien, le général Trofimov, s'y est également rendu. Flug a dû justifier devant l'état-major de l'armée ce déplacement en expliquant qu'il avait été effectué avant que le général Trofimov ait été informé de la suspension du repli. À l'état-major de Flug, on comprenait que la demande de maintenir le contact avec le groupe de Mekhmandarov à Z. Osinovka était irréalisable pour le IIIe corps sibérien, et c'est pourquoi il a renouvelé sa requête, en s'appuyant sur le fait que « la 26e division, attaquée par les Allemands à 10 heures du matin, s'est déjà repliée sur la ligne Stolbury — gare de Dubniki, et que la 8e division sibérienne se retire progressivement, sous pression, sur la ligne gare de Dubniki—Osinovka ; par ailleurs, dans le IIIe corps sibérien, les obus et cartouches sont presque épuisés (incorrect.— A. S.). Le repli vers la gare d'Olesino est très souhaitable ». À ces inquiétudes, à 14 h 53 le 19 septembre, est venue la réponse du chef d'état-major de la 10e armée : « Général Flug. 151. Le repli du groupe du général Mekhmandarov est annulé, raison pour laquelle le contact de votre groupe avec le Ve corps caucasien doit être maintenu à Osinovka. Je vous prie de me confirmer la réception de ce télégramme ».

Telles étaient les circonstances qui expliquaient l'absence d'intervention des commandants de corps et des chefs de division dans une situation du front qui se déroulait de manière manifestement absurde à 13 heures et l'absence de régulation par eux de la retraite commencée par le corps sibérien I-II dès dix heures du matin ; les commandants de régiment étaient laissés à eux-mêmes. Ni les chefs de division, ni les commandants de régiment n'envoyaient leurs réserves au combat, mais n'autorisaient pas non plus le repli. Il est très probable que le changement, survenu autour de midi le 20 septembre, du principal officier d'état-major ait eu un effet négatif sur l'organisation du service de l'état-major — N. G. Semenov, remis de sa fatigue, prenait le poste de chef d'état-major de Fluge à la place de Schildbach qui le remplaçait et devait prendre un certain temps pour se familiariser avec la situation.

Évitant la percée qui se produisait à l'est, une masse de fuyards — des milliers de soldats « individuellement » de dizaines de régiments différents — et du IIIe corps sibérien, ainsi que des unités retardataires de diverses sections, et même de la 26e division, y compris tout ce que le 28e régiment sibérien avait en première ligne — comme une avalanche, perdant toute orientation, se précipita après 16 heures dans la position du 6e régiment ; certains, franchissant la ligne de soutien de mes bataillons, se heurtaient derrière aux chaînes du 8e régiment tournées vers l'ouest, et ce n'est qu'alors qu'ils se détournaient vers le sud. Tous disaient que les Allemands les poursuivaient. C'était une panique, en plein jour, quand chaque fuyard est visible de loin, et ils étaient innombrables — et eux, comme de vieux soldats expérimentés, ne se rassemblaient pas en grappes sur les routes, mais restaient uniformément dispersés sur toute la zone ; l'artillerie allemande commença alors à tirer au shrapnel en direction des fuyards, sur toute la position du 6e régiment et ses arrières. Plus on allait vers le sud, plus l'ambiance était panique, il y avait davantage de fuyards. J'ai vu le 8e régiment, presque jamais engagé au combat, se lever tout entier, comme un seul homme, et rouler le long de son front, de droite à gauche, vers le sud.

J'ai encore essayé d'envoyer quelque chose depuis la réserve du régiment pour faire face aux Allemands, à Selišče, mais en 5 à 10 minutes, le groupe de fuyards a fait son effet et, sur le secteur du 6e régiment, les deux bataillons de la partie combattante se sont levés et ont reculé à pas de « fuyards ». Pour ma part, face à l'apparition massive de fuyards, je voulais vraiment gagner au moins 20 minutes, afin que leur avalanche puisse se propager plus loin et que l'on puisse retirer le 6e régiment, sans le mélanger avec eux. Mais pour moi comme pour tous les quinze officiers présents, l'urgence tactique et psychologique de se replier devenait évidente : à ce moment-là on pouvait donner l'ordre de retrait, dans une minute chaque tireur se serait levé de lui-même et serait parti. Je n'avais pas besoin de moyens de communication pour mettre immédiatement en mouvement de retrait les trois bataillons.

Le 6e régiment se trouvait sans aucun doute à la limite même de la panique ; à la limite, parce que tout l'état-major du régiment faisait des efforts désespérés pour garder le contrôle entre ses mains et, finalement, sacrifiant les exigences de la tactique, accomplissait cette mission. Nous avions sous les yeux une mer de personnes dispersées et isolées, guidées uniquement par leurs

instincts, et tous les officiers du 6e régiment n'avaient qu'une seule pensée : le maintien de la cohésion. Je me trouvais auprès du bataillon de réserve I et, en lui ordonnant de se retirer, je demandais au commandant du bataillon de ne pas laisser les compagnies s'éloigner de son contrôle direct : « Je mènerai la colonne du bataillon », fut la réponse que je reçus. Le IIIe bataillon, par sa position sur le flanc gauche du régiment, était le moins menacé par la panique, il fut presque épargné par la vague de fuyards et se retirait en conservant, au début, une sorte de formation en chaînes. Le plus difficile était pour le IIe bataillon, voisin direct du 28e régiment effondré ; je me précipitai à sa rencontre. Le commandant Chernyschenko, que je tenais pour peu compétent, fut à ce moment remarquable. Ses compagnies, en reculant, se reformaient en marche, sans prêter attention au feu d'obus ; les Allemands observaient mal et tiraient au hasard. Chernyschenko, malheureux, blessé, habituellement abattu, montait maintenant à cheval d'une compagnie à l'autre, les reformant, interceptant les tireurs qui s'éloignaient en avant, ralentissant leur pas ; bien sûr, il disposait de fidèles aides dans la formation, mais ils étaient à pied, et dans de tels moments, la figure montée a un avantage décisif. Seules quelques patrouilles tiraillaient et couvraient le retrait des compagnies alignées des IIe et IIIe bataillons.

Les tirailleurs ont réussi à rester sous le commandement des officiers seulement au prix d'un quasi-abandon de toute tâche tactique ; le 6^e régiment se retirait en dernier, mais à ce moment-là, il ne constituait pas pleinement l'arrière-garde. Et devant nous, chez les Drevenikov vers lesquels nous nous précipitions, parfois en nous arrêtant 2 à 3 minutes pour remettre en ordre les compagnies, se trouvait une mer d'artillerie, de convois, et des rassemblements de personnes bloquées par des passages forestiers et marécageux sur le chemin des Zadverniki. Il fallait faire quelque chose. Après avoir calmé le II et le III bataillon, je me suis précipité vers mon I bataillon ; je l'ai rejoint alors qu'il descendait d'une colline vers le village de Babichi, en colonne massive de bataillon, au petit trot. Je me suis adressé à lui avec des paroles sévères et réprobatoires ; les tireurs répondaient assez joyeusement — « nous avons seulement accéléré en descendant la colline », et le commandant du bataillon, vexé, insistait sur le fait que tout allait parfaitement. J'ai arrêté le bataillon, car ici sur la route, sur 2 à 3 colonnes côté à côté, se tenait l'artillerie — des batteries finlandaises et de la garde — et j'ai commencé à réfléchir. Les compagnies du III bataillon ont commencé à arriver, le II bataillon approchait. Je voulais tenter de déployer le régiment pour gagner au moins une demi-heure pour le retrait des batteries et des convois, qui représentaient un énorme et impuissant camp. La panique n'avait pas encore atteint les batteries ; elles conservaient un ordre complet.

Il est probable que rien de substantiel n'aurait résulté de ma bonne intention. C'est un incident qui m'a sorti de cette situation difficile. Le long de la route, il y avait beaucoup de biens abandonnés par les convois lors de la retraite ; peut-être que les articles de ravitaillement étaient remplacés par des objets volés. Un tireur curieux de ma 11e compagnie a remarqué une caisse, en a sorti un objet métallique étrange, lourd et de forme inconnue, et a commencé à le trifouiller. L'attention de ses supérieurs directs était détournée par le cours général des événements ; soudain, un violent explosion se fit entendre dans la colonne ; l'objet mystérieux, extrait de la caisse, était apparemment une bombe d'avion. 12 tireurs de la 11e compagnie ont été tués ou gravement blessés. J'ai pu comprendre la cause de l'explosion seulement plus tard. À ce moment-là, tous eurent simultanément la même pensée : que c'était l'explosion d'une grenade allemande, que sur la colline à un demi-kilomètre de là, d'où nous venions de descendre, une batterie allemande ouvrait le feu sur nous. Comme sur un signal invisible, des centaines de conducteurs d'artillerie se levèrent, et toutes les batteries partirent en furieux galop, sans se soucier de la route, en direction du sud. En traversant les champs, les chemins de campagne vers le village de Meshkoutsy et par les sentiers forestiers, poussés par la peur, le convoi et l'artillerie disparurent rapidement de notre vue. Le journal des opérations du IIe régiment d'artillerie finlandais attribue le premier mérite de cette « retraite précipitée » à l'ouverture du passage à travers les convois des batteries de mortiers de la garde. Dans le 6e régiment, toute la hiérarchie était sur ses gardes, quelques tireurs égarés furent arrêtés après une vingtaine de pas, et le régiment, prenant progressivement l'allure d'une colonne en marche, avança calmement vers le village de Dreveniki. Sans l'atteindre, je reçus un ordre de l'état-major de la division.

Dans le camp près du village de Dreveniki se trouvaient aussi les « restes », comme ils se hâtèrent eux-mêmes de le souligner, des 4^e divisions finlandaise et de frontière. Le journal des opérations militaires de la 4^e division finlandaise note la bonne volonté du commandant temporaire de la division de couvrir le retrait de la 2^e division finlandaise en envoyant au moins des unités faibles dans la zone du IIIe corps sibérien, mais une fuite générale commença aussitôt, et il fallut rappeler tout le monde. « Les troupes se retiraient vers le sud sans routes, en deux flux, certaines batteries restaient en position et continuaient à tirer, couvrant la retraite. » Si de telles batteries existaient, c’était bien plus tôt. Nos deux batteries (du 2^e régiment d’artillerie finlandais) se déplacèrent à 13 h 45 vers le village de Selišče, où elles prirent position en avant vers le nord et tiraient sur les Allemands, avançant sur le IIIe corps sibérien, en contournant le flanc droit du 6^e régiment. À 15 heures, les batteries étaient en position à Dreveniki, protégées par le 7^e régiment finlandais, en réserve de la division. Au moment de l’explosion de la bombe de l’avion — vers 18 heures — nos batteries se trouvaient dans la colonne générale, en rangs de marche, entre les batteries de la garde. « L’artillerie allemande tirait sur les unités en retraite » affirme le journal des opérations militaires de la 4^e division finlandaise. Cette affirmation n’est vraie que pour le début de la retraite du 6^e régiment finlandais. Au moment de la seconde panique (18 heures), aucun tir d’artillerie n’eut lieu sur le champ de bataille. La divergence dans la description des événements par moi et les témoins de la 4^e division finlandaise s’explique par le fait qu’ils se retiraient vers le sud bien en avance sur le 6^e régiment — d’une heure et demie. Vers 17 heures, cette « réserve » du V^e corps du Caucase, mélangée aux convois, commença à se frayer un chemin vers le sud ; après deux heures, elle n’avait avancé que de 3 km vers le village de Zadvorniki, et encore deux heures plus tard, à 21 heures le 19 septembre, elle était au village de Paloshi, n’ayant parcouru que 5 km en 4 heures de poussées continues.

Chapitre neuf

L'histoire d'une jonction

Reçu par moi à 18 h 30 le 19 septembre, sur le chemin du village de Babiči au village de Dreveniki, l'ordre du quartier général de la division indiquait que la 6e régiment était chargé de la défense du secteur du village de Meshkutsi (inclus) au hameau de Dreveniki (inclus); le 8e régiment — du secteur du hameau de Dreveniki (exclus) à Z. Prokorty (inclus); le 7e régiment — réserve de division — au domaine de Maryanovo. Le quartier général de la division partait pour un village au-delà de la rivière Loshu, assez loin à l'arrière. Il aurait été extrêmement utile pour mes tireurs et mes officiers de pouvoir se reposer tranquillement une nuit après les nuits agitées de toute la semaine précédente et les fortes impressions éprouvantes de la journée d'aujourd'hui. Je ressentais personnellement que je commençais à épuiser mes dernières forces. Il serait si approprié que le quartier général de la division déploie le 7e régiment sur notre secteur, et que nous passions à travers lui en réserve. Mais Marushevski et tout le 7e régiment étaient résolument opposés à la théorie des rotations.

Le secteur attribué à ce régiment suscitait également de grands doutes. Le village de Meshkoutsy et la localité de Dreveniki se trouvent de part et d'autre d'un marais important, praticable seulement par quelques sentiers. Ces deux points se trouvent sur des routes importantes et seront probablement bientôt attaqués par les Allemands. La défense de Dreveniki, situé dans une clairière en forêt, est difficile et nécessite un aménagement attentif par rapport au terrain et une grande organisation ; cependant, je ne peux pas concentrer toute l'attention et toutes les forces de mes 1 000 soldats sur cette tâche, car je dois occuper à distance le village de Meshkoutsy, situé au pied de la hauteur formant la section du IIIe corps sibérien et au bord du marais, et ne constituant pas un objectif de défense autonome : son sort dépend de qui contrôle la hauteur 111,1. Combien il aurait été préférable que le IIIe corps sibérien inclue dans son secteur également le village de Meshkoutsy, et que la ligne de démarcation entre les groupes de Mechmandarov et de Flug soit tracée à travers le marais. Cela aurait seulement élargi le front du IIIe corps sibérien de 200 à 300 pas. Sans aucun doute, ce n'était pas une erreur des états-majors supérieurs, mais une intrigue du IIIe corps sibérien, qui ne voulait pas avoir un voisin de l'autre côté du marais avec une certaine autonomie, mais désirait un contact direct, coude à coude. Cet égoïsme et cette méfiance envers le voisin plaçaient le 6e régiment finlandais dans une situation tactique difficile et réduisaient de moitié sa capacité de résistance, ce qui, après les malentendus de la journée, aurait pu avoir des conséquences fatales.

Je considérais comme la direction principale et la plus dangereuse — la route du village de Dreveniki à Zadvorniki. Il était douteux d'établir rapidement un contact avec le voisin de gauche — le 8ème régiment — après son repli en totale désorganisation pendant la journée. Il commençait à faire sombre. J'ordonnai au IIIe bataillon, relativement peu touché, d'occuper le secteur principal du régiment — le village de Dreveniki, en ayant devant lui, à 1 km, à la lisière de la forêt, une surveillance dense et continue. Derrière lui, dans le village de Zadvorniki, se trouvait la réserve du régiment — le plus solide, le Ie bataillon. Le IIe bataillon, éprouvé et affaibli, était destiné par moi à la défense d'un secteur secondaire près de Meshkoutsy. Les bataillons se sont immédiatement dirigés vers leurs positions, car l'ennemi nous suivait de près. Pour éviter tout malentendu ou égarlement, j'ai personnellement conduit le IIe bataillon au village de Meshkoutsy. Le secteur était désagréable, marécageux, et je n'ai pas eu le temps de l'examiner entièrement sans descendre de cheval. Dans le rapport du commandant du IVe bataillon du 28ème régiment sibérien, il est indiqué : « À 19 heures, le bataillon s'approcha du village de Meshkoutsy. Devant le village de Meshkoutsy et à gauche jusqu'au village de Dreveniki (erreur — à la lisière de la forêt au sud du village de Dreveniki et près du village de Dreveniki — A. S.), le 6ème régiment de fusiliers finlandais était déjà en cours de tranchées. Le commandant du régiment de fusiliers finlandais, qui se trouvait sur son secteur droit, me demanda de prendre rapidement position, car les Allemands pouvaient arriver à tout instant ».

Le IIIe corps sibérien occupait le front de Sokolovo (exclusivement) — ville fortifiée d'Olesino — hauteur 111,1 — village de Meshkoutsy (exclusivement), sur une longueur de seulement 5 km, la 8e division sibérienne tenait un front de seulement 2 km, la 7e division sibérienne, voisine immédiate de la mienne — sur 3 km, jusqu'à la ville fortifiée d'Olesino (inclusivement). La disposition des états-majors, du fait de leur éloignement, ne répondait absolument pas à la nervosité des troupes, qui nécessitaient une direction personnelle et la présence directe des commandants sur le champ de bataille. La 7e division sibérienne ne disposait initialement que de 3 bataillons — soit 25 % de ses effectifs — en ligne de combat. Dans ces conditions, bien sûr, la prise du village de Meshkoutsy ne pouvait poser aucun problème pour elle. Maintenant, le IIIe corps sibérien avait un avantage incontestable sur la 2e division finlandaise ; presque toutes les unités déployées sur son front ne participaient pas à la panique diurne, car elles avaient été retirées à l'arrière dès le matin. Le 4e bataillon du 28e régiment sibérien prit position quelques minutes après mon IIe bataillon, mais alors que ce dernier arrivait du four, le bataillon sibérien se déplaça depuis l'arrière, depuis un village sur la rivière Losha, où il avait passé une partie de la journée.

Ayant laissé à Tchernychenko toute liberté, je me suis élancé à travers Burbishki puis sur un sentier difficilement praticable pour les chevaux à travers le marais jusqu'au village de Zadvorniki. Maintenir le contact directement à travers le marais était difficile, même pour des messagers à pied. La ligne téléphonique reliant le IIIe bataillon au Ier bataillon à Zadvorniki passait par les villages de Burbishki et Paloshi ; dans ce dernier le poste central du régiment était installé. Je n'avais pas encore donné de directives sur l'emplacement du quartier général du régiment, mais l'adjudant du régiment a ordonné de trouver dans le village de Paloshi une bonne et propre maison.

Il faisait complètement sombre, vers 21 heures, lorsque je suis arrivé à Zadvorniki ; là se trouvait la réserve du régiment. Sur le front du régiment, le feu des fusils faisait rage — les Allemands s'étaient rapprochés des IIIe et IIe bataillons. La situation semblait extrêmement triste ; les états-majors n'avaient pas encore pris la peine de diffuser à tout le front les nouvelles extrêmement réjouissantes venant de notre arrière, qui témoignaient que l'étreinte allemande qui nous comprimait commençait à se relâcher et avait libéré les communications de la 10e armée. Nous continuions à nous sentir encerclés, bien que nous ne l'étions plus réellement. Une impression extrêmement négative était causée par la situation intérieure sur les trois fronts occupés par la 10e armée ; cela faisait que, à chacun de nos pas en arrière, nous nous heurtions à un enchevêtement de convois et de dépôts. Cette situation intérieure, que Napoléon Ier aimait tant, devenait presque insupportable dans les conditions du XXe siècle et menait à la désagrégation. Ses désavantages étaient aggravés par des dizaines de milliers de soldats abandonnés, solitaires et affamés, qui erraient sur toute l'étendue à l'intérieur des fronts de la 10e armée. C'étaient une sorte de « retardataires » ; ce n'était qu'à ce moment qu'ils se retrouvaient devant leurs compagnies. L'établissement de l'ordre dans l'arrière était rendu difficile par le fait que les corps n'avaient aucune zone arrière ou voie dont ils seraient responsables. Tous les chemins de déplacement se croisaient et se mêlaient. L'état-major de l'armée publiait des ordres concernant ces voies, chacun annulant le précédent et augmentant la confusion ; les convois se guidaient non pas sur des directives, mais sur leur propre instinct et reconnaissance. Et malgré tous les efforts légitimes de l'état-major de la 10e armée et son énergie pour organiser les convois, les chariots, en raison de notre situation intérieure, se trouvaient encore en trop grand nombre derrière la ligne de combat.

Le retard par rapport à leurs compagnies était fortement encouragé par le fait que les provisions s'étaient presque catastrophiquement détériorées. Le soir du 19 septembre, les tireurs n'avaient déjà pas eu de nourriture depuis trois jours ; les nuits blanches exerçaient également un effet relaxant. Ce n'est qu'après cinq jours complètement sans pain qu'il a été possible de répartir le pain par livre — l'approvisionnement, resté paralysé pendant une semaine, ne commença à fonctionner timidement que le 21 septembre. La faute ne reposait évidemment pas sur les organes de l'arrière de la 10e armée, mais découlait de la situation opérationnelle. Si « l'arithmétique opérationnelle » vise à fournir quotidiennement au soldat sa ration complète, c'est bien sûr « scolairement correct », mais cela n'a rien à voir avec la réalité opérationnelle. L'excès de sollicitude

peut conduire à la catastrophe ; le quartier général de la 10e armée avait finalement raison en misant sur la capacité de l'estomac humain à se priver temporairement de pain.

La faim de sel était particulièrement pénible ces jours-ci pour la 10^e armée. Il était impossible de trouver des réserves de sel auprès de la population locale. Le bétail était vendu à bas prix par les habitants, et j'ai ordonné de faire trois cuissons par jour, avec une portion de viande d'une livre à chaque fois. Mais la soupe cuite sans sel était rejetée par les tirailleurs, elle était dégoûtante au goût ; les tirailleurs ne mangeaient que la viande, et le pain était remplacé autant que possible par des pommes de terre trouvées dans les champs. À peu près la même nourriture pouvait être trouvée par un soldat qui s'était volontairement séparé de sa compagnie.

Jusqu'à 2 heures du matin le 20 septembre, les Allemands continuaient à avancer obstinément. La veille, dans l'après-midi, ils avaient observé une scène de fuite totale et de désintégration du III^e corps sibérien et d'une partie de la 2^e division de Finlande, et cette scène les incitait naturellement à poursuivre la poursuite. Il fallait finir l'ennemi en décomposition. Une petite colonne allemande, dans l'obscurité, est tombée sur le fort de Olessino, où elle a été repoussée par un bataillon frais de la 7^e division sibérienne. La principale direction de la poursuite allemande à travers Dreveniki conduisait sur l'ensemble du secteur du 6^e régiment, qui a été contraint de se battre avant même d'avoir pris ses repères sur le terrain.

La position du 6^e régiment sur son secteur était assez isolée. À droite — le 28^e régiment sibérien, un ennemi interne, comme cela sera clair plus loin. À gauche, il n'y avait pas de liaison tactique avec le 8^e régiment jusqu'à l'aube. Le bataillon gauche du 8^e régiment s'était accroché à Prokorta, mais le bataillon droit, qui devait se joindre au 6^e régiment, se trouvait à 3-5 km dans l'arrière de la zone qui lui était attribuée. La situation dans le 8^e régiment a été décrite par son commandant dans les termes suivants, adoucis : « 20/IX 2h du matin, n° 54. Au commandant de la 2^e division finlandaise d'infanterie. Depuis Prokorta jusqu'à la voie ferrée, en passant par Smolyanki, il n'y a pas de troupes (il aurait dû y avoir la brigade de fusiliers de la garde.— A.S.). Sur la voie ferrée, il y a le 1er régiment de fusiliers de Sa Majesté. Depuis la gare de Dreveniki, vers la droite, les Allemands exercent une forte pression sur le 6^e régiment, qui a reculé quelque peu. Le flanc droit du 8^e a également reculé (mais sans combat, et pas de 1/2 km, mais de 3,5 km.— A.S.). Les échanges de coups de fusil et de mitrailleuse ne cessent pas (dans le 8^e régiment cela n'a pas eu lieu, cela concerne le 6^e.— A.S.). Que faire ensuite ? Lieutenant-colonel Zabeline ». Dans le même style, Zabeline m'écrivait en même temps (« J'attends des instructions pour les actions futures »). Ce n'est qu'à 3 heures du matin qu'il ordonna au commandant de son bataillon de droite de mettre en ligne sur le front du 6^e régiment. Parallèlement, à gauche de Prokorta, le 5^e régiment finlandais a été engagé depuis la réserve du V corps du Caucase — et la situation s'est éclaircie. « Tenir les anciennes positions », ordonna Zabeline.

La situation n'était pas bonne non plus avec la réserve de division. La 11^e compagnie constituait la réserve de la garde de vigilance du III^e bataillon ; elle occupait le village de Dreveniki ; le commandant de la compagnie, l'enseigne K., l'amena soudainement à Zadvorniki ; au chapitre trois est décrite l'accueil que je lui ai réservé à Zadvorniki. Après avoir renvoyé la compagnie et préparé le 1er bataillon au combat, j'entendis des tirs à 500 pas à l'ouest de Zadvorniki. Il fallait s'attendre à ce que, sans l'aide de la réserve du régiment, le III^e bataillon ne puisse pas maintenir complètement sa position. Mais mon 1er bataillon était la dernière unité à garder l'ordre et à rester sous mon contrôle. Si le 1er bataillon avait été épuisé et qu'il n'y avait pas eu d'autres réserves, le chaos complet se serait installé. C'est pourquoi, avant de prendre une décision concernant le 1er bataillon, je me suis rappelé que, à 2 km de moi, à la ferme Maryanovo, se trouvait la réserve de division : le 7^e régiment. J'étais relié à lui par une ligne téléphonique. J'ai appelé Marushevski au téléphone et lui ai expliqué ma situation : la garde de vigilance était percée, aucun contact avec les voisins, les Allemands étaient dans le village de Dreveniki, on entendait des coups de feu à 500 pas des limites de Zadvorniki ; une contre-attaque était nécessaire, et il se pourrait qu'à court terme, à la périphérie de Zadvorniki où mon 1er bataillon était déployé, une mêlée corps à corps ait lieu. Je demande à Marushevski de m'aider avec une compagnie, voire avec tout le régiment.

Je n'aurais pas dû décrire ma situation aussi sérieusement que je la percevais. Marushevsky m'a posé la question — à quelle distance sont maintenant les Allemands. J'ai répondu : « à 1,5 km ». En réalité, c'était un peu plus (environ 2 km). Marushevsky a été surpris et s'est précipité. Il n'avait pas encore de contact avec le commandant de la division, parti au-delà de la rivière Losha, et sans son autorisation, il ne pouvait pas engager une seule compagnie de la réserve de la division. Et pour ne pas être entraîné dans le combat contre sa volonté et afin de conserver sa liberté de mouvement, il retire maintenant le 7e régiment et le fait passer par le village de Paloshi, sur la rive droite de la rivière Losha. « Au revoir, la station est évacuée ».

Les Allemands ont pris racine dans la ville de Drevenski et n'ont pas avancé davantage. Vers minuit, le commandant du IIIe bataillon a envoyé un message rassurant — toutes les compagnies de son bataillon sont en communication entre elles, bien que le centre du bataillon soit légèrement en retrait en raison de l'incursion des Allemands dans la ville de Drevenski ; les Allemands s'installent dans leur position occupée ; un tir nourri continue en raison de la proximité — 100 ou 150 pas, c'est la distance à laquelle les Allemands se trouvent de nous dans les bois.

J'ai laissé une compagnie de garde du 1er bataillon s'enterrer à la périphérie du village de Zadvorniki ; les trois autres, en état de pleine préparation, se sont couchées pour dormir dans les granges les plus proches. L'humeur du 1er bataillon était joyeuse, élevée. Jusqu'à 2 heures du matin, je suis resté à Zadvorniki, inspectant le poste de secours, où il y avait peu de blessés et d'où avait disparu le mitrailleur de l'unité K. Les échanges de tirs s'étaient calmés. Mes officiers d'état-major me convainquirent de partir dormir au village de Paloshi, où le dîner et un lit étaient prêts et où se trouvait la station centrale du régiment. Le besoin de repos se faisait sentir de manière extrême. Quand je me suis couché à 3 heures du matin, le commandant de la brigade Nagaïev est venu du côté sud du lac Loshi et est resté chez moi. Il disait qu'à l'aube, tout l'état-major de la division s'y rassemblerait et il tentait de m'expliquer la situation générale, mais je ne comprenais rien et me suis endormi pendant son récit.

Cette nuit-là, lorsque les tireurs du 6e régiment, épuisés après une journée difficile, repoussaient seuls l'attaque nocturne des Allemands, le haut commandement supposait qu'il n'y avait personne sur le secteur du 6e régiment finlandais, et une brèche s'était formée sur un point stratégique entre les groupes de Flug et de Mechmandarov. La raison de cette inquiétude, qui a détourné l'attention du commandement opérationnel de buts plus importants qu'il devait poursuivre, résidait dans le fait que le front de la plupart de mon IIe bataillon se trouvait sur une prairie humide ; au-dessus, sur la colline ayant un commandement de 50 m, se trouvait le IVe bataillon du 28e régiment sibérien, moralement instable. Ensuite venait le respectable Ier bataillon du 27e régiment. Creuser des tranchées devant le village de Meshkoutsy s'est avéré impossible car l'eau apparaissait immédiatement sous la couche de gazon enlevée. Les tireurs ont commencé à couper le gazon et à construire un abri de fortune très médiocre. Dans le village de Meshkoutsy, un incendie s'est déclaré dans le dos de nos tranchées, éclairant vivement nos tireurs dans l'échange de tirs à courte distance avec les Allemands. La situation est devenue complètement impossible, et le commandant du IIe bataillon a très raisonnablement ordonné aux compagnies de se retirer et de se positionner derrière le village. Là, le terrain était plus sec, et le feu illuminait déjà non pas tant nous, que les Allemands approchant. Toute la nuit ici et sur le secteur du 28e régiment régna un désordre effroyable. Sur certains secteurs, on tirait, sur d'autres, des négociations avaient lieu et une sorte de fraternisation avec les Allemands se produisait. Les Allemands criaient de près : « Russe, rends-toi ». Ces appels n'étaient pas vains, et un certain nombre de tireurs sibériens (du 28e régiment) et même de mon IIe bataillon, affamés et épuisés, ont déserté vers les Allemands. Le matin, sous la pression de l'état-major du 28e régiment, Tchernychenko ordonna à son bataillon de se déplacer de nouveau vers les tranchées de bord de rivière devant le village de Meshkoutsy, ce qui était bien sûr une erreur capitale.

L'état d'esprit du « respectable » Ier bataillon du 27^e régiment sibérien se voit dans le rapport suivant de son commandant, envoyé tard dans la soirée du 19 septembre depuis le village de Shmilgi sous le n° 232 : « Le bataillon s'est placé sur le flanc droit du régiment, mais lorsque les tranchées étaient à moitié prêtes, un autre ordre est arrivé — passer au flanc gauche du secteur de

combat — un épreuve trop grande pour des hommes épuisés et aux nerfs à vif. D'autant plus qu'il avait déjà été plusieurs fois dans les arrières et occupé des positions difficiles. Aujourd'hui, bien qu'il ait été ordonné de reculer en premier, il est évident que par la volonté du destin il a reculé après les autres, ce qui a encore aggravé la situation lorsque, après l'annulation de plusieurs ordres, il a fallu passer du flanc droit au flanc gauche. À présent, le bataillon occupe une position immense de 800 à 900 pas, peut-être plus, puisqu'il faut établir le contact avec le 28^e régiment. J'ai pris position avec deux compagnies plus fortes et une équipe d'éclaireurs à pied, laissant deux compagnies en réserve, mais étant donné qu'approcher la ligne de combat est complètement impossible, j'ai ordonné aux compagnies de réserve de creuser des tranchées à l'arrière, et ces compagnies, si nécessaire, couvriront le repli des compagnies en première ligne. Pour l'instant, je suis au village de Shmilgi. Je ne peux absolument pas inspecter la position aujourd'hui, je le ferai demain matin. Les hommes n'ont reçu ni pain ni biscuits. Le lieutenant-colonel Elert ».

Il attire l'attention sur le caractère arrière-garde que Elert conférait à la prise de position de son bataillon.

Le commandant du IV^e bataillon du 28^e régiment sibérien écrivait dans son rapport : « Sur le flanc droit du secteur de combat, sur le massif (c'est-à-dire au sommet 111,1 — A.S.), se trouvait la 13^e compagnie avec une mitrailleuse. À gauche se trouvait la 14^e compagnie et encore plus à gauche la 15^e compagnie, et sur le secteur gauche jusqu'au village de Meshkutsy, la 16^e compagnie. Il ne restait rien en réserve du bataillon, et les 9^e, 11^e et 12^e compagnies avaient été envoyées en renfort. À minuit, les Allemands ont lancé leur offensive contre les Finlandais, et ceux-ci ont quitté leurs tranchées et ont commencé à se replier. Mon flanc gauche était découvert ; le village de Meshkutsy avait été occupé par les Allemands. Rester dans une telle position, avec des Allemands comme voisins immédiats, était risqué, et j'ai ordonné à la 16^e compagnie de replier le flanc. Le I^{er} bataillon a également été appelé. Le matin, les Finlandais ont été renvoyés à leurs positions et le I^{er} bataillon rappelé à Burbishki.

Les données des rapports du III^e bataillon du 28^e régiment sibérien sont également intéressantes. Étonnamment, ce bataillon, le 19 septembre, jour où son corps a été percé et que le régiment a fui, n'a perdu aucun homme, ni blessé, ni tué, ni porté disparu. Le III^e bataillon, renforcé par les 15^e et 16^e compagnies, vers 16 heures, reçut la mission de se fortifier au sud de Zakharishki. Mais comme les Finlandais (6^e régiment) s'y retranchaient déjà, ce bataillon et demi, sans prendre part au combat, se dirigea vers Meshkoutsy. Les compagnies du IV^e bataillon reçurent l'ordre d'occuper le secteur de leur 28^e régiment, et le III^e bataillon devait préparer et occuper la position sur le secteur qui fut ensuite attribué au 6^e régiment finlandais, jusqu'au village de Zadvorniki inclus. À 20 heures, lorsque le III^e bataillon se déplaça vers la position du 6^e régiment finlandais, il trouva déjà le III^e bataillon du 6^e régiment finlandais en action et revint donc à 21 heures au quartier général du 28^e régiment sibérien, situé dans le village de Plompyany. À 23 heures, le III^e bataillon errant fut appelé en soutien à proximité du IV^e bataillon. À minuit, une attaque contre les Finlandais eut lieu, suivie de leur repli. Le village de Meshkoutsy fut perdu vers 2 heures le 20 septembre. Les Finlandais se positionnèrent en retrait, avec un front auquel le 28^e régiment sibérien était relié par le repli de son flanc. — Il faut ajouter à cela que le lendemain, ce III^e bataillon du 28^e régiment sibérien, selon le rapport, menait un combat acharné : il se défendait, était fortement bombardé, avançait, fuyait panique du champ de bataille et subit des pertes : 1 tué, 1 blessé, 1 contusionné, 2 disparus, soit un total de 5.

Les extraits des rapports des commandants immédiats des bataillons sibériens donnent de nombreux traits pour leur caractérisation, laissant parfois le lecteur perplexe — pourquoi le 28^e régiment sibérien, disposant de 2 bataillons en réserve, à 200 pas sur la colline au-dessus du village de Meshkutsy, n'a-t-il pas soutenu le II^e bataillon du 6^e régiment finlandais, attaqué dans ce village, d'environ 300 à 350 hommes ? Mais le lecteur ne trouvera en aucun cas ici de raisons de sonner l'alarme à l'échelle d'un groupe d'armées ; la nature secondaire de l'instabilité est clairement visible.

Entre-temps, dès minuit, des rapports verbaux venant du commandement du 28^e régiment sibérien faisaient état d'une situation de panique au point de jonction, ainsi que de la percée du 6^e

régiment finlandais, parvenant aux instances supérieures. Seuls des rapports écrits plus tardifs ont été conservés.

«Au commandant du bataillon de l'aile droite du 27e régiment sibérien. 20 septembre, 3 h 40 du matin. Je vous informe à titre de renseignement que se trouvait à ma gauche le 6e régiment de fusiliers finlandais, avec lequel j'étais en liaison, qui s'est retiré il y a environ deux heures car les Allemands l'avaient percé. J'ai renforcé mon flanc gauche en envoyant encore deux compagnies sur la gauche. Le village de Meshkoutsy est déjà occupé par les Allemands. La reconnaissance a révélé que les Allemands contournaient notre position par l'arrière. J'ai envoyé le Ier bataillon de notre régiment pour relier mon flanc gauche et assurer le contournement. Le commandant du IV^e bataillon est le capitaine Voskresensky.

Le chef d'état-major de la 7e division sibérienne rapportait au quartier général du III^e corps sibérien : « 20 septembre, 2 h 20 du matin. Les Finlandais ont nettoyé le flanc gauche du 28e régiment. — 2035. Diakonov » ; « 4 h 10 du matin. Le II bataillon du 6e régiment finlandais, sur le flanc droit, s'est installé à Burbishki, puis a assiégié le III bataillon du même régiment à l'ouest de Zadworniki. Les Allemands commencent à bombarder le flanc gauche du 28e régiment par l'arrière ; à l'endroit où les Finlandais devraient se trouver, on voit des lueurs de lumière, apparemment des tranchées occupées par les Allemands. Le commandant du II bataillon du 6e régiment a reçu l'ordre de reprendre sa position précédente. 2036. Diakonov ». Dans ce rapport, bien sûr, tout est imprécis et exagéré ; un détail intéressant est celui des lueurs vacillantes ; certes, les Allemands attaquaient la nuit sans lampes et même sans cigare allumé en bouche ; mais ces lueurs dans l'obscurité nocturne constituent une forme largement répandue d'hallucination, qui surgit inévitablement si une personne paniquée commence à scruter intensément l'obscurité. J'ai moi-même observé cette forme d'hallucination dès 1904, après la bataille de Tyurchen. Et bien sûr, il n'était pas approprié pour l'état-major de la 7e division sibérienne de s'immiscer dans la gestion de parties d'un régiment étranger qui ne lui étaient pas subordonnées et de les désorienter.

Les rapports de panique oraux n'ont pas été conservés, mais leur existence est attestée par l'inquiétude qui a saisi le général Flug et Trofimov. Sur ordre du commandant du III^e corps sibérien, la 7e division sibérienne a déplacé pendant la nuit une partie de ses nombreuses réserves à l'arrière de mon régiment. À l'arrière de mon II^e bataillon, s'est placé le II^e bataillon combiné du 26e régiment. La nuit, un bataillon du 26e régiment sibérien est arrivé au village de Paloshi, et au matin, un autre bataillon du même régiment est arrivé pour occuper des positions le long de la rivière et défendre en cas d'encerclement ; ils ont commencé à creuser des tranchées. L'état-major de la 2e division finlandaise, arrivé dans ce village, a demandé à son voisin, l'état-major de la 7e division sibérienne, pourquoi ils renforçaient eux-mêmes les lignes à l'arrière de notre division. Mais tandis que le général Trofimov s'inquiétait d'organiser une résistance à notre arrière, le commandant de groupe, le général Flug, plus proactif, a ordonné que la réserve corporelle du III^e corps sibérien occupe le village de Zadvorniki, supposément libéré par le 6e régiment. Cette disposition a probablement été donnée peu après minuit, car le II^e bataillon du 32e régiment de fusiliers sibériens est parti à 2 h 20 du matin (rapport du chef d'état-major de la 7e division sibérienne n° 2035), et il n'était pas encore 5 heures du matin le 20 septembre lorsque ce bataillon, épuisé par la marche rapide, est arrivé à Zadvorniki. Mon commandant du I^e bataillon fut très surpris par l'arrivée de ces appréciateurs, leur a attribué une clairière derrière le village, leur a proposé de poser leurs fusils sur des tréteaux et de faire chauffer du thé, en attendant de savoir pourquoi ils avaient été envoyés. Le commandant de ce bataillon, à 5 h du matin le 20 septembre, sous n° 170 de Zadvorniki, a essayé de calmer le commandant inquiet et répandant la panique du 28e régiment sibérien : « Je rapporte qu'à Zadvorniki, j'ai trouvé les I^e et III^e bataillons du 6e régiment finlandais de fusiliers. La lisière nord-ouest du village est occupée par trois compagnies du I^e bataillon du 6e régiment finlandais. À gauche, ce régiment restaure le contact avec le 8e régiment finlandais. J'attends de nouveaux ordres. Je tiens mon bataillon derrière les Finlandais, où j'ai ordonné de creuser des tranchées par compagnie ».

L'inquiétude du général Flug concernant son flanc gauche, au-delà de la présence à la tête du 28e régiment sibérien d'un commandant inapte, s'explique aussi par la perte de contact avec le

général Mechmandarov, dont le quartier général se trouvait à m. Polyany, à 5 km au nord du quartier général de la 10e armée (Oshmyany), et avec le quartier général du V Corps caucasien, situé encore à 15 km plus au nord, à g. dv. Serguants, à seulement 2 km du village de Paloshi, où j'avais passé la nuit. Notre quartier général de corps a tellement apprécié ce manoir qu'il y a également passé cette nuit, malgré le retrait des troupes. Le quartier général de la 2e division finlandaise s'est avancé plus au sud, mais, apprenant que le quartier général du corps s'était trouvé devant lui, il s'est déplacé au matin au village de Paloshi. À cette perte de communication s'est ajoutée une autre confusion concernant la ligne de démarcation entre les groupes de Flug et de Mechmandarov. Les quartiers généraux supérieurs ont traversé la nuit leur crise administrative, sans pour autant manquer d'acuité.

Officiellement, l'état-major de la 10e armée a été informé de l'échec du IIIe corps sibérien le 19 septembre et de l'impossibilité de maintenir le contact à Osinovka par le télégramme suivant du colonel Semenov, le chef d'état-major de Flug rétabli : « 19 septembre, 17 h 30 : le IIIe corps sibérien, composé de la 26e division, de la 8e sibérienne, de la 7e sibérienne, se retire sur la ligne village de Iodoklani—gare d'Olesino—Meshkoutsy. Je prie de communiquer ceci au groupe du général Mekhmandarov, et également de préciser la ligne de démarcation entre les groupes de Flug et de Mekhmandarov depuis Meshkoutsy en profondeur. 167. Semenov ». En même temps, il est évident que le IIIe corps sibérien s'est directement concerté avec le Ve corps caucasien et, à la suite de la méconnaissance des intérêts de ses unités par le chef d'état-major du Ve corps caucasien, Polovtsev, le 6e régiment a reçu un ordre de l'état-major de la division concernant Meshkoutsy inclus pour lui.

Mais le quartier général de la 10e armée avait apparemment été informé oralement au téléphone plus tôt de l'indemnité du IIIe corps sibérien, car de lui émanait le télégramme suivant, qui, à mon avis, anticipait même le cours des événements : « 19 septembre, 15 h 25 à M. le général Mechmandarov. Du quartier général du groupe du général Flug, ils annoncent que l'ennemi, ayant attaqué les 26e et 8e divisions sibériennes, les a repoussées, et elles se retirent. Le 8e régiment finlandais se retire également. Le général Flug ordonne à la 26e division et au IIIe corps sibérien de prendre le front Korveli—Gasperolino—gare d'Olesino. La liaison avec la division finlandaise est coupée. Le commandant de l'armée a ordonné à l'aile droite de votre groupe de se rejoindre avec le IIIe corps sibérien à la gare d'Olesino. Il est nécessaire de soutenir cette aile pour lui donner de la stabilité. »

Ainsi, à la base, la frontière a été établie à Meshkoutsy, tandis que l'état-major de la 10e armée la fixe à 4 km au nord-est, à Olesino. Il est probable qu'une erreur de l'état-major ait été commise dans le quartier général de la 10e armée basé sur les appels téléphoniques et télégraphiques avec le quartier général de Flug. Bien sûr, on pourrait supposer que l'état-major de la 10e armée avait perdu toute confiance envers le IIIe corps sibérien et cherchait à réduire le secteur de ce corps fugitif à 1,5 km ou même à déplacer entièrement le front de Flug vers l'est, réduisant la profondeur de son déploiement, d'autant plus que le secteur ouest de la 10e armée, dans la région de Medniki, devenait instable. Mais dans ce cas, l'état-major de Flug aurait dû être informé que le point de jonction était déplacé à la gare d'Olesino, contre quoi il aurait sans doute protesté. Mais Flug resta convaincu que le point de jonction était à Meshkoutsy, et l'on demandait à Mechmandarov d'étendre son flanc jusqu'à la gare d'Olesino. Ce malentendu aurait rapidement été éclairci par le V Corps caucasien et la 2e division finlandaise, mais la communication avec eux cessa de fonctionner. L'état-major de la 10e armée se préparait à déménager à la station de Listopady et travaillait déjà à la hâte ; dans ses propres documents, il admettait des contradictions avec l'exigence mentionnée ci-dessus concernant le point de jonction à la gare d'Olesino ; ainsi, dans l'orientation circulaire donnée à la 10e armée le 19 septembre à 17 h 15 sous le n° 9884 et signée par le chef d'état-major de l'armée Popov, il est écrit : «... les autres unités du général Flug, sous pression, se sont repliées sur le front Korveli—Meshkoutsy. Le V Corps caucasien s'est replié au combat sur la ligne Meshkoutsy—Shumsk...»

La rapidité d'orientation obtenue et fournie par l'état-major de la 10e armée est frappante ; elle devance presque de 2 heures les événements, par exemple le retrait du V corps caucasien, qui

ne faisait que commencer ; mais elle contient également plusieurs inexactitudes importantes ; ainsi, au lieu du village de Korveli, il fallait avoir en tête le hameau de Iodoklani — le flanc droit du III corps sibérien reculait de 6 km plus profondément que ce que le rapport indiquait, ce qui avait déjà non seulement une signification tactique, mais aussi une signification opérationnelle importante, car cela changeait la direction vers Vornyany et probablement vers Gervyaty, hors de la portée des attaques de Flug.

Pendant toute la nuit du 20 septembre, l'état-major du V Corps caucasien est resté introuvable pour l'état-major de la 10e armée et celui de Mehmandarov. La correspondance nocturne suivante avec l'état-major de la 10e armée est intéressante. Télégramme signé le 19 septembre à 23 h 50 et transmis 25 minutes plus tard au général Fedorov, chef d'état-major de Mehmandarov : « Où est le général Istomin (commandant du V Corps caucasien — N. d. Éd.) et son état-major ? D'après l'étincelle , nous avions des informations selon lesquelles il se trouvait à la ville de Sershants, mais maintenant il est probablement plus là. Où est toute la 4e division finlandaise qu'il a en réserve ? Il faut la trouver et, avec son aide, rétablir la situation ou au moins combler la brèche jusqu'au matin. Même si vos divisions sont faibles, elles existent, sans compter la 104e, soit 7 sur le front de 30 km, ce qui fait un peu plus de 4 km par division. Le commandant de l'armée a ordonné de détacher immédiatement des réserves fortes et de rétablir au matin la position perdue, puis, après consolidation, d'évacuer en arrière la 104e division, puis les tirailleurs de la garde, pour l'organisation et le renforcement. »

«Depuis Polyany, le 20 septembre à 1 h 30. Au chef d'état-major de la 10e armée. Malgré toutes les mesures prises, le général Istomin n'a encore envoyé aucun rapport. Une information a été reçue selon laquelle le général Istomin part avec son état-major pour Polyany et, en même temps, il a reçu l'ordre que — s'il arrive à Polyany, il doit immédiatement venir me voir pour recevoir mes instructions. Mais le général Istomin ne vient toujours pas et n'envoie aucun rapport. Il y a une heure, je lui ai de nouveau envoyé l'ordre de m'expliquer la raison de son silence et de prendre des mesures des plus énergiques, mais aucune réponse n'a encore été reçue. Je ne parviens tout simplement pas à comprendre le comportement étrange du général Istomin. Le détachement de reconnaissance que j'ai envoyé a trouvé la 2e division de Finlande, qui occupe approximativement la position indiquée par la directive, c'est pourquoi j'ai ordonné à la brigade de la garde (de fusiliers — A. S.) de passer à l'offensive avec vigueur et, à tout prix, de rétablir la position et de se lier solidement avec la 2e division de Finlande. Concernant les réserves, j'ai déjà signalé que, en raison du combat engagé, je ne pouvais pas procéder à leur relève. En ce qui concerne la 4e division de Finlande, il a été ordonné d'envoyer des détachements de la 104e division pour la recherche de celle-ci (— A. S.). 10817. Mechmandarov».

Ainsi, tout le Vè Corps du Caucase a commencé, après minuit, à construire son front avec le 6^e régiment de Finlande, qui n'avait pas abandonné son secteur (excepté un petit morceau du 8^e régiment près de z. Prokorta).

«20 septembre. 3 heures du matin. Au quartier général de la 10e armée. La brigade de fusiliers de la Garde progresse au combat (il n'y avait pas d'Allemands, en tout cas.— A. S.) vers le front z. Prokorta—r. Vileyka ; entre cette rivière et la r. Piasnya, en lien avec l'avancée des troupes de la Garde, le 258e régiment avance. Le 260e régiment a rétabli sa position et a pris le front Shulgi—Shumsk. Actuellement, un combat intense se déroule dans ce secteur. Sur le reste du front, échanges de tirs de fusil. 01457. Fedorov».

«20 septembre, 9 h 35 du matin. Ogienkvar 10. À 7 h du matin, une liaison télégraphique directe a été établie avec le quartier général du général Istomin, auparavant effectuée via le quartier général de la 104e division, et la brigade de fusiliers de la garde, subordonnée hier au général Tsitsovich (commandant de la 104e division — A. S.), est à nouveau placée sous le commandement du général Istomin. À ce jour, le V Corps caucasien a pris la position suivante : près du domaine de la ville d'Olesino, un relais a lieu entre le 28e régiment de Sibérie et le 7e régiment de Finlande ; les 6e et 15e régiments de Finlande se préparent à rétablir leur position dans le secteur Meshkoutsy—gare de Dreveniki ; la brigade de tirailleurs de la garde avec le 5e régiment de Finlande occupe le

secteur de Prokory sur Shumsk. La 4e division de Finlande, composée de 2 bataillons, se trouve dans la région de Burbishki—Paloshi.

«20/IX 14 h 10 min. À Listopady. Quartier général de l'armée 10. Le 2e régiment de Finlande continue son offensive afin de prendre les villes de Dreveniki et Meshkutsi. Pour appuyer l'attaque, les 15e et 16e régiments finlandais ont été déployés. Deux contre-attaques allemandes sur ce secteur ont été repoussées, le 7e régiment finlandais à la localité de Plompyany assure le flanc droit. [Le] 1er régiment de gardes de fusiliers [sur le secteur] z. Prokorty—rivière Vileika est calme.

Le combat du 20 septembre, très difficile pour le 6e régiment, se caractérise par le fait que les Allemands, fatigués par la résistance rencontrée lors de leur offensive nocturne, avaient encore, au matin, leurs forces principales non déployées et ne progressaient pas le long des voies principales; mais il fallait faire face à un ennemi intérieur, et les relations sont devenues complètement anormales en raison, d'une part, du déploiement des réserves divisionnaires et de corps du IIIe corps sibérien dans le secteur du 6e régiment finlandais, considéré par eux comme ayant fui, et, d'autre part, du déploiement des réserves divisionnaires (7e régiment finlandais) et de corps (15e et 16e régiments finlandais) du V corps caucasien pour le remplacement de la 7e division sibérienne, remplacement qui n'était absolument pas prévu et ne correspondait pas aux intentions du groupe Flug. Ce jour-là, des phénomènes d'une nature incompréhensible se produisaient devant moi, et ce n'est qu'à présent, à travers la correspondance susmentionnée mise au jour dans les archives, que j'ai découvert la clé pour comprendre le mélange qui se produisait entre régiments, divisions et corps.

Jusqu'à 11 heures du matin, je suis resté au village de Palochi ; le quartier général de la division n'était pas non plus au courant de la situation. Le commandant de la brigade m'a expliqué la situation ainsi : les batteries de la 7e brigade d'artillerie sibérienne agissent très efficacement. Sur le flanc droit, dans la région de Meshkucy — Olesino, l'agitation continue, mais cela ne doit pas me préoccuper, car le 7e régiment est déployé là. Marushevsky avance sur le front de la ville de Olesino — village de Dreveniki et portera un coup bref aux Allemands. Le chef de la division est très reconnaissant envers le 6e régiment, qui a réussi à se maintenir hier, et il lui reste maintenant seulement à tenir le front du village de Zadvorniki jusqu'à la jonction avec le 8e régiment. Mon IIe bataillon sera relevé prochainement. Le soir, une retraite derrière la rivière Losha est probable.

Avec un pas calme et vif, je suis parti du village de Paloshi et suis arrivé vers 11 h 30 à Zadvorniki, où je suis resté jusqu'à la tombée de la nuit, puis j'ai conduit le régiment pendant la nuit vers le secteur de combat qui lui avait été attribué derrière la rivière Losha. À Zadvorniki, j'ai trouvé une ambiance vive, peut-être même un peu trop vive. Avant d'arriver à Zadvorniki, j'ai entendu une fusillade qui s'intensifia soudainement, tandis que plusieurs mitrailleuses ouvraient un feu continu, trempé d'acharnement, comme cela arrive seulement au moment d'une attaque. Ce feu, commencé sur l'aile gauche du 6e régiment, se propagea ensuite au secteur du 8e régiment. Selon le rapport du commandant du 8e régiment (n° 60), remarquant la percée entre le 6e et le 8e régiments, les Allemands attaquaient à 11 h 30 le centre du 8e régiment et le flanc gauche du 6e régiment. En réalité, la situation était différente. Le 16 septembre, j'avais nommé le commandant du IIIe bataillon responsable de l'administration et le capitaine R., l'officier le plus ancien en service ayant servi auparavant dans la garde, commandant temporaire du IIIe bataillon ; il était physiquement en forme, assez solide au combat, mais pas très versé dans la tactique et quelque peu indifférent envers ses subordonnés. La veille au soir (19 septembre), je ne lui ai adressé aucune reproche pour la perte de la ville de Dreveniki ; au contraire, je l'ai remercié pour l'énergie avec laquelle il avait essayé de coordonner les actions de son bataillon la nuit dans la forêt afin de les unir. Comme nous envisagions de replier nos forces plus loin, la ville de Dreveniki n'avait pas pour moi une grande valeur, et si l'état-major de la division, dans les ordres du jour, assignait au 7e régiment une mission offensive et indiquait que le 6e régiment devait rétablir son front, pour moi cela constituait une simple formalité de l'état-major. Avec tristesse, je regardais les cadres du régiment se dissoudre, je voyais l'absence de perspectives de renforts et j'ai décidé de ne pas assigner ce jour-là de tâches offensives aux bataillons.

Mais pour le capitaine R. de la gare de Dreveniki, c'était une question de prudence personnelle ; grâce aux conversations du matin du 20 septembre et aux ragots diffusés par téléphone, il apprit l'avancée du 7e régiment et les missions du 6e régiment pour rétablir la situation ; le capitaine R. décida de prendre l'initiative personnelle : il rassembla de sa section ses deux meilleures compagnies, les regroupa dans un bosquet à 200 pas de la gare de Dreveniki, prépara l'attaque avec quelques-unes de ses mitrailleuses et un petit bombardement de la gare de Dreveniki par deux batteries du 2e groupe d'artillerie de Finlande, puis donna l'ordre aux compagnies d'attaquer. Mais alors que l'avancée du 7e régiment et presque toutes les autres mentionnées dans les dépêches du 10e armée avait un caractère plutôt symbolique, ici il s'agissait d'une véritable attaque. Dans les deux compagnies en attaque, il y avait deux porte-étendards et environ 180 soldats. Au moment de mon arrivée à Zadvorniki, les deux porte-étendards et 80 tireurs, fauchés par les mitrailleuses allemandes, gisaient entre 80 et 150 pas devant la gare de Dreveniki, tandis que les restes des compagnies attendaient la tombée de la nuit pour se glisser hors des moindres creux où ils s'étaient cachés et abrités des tirs féroces des mitrailleuses allemandes. Environ 40 hommes, légèrement blessés au début de l'attaque, se rassemblaient à Zadvorniki.

Pour moi, ce fut un coup dur. La perte de ces hommes pour le régiment à ce moment précis était extrêmement sensible ; j'éprouvais particulièrement de la peine pour le commandant du 11e peloton, le sous-officier Roots, dévoué de tout cœur à sa cause. J'ai laissé Chernychenko au village de Meshkoutsy avec trois officiers du 4e peloton ; parmi eux, un était déjà blessé ; au matin, il ne restait plus pour lui que deux officiers pour le 4e peloton — la norme de la 124e division, totalement inadéquate pour le 6e régiment ; dans le IIIe bataillon, après la perte du tireur K. et de deux blessés près de la gare de Dreveniki, il ne restait qu'un commandant de peloton pour quatre pelotons ; dans le Ier bataillon, dans la réserve, à la position de jeune officier, il y avait un seul sous-officier, assez peu expérimenté.

Le capitaine R., en me rencontrant, avait l'air quelque peu embarrassé. Intérieurement, j'étais terriblement en colère contre lui, mais lui adresser un reproche pour avoir pris l'initiative serait malvenu, surtout au moment où tout le monde était à bout de souffle et découragé. Je me reprochais d'avoir été tenté par la possibilité de me reposer quelques heures à Paloshi et d'avoir laissé le matin du 20 septembre mes bataillons sous observation directe. Il ne me restait qu'à exprimer ma sympathie pour l'échec survenu au sort du IIIe bataillon. Le capitaine R. fut bientôt relevé de son commandement du bataillon par moi, mais de la manière la plus délicate.

Il ne restait dans le régiment qu'environ 900 soldats. Sur les 35 officiers présents dans le régiment un mois auparavant, jour de ma prise de commandement, et les 2 arrivés plus tard, 14 étaient blessés ou tués, 2 probablement choqués, 1 évacué en raison de complications d'une ancienne blessure, 2 expulsés, 1 suicide, 1 en congé, 3 occupés à la gestion du convoi, 3 constituaient mon état-major (adjudant, chef des communications, chef de l'unité de reconnaissance à cheval) ; en service actif, sans compter moi, il restait 10 officiers.

J'ai pris la décision de reconstituer le régiment en une formation de deux bataillons, car je ne maîtrisais pas les possibilités de travail de combat d'une compagnie sans officier. Les IIIe et IIe bataillons ont été réduits chacun à 2 compagnies et regroupés sous le commandement de Chernychenko ; le capitaine R. a pris le commandement d'une compagnie ; les anciennes compagnies des IIe et IIIe bataillons ont continué à exister de manière cachée sous la forme de demi-compagnies et pouvaient être déployées à tout moment avec l'arrivée de renforts. Cette réorganisation n'a bien sûr pu être réalisée qu'avec le retrait du régiment derrière la rivière Losha.

Je n'ai jamais pu me forcer à traiter le capitaine R. avec justice et je ne me suis pas réconcilié avec son échec. Il s'opposait aux habitudes de la garde par rapport au régime que j'instaurais, à la domination des adjudants, tandis que je le critiquais pour ses nombreuses négligences en matière de maintien de l'ordre intérieur. Il a encore commandé sous mes ordres, à l'automne 1916, un bataillon, mais il a été destitué pour insuffisance de surveillance du renforcement de sa position. Je le laissais volontiers dans les régiments voisins lorsque le chef de la division me demandait un officier capable pour commander un bataillon ; en conséquence, le capitaine R. devint commandant de bataillon dans le 7e régiment de Finlande.

Le 20 septembre, si les Allemands essayaient de manifester une certaine activité sur ce secteur du front de la 10e armée, c'était à une échelle très modeste. Les batteries du III corps sibérien, notamment à 13 heures, frappèrent très efficacement de grandes positions d'ennemis devant le front du 6e régiment finlandais près des villages de Drevéniki et Babichi, et les dispersèrent en partie ; il est évident que les Allemands comptaient sur le fait que les Russes seraient repoussés derrière la rivière Losha pendant la nuit, ils avaient avancé leurs forces principales trop près des avant-gardes, qui s'étaient arrêtées plus tôt que prévu, et s'étaient installés de manière trop confortable dans la zone de notre feu d'artillerie réel. Ils ont maintenant reçu une leçon de prudence. En partie, les Allemands en colonnes ont été soumis ce jour-là au feu de nos batteries et, en raison des mouvements de réorganisation que les divisions restantes ont dû effectuer en hâte afin de garantir l'occupation des secteurs des divisions retirées pour renforcer la cavalerie dans la région Smargon-Vileyka. Les obus étaient : le soir, les batteries du III corps sibérien ne disposaient plus que de 120 obus par pièce. Les batteries étaient silencieuses une grande partie de la journée seulement par manque de cibles. Ce « manque de cibles » semble contredire catégoriquement les affirmations de nombreux rapports et communiqués de divers régiments opérant dans ce secteur sur les attaques énergiques des Allemands le 20 septembre. Chez Zadworniki, la journée se termina calmement, et toute notre attention fut attirée par les actions du 7e régiment : à la relève, comme on disait dans l'état-major de l'armée, pour l'attaque, comme disait l'état-major de la division et Marouchevski lui-même. En réalité, il n'y eut ni relève, ni attaque.

Certains officiers, pendant les heures d'insomnie forcée à la guerre, aimaient passer de longues heures au téléphone, l'appareil collé à l'oreille, à écouter diverses conversations et messages lointains qui leur parvenaient à peine et par fragments ; la main se fatiguait — le combiné était transmis au téléphoniste, qui répétait à voix haute tout ce qui était intéressant à entendre. Le téléphone jouait en quelque sorte le rôle d'un poste de radio. Grâce à cette utilisation habile du téléphone, Chernychenko, dès la quatrième heure du matin du 20 septembre, était informé du remplacement prévu de la 7e division sibérienne et écrivait cette note : « Au commandant du 28e régiment sibérien. Du commandant du IIe bataillon du 6e régiment d'infanterie.— J'envoie pour liaison un cosaque (éclaireur à cheval.— A. S.) et pour information, je vous communique : Il est prévu qu'au lever du jour, le 6e (?) régiment avance vers l'avant sur le front du village d'Olesino à Drevéniki, ce qui fera l'objet d'un ordre spécial. Je vous prie de m'informer si vous avez un quelconque ordre en ce sens ? Lieutenant-colonel Chernychenko ». Les Sibériens n'accordèrent aucune confiance à Chernychenko. Mais peu après 8 heures du matin, à Plompyany, où se trouvait l'état-major du 28e régiment sibérien, arriva Marushevsky et annonça qu'il avait reçu avec son régiment, à 4 heures du matin, l'ordre de remplacer la 7e division sibérienne de la localité d'Olesino à Meshkutsy, dont, à 8 heures 25 du matin, le commandant du 28e régiment fit rapport à l'état-major de la 7e division sibérienne.

La 7e division sibérienne n'avait reçu aucune directive de son commandement concernant la relève. Le général Flug était totalement insatisfait de la réduction de la profondeur de son groupe, liée à une diminution significative du nombre de routes qu'il pouvait utiliser et qui couraient parallèlement à son centre et à son flanc droit. Il n'était pas possible de clarifier le malentendu auprès de l'état-major de la 10e armée, car ce dernier déménageait ce jour-là d'Oshmyany à la gare de Listopady et ne reprit le travail qu'à minuit le 21 septembre. Ainsi, la question de la relève resta en suspens. Marushevsky agit de manière très raisonnable, mais pas du tout avec force. Son 7e régiment également passa une nuit extrêmement agitée. Suite à ma demande d'aide depuis le quartier général chez Maryanov, le 7e régiment traversa vers 2 heures du matin près du village de Paloshi la rivière Losha, et à peine avait-il trouvé un endroit pour se reposer qu'il reçut l'ordre de l'état-major de la division de relever la 7e division sibérienne. Maroushevski avait également sous ses ordres deux régiments de la 4e division finlandaise — le 15e et le 16e, chacun ne comptant pas plus de 4 compagnies. Il fallait prendre le commandement de ces unités ; avant l'aube, remplacer les Sibériens restait difficile, et les 7e, 15e et 16e régiments se dirigèrent lentement vers le secteur de la 7e division sibérienne. Dans les actions de Maroushevski ce matin-là, malgré les discussions sur

l'offensive, transparaissait le désir, afin d'éviter des pertes excessives pendant la relève de jour, de la repousser jusqu'au soir du 20 septembre.

Avant Chernychenko, comme avant le capitaine R., des rumeurs sur l'avancée de 3 régiments de Marushevsky étaient parvenues, et il avait lui-même la possibilité d'observer leur approche. Jusqu'à présent, il ne s'était soumis à aucune plainte ni à aucune pression provenant de la 7e division sibérienne, et il maintenait son bataillon dans des tranchées sèches derrière le village de Meshkutsy. Mais de Marushevsky émanait une sorte de « à tous, à tous, à tous — j'attaque » ; ce « je viens contre vous » lui était nécessaire pour masquer l'absence d'action, éviter de faire subir des sacrifices opérationnellement totalement vains, qui auraient pu complètement déstabiliser le faible 7e régiment ; Marushevsky était convaincu de l'absence totale d'énergie des 15e et 16e régiments. Cette méthode avait déjà réussi à Marushevsky les 15 et 16 septembre, lorsque nous menions le combat à Tartak, et que le 7e régiment avait été déplacé pendant une contre-attaque sur un secteur que la 4e division finlandaise ne souhaitait plus défendre.

Mais Tchernychenko a pris l'offensive du 7e régiment au sérieux ; et dans ce cas, la situation changeait, et il ne remplirait pas son devoir en n'occupant pas les tranchées qu'il avait laissées la nuit précédente devant le village de Meshkoutsy. Les occuper aurait aidé le 7e régiment et cela a été fait, car, contrairement aux rapports du 28e régiment sibérien, il n'y avait pas d'Allemands ni dans le village de Meshkoutsy ni dans les tranchées avancées devant lui.

Pour comprendre les événements suivants, il faut garder à l'esprit l'inutilité totale de Mieszkucy brûlée, située en bas, pour des fins défensives. Elle était parfaitement visible depuis les collines environnantes tant pour nous que pour les Allemands et n'offrait aucun abri. De plus, elle se détachait considérablement par rapport au front général des Sibériens. Les Allemands y pénétraient de nuit et le jour du 20 septembre, mais la quittaient immédiatement après s'être rendu compte de ses inconvénients. Le 28e régiment lui-même, qui insistait pour que mon IIe bataillon occupe ce village, changea radicalement d'avis lorsque, le soir, la frontière fut modifiée et que le village de Mieszkucy fut attribué à ce régiment. Le village de Mieszkucy se trouve alors devant toute la ligne du 28e régiment sibérien, et la position que le IIe bataillon du 28e régiment sibérien devait occuper forme un demi-cercle en saillie devant le front général, et le commandant de ce bataillon, le capitaine d'état-major Esig, l'avance parfaitement correctement comme préalable à la défense du village de Mieszkucy — un important avancée de tout le front.

Incité par la direction de la 7e division sibérienne et ayant en vue l'offensive du 7e régiment finlandais, Chernychenko ordonna à 8 heures du matin à son bataillon d'occuper les anciennes tranchées devant le village de Meshkoutsy. Le commandant du IIe bataillon du 32e régiment sibérien, qui se trouvait avec ses compagnies en tant qu'observateur américain près de mon Ier bataillon, écrivait : « Au commandant du 28e régiment sibérien. 20 septembre. 8 h. N° 172, village de Zadvorniki. Je rapporte que sur la ligne Meshkoutsy—Zadvorniki, des patrouilles finlandaises sont passées. Malgré cela, dans la direction de Meshkoutsy, un peloton de reconnaissance de la 5e compagnie a été envoyé ». Et le commandant du 28e régiment sibérien rapportait à l'état-major de la division à 8 h 25 : « Le bataillon de droite du 6e régiment finlandais, suite à l'insistance de notre chef de division, a occupé ses tranchées, à gauche du 28e régiment, mais plus en avant les Finlandais ont fortement repoussé ».

Le 28e régiment sibérien était très satisfait d'avoir éjecté devant son flanc gauche le IIe bataillon du 6e régiment de Finlande, bien que cela l'ait placé dans une position tout à fait impossible ; pour cela, il fut cruellement puni, car cela provoqua une catastrophe qui, en croissant, s'étendit également à lui. Shtoukatourov décrit ainsi l'incident avec le IIe bataillon : « Le matin, nous nous attendions à ce que l'ennemi ouvre le feu d'artillerie sur nos tranchées et les détruire, et c'est pourquoi chacun, à sa manière, améliora ses petites tranchées. L'endroit était manifestement mal choisi, mais on nous avait donné l'ordre de rester précisément ici, et nous sommes restés. »

«Bientôt, dans le bois (près de la cour de la ville de Dreveniki — A. S.), ce n'étaient pas les cuisines de camarades et les trains de ravitaillement qui affluaient, mais nous ne pouvions rien y faire, si ce n'est rapporter chaque fois au commandant de compagnie. Il n'y avait aucun résultat, et les Allemands circulaient dans les bois et en sortaient, se déplaçant en colonnes. L'inaction de notre

artillerie provoquait le mécontentement des soldats, d'autant plus que les Allemands ne ménagent même pas un seul homme quand ils tirent des obus. Et nous, nous n'ouvrions pas le feu sur une cible si propice ; les balles de fusil que nous tirions avec ardeur faisaient peu de victimes à une telle distance. Vers 10 heures, l'ennemi ouvrit un feu riche et précis avec ses pièces d'artillerie sur nos tranchées. Le fracas effroyable des obus éclatants me renda sourd. Tout autour de nous, la terre était tellement bouleversée par les obus que nous étions recouverts d'herbe et de terre de la tête aux pieds. Plusieurs tranchées furent détruites. Quatre hommes furent tués et plusieurs blessés ».

« Quelques hommes, saisissant leurs fusils, coururent vers un autre endroit, mais j'ai décidé de rester jusqu'à la fin, en me remettant à la volonté du Seigneur. Lorsque l'ennemi cessa de tirer, en me retournant, je vis qu'il ne restait dans les tranchées qu'une quinzaine de personnes, les autres s'étant enfuis. Une demi-heure plus tard environ, l'ennemi ouvrit de nouveau le feu d'artillerie et, en même temps, la mitrailleuse crépita. Je regardai devant moi et, bien que je ne vis pas les Allemands de près, comprenant qu'un si petit groupe de personnes ne pouvait pas défendre les tranchées, je courus avec les tireurs restants vers le village (Meshkoutsy.— A. S.). Arrivé au village, je rejoignis le commandant de la compagnie ».

« Voyant que nous nous retirions, d'autres compagnies sont également sorties des tranchées et ont couru. Ainsi commença la retraite générale et désordonnée. Les commandants de compagnie erraient sans soldats. Nous avons couru devant une batterie qui continuait encore à tirer. Voyant que nous nous retirions, la batterie a rapidement envoyé les avant-gardes et s'en est allée au galop. Nous avons commencé péniblement à nous organiser et à nous mettre en formation. J'ai trouvé le sous-officier de ma compagnie et avec lui, je me suis rejoint au reste de la compagnie. Nous avons formé une sorte de section... j'avais terriblement envie de manger du pain : nous n'en avions pas reçu depuis trois jours, et de la nourriture depuis deux jours. Mais il n'y avait aucun endroit pour prendre un morceau de pain. »

Le commandant du IIe bataillon, ayant rencontré le groupe avec Shtukatrov, les dirigea vers la réserve, au quartier général du régiment, où ils durent jusqu'au soir transporter des boîtes de cartouches et évacuer les blessés. Le consciencieux Shtukatrov était tourmenté par les remords : « alors que mes camarades dans le bataillon se battent peut-être, je me promène comme un vagabond ». En effet, les deux adjudants, survivants du IIe bataillon, étaient restés avec une cinquantaine de fusiliers dans une tranchée derrière le village de Meshkoutsy. Dès que la plus forte vague de panique passa, ils organisèrent une reconnaissance du village de Meshkoutsy. Depuis les points d'observation de la batterie de la 7e brigade d'artillerie sibérienne, on signalait que les fusiliers arrivaient jusqu'au village de Meshkoutsy et regardaient par les fenêtres des maisons restantes, apparemment en attendant de rencontrer les Allemands. Ensuite, un petit groupe d'Allemands entra dans le village, qui fut rapidement chassé par nos batteries. Et la batterie sibérienne, emportée par la panique naissante, fut avancée à l'est de Meshkoutsy spécialement pour réaliser le souhait de Shtukatrov : bombarder les communications entre le bois et le village de Dreveniki, et elle réussit très bien à décimer une grande colonne d'artillerie et de convois. Mais si même Shtukatrov commençait à critiquer, cela signifiait que l'humeur était mauvaise.

Le surveillant se trouvant dans le village de Zadvorniki — commandant du IIe bataillon du 32e régiment sibérien — dans l'atmosphère bon enfant de mon bataillon de réserve, très peu de temps après le début du recul du IIe bataillon du 6e régiment, évaluait calmement la situation : « Au commandant du 28e régiment sibérien. 20/IX. 10 h 55. Je rapporte que la situation a changé et que des unités des régiments finlandais se sont déployées dans la brèche. Il n'y a pas de brèche. Je reste à ma position antérieure et agirai au moment critique. » Ce rapport a probablement été nécessaire à la suite du compte rendu paniqué suivant : « Au commandant du régiment (28e — N. d. A.) Commandant du IVe bataillon, 20/IX, 09 h 30, rapport n°184. Je rapporte que les troupes à ma gauche fuient, laissant mon flanc gauche exposé. J'ai ordonné de replier le flanc (c'est-à-dire que j'ai moi-même pris la décision de mouvement de recul au moment où la panique s'est déclenchée ! — N. d. A.) ; mais ce n'est qu'une mesure temporaire, car les Allemands feront un contournement (!! — N. d. A.). Je sollicite des ordres pour assurer ma protection sur la gauche ».

Le 20 septembre à 12 h 50, le chef d'état-major de la 7e division sibérienne rapportait : « Vers 9 heures du matin, le 6e régiment finlandais situé à gauche du 28e régiment, sous l'influence du feu d'artillerie, s'est replié, laissant ses tranchées occupées par les Allemands. Sous le feu en tête et sur les flancs, le 28e régiment a également commencé à se retirer. Les mesures prises ont permis d'arrêter les unités en retraite du 28e régiment et de les rediriger pour reprendre leurs anciennes tranchées. Le 7e régiment finlandais est également passé à l'offensive pour reprendre la position perdue par les Finlandais. 2042. Diakonov ».

Dans le rapport du commandant du IVe bataillon du 28e régiment sibérien, on lit : « À 7 heures du matin, les Finlandais ont de nouveau été repoussés en arrière et il a fallu replier à nouveau le flanc gauche de la disposition de combat du IVe bataillon. À 9 heures du matin, les Finlandais, se tenant à ma gauche, et toute la nuit allant et revenant à leur place (cette indication était évidemment nécessaire au commandant du bataillon pour justifier plusieurs de ses rapports paniqués par téléphone pendant la nuit), se sont soudainement précipités sur les 9e et 11e compagnies et, avec des mitrailleuses, ont commencé à courir à travers ces tranchées, entraînant avec eux les 9e, 16e et 14e compagnies. La 15e compagnie est partie la dernière, entraînée par l'élan général de la fuite des Finlandais et les 9e, 16e et 14e compagnies qu'ils avaient mises en déroute. J'ai rétabli l'ordre avec beaucoup de difficulté et de temps sous le feu de l'artillerie et le sifflement des balles. La 13e compagnie est restée en place dans les anciennes tranchées à gauche du 27e régiment sibérien et n'a pas bougé. Il a été ordonné aux IVe et IIIe bataillons de prendre le village de Meshkoutsy ; — le village de Meshkoutsy est occupé par les Allemands. — À 20 heures, le village de Meshkoutsy est occupé par les IVe et IIIe bataillons ». Le rapport indique qu'immédiatement après la fuite, l'offensive du 7e régiment finlandais a commencé.

Dans le rapport du IIIe bataillon du 28e régiment sibérien, il est indiqué (je cite les fragments) : « Vers 10 heures du matin, les Finlandais ont battu en retraite, puis la 16e compagnie, la 9e, la 12e, et la 14e compagnies ont suivi. La 15e a tardé un certain temps et a commencé à se retirer en dernier ordre. La retraite a été soudaine et générale. Des tirs d'artillerie importants ont frappé les fuyards. Il est impossible de rétablir l'ordre immédiatement. Au bout d'une demi-heure, l'ordre a été rétabli et l'avancée a repris. Vers 13 heures, me dépassant, les unités du 7e régiment finlandais ont commencé à avancer. Le village de Meschkoutsy a été occupé par les Allemands après le 6e régiment. L'attaque sur celui-ci devait être menée par le IIIe et le IVe bataillon. Vers 15 heures, l'offensive continuait, les éclaireurs occupaient déjà le village de Meschkoutsy ; l'avance s'est prolongée jusqu'au crépuscule. Ils ont commencé à se retrancher à 22 heures ».

Voici comment le commandant du 27e régiment, occupant le secteur droit de la 7e division sibérienne, décrivait cette panique. Son rapport du 12 heures du 20 septembre sous le n° 273 stipule : « Le commandant de la 9e compagnie a signalé que le 28e régiment abandonnait ses positions, car le 6e régiment finlandais, situé à sa gauche, avait quitté ses positions. L'ennemi, ayant remarqué le retrait du 28e régiment, a ouvert un feu d'obus en shrapnel sur ses chaînes, ce qui a provoqué une fuite désordonnée des chaînes du 28e régiment. L'infanterie ennemie a occupé le village de Meszkucy et a commencé à tirer en flanc sur la 9e compagnie. Le commandant de la 9e compagnie, le sous-lieutenant Skoroplyas, a eu beaucoup de mal à maintenir ses tireurs sur place. L'occupation de Meszkucy a été immédiatement signalée à l'artillerie, qui a chassé les Allemands du village par ses tirs. À ce moment-là, l'ordre du général Flug a été reçu pour que le 7e régiment finlandais se déplace immédiatement et occupe les positions du 6e régiment finlandais, en entrant en liaison avec le 28e régiment sibérien. Mais étant donné que le 28e régiment avait fui, le 7e régiment finlandais a pris à droite et s'est avancé en chaînes vers mon flanc gauche. Deux compagnies de réserve du bataillon et les restes du IIIe bataillon du 32e régiment sibérien, qui étaient en réserve derrière mon flanc gauche, ont également été déplacés là. La situation est maintenant rétablie, je suis en étroite liaison avec le 7e régiment finlandais, et comme vient de le signaler le commandant du 7e régiment finlandais, son flanc gauche est entré en liaison avec le 26e régiment sibérien. De plus, le commandant du 7e régiment finlandais a rapporté qu'il a reçu des informations, encore non vérifiées, selon lesquelles le 6e et le 8e régiment finlandais avaient pris position depuis Meszkucy jusqu'au nord de Zadvorniki, domaine de Dreveniki ».

«Dès que j'ai été informé que le 28e régiment fuyait en direction du village de Plompyany, où je me trouve, j'ai ordonné à l'équipe de reconnaissance montée de se disperser en ligne, de capturer tous les fugitifs et de les arrêter». «Le bataillon du 32e régiment que j'avais en réserve, à l'instar de ses voisins, s'est également dispersé sur tout le champ, mais il a été rassemblé et se trouve actuellement sur mon flanc gauche en réserve».

Il a été très bien dit que le flanc gauche du 7e régiment de Finlande a établi le contact avec le 26e régiment sibérien. Mais ce dernier était stationné dans le village de Palochi et le hameau de Burbishki, à 3 km derrière le front du 6e régiment de Finlande. Et encore mieux, un message rassurant mais «non vérifié» de Marushevsky, selon lequel les 6e et 8e régiments de Finlande occupent la position de Meshkutsy—au nord de Zadvorniki—ville de la forteresse de Drevenski.

Dans le rapport de la 7e division sibérienne, cette panique est délicatement évoquée, en précisant qu'en raison de la position menaçante occupée par les Allemands vis-à-vis du 28e régiment sibérien, « son aile gauche se retira précipitamment ».

Voici un autre témoignage sur la panique, écrit deux jours plus tard par un témoin direct, le commandant de la compagnie la plus proche du 27e régiment sibérien : « Au commandant du IIIe bataillon du 27e régiment d'infanterie sibérien, le 22 septembre 1915, n° 41, de la part de Chubeyka. Je rapporte que la nuit du 19 au 20, j'ai pris position à l'est du village de Meshkutsy sur la hauteur ; ma compagnie était flanquée à droite par la 28e compagnie du régiment sibérien. Le 20 septembre vers midi (en réalité à la 11e heure — N.D.A.S.), un échange, à la fois de fusils et d'artillerie, s'est intensifié sur le secteur du 28e régiment et sur le mien. Peu de temps après, j'ai remarqué que les hommes des tranchées du 28e régiment partaient, voire s'enfuyaient. La 13e compagnie du 28e régiment sibérien a elle aussi quitté ses positions, il ne restait qu'environ 10 hommes qui ont rejoint les tranchées de ma compagnie. La 13e compagnie dudit régiment était adjacente à ma compagnie. Pour protéger mon flanc gauche et empêcher les Allemands d'occuper une partie de la hauteur tenue par le 28e régiment sibérien, j'ai ordonné aux compagnies du IIIe bataillon du 32e régiment sibérien d'occuper les tranchées de la 13e compagnie du 28e régiment sibérien. Mais deux sous-officiers attachés à ce bataillon (la taille du bataillon du 32e régiment sibérien était de 200 hommes, selon le capitaine commandant la 11e compagnie) n'ont pas occupé les tranchées abandonnées avec leurs compagnies et n'ont ni suivi ma demande ni exécuté l'ordre, restant tout le temps derrière la hauteur, ne sachant pas s'ils devaient reculer ou rester sous la colline. Voyant que rien ne fonctionnait, j'ai convaincu une partie des hommes du 32e régiment — environ 15 hommes — d'aller occuper les tranchées laissées par la 13e compagnie du 28e régiment sibérien, et j'ai mis sous le commandement du sous-officier Vovchenko la compagnie qui m'était confiée, celui-ci commençant à tirer depuis la hauteur sur les Allemands qui tentaient d'occuper les tranchées abandonnées par le 28e régiment, tout en empêchant l'ennemi de prendre la hauteur qu'occupait la 13e compagnie du 28e régiment sibérien ; le reste des hommes du 32e régiment sibérien soit restaient dans les abris, soit reculaient. Le sous-officier (illisible) est parti et n'est réapparu au lieu du réserve que le soir. Le bataillon du 32e régiment sibérien servait de réserve à notre régiment et était positionné derrière le flanc gauche du régiment. Le commandant de la 9e compagnie du 27e régiment sibérien, sous-lieutenant Skoroplyas ».

Un intérêt certain présente également le témoignage suivant, rédigé en même temps que le précédent, par le commandant du IIIe bataillon du 27e régiment sibérien : « 22/IX 1915 n° 334. Au colonel Afanassiev — lieutenant-colonel Elerte de Choubeïka. Vers midi (en tout cas, je ne peux pas préciser l'heure exacte) j'ai vu au début quelques individus s'éloignant de la position vers l'arrière, puis des chaînes plus ou moins ordonnées avançant, légèrement penchées, elles aussi de la position vers l'arrière. Comme je le savais, il s'agissait de chaînes des unités du 28e régiment d'infanterie sibérienne, ayant quitté leurs positions et reculant. Comme le flanc gauche du bataillon qui m'était confié demeurait découvert et que les Allemands, remarquant le repli du 28e régiment sibérien, avaient lancé une attaque visant à occuper les tranchées adjacentes à la 9e compagnie, je me suis précipité vers les chaînes en retraite et, en les réprimandant, j'ai essayé de les arrêter ; les officiers du 28e régiment tentaient également d'arrêter les chaînes, mais leurs exhortations manifestement n'ont pas suffi, et les soldats continuaient à reculer.

Ce qui était scandaleux, c'était que les rangs inférieurs du 28^e régiment avançaient sans grande peur — assez rangés, par moments beaucoup s'arrêtaient pour cueillir des pois et mâchaient indifféremment. J'ai ordonné de déployer une mitrailleuse et de tirer sur toute cette masse ; en entendant le feu de la mitrailleuse et le siflement des balles, toutes les chaînes de retraite ont tourné et sont retournées en arrière, mais, comme il s'est avéré plus tard, une fois cachées de la vue, elles ont tourné à gauche et sont allées en arrière. Sur la colline devant moi, il ne restait qu'une seule compagnie du 28^e régiment, qui s'était retranchée et semblait avancer avec le régiment finlandais. En réserve derrière le III^e bataillon se trouvait un bataillon du 32^e régiment. Lorsque les unités du 28^e régiment quittèrent la position qu'elles occupaient, j'ai ordonné au commandant de la 9^e compagnie, le sous-lieutenant Skoroplyas, d'occuper les tranchées laissées avec le bataillon du 32^e régiment, ordre que j'ai également transmis au commandant du bataillon en question. Le commandant du bataillon du 32^e régiment m'a dit que tout serait fait au mieux, mais qu'il ne restait pas plus de 40 hommes dans son bataillon, les autres s'étant dispersés. Le lendemain matin, en arrivant au village de Choubieiki, j'ai vu ce bataillon en formation, et il n'y avait pas 40 hommes, mais au moins 200. Colonel Elert. »

D'après les témoignages cités, il ressort que la sorte de « panique » des gens, qui n'oublient pas, en fuyant les tranchées, de cueillir au passage des pois et qui se résumait essentiellement à un refus de combattre, s'est également étendue aux réserves stationnées derrière le 27^e régiment sibérien. Il est probable que le dernier régiment aurait également reculé, et que le front du III^e corps sibérien — sans aucun effort des Allemands — aurait reculé jusqu'à la rivière Losha, si derrière la 7^e division sibérienne, en deuxième ligne, les 7^e, 15^e et 16^e régiments de Marushevsky n'avaient été déployés. Pour le dernier point, il était clair que toute la retraite s'effectuait sans une participation sérieuse des Allemands. Au 15^e régiment de Finlande, Marouchevski ordonna de prendre les tranchées abandonnées par le 28^e régiment sibérien, et aux unités arrêtées du 28^e régiment de retourner et de prendre les tranchées du II^e bataillon du 6^e régiment de Finlande, qui devait être relevé, ce qui prit 9 heures au 28^e régiment ; son avancée de 2,5 km — de la ligne Burbishki-Plompyany jusqu'à Meshkoutsy, hors de portée des fusils et sous un faible feu d'artillerie sporadique — a nécessité du temps de 13 à 22 heures, tant ce régiment était désorganisé. Les pertes effectives du 28^e régiment sibérien dans ce combat étaient d'environ 50 hommes, soit 2,5 % de son effectif. Ses officiers, comme il est indiqué dans le rapport du commandant du IV^e bataillon, étaient tous « vivants et en bonne santé ».

Dans le Ve corps caucasien, à l'aube du 20 septembre, une atmosphère calme s'était installée ; l'état-major du Ve corps caucasien niait les informations alarmistes du III^e corps sibérien : « 20/IX. Le général Kublitsky (commandant de la 2^e division de Finlande.— N. d. T.) rapporte à 11 heures du matin que le 6^e régiment s'est retiré du village de Meshkoutsy non pas derrière la rivière Losha, mais seulement sur une distance négligeable, pas plus d'un demi-kilomètre. Actuellement, la situation est rétablie. Sur le front du 8^e régiment, l'ennemi mène des attaques (probablement des escarmouches à cause de l'avancée de 2 compagnies du 6^e régiment de Finlande vers le village de Dreveniki.— N. d. T.), que nous repoussons. Le commandant du corps a ordonné au général Delsal (commandant de la brigade de fusiliers de la garde.— N. d. T.) de soutenir le général Kublitsky. 12 h 20 m. 1444. Polovtsev ».

Le V^e Corps caucasien considérait qu'il avait en fait relevé une partie de la 7^e division sibérienne : « Sur le front de la 2^e division finlandaise, le 7^e régiment, avancé jusqu'au village de Plompyany pour relever le 28^e régiment sibérien, a contribué à l'attaque du 6^e régiment finlandais, visant à reprendre le village de Meshkoutsy, et a occupé la position allant des collines près de Shmilgi jusqu'au village de Meshkoutsy. Actuellement, le front des 7^e et 6^e régiments est bombardé par un fort feu d'artillerie. Sur le front du 8^e régiment, c'est calme. L'aile droite des tireurs de la garde et le 5^e régiment finlandais subissent un feu intense. 5012. g. dv. Sergents. Polovtsov ».

Mais si le V^e Corps caucasien pensait que son aile droite s'étendait jusqu'à Schmilgi, le III^e Corps sibérien prétendait de la même manière que son aile gauche s'étirait jusqu'au village de Zadworniki inclus. En effet, là, le 7^e régiment de Finlande était installé derrière le 27^e régiment sibérien, et ici, le 1^{er} bataillon du 32^e régiment sibérien et les 3 bataillons du 26^e régiment sibérien

étaient positionnés derrière le 6e régiment de Finlande. Un malentendu reste un malentendu, mais il semblerait que la position de jonction aurait dû devenir calme si non seulement il n'y avait aucune rupture, mais si, sur une longueur de 4 km, le front d'un corps couvrait celui de l'autre. Mais la situation réelle — les conditions matérielles — signifie très peu lorsque les tranchées et tout le moral sont complètement perturbés. L'état-major de Flüg a été bombardé toute la nuit par des rapports sur le retrait du 6e régiment de Finlande et sur la vulnérabilité de la jonction. À 9 heures, sous le numéro 4995, un nouveau rapport de l'état-major du III Corps sibérien concernait l'instabilité du 6e régiment finlandais. Le même à 13 heures sous le numéro 5004, bien qu'après 10 h 30, dans le 6e régiment finlandais, il n'y ait eu aucun signe de doute. Je vais citer une très petite partie des rapports d'alerte suivants sur le 6e régiment de Finlande : « 14 h 5 min. Le II bataillon du 6e régiment et le 28e régiment ont été réinstallés — ils commencent à se replier à nouveau. 2043. Diakonov » (chef d'état-major de la 7e division sibérienne — A. S.).

« 14 h 35. Les compagnies du IIe bataillon approchent du village de Meshkoutsy. À gauche, personne n'est présent. Le IVe bataillon se déplace derrière le IIe. Le IIIe bataillon avance à droite des IIe et IVe bataillons et maintient le contact avec le 27e régiment. Gembitsky» (commandant du 28e régiment sibérien — tout est incorrect.— A. S.).

« 15 h 15. Les Finlandais ont de nouveau découvert le front à gauche du 28^e régiment, des mesures ont été prises pour les repousser. L'adjudant Lavrinovich» (du quartier général du 28^e régiment sibérien. — A. S.).

« 16 h. Aucun contact à gauche. Les munitions s'épuisent. Gembitski».

« 16 h 10. Les Finlandais reculent derrière nous. 2045. Diakonov».

« 17 h 35. Le village de Meshkoutsy est occupé, mais au nord du village, il y a des tranchées allemandes avec des mitrailleuses. Les compagnies fortifient la position occupée. Gembitski».

Ce qui effrayait particulièrement Gembitzky, commandant temporaire du 28e régiment, c'était le fait que sur le marais presque inaccessible à gauche de son secteur, le 6e régiment de Finlande ne tenait aucun homme, et au-delà, la forêt masquait la vue. Il s'attendait à tout moment à ce que les Allemands ouvrent le feu et que son régiment quitte le champ de bataille ; c'est pourquoi, même dans les moments les plus calmes, il juge nécessaire de préparer une fuite présumée et de commencer à calomnier le voisin, tout en donnant en même temps des informations complètement incorrectes sur ses bataillons. Ils n'ont pas tiré de la journée — d'où viendrait donc la crise de munitions ? Puis devant lui se trouvent ses anciennes tranchées, où le IIIe bataillon du 15e régiment de Finlande « attaque », comme le montre le croquis du commandant de son propre IIe bataillon. Ensuite, le village de Meshkutsy est occupé à 17 h 35, mais non par ses propres unités, mais par le IIe bataillon du 6e régiment, auxquels seuls des éclaireurs sibériens se sont approchés une fois.

En général, tout le combat se déroule sur le papier. L'inexactitude des informations est amplifiée par le fait que les états-majors des 7e et 8e divisions sibériennes sont éloignés — l'un à 11 km, l'autre à 7 km, et l'état-major du IIIe corps sibérien à 27 km à vol d'oiseau du front de bataille (l'état-major de la 2e division finlandaise à 3 km, l'état-major du corps à 5 km). Mais dans les états-majors sibériens des divisions, il y avait de jeunes officiers d'état-major : dans la 7e, le capitaine Lazarevich, dans la 8e, le capitaine d'état-major Kork ; on ne fait même pas le moindre effort pour les envoyer au front afin d'obtenir une orientation correcte, leurs forces sont dépensées pour reproduire en plusieurs exemplaires des absurdités intentionnelles de personnes nerveusement perturbées venant du front, en les envoyant par télégraphe et téléphone dans toutes les directions.

Le moment de bureaucratisation des quartiers généraux sibériens s'avère déchiré en un seul endroit. Le quartier général de la 7^e division sibérienne, qui traite des dizaines de rapports de Gembitsky à toute heure du jour et de la nuit sur la fuite du 6^e régiment, commence apparemment à soupçonner que les Finlandais sont quelque chose d'immatériel, du genre du Hollandais volant, un fantôme, disparaissant à chaque instant du champ de bataille, et organise l'examen de son voisin, la 2^e division finlandaise, au moyen d'un agent de liaison expérimenté. Cet agent, envoyé tardivement, n'a pu que vers le soir présenter au quartier général de la 7^e division sibérienne un message rassurant : il indique exactement le positionnement de tous les régiments, constate la présence de

réserves partout, et souligne la bonne qualité des communications téléphoniques avec tous les régiments (20 septembre, 20 h 35, rapport du porte-drapeau Markevich, n° 100).

Pour moi, l'épopée de cette jonction s'est terminée par une telle anecdote. Le général Flug ne savait pas qui commandait le 6e régiment de Finlande, mais supposait, d'après les rapports qu'il recevait à partir de la soirée du 19 septembre, qu'il s'agissait d'un certain sadique tactique, qui torturait le IIIe corps sibérien, en nettoyant le passage avec son groupe toutes les demi-heures. Ce sadique tactique ne lui était pas subordonné, et il se serait plaint au commandant de la 10e armée, mais l'état-major de la 10e armée déménageait ce jour-là et ne fonctionnait pas. Enfin sorti de ses gonds, le général Flug s'adresse par télégraphe au commandant du 6e régiment de Finlande, qui ne lui est pas subordonné, en indiquant qu'il, Flug, insistera pour que le commandant du 6e régiment soit traduit devant un tribunal pour avoir nettoyé le village de Zadvorniki.

Ce télégramme, rédigée sur un ton extrêmement énergique, sous forme de télégramme téléphonique, m'est parvenue après 16 heures le 20 septembre à mon village de Zadvorniki. Le général Flug me connaissait personnellement en 1904 comme un travailleur dynamique, énergique et compétent. J'ai profité de la présence à Zadvorniki du commandant du 2e bataillon du 32e régiment sibérien, et nous avons rédigé ensemble un télégramme très urgent au général Flug sur le sujet — nous sommes encore à Zadvorniki, où règne la tranquillité et la douceur; et nous ne pouvons pas nous vanter de ne pas fuir, car personne ne nous chasse d'ici; nous faisons modestement bouillir du thé et des pommes de terre. La réponse est arrivée une heure plus tard : le 2e bataillon du 32e régiment sibérien doit immédiatement quitter Zadvorniki pour le réservoir du IIIe corps de Sibérie, dans les limites de sa ligne de démarcation.

J'ai cherché à transmettre l'histoire de cette jonction aussi fidèlement et complètement que possible, car elle ne constitue nullement une exception : des centaines et des milliers de querelles similaires à des jonctions, souvent beaucoup plus tragiques, ont eu lieu tant pendant la guerre impérialiste que pendant la guerre civile. Gembitsky n'est pas une création rare, mais un type largement répandu de commandant tactiquement décomposé. Ses fausses informations ont neutralisé au moins 9 bataillons au 20 septembre (les 7e, 15e, 16e régiments finlandais, le 26e régiment sibérien, le IIe bataillon du 32e régiment sibérien), détournant l'attention et les réserves de Flüg et Mechmandarov vers leur jonction, alors que le centre de gravité opérationnel des deux se trouvait sur les flancs opposés. Gembitsky surcharge le travail du télégraphe et du téléphone de dizaines de dépêches, dont le nombre est encore multiplié par le travail des quartiers généraux supérieurs. Gembitsky provoque de la nervosité sur un vaste secteur du front, et il est responsable également des pertes du IIIe bataillon du 6e régiment, dont l'attaque s'est déroulée dans une atmosphère nerveuse qu'il avait créée avec des plaintes sur le 6e régiment. Et au milieu du brouillard des rapports paniqués que Gembitsky inondait, les quartiers généraux supérieurs ne pouvaient absolument pas comprendre que Meshkutsy étaient dépourvus de toute importance. — Et le lecteur pourra voir à quel point il est mal de provoquer un voisin à entreprendre des mesures objectivement irréfléchies : mon IIe bataillon n'a pas subi une routine corrigée par lui-même en une heure, mais cette panique s'est propagée dans toute la 7e division sibérienne, n'ayant des conséquences fatales que grâce à la présence du 7e régiment finlandais, dirigé avec prudence et, dans ce cas, pleinement raisonnablement, par Marushevsky.

L'armée russe, les 19 et 20 septembre, est tombée dans mon esprit plus profondément qu'à aucun autre moment de la guerre mondiale. Les événements décrits se sont produits «au fond» de sa capacité de combat. Et cette histoire de rupture montre que la retraite continue et les échecs décomposent non seulement les simples soldats au front, mais infligent également de profondes blessures à la conscience du commandement. La direction de l'armée russe en septembre 1915 souffrait d'une maladie sévère, dont l'une des manifestations les plus typiques est l'égoïsme animal et les accusations généralement et continuellement lancées à l'adresse des voisins. Pendant toute la guerre, j'ai essayé d'éviter les accusations envers les voisins : cela n'aide dans la plupart des cas en rien, et les processus de décomposition s'intensifient. Presque toujours, lorsque nous rencontrons des accusations de la part des voisins — et des centaines de milliers de dossiers dans les archives en sont remplis — la question ne concerne pas la lutte pour la vérité, mais plutôt le transfert de

responsabilité de son propre échec — réel ou seulement supposé. Une telle accusation d'un voisin témoigne avant tout du fait que le commandant n'est pas capable de supporter la responsabilité qui lui incombe. L'accusation ne mérite considération que si l'accusateur n'a pas d'intérêt et est capable de se montrer objectif.

Ma passivité la nuit et le matin du 20 septembre représente bien sûr plutôt un mauvais exemple. Le régiment a subi des pertes supplémentaires, le commandement du régiment s'est affaibli, les commandants de bataillon ont bénéficié d'une liberté excessive. J'étais trop fatigué et je n'avais pas évalué correctement mes forces. Mais la nature du secteur du régiment privait également ses actions d'unité ; de plus, il n'est pas facile d'être le voisin de Gembitsky.

Chapitre dix

Un changement raté

Je ne vais pas décrire la retraite ultérieure, car elle s'est accomplie bien qu'en contact avec les Allemands, mais de manière tout à fait ordonnée. La pression sur nous cessa déjà dans la nuit du 20 septembre. Pour aider la situation critique dans laquelle se trouvaient les zones de Smorgon et Vileyka (prises définitivement par les Russes le 23 septembre), les restes des 1^e, 3^e, 4^e et 9^e divisions de cavalerie, renforcés par les divisions d'infanterie 75 et 115 dispersées, et pour leur ouvrir la possibilité de percer vers Minsk, Ludendorff exigea le 22 septembre de tout le front de passer à une nouvelle offensive vigoureuse. Notre division resta le 21 et 22 septembre derrière la rivière Losha ; il est probable que seules de très faibles forces allemandes étaient présentes contre nous ; la tentative des Allemands de s'approcher de la rivière Losha se manifesta à peine et fut immédiatement stoppée par quelques coups de nos batteries. Même un déserteur allemand vint dans mon régiment, le seul de toute la campagne ; c'était un Polonais épuisé, se plaignant beaucoup de la mauvaise alimentation et du service difficile. Nous avions sans aucun doute la pleine possibilité d'arrêter notre retraite à ce point ; en restant sur nos positions le 22 septembre, la 10^e armée et tout le front occidental auraient de la meilleure façon aidé les opérations offensives de la 2^e et 1^e armées dans le secteur Smorgon—lac Drisvyaty. Mais dès le 21 septembre, le front occidental choisit la ligne de retrait générale de ses armées, et dès que les trains de ravitaillement eurent dégagé les voies arrière, dans la nuit du 23 septembre nous nous retirâmes derrière la ligne de la rivière Oshmyanyk, et la nuit suivante — jusqu'à la ligne de retrait finale. Ces deux retraites très précieuses pour Ludendorff représentaient un tribut à l'inertie de la retraite, à la planification du retrait par le quartier général et à l'incapacité d'Alexeïv à assumer une responsabilité sérieuse.

Le matin du 24 septembre, la 2^e division finlandaise s'était installée dans la région de Bogushi, à 2-3 km en avant des positions où le front russe s'était finalement figé en octobre 1915. Il a fallu encore 24 jours pour que le front se fige. Le centre de gravité des opérations s'est déplacé vers le nord, vers la Haute Viliya et Servetch. Les Allemands retiraient du secteur de Molodetchno le XXI^e corps et la cavalerie pour les envoyer au nord. Nous nous efforçons également de renforcer nos 2^e et 1^e armées, déployées dans l'espace entre la 10^e et la 5^e armée.

Falkenhayn avait déjà donné le 25 septembre l'ordre d'arrêter l'offensive et de placer les armées du front russe en hivernage ; mais Ludendorff continua encore pendant trois jours à exiger de la 10^e armée allemande un assaut sur le secteur Smorgon—Sosenka ; ce dernier point devait servir de base pour une nouvelle incursion du VI^e corps de cavalerie sur Minsk, mais les Russes le 22 septembre firent reculer la 77^e division de réserve de Sosenka, le 23 septembre ils prirent Vileyka, au matin du 26 septembre ils franchirent la Haute Viliya sur un large front, le 27 septembre ils avancèrent en combattant vers le village de Rechki, menaçant d'une enveloppe de cavalerie venant de Dokchitsy. Le soir du 27 septembre, Ludendorff dut renoncer à toute action offensive supplémentaire. Ludendorff devait encore plus se résigner au fait que Falkenhayn renforçait son ordre en prélevant sur lui 5 nouvelles divisions.

Le 25 septembre a été choisi par Falkenhayn pour donner l'ordre de passer à la défense sur le front russe parce que seulement à cette date nos alliés, les Français, ont accepté de participer à la campagne de 1915, et ce jour-là, ils ont commencé leur offensive tant attendue en Champagne. L'aide des Français n'est venue qu'après que les Allemands eurent complètement épuisé tout le programme d'attaques sur le front russe. Notre commandement aurait apparemment pu donner à ses troupes épuisées le repos nécessaire et observer comment combattaient les Français. Le repos était extrêmement nécessaire pour l'armée. Néanmoins, pendant que les canons français tiraient en Champagne, le commandement russe continuait de pousser et de lancer ses troupes à l'attaque, malgré l'absence de tout élan offensif parmi les soldats. Ce soutien des Français a coûté cher à la 10^e armée russe. Ce n'est qu'après le 13 octobre, quand les Français avaient déjà épuisé leur petite réserve d'énergie offensive et étaient passés à la défense, que le front russe s'est calmé. L'impopularité des alliés parmi les troupes à cette période était déjà telle que, dans la 10^e armée, le

commandement ne faisait pas référence à la nécessité d'aider les Français et de gêner le transfert des renforts allemands vers l'ouest, mais soulignait uniquement la nécessité de soutenir les opérations offensives des 1re et 2e armées russes.

Lorsque notre retraite a pris fin, le chef de la division m'a informé que, puisque durant le dernier mois le 6e régiment avait effectué le travail le plus lourd, occupé les secteurs les plus sensibles du front de la division et presque sans interruption servi en arrière-garde, il avait maintenant pris une décision ferme : donner au 6e régiment un bon répit et le maintenir longtemps en réserve. Mais dans l'agitation incessante des opérations, la situation en réserve s'est révélée assez préoccupante : les réserves devaient souvent régler des scandales d'autrui, intervenir, soutenir, temporairement occuper des secteurs appartenant à d'autres. Le régiment affirmait que sur une position, lorsque l'on ne répond que de ses propres erreurs, c'est beaucoup mieux. Il sera question dans ce chapitre d'une des interventions du 6e régiment en tant que réserve du corps.

La 2e division finlandaise, composée des 7e, 5e et 8e régiments — environ 3 500 baïonnettes — occupait une position dans la forêt à l'ouest du village de Bogushi. Les 3 régiments étaient déployés sur un front de 3,5 km. Le 6e régiment faisait partie de la réserve du V Corps du Caucase et se trouvait à 4 km derrière le front, dans les villages de Shilovichi et Cherkasy. À droite, sur un terrain assez ouvert, se trouvait la 8e division sibérienne. À gauche, jusqu'à Krevo, sur une distance de 2,25 km, se déployait la 4e division finlandaise. À Krevo et plus au sud se situait la 65e division du corps voisin. Dans la réserve du Vè Corps du Caucase se trouvaient les « noirs-blancs » — la division frontalière. Pour réduire l'étendue du front de la 4e division finlandaise, le secteur à la périphérie nord de Krevo était occupé par le 4e régiment frontalier. Dans la nuit du 26 septembre, la 7e division sibérienne, forte de 6 500 baïonnettes, devait remplacer la 2e division finlandaise par le 26e régiment sibérien et la faible 4e division finlandaise par le 27e régiment sibérien ; le 28e régiment sibérien restait en réserve divisionnaire, le 25e régiment sibérien — en réserve du III Corps sibérien. Le Vè Corps du Caucase devait complètement se retirer de ce secteur du front et être utilisé à d'autres fins.

Les Allemands ont décidé de lancer le 27 septembre une attaque contre la 8e division sibérienne en raison de l'offensive générale sur Smargon.

Cette attaque devait être précédée par une démonstration active sur le front du Ve Corps du Caucase afin de détourner l'attention des Russes. Avec l'épuisement des forces d'infanterie allemandes, le rôle principal dans cette démonstration revenait à l'artillerie. Le secteur de la 2e division finlandaise, situé dans la forêt, n'était pas approprié à cet effet ; de plus, il était peu avantageux pour une démonstration, car il se trouvait juste à côté de l'objectif de l'attaque future — la position de la 8e division sibérienne. Le choix des Allemands s'est probablement porté, pour cette raison, sur le secteur ouvert de la 4e division finlandaise. La partie opposée appartenant à la division de Landwehr de Königsberg — la brigade Sommer (4e, 9e et 12e bataillons distincts de Landstürmer selon nos renseignements ; contre Krevo — apparemment le 374e régiment de réserve, probablement récemment formé à partir d'un régiment Ersatz) a reçu l'ordre, dans la soirée du 26 septembre, quelques heures avant notre relève prévue, de procéder à une reconnaissance ou même d'attaquer les Russes. En l'absence de tranchées bien équipées chez les Russes et compte tenu du désarroi général causé par six mois de retraite et d'échecs, les Allemands pouvaient s'attendre à un fort effet de leurs tirs d'artillerie.

Bien que les Russes n'occupassent ce front que depuis le deuxième jour, leurs tranchées étaient déjà renforcées par des obstacles en fil de fer, encore assez fins, et avec de petits intervalles dans les sections calmes. Le commandant de la partie combattante du 8e régiment, le capitaine Pechenov, commandant du IIIe bataillon, a décrit la situation sur son front le 25 septembre (2 bataillons faibles — 900 tireurs + 4 ou 5 mitrailleuses — sur 1 300 pas de front) ainsi : « № 23. 20 h 40. Au commandant du 8e régiment. Le secteur est assez animé. Tenir la position est tout à fait possible, si les indicateurs ne faiblissent pas. Devant mon secteur (flanc gauche — A.S.) il y a une petite clairière et un champ de tir de 120 pas. Chez Akoutine (commandant du bataillon du flanc droit), le tir est considérablement moindre, atteignant le flanc droit à seulement quelques pas. J'ai la 12e compagnie en réserve. Akoutine a deux compagnies en réserve. Avec le 14e (régiment

finlandais — A.S.), les contacts et la coopération la plus étroite sont établis. On peut s'attendre à une pression venant à gauche du 14e régiment. Péchenov ». À ce rapport, envoyé au moment où la panique commençait déjà chez le voisin de gauche, est joint un bon croquis de la disposition dans la forêt des compagnies du 8e régiment, avec l'indication de leurs numéros.

Les événements décrits ci-dessous se sont déroulés dans une atmosphère de grave désordre au sein de l'armée russe et de dispersion générale des dirigeants. Le 25 septembre, le même jour où il a été confié à la 7e division sibérienne une tâche difficile de remplacement de deux autres divisions, certes numériquement faibles, le chef de division Bratanov et le chef d'état-major de la 7e division sibérienne Diakonov ont été évacués sous prétexte de maladie. Les permissions n'avaient pas encore été accordées, mais les chefs d'état-major se sont dispersés à grande échelle ; les documents des états-majors de division ont commencé à être signés presque exclusivement par les chefs d'état-major par intérim des divisions, les capitaines Lazarevich, Sologoub, et les lieutenants Oberyukhtine, Kork.

Cependant, le 24 septembre, le chef de la 4e division finlandaise, le général Selivachev, est revenu de congé. Mais la 4e division finlandaise, ou ses « restes », comme elle s'efforçait de le souligner dans la correspondance officielle, devait être relevée le lendemain soir. Il est donc probable que Selivachev ne s'intéressait pas aux positions et qu'il n'était pas encore allé voir ses régiments ; il prenait simplement formellement le commandement de la division.

La 4^e division finlandaise comptait au 23 septembre seulement 4 bataillons, 22 mitrailleuses, 13 canons et avait en ligne 92 officiers, 2 316 baïonnettes, et en outre, 905 soldats de rang inférieur armés de fusils (probablement des sous-officiers, des transmetteurs, des éclaireurs à cheval, etc.), et possédait 172 fusils de réserve. En effectifs, elle ne cédait que de 25 % à la 2^e division finlandaise. Mais le moral y était mauvais, les cadres avaient été perdus ou démoralisés, et le personnel en place était composé de compagnies de renfort mal assimilées par les régiments ; la division se plaignait, signalant son incapacité au combat, afin d'être rapidement retirée du front et de bénéficier de repos ; ce point de vue officiel du commandement de la division était connu dans les régiments et avait un effet fortement démotivant.

La division se retira sur son secteur en même temps que la 2^e division finlandaise au matin du 24 septembre ; le secteur lui avait été indiqué à l'avance, et la division, qui se trouvait en tête du déplacement, devait déjà, au matin du 23 septembre, envoyer des équipes de travailleurs à Zakossie, à la disposition de l'ingénieur du corps du V Corps du Caucase ; on supposait que les principales tranchées seraient déjà construites un jour avant l'arrivée de la division. Cependant, rien n'avait été fait. Le journal des opérations militaires de l'état-major de la division donne l'explication suivante : la cellule de Zakossie représente un point indiqué sur la carte à trois verstes ; mais la population locale n'utilise pas ce nom, et tous les hameaux situés sur la route au nord-est de Krevo s'appellent de la même façon — les hameaux de Krevo. Les travailleurs ne trouvèrent pas Zakossie et erraient quelque part à l'arrière, et l'ingénieur du corps ne put les retrouver. Bien sûr, ce n'était pas la carte qui était en faute, mais l'absence d'ordre — il n'y avait pas d'officiers capables de superviser convenablement les travailleurs, les tireurs voulaient se reposer et non travailler, l'ingénieur du corps n'était pas désireux de prendre la responsabilité du choix de la position pour la 4^e division finlandaise, et il ne rechercha pas vraiment les travailleurs.

Le matin du 24 septembre, la division arriva dans un lieu vide ; il n'y avait même pas de traces de tranchées. Sur la position se mirent les 14^e et 16^e régiments d'infanterie finlandais : les 15^e et 13^e se trouvèrent d'abord en réserve. Selon la carte, la longueur du front de la position était de 2 250 m ; mais selon le journal des opérations militaires, elle s'étendait sur environ 3 km, ce qui est bien sûr discutable. Les 2 régiments ne furent pas capables d'occuper tout le front, et entre eux fut avancé sur le secteur central le 13^e régiment provenant de la réserve de la division.

Les travaux de fortification étaient couverts par la garde, qui fut immédiatement envoyée sur la ligne de front lorsque, à 13 h 30 le 24 septembre, les avant-postes allemands apparurent. Pour le reste de la journée, la division a pu rendre compte d'une attaque repoussée sur son centre et d'une percée de son aile droite, qu'elle a réussi à rétablir. Il est indéniable que l'attaque repoussée constitue une petite fusillade de reconnaissance, lancée par les Allemands à distance, et une percée — départ

de compagnies entières ou même de pelotons vers l'arrière sous l'effet de quelques obus d'artillerie, ou à l'apparition, à une distance décente, d'un groupe d'éclaireurs allemands. Les pertes de la 4e division finlandaise ce jour-là, lors du retrait de la garde de sentinelle et pendant le « combat » sur la position principale, s'élevaient seulement à 3 tués, 23 blessés (combien de blessures par fusils automatiques ? — A. S.), 10 étourdis et 7 soldats portés disparus. Les officiers étaient tous en parfaite santé.

La nuit s'est déroulée calmement, mais le matin du 25 septembre, l'artillerie allemande a commencé à tirer activement. Des rapports inquiétants sont parvenus de la 4e division finlandaise, et l'état-major du corps a déplacé le IIe bataillon du 6e régiment finlandais — une partie de la réserve du corps — du village de Shilovichi à la lisière de la forêt près de Zakosye, à l'intersection entre la 2e et la 4e division finlandaise. L'autre partie de la réserve du corps — le 2e régiment de frontière — a été rapprochée par l'état-major du corps au village de Kuntsevshchina.

De midi au soir, il y eut un calme relatif. À 18 heures, un bombardement d'artillerie intense commença ; sous sa couverture, des compagnies allemandes avancèrent, probablement dans le but de mettre en place une position fortifiée solide à 600–1 000 m devant le front de la 4e division de Finlande ; des équipes allemandes désignées pour la reconnaissance et pour la protection de ces tranchées avancèrent également. À 18 h 25, l'état-major de la 4e division de Finlande rapportait déjà des attaques dirigées contre les 14e et 13e régiments, la sortie du bois de Tomasowski de masses allemandes denses, prises sous le feu de notre artillerie. Deux compagnies de la réserve divisionnaire (c'est-à-dire la moitié du 15e régiment) furent envoyées pour soutenir le centre et s'installèrent dans une deuxième ligne derrière le 13e régiment. Bien que les échanges de tirs n'aient duré que 25 minutes de plus, les réserves régimentaires étaient, du moins selon les rapports, déjà épuisées. Dans le 16e régiment sur le flanc gauche, la situation était jugée plus facile : il n'y avait probablement aucun ennemi contre lui, puisque ses compagnies sur le flanc droit soutenaient le 13e régiment avec un feu croisé de fusils et de mitrailleuses.

À 19 h 20, il faisait déjà sombre lorsque l'on commença à signaler la propagation de l'attaque sur tout le front de la 4e division finlandaise, à l'exception de la compagnie du flanc gauche du 16e régiment, adjacente à la pointe de Krévo. Mais le 16e régiment rapporta immédiatement qu'il avait repoussé les Allemands sur leurs positions antérieures, à 500–1 500 pas devant son front. Comme l'infanterie allemande ne volait évidemment pas, il semble qu'elle ne se soit pas approchée du 16e régiment — on ne peut pas se retrouver devant les tranchées pendant plusieurs minutes, puis se retrouver un kilomètre plus loin derrière. Du front du 13e régiment, on signalait que les Allemands étaient accroupis à 600–700 pas, c'est-à-dire comme s'ils n'avaient pas non plus commencé l'attaque. D'autres points rapportaient simultanément que les Allemands attaquaient et que les Allemands étaient accroupis à 1 500 pas. Il n'est possible de concilier ces rapports qu'en supposant la progression sur de courtes distances de petites unités de reconnaissance et l'exécution des travaux de tranchée par la masse principale.

Par la suite, encore plus de contradictions. À 19 h 40, les Allemands sont arrêtés partout. À 20 h, on entend que les Allemands crient 'hourra'. Le flanc droit du 13e régiment a donc reculé de ses tranchées (dans le texte original, il avait été bien sûr repoussé), mais a bientôt été ramené en arrière.

La situation s'est aggravée du fait que, dans la division, à 19 h 45, on apprend qu'elle sera relevée pendant la nuit à venir. Les unités capables de combattre auraient pu tirer un élan de ce message pour concentrer leur énergie : il fallait avant tout conserver pleinement la position occupée afin de la remettre, selon le schéma, à l'unité de relève ; un échec de la relève priverait de la possibilité de la réaliser ; ensuite, en dernier recours, le régiment de relève pourrait servir de réserve, doublant nos forces dans le moment critique. Mais pour des troupes médiocres, qui ne pensent qu'à interrompre un face-à-face pénible avec l'ennemi, la nouvelle de la relève apporte une tendance à la décompression : nous avons fait notre travail, maintenant que nos successeurs se débrouillent comme ils veulent. C'est exactement ainsi que la 4e division finlandaise a perçu le message concernant la relève rapide.

Le 2^e régiment de frontière a été appelé à 20 heures depuis Kuntsevschina pour porter assistance et devait arriver à 21 heures à Zakrevye. Bien que le 13^e régiment soit revenu dans ses tranchées, la situation restait incertaine ; « l'attaque » s'était étendue au 16^e régiment. L'état-major de la 4^e division finlandaise cherchait depuis longtemps à transférer au centre II le bataillon du 6^e régiment finlandais, situé à la jonction, mais Tchernychenko refusait obstinément de bouger, invoquant que son bataillon faisait partie de la réserve du corps. Après 21 heures, l'autorisation de l'état-major du corps fut obtenue, et à 21 h 30, 2 compagnies du II bataillon furent envoyées à la jonction des 13^e et 14^e régiments, d'où parvint un rapport de percée des Allemands et de leur propagation dans l'arrière. En réalité, il s'avéra que les compagnies adjacentes des 13^e et 14^e régiments s'étaient simplement repliées hors de leurs tranchées ; avec l'arrivée des 2 compagnies du 6^e régiment placées derrière elles, elles retournèrent dans les tranchées — « la situation fut rétablie ». Les 2 autres compagnies du II bataillon du 6^e régiment restèrent à leur position initiale, à la jonction.

Après 22 heures, dans la 4^e division de Finlande, il y a comme un moment de calme ; du flanc gauche du 16^e régiment, on rapporte que les Allemands se sont retirés de 1 000 pas ; cependant, la panique et les tirs dans toutes les directions, qui avaient lieu dans la 4^e division de Finlande à la tombée de la nuit, avaient déjà quelque peu démoralisé ses voisins. À 22 h 40, le chef d'état-major de la 4^e division de Finlande rapporte au chef d'état-major du corps sous le numéro 15/35 : « Devant le flanc gauche du 16^e régiment, l'ennemi s'est replié sous nos tirs de fusils et de mitrailleuses de 1 000 pas, mais en même temps, la compagnie du flanc droit du 4^e régiment de frontière a abandonné ses tranchées. Alors le commandant du 16^e régiment a envoyé pour sécuriser son flanc gauche (— A. S.) 3 pelotons, une compagnie de la section de combat et une demi-compagnie de réserve pour passer à la contre-attaque afin de repousser plus loin les Allemands, qui s'étaient couchés devant le centre de sa section à 150 pas ». Ici tout est sombre — les Allemands sont repoussés de 1 000 pas, mais ils sont couchés à 150 pas ; le récit sur les voisins est douteux et la contre-attaque elle-même est plus que douteuse.

Mais le centre de panique s'est déplacé vers la droite. À 23 heures, ce n'étaient plus seulement les 13^e et 14^e régiments, mais aussi le 8^e régiment de Finlande qui étaient sortis de leurs tranchées et retranchés dans la forêt à 300 pas ; il y avait sans doute là une attaque allemande, du moins de petits groupes. Le lendemain matin, en effectuant une reconnaissance, je suis entré dans le flanc gauche des tranchées abandonnées par le 8^e régiment cette nuit-là, situées non loin devant notre front et non occupées par les Allemands ; à l'endroit où je suis entré dans les tranchées, juste près des barbelés, gisaient les corps de quatre fantassins allemands, trois d'entre eux ayant les casques traversés par des balles, que j'ai emportés avec moi. Plus tard, au 8^e régiment, on m'a dit qu'une quinzaine d'Allemands avaient franchi un point faible des barrières de fil barbelé, ce qui, en raison de la panique au 14^e régiment et de la perte de contact avec la 4^e division finlandaise, avait provoqué le retrait du 8^e régiment de 200 à 300 pas en arrière. Le flanc gauche du 8^e régiment était complètement dégagé, et le 8^e régiment, ne voulant pas reculer davantage, a utilisé toutes ses sept compagnies des réserves de bataillon et de régiment pour protéger le flanc, mais n'a pu établir de contact ni à gauche ni à droite avec le 5^e. Conformément au siège du 8^e régiment, le régiment assiégié lui a quelque peu apporté son aide, en acceptant pendant le siège sur le flanc gauche environ une section de compagnie.

Ni le combat, ni la panique ne s'emparaient maintenant presque de tout le front du Ve corps caucasien. Sur une distance de 5 km, des tirs de fusil continuaient sans cesse. Dans l'obscurité, ce n'était pas seulement les unités de combat qui tiraiient, mais aussi les réserves et une foule de personnes égarées et errantes. Les flèches tirées à l'arrière faisaient un effet très défavorable sur les unités encore présentes en première ligne, car en se guidant dans l'obscurité uniquement par le son des flèches, elles devaient inévitablement conclure qu'elles étaient largement encerclées par les Allemands, étant donné que le combat se déroulait loin derrière elles.

Le 2^e régiment de frontière, qui s'était approché avec 6 centaines, fut déplacé par le commandement de la 2^e division finlandaise dans ce chaos, et ce dans deux directions : 2 centaines vers le flanc extrême gauche de la division — le point de jonction entre le 16^e régiment finlandais

et le 4e régiment frontalier, et 4 centaines vers le centre — sur le flanc gauche du 14e régiment. Le quartier général du corps ordonna de se rendre à Zakrevye, pour aider la 4e division finlandaise, ainsi que le I bataillon du 6e régiment finlandais, qui ne comptait, après la désignation des effectifs pour la division, que 2,5 compagnies. Comme je n'avais plus personne à ma disposition, je partis donc avec 2,5 compagnies, peu après minuit, depuis le village de Cherkasy.

Il faut noter l'utilisation extrêmement malheureuse de la réserve de corps : 6 centaines du 2e régiment frontalier ont été dispersées sur deux directions, 6½ compagnies du 6e régiment finlandais ont été réparties en 3 petits groupes ; chaque petit groupe risquait d'être submergé par la mer de personnes prises de panique dans laquelle il était plongé. Il ne fait aucun doute que le 6e régiment finlandais, avancé en bloc, aurait pu obtenir des résultats bien plus favorables.

L'envoi de deux centaines isolées du 2e régiment frontalier pour aider le 16e régiment a été motivé par le chef d'état-major de la 4e division finlandaise dans le rapport du 23 heures 25 minutes sous le n° 16135 : « Elles sont placées sous le commandement du commandant du 16e régiment, car l'ennemi a d'abord repoussé le flanc gauche (du 4e régiment frontalier), puis également la centaine du flanc droit, qui, après avoir initialement pris ses tranchées, s'est de nouveau repliée. En raison de ce retrait, les Allemands se sont retrouvés sur le flanc de la compagnie de gauche du 16e régiment et ont forcé celle-ci à reculer ». Bien sûr, le vin fait toujours l'objet du voisin, même quand il fait sombre et qu'on ne voit rien nettement.

Le commandant de la 4e division finlandaise, le général Selivachev, avait déjà compris à 22 heures qu'il était en fait impossible de diriger un combat de nuit avec seulement 4 bataillons par téléphone depuis le manoir de Sadki, situé à 7 km où se trouvait le quartier général de la division. C'est pourquoi il donna l'ordre à son commandant de brigade, le colonel Larionov, qui le remplaçait pendant ses vacances à la tête de la division et qui choisissait la position, de se rendre sur le lieu du combat et d'unir sur place les unités de la division et les renforts disponibles. Les officiers de l'état-major général — le chef d'état-major de la division, le lieutenant-colonel Ivanov, et l'adjudant principal Berman — restèrent en arrière pour les travaux écrits ; Larionov partit sans état-major. Peu avant minuit, Larionov arriva dans un abri sur le bord de la forêt, derrière lequel se trouvait le quartier général du régiment de réserve de la DIVISION 203 — le 15e régiment finlandais, et il rapporta de là à 23 h 35 sous le n° 10/134a : « Nos troupes se retirent, les communications sont coupées, même avec le quartier général de la division ; les éclaireurs ont rapporté que 3 pelotons de gardes-frontières seraient encerclés et faits prisonniers. Le commandant du 1er bataillon du 15e régiment rapporta que tout le monde s'enfuit, les commandants de bataillon sont incapables de stopper leurs bataillons. Les Allemands ont envahi le village et Krevo et tirent sur les troupes en retraite. Colonel Larionov ». Contrairement à l'affirmation de ce message sur la rupture des communications avec le quartier général de la division, il fut transmis à Sadki par téléphone ; il est vrai que les troupes en retraite, comme toute la zone de la 4e division finlandaise, étaient sous le feu, mais il est plus que douteux que ce soit les Allemands de Krevo qui s'en occupaient.

Ensuite, Larionov a parlé au téléphone avec le chef d'état-major de la division, et le résultat de cette conversation a été transmis par l'état-major à l'état-major du V corps du Caucase le 26 septembre à 0 h 05 sous le numéro 17/130 : « La percée dans la zone où se trouvait la division frontière a permis aux Allemands de se répandre dans l'arrière du 16e régiment de fusiliers finlandais. Deux centaines de gardes-frontières envoyées depuis la réserve n'ont pas pu rétablir les positions. Les Allemands ont atteint Zakrevye sud (c'est-à-dire le point devant lequel se trouvait Larionov lui-même — N. d. A.), où se déroule un combat. Sur le flanc droit, dans la région du 14e régiment, il n'a également pas été possible de rétablir les positions. Deux centaines de gardes-frontières (en réalité et selon des rapports précédents de l'état-major de la division — quatre cents — N. d. A.) et un bataillon du 6e régiment n'ont permis que de s'organiser dans l'arrière de la position précédente. Le deuxième (c'est-à-dire suivant, et par numéro — premier — N. d. A.) bataillon du 6e régiment se déplace vers Zakrevye nord. Le 27e régiment sibérien se dirige vers Zakrevye sud ».

Des nouvelles panique non vérifiées mais sombres assaillaient Larionov de tous côtés. On a signalé que les Allemands avaient occupé les tranchées des 13e et 14e régiments ; certains disaient

que les Allemands s'étaient étendus dans tout l'arrière de la division et se trouvaient même dans le même hameau où se trouvait le quartier général du 15e régiment et où se trouvait Larionov ; d'autre part, depuis les secteurs des 13e et 14e régiments, on transmettait que les Allemands n'avançaient plus. Le journal de bord des opérations militaires de la 4e division résume la situation ainsi : « Les troupes échappaient aux mains de leurs chefs. » Il faut rendre justice aux troupes, car les chefs faisaient de faibles efforts pour maintenir le commandement. Chaque régiment était réduit à la taille d'un bataillon, commandé par son commandant. Les commandants de régiment, leurs états-majors, les commandants des bataillons dissous étaient presque des spectateurs impuissants, sauf le commandant du 16e régiment, le colonel d'état-major général Luon. Tous ces « passagers », que constituaient les commandants des régiments engagés dans les combats nocturnes, se rassemblaient autour de Larionov avec des rapports désolants, affirmant qu'il n'y avait rien à faire.

À 2 h 10 du matin le 26 septembre, Larionov a rapporté depuis Zakrevye du nord : « La communication téléphonique avec les régiments et l'état-major de la division est établie, sauf avec le 16e régiment. J'ai ordonné à une demi-compagnie, puis à un peloton rassemblé, de prendre possession de la lisière de la forêt ; la chaîne d'infanterie est à Zakrevye (sud), et moi-même avec l'état-major du 15e régiment, en raison des tirs de fusil à 700 pas de l'ennemi, je me suis retiré à Zakrevye (nord), où se trouvait la position de l'artillerie. Là, j'ai rencontré une compagnie du 16e régiment (du flanc gauche extrême — derrière le flanc droit ! — A. S.) sous le commandement du capitaine d'état-major Medvedev, puis les restes des autres régiments qui avaient fui la position, à raison de 300 hommes environ. J'ai organisé toute cette foule et ai chargé un officier d'avancer jusqu'à la lisière de la forêt, à Zakrevye sud. Là, après un certain temps, j'ai rencontré le commandant du 14e régiment, qui a rapporté qu'une partie de ses hommes sous le commandement du capitaine Ryazev s'était retirée vers l'arrière de la lisière de la forêt à Zakrevye (nord). En même temps, j'ai reçu un rapport du commandant du 16e régiment, qui, tenant seul la position avec les restes de ses hommes, était encerclé par les Allemands, et à qui j'ai ordonné, sans se rendre, de percer les lignes ennemis à la baïonnette et de rejoindre la lisière de la forêt à Zakrevye (sud). Il ne semble pas possible de reprendre la position initiale en raison de l'absence d'officiers et du désordre total. Le 27e régiment sibérien et 2,5 compagnies du 6e régiment de Finlande sont arrivés au village de Zakrevye nord, où se trouvait la position de l'artillerie, où je me trouve. J'attends de nouvelles instructions. Colonel Larionov ».

À 23 heures déjà, l'état-major du Ve Corps du Caucase a informé l'état-major du IIIe Corps de Sibérie qu'en raison de l'intensité des combats, le remplacement des troupes n'était pas possible. Cependant, les 26e et 27e régiments de Sibérie envoyés en renfort progressaient néanmoins. Le commandant du 26e régiment de Sibérie, le colonel Romanov, a informé le 26 septembre à 0 h 10 le chef d'état-major de la 7e division de Sibérie, Lazarevich, depuis Bulbutov (état-major du 7e régiment de Finlande), situé près du village de Bogushi : « Le régiment approche du village de Bogushi. Sur le front de la division de Finlande, les Allemands mènent des attaques. Selon les informations reçues des commandants des 8e et 7e régiments, il a été établi que le 14e régiment de Finlande, au nord-ouest de Krevo, et plus au nord encore, le 8e régiment, se sont retirés de leurs positions. Actuellement, le 6e régiment est envoyé pour rétablir la situation. Aucun résultat pour l'instant. Le commandant du 7e régiment ne juge pas possible de procéder au remplacement pour le moment. Les bataillons ont reçu l'ordre de s'arrêter au village de Bogushi, et la batterie à Seltsé. Le secteur est tenu par 2 500 baïonnettes. Des attaques ont eu lieu sur ce secteur aujourd'hui dans la journée. Dans un régiment, il y a 12 mitrailleuses, dans un autre, 8. Je considère qu'il sera difficile de tenir un secteur boisé avec nos forces. Il n'y aura aucune réserve, ce qui rend impossible de résister à la poussée des Allemands, comme cela s'est produit aujourd'hui ».

Le commandant du 27e régiment de Sibérie, le colonel Afanassiev, a rapporté moins précisément le 26 septembre à 0 h 20 depuis le village de Shilovichi : « Le chef de la 4e division finlandaise a communiqué la situation. À l'intersection entre le 13e et le 14e régiment, les Allemands ont percé le front et se sont retrouvés à l'arrière de la position, ce qui a provoqué le repli du 14e régiment. Il a reçu l'ordre de rétablir sa position initiale. Au sud de Krevo (erreur : Afanassiev voulait apparemment dire au nord. — N. d. T.), les Allemands ont percé les troupes

frontalières en direction de Zakrevyé-Sud, se retrouvant à l'arrière du 16e régiment. Je me déplace avec le régiment vers Zakrevyé-Nord — Zakrevyé-Sud afin de repousser les Allemands et de libérer le 16e régiment de sa situation difficile. La brigade finlandaise (évidemment la 4e division finlandaise. — N. d. T.) a retiré son artillerie. J'ai arrêté ma batterie dans le village de Shilovichi. Le combat continue. J'attends de nouvelles instructions. Le chef de la division (de la 4e division finlandaise — N. d. T.) est extrêmement surpris que pour remplacer sa division, qui compte 5 000 baïonnettes (Selivachev ne pouvait absolument pas dire cela à Afanassiev — N. d. T.), seuls 2 régiments avec 2 000 baïonnettes arrivent, d'autant plus que les Allemands montrent une activité renforcée sur ce secteur. Je me rends avec le régiment vers Zakrevyé.

Les Allemands faisaient preuve d'une activité parfaitement suffisante pour s'opposer au remplacement du V Corps du Caucase. La réduction du nombre de troupes, une fois déployées dans un secteur donné, représente toujours une opération quelque peu délicate. Désormais, les deux commandants des régiments sibériens craignaient de remplacer par leurs régiments des divisions entières et exagéraient — l'un le nombre de mitrailleuses dans la 2e division finlandaise, l'autre le nombre de baïonnettes dans la 4e division finlandaise. Le commandant du 27e régiment sibérien, Afanassiev, arrivé dans la forêt de Zakrevya nord, continuait à militer pour refuser le remplacement :

«2 h 30 min, 26/IX. N° 191. Les régiments de la 4e division ont quitté leurs positions et se sont repliés vers la forêt au nord de Zakrevye. Ils ont occupé en partie (petites unités) la lisière. La situation exacte n'est pas clarifiée. Il n'y a pas de commandement général, mais on note le désir de rejeter la faute sur les Sibériens (! — A. S.). La situation est extrêmement difficile et totalement incertaine, plus de discussions (! — A. S.) sur le changement. Prendre une position de 4 verstes (2 250 m ont déjà doublé — A. S.) dans les conditions actuelles est impossible, d'autant plus que sur tout le terrain, il faudrait passer à l'attaque avec des flancs non sécurisés. Je demande des instructions. Dans la situation actuelle, il faut chercher une position en arrière ou attaquer avec des forces suffisantes, et non avec un seul régiment ».

En insistant pour refuser le changement, les commandants des régiments sibériens forçaient la porte ouverte. Conformément au télégramme de l'état-major du V Corps du Caucase, l'état-major du III Corps sibérien prescrivait au chef d'état-major de la 7e division sibérienne : « 26/IX, 1 h 10. Au capitaine Lazarevich. 2100. Le commandant du corps a ordonné au 27e régiment, à son arrivée à la zone Zakrevyé, de ne pas remplacer les Finlandais jusqu'à ce que la situation soit clarifiée. Si nécessaire — soutenir les Finlandais contre l'attaque des Allemands. 5130. Bogdanovich ». (Reçu à 1 h 30)

La nouvelle de la situation difficile du 16e régiment, encerclé par les Allemands, s'est largement répandue à l'arrière, et des renforts sont arrivés de différentes directions : l'état-major de la 7e division sibérienne a envoyé un bataillon du 28e régiment sibérien (réserve de division) pour renforcer le 27e régiment sibérien ; ce dernier a reçu l'ordre d'aider le 16e régiment sous la direction de Larionov. Le 26e régiment sibérien devait soutenir le flanc gauche de la 2e division finlandaise. L'état-major du V corps du Caucase, à partir de sa réserve de corps, a mis à la disposition de Larionov à 2 h 20 un nouveau renfort — un bataillon du 1er régiment de frontière. Au total, plus de 13 bataillons étaient rassemblés à la disposition de Larionov sur le secteur de 2 250 m : la 4e division finlandaise — 4 bataillons, le 6e régiment finlandais — 2 bataillons, les fusiliers sibériens — 5 bataillons, les troupes de frontière — 2 1/2 bataillons.

Vers 2 h 30, Larionov a commencé à évaluer la situation plus favorablement : le 27e régiment sibérien et le 1er bataillon du 6e régiment de Finlande l'ont rejoint et, dans l'ordre, le 16e régiment est sorti de ses tranchées, ce qui a immédiatement porté le nombre de soldats de la 4e division finlandaise propre de 290 à 800. Selon Larionov, il y avait une communication téléphonique avec toutes les unités ; toutefois, il n'y avait pas de communication avec les centaines de gardes-frontières du 2e régiment, mais les gardes-frontières étaient considérés comme dispersés ou faits prisonniers et ont simplement été retirés du compte.

Le IIe bataillon du 6e régiment finlandais était situé sur le flanc droit de cette masse ; Tchernychenko rassembla ses 4 compagnies et chercha à établir un lien direct avec le 8e régiment

qui s'était replié sur le flanc. Mais comme la 4e division finlandaise s'était assise à plus de 2 km en retrait, Tchernychenko ne put finalement résoudre ce problème qu'à 8 heures du matin, lorsque le flanc gauche du 8e régiment fut rejoint par le bataillon du 26e régiment sibérien. Mon 1er bataillon (2 ½ compagnies) reçut la tâche honorable de l'ancienne garde — rester en réserve, en protégeant directement Zakrevye nord, où se trouvait Larionov et d'où émanait le commandement. Les autres unités se préparaient à contre-attaquer. Le lieutenant-colonel Elert, resté pour commander le 27e régiment sibérien à la place d'Afanasyev, parti quelque part pour dormir, rapporta ainsi au chef d'état-major de la 7e division sibérienne (heure non indiquée, probablement vers 7 heures le 26 septembre) : « Le 27e régiment, approchant des positions finlandaises (il lui manquait 3 km — N. de T.), a trouvé que les régiments finlandais avaient quitté leurs positions. Le régiment reçut l'ordre de soutenir l'attaque des Finlandais et de rétablir la situation. Le matin, les régiments attaquèrent, mais les régiments finlandais, rencontrant le feu de fusil des Allemands, se retirèrent en désordre vers la lisière du bois, à l'ouest de Zakrevye. Après le retrait des Finlandais, la situation était la suivante : les 13e et 14e (régiments finlandais — N. de T.) étaient portés disparus, et du 16e, il ne restait qu'une compagnie. La 2e division finlandaise s'était également retirée de ses tranchées ; ainsi, le 27e régiment restait en position avec les flancs découverts. Selon les informations, la 65e division, occupant Krevo, s'était retirée. Actuellement, le régiment occupe une position dans une fosse, tandis que les hauteurs sont occupées par les Allemands. Il n'y a pas non plus de position d'artillerie, aussi nos batteries restent-elles inactives. » Nous verrons bientôt si la situation du 27e régiment sibérien était vraiment aussi désespérée ; pour l'instant, notons que si les Allemands avaient été sur les hauteurs, il n'aurait pas été difficile pour nos batteries de les bombarder ; si notre artillerie restait inactive, c'était uniquement parce que la 4e division finlandaise et la 7e division sibérienne avaient laissé leurs batteries à l'extérieur de la zone de tumulte, à au moins 6 km de la position initiale de la 4e division finlandaise (village de Shilovichi).

Je somnolais, assis sur une souche près du poste de mon 1er bataillon. Vers 5 heures du matin, j'ai été réveillé par l'éclat des fusils. C'était nos hommes qui tiraient. Larionov avait ordonné aux restes de sa division, aux tireurs sibériens, au bataillon du 1er régiment de frontière, de contre-attaquer pour reprendre la position perdue pendant la nuit. Dans la brume matinale, un nouveau regain de panique semblait se manifester. Les unités, situées à seulement 300 pas devant, au lieu d'avancer, se couchèrent, ouvrirent le feu, et commencèrent à reculer. Mais bientôt, tout se calma, et les unités en capotes recommencèrent à avancer. Dans l'arrière, une masse de soldats égarés errait.

Je suis allé chercher des nouvelles à la maison de Larionov. Une pièce spacieuse. Les petites fenêtres étaient fermées hermétiquement par des volets. Sur la table, il y avait des chandelles, et un aide de camp de régiment, écrivain zélé, prenait des notes sous la dictée de Larionov, assis sur un banc dans le coin rouge. Il semblait que toute la 4^e division de Finlande, à travers ses officiers supérieurs, s'était entassée dans cette pièce. Tous les quatre commandants de ses régiments ainsi que les représentants d'autres unités étaient ici. Il n'y avait même pas de thé dans la maison. Tous avaient des visages pâles, émaciés par l'insomnie et la tension nerveuse. Tous étaient en pleine tenue militaire et manteaux boutonnés — Larionov, en tant que commandant digne de ce nom, ne supportait pas que son poste de commandement soit déplacé à l'arrière, bien que les chaînes se trouvent à seulement 150 pas devant, et commençaient de nouveau à reculer. Dans le vestibule, les téléphonistes étaient assis ; mais leur seule tâche était de transmettre les rapports au quartier général de la division ; le téléphone ne fonctionnait pas en bas, car tout le personnel supérieur était ici ; des instructions étaient données par un jeune officier très inquiet, qui sortait quelques instants de la maison, puis revenait avec des informations alarmantes sur les humeurs et les tendances : « ils continuent à reculer... ils se dispersent » — murmura-t-il avec respect. Je l'ai salué.

Interrompu par moi, Larionov continua à dicter son rapport avec inspiration : « Vers 5 heures du matin, ayant rassemblé les unités qui s'étaient retirées de leurs positions, je les ai déplacées avec le 27e régiment sibérien et un bataillon de gardes-frontières à l'attaque pour reprendre les points perdus pendant la nuit. Mais, confrontés à un feu de mitrailleuse meurtrier (les mitrailleuses ne pétaradaient absolument pas. — A. S.), les tireurs se sont arrêtés et en partie ont commencé à

reculer. J'ai ordonné de tenir à tout prix, ne serait-ce que sur la lisière ouest de la forêt près du village de Zakrevye, au nord-est.

La situation est extrêmement grave, car gérer une masse diversifiée et déjà désorganisée, d'autant plus dans la forêt, devient de plus en plus difficile.

L'éloquence de Larionov suscitait des remarques compatissantes et approbatrices parmi les commandants de régiment rassemblés. J'en étais dégoûté ; j'ai voulu sortir à l'air libre. Il était désagréable de regarder quelqu'un dans les yeux — une expression nerveuse, tendue, anxieuse se lisait sur tous les visages.

J'ai commencé à me promener dans la cour, accompagné par le chef de mes éclaireurs à cheval, le sous-officier K., et je cherchais quelque chose sur quoi poser mes yeux. Mon attention fut attirée par un petit soldat dont le comportement était loin de l'agitation de vanité qui s'emparait de tous ; sa conscience était incontestablement totalement étrangère aux événements qui se déroulaient. Il n'avait pas de fusil, mais il était couvert de gourdes et tenait deux casseroles dans ses mains. Les pattes vertes trahissaient qu'il était un « nègre blanc » — un garde-frontière. Avec dignité, il puisait de l'eau du puits, remplissait tous ses récipients et, marchant avec précaution pour ne pas renverser les casseroles remplies à ras bord, s'élança en direction du front. Cela m'intrigua ; et ma surprise atteignit son maximum lorsque le garde-frontière, avec sa démarche calme et professionnelle, passa devant la chaîne, dont les tirs s'étaient déjà calmés, et continua d'avancer toujours plus loin. Le sergent K. et moi sautâmes sur nos chevaux et le rattrapâmes instantanément. « De quel régiment êtes-vous ? » « Du 2^e régiment de frontière. » « Que faites-vous à errer ainsi ? » « Eh bien, nous avons marché toute la nuit, juste trois heures de sommeil, maintenant nous avons envie de faire chauffer du thé, un détachement est parti chercher de l'eau. » « Et où est votre compagnie ? » « Par ce chemin, ce sera plus d'une lieue. »

La vue du charmant garde-frontière avait un effet apaisant et rassurant ; toute peur disparaissait. Je le remerciai pour cette information curieuse et galopai en avant, dans la direction qu'il m'avait indiquée. Après environ 1,5 kilomètre, je tombai sur les anciennes tranchées de réserve de la 4^e division finlandaise, où se trouvait encore le bataillon endormi du 2^e régiment de frontière ; il m'était impossible de trouver les officiers, car je me dépêchais ; il n'y avait aucun doute — toutes les 4 compagnies, envoyées la nuit pour secourir le flanc gauche du 14^e régiment, se trouvaient ici. Un sous-officier rencontré m'expliqua qu'ils étaient allés la nuit porter secours aux Finlandais, mais il était difficile de s'y retrouver — on ne voyait ni les nôtres ni les Allemands nulle part, et il y avait beaucoup de tirs ; alors ils s'étaient installés dans la tranchée sur laquelle ils étaient tombés et se reposaient calmement. Il y a d'autres tranchées devant, selon les patrouilles, mais elles sont encore à 800 pas, voire plus. Il devait y avoir des éclaireurs allemands ici la nuit, mais maintenant on ne voit aucun Allemand ; les tranchées devant sont probablement encore inoccupées.

Je voulais immédiatement organiser une reconnaissance afin d'obtenir la certitude ferme que la position de la 4^e division finlandaise n'était occupée par personne ; mais avec des centaines d'étrangers, cela aurait pris beaucoup de temps et je serais sans aucun doute sorti de mon secteur de responsabilité. Il fallait rapidement informer Larionov qu'il combattait en deuxième ligne contre des moulins à vent, que, à 1,5 km en avant de la ligne où il était prétendument arrêté par un tir meurtrier de fusil et de mitrailleuse, se trouvaient des gardes-frontières, et qu'il n'y avait aucun Allemand. Je bondis en arrière vers le secteur de Zakrevye Nord et, au début de la septième heure du matin, je suis entré chez Larionov.

L'intérieur de la même chaumière était maintenant éclairé par la lumière du jour, accentuant encore plus l'épuisement, la fatigue, la futilité et le découragement des personnes qui s'y trouvaient. L'informateur, guettant derrière la porte, paraissait encore plus troublé. Lario continuait de dicter, mais insistait désormais fortement sur la nécessité de battre en retraite ; il était soutenu par les officiers sibériens présents. Les commandants des régiments de la 4^e division finlandaise avaient visiblement vieilli et semblaient complètement plongés dans le passé. La lourdeur des pertes, l'échec des contre-attaques, le repli des divisions voisines, l'enveloppement des flancs par l'ennemi, les inconvénients tactiques majeurs de la position occupée, l'urgence de la retraite constituaient le nouveau sujet de dictée de Larionov.

Je suis resté quelques minutes à écouter ; quand il s'est agi d'un saut urgent et décisif en arrière, vers une autre ligne, j'ai pris la parole avec une déclaration affirmant que c'était purement fantasque, qu'il n'y avait aucun Allemand, juste à 1,5 km devant — les gardes-frontières, totalement calmes, comme je venais de l'observer, et que si Larionov envoyait son télégramme, je serais immédiatement obligé de télégraphier au commandant du corps pour le contredire. Malgré le ton brusque de ma déclaration, Larionov sembla heureux et, pour se donner le temps de rassembler ses idées, il se lança de manière totalement écrasante sur son informateur, embarrassé, qui se tenait à la porte. Puis Larionov me demanda de rapporter ce que j'avais vu et déclara qu'il allait bien sûr modifier radicalement le contenu du rapport qu'il avait rédigé.

Le premier ordre de Larionov (selon le journal des opérations militaires — vers 6 h 15, l'heure n'est pas indiquée sur la copie) était adressé au bataillon que j'avais ouvert du 2e régiment frontalier et devait à la fois autoriser sa présence en avant et le ramener en arrière, sur le front général. Il était volontairement écrit de manière incompréhensible et incorrectement daté du jour suivant : « 27/IX. Placez votre flanc droit en retrait et creusez des tranchées à la lisière de la forêt, en sécurisant le flanc droit, en maintenant le contact avec les Finlandais ».

L'ordre suivant concernait mon Ier bataillon. Ma présence gênait Larionov, et il envoyait mon bataillon à droite. La clarté de la formulation en souffrait quelque peu : « 26 septembre. 6 h 38 (reçu à 6 h 45) n° 11/134, au commandant du Ier bataillon du 6e régiment finnois ». Maintenez le contact avec le 27e régiment Sibérien, retranchez-vous à la lisière de la forêt, en tenant l'avance (!? — A. S.) de l'ennemi ». Cela me convenait, car cela rapprochait du bataillon de Tchernychenko et ne me détachait pas de ma division. J'avais mes propres affaires, et Larionov, en tant que conseiller, n'avait manifestement pas besoin de moi. À côté de moi était également écrit un ordre au commandant du Ier bataillon du 1er régiment frontalier, qui, contrairement au rapport de Larionov, n'avait pas participé à la « contre-attaque » qui eut lieu à 5 heures du matin. À ce bataillon, à 6 h 45, sous le n° 12/134, avait été donnée la mission suivante : « Placez-vous à la lisière de la forêt à l'est de la route derrière le milieu de la partie de combat et retenez tous les fuyards, en les installant dans les tranchées ». Bien que tous les bataillons soient à proximité, il fallut 45 minutes avant de retrouver le commandant du bataillon frontalier.

Je n'ai pas attendu les actions ultérieures de Larionov, je l'ai salué et suis parti avec mon 1er bataillon. Quant à Larionov, il continuait à « freiner », essayant de concilier la réalité du matin avec les peurs nocturnes, suffisamment reflétées dans ses rapports nocturnes. Quelles corrections il a apportées à son message après mon intervention m'est inconnu, mais sur la base de son rapport, l'état-major de la 4e division finlandaise a télégraphié à l'état-major du corps : « 26/IX, 7 h 15 m. No. 18/135, hors tour. Le 16e régiment d'infanterie finlandais, ayant atteint les tranchées de l'ennemi (ne s'y étant nullement aventuré — A. S.), après avoir subi d'énormes pertes sous le feu des mitrailleuses, s'est replié et s'entoure de tranchées à la lisière de la forêt entre Zakrevya. Le commandant du 16e régiment a rassemblé les unités dispersées d'autres régiments et prend position. À droite, le 27e régiment sibérien se retranche. La 2e division d'infanterie finlandaise a replié son flanc gauche. Le régiment Vavrsky (65e division), selon les renseignements des éclaireurs, s'est retiré et a pris position dans la région de l'inscription Krevo (c'est-à-dire bien à l'est du bourg de Krevo — A. S.). Pour rassembler les unités dispersées dans la forêt, des éclaireurs à cheval et des garde-frontières ont été envoyés. L'ennemi mène une offensive en forces considérables, cherchant à envelopper les flancs. La situation reste grave. Lieutenant-colonel Ivanov ».

Bien que j'aie clairement exprimé à Larionov ma conviction que les Allemands n'occupaient pas les anciennes tranchées de la 4e division de Finlande, la direction de la 4e division de Finlande ne pensait pas à dépêcher rapidement des unités là-bas et s'inquiétait plutôt de transférer à quelqu'un d'autre la tâche de prendre position sur l'ancien front. Le 26 septembre à 8 h 25, numéro 20/135, le chef d'état-major du V corps du Caucase reçut un télégramme du commandant lui-même de la 4e division de Finlande (ce qui constitue le 11e rapport de la nuit adressé au quartier général du corps, à partir de 18 heures le 25 septembre ; le chef d'état-major de la division, s'il ne se rendait pas au front, ne se reposait pas non plus) : « Les unités rassemblées se joignent aux formations prenant position sur le front de z. Zakrevie nord et z. Zakrevie sud : le 6e (Finlandais, N. A.), le 27e sibérien

et le 16e régiment finlandais, et se retranchent. L'ennemi a ouvert un feu d'artillerie sur nos tranchées. Il a été ordonné de tenir bon. À en juger par l'intensité des attaques et le nombre énorme de cadavres, l'ennemi a concentré contre la 4e division de Finlande un poing très puissant. Je demande des instructions sur la destination de la brigade de fusiliers de la garde. Une transition à l'offensive avec les unités sous mon commandement pour occuper les positions d'hier me semble extrêmement difficile à réaliser. Général Selivachev ».

Style magnifique : intensité des attaques, poing lourd (il peut y avoir 3 bataillons de Landsturm !), quantité énorme de cadavres (que personne n'a vus), suggestion de confier aux tireurs de la garde l'occupation des vieux tranchées. On ressent immédiatement que Se Livachev est le véritable chef de sa division, tandis que Larionov, malgré tous ses talents, n'est qu'un modeste adjoint !

Vers 7 heures, le 27e régiment sibérien sort de son engourdissement nocturne. À 7 h 10 du matin, le commandant du IVe bataillon du 27e régiment sibérien rapporte que « par trois compagnies, j'ai pris position au bord de la forêt, face à l'ouest, et je me suis retranché ; devant moi se trouvent des unités du 16e, 6e régiment de Finlande et 6e (apparemment 2e — N. A. S.) de frontière. À droite, j'ai un contact avec le (6e ? illisible — N. A. S.) régiment finlandais, à gauche avec le Ier bataillon. Dans la forêt, il y a une masse de soldats errants, que je rassemble et enverrai au quartier général du régiment ». Mais au quartier général de la 7e division sibérienne, l'ambiance inquiétante perdura longtemps. À 8 h 50 le 26 septembre, sous le n° 2109, le chef par intérim du quartier général de la division Zarevitch expliquait au quartier général du IIIe corps sibérien l'échec de l'attaque matinale du 27e régiment sibérien par le fait que les Finlandais avaient fui, et exprimait ses craintes que l'ennemi commence à envelopper les flancs du 27e régiment sibérien. Ceci était contredit par les indications du bulletin de midi de la 2e division finlandaise, affirmant que le flanc gauche du 6e régiment finlandais était en liaison avec le 27e régiment sibérien : « selon le rapport du commandant du 6e régiment, le 27e régiment sibérien se tient en deuxième ligne ».

Après quelque temps, le matin, la 65e division, voisine de gauche, retrouva sa position initiale à Krevo. À ce moment-là, la 14e division finlandaise était représentée par le 16e régiment avec une compagnie et d'autres éléments fragmentaires provenant des 13e et 14e régiments — un ou deux pelotons chacun ; du 15e régiment, qui avait commencé le combat en tant que réserve divisionnaire, il ne restait que le commandant du régiment. Ainsi, Larionov fut extrêmement heureux lorsque les éclaireurs rapportèrent la nouvelle selon laquelle le 15e régiment finlandais se trouvait quelque part à proximité de la 65e division. Larionov dicta : « 26/IX. 10 h 40. № 16/134 d. Zakrevye Nord. Au commandant du régiment de Bratslav. Selon le rapport des éclaireurs, à droite de votre régiment se trouve une compagnie (annotation de haut : jusqu'à 3) du 15e régiment de fusiliers finlandais, puis viennent des centaines du 2e régiment de frontière, le 16e régiment finlandais, etc. Veuillez donner l'ordre de vérifier si, à droite de vous, se trouve bien la compagnie du 15e régiment, qui s'y est peut-être retrouvée par hasard après l'attaque, et si cela est confirmé, je vous prie de diriger cette compagnie pour rejoindre le 16e régiment, en entrant en liaison directe avec les compagnies du 2e régiment de frontière ».

Une demi-heure plus tard, Larionov se rendit compte que sa note au commandant du régiment de Bratslav ne présentait pas bien, et envoya une autre note : « 26 septembre. 11 h 15. Au commandant du régiment de Bratslav. Au nord-est de Krewo se trouve le 15e régiment de fusiliers finlandais, qui touche son aile droite aux gardes-frontières. Je vous prie d'établir le contact avec le 15e régiment de fusiliers finlandais. » Cela sonnait déjà beaucoup plus convaincant.

En réalité, sur le front, la disposition était la suivante : le 8e régiment avait 5 compagnies qui étaient engagées et 7 compagnies qui s'étaient repliées vers le sud ou s'étaient partiellement dispersées en raison de la proximité du 14e régiment ; dans ces 7 compagnies s'était intégrée la 13e compagnie du 26e régiment sibérien ; les autres compagnies du 17e bataillon du 26e régiment sibérien continuaient leur repli. Ensuite, le IIe bataillon du 6e régiment finlandais a été déployé ; plus loin sur la route, un autre bataillon du 26e régiment sibérien s'est déployé ; puis, en ligne vers l'ouest, devant la lisière de la forêt, 2½ compagnies du Ier bataillon du 6e régiment finlandais ; à gauche se trouvaient 3½ centaines du 2e régiment de frontière, trouvés par moi le matin et

fortement ébranlés par ordre de La Rionov ; derrière eux, à la lisière, s'étaient retranchés 2 bataillons du 27e régiment sibérien. À gauche, 1 compagnie du 16e régiment finlandais, ayant derrière elle les restes fragmentés du 13e et du 14e régiments. Plus à gauche, 2,5 centaines du 2e régiment frontière, avec à l'arrière un bataillon du 1er régiment frontière ; enfin, 1 compagnie du 15e régiment finlandais, déjà placée face au nord ; ensuite — la 65e division. Deux bataillons du 26e et du 27e régiments sibériens étaient en réserve.

Au lieu de remplacer la 2e et la 4e division finlandaise, le 26e et le 27e régiment sibériens se sont partiellement intégrés dans leur ligne de combat. La frontière entre la 2e et la 4e division finlandaise a été modifiée de sorte que mon 1er bataillon constituait le flanc gauche extrême de la 2e division. J'étais très satisfait d'être sorti de la subordination des écrivains inspirés de la 4e division finlandaise.

La direction a dû se fixer des objectifs plus modestes. Deux régiments sibériens devaient remplacer non plus deux divisions finlandaises, mais seulement la 4e Division finlandaise, en étendant son front jusqu'au flanc du 8e régiment, car le 6e régiment devait de nouveau se retirer en réserve. Le feu d'artillerie des Allemands empêchait toute regroupement de jour, même au sein de compagnies isolées en lisière. Le commandant du IIe bataillon du 6e régiment, Chernychenko, fut grièvement blessé en parcourant les tranchées nouvellement creusées de son bataillon à la lisière. Le capitaine Pechenov, commandant la formation combattante du 8e régiment, rapportait à 10 h 20 le 26 septembre : « Une partie des compagnies — tout ce qui se trouve au sud de la 8e compagnie — occupe le secteur destiné au 26e régiment sibérien. Il est impossible de disperser les compagnies et de se partager avec le 26e régiment avant la tombée de la nuit — le bombardement est intense et les pertes seraient importantes et complètement inutiles ».

Le changement a duré deux nuits. La première nuit, le 26e régiment a remplacé mon régiment ainsi que plusieurs compagnies du 8e régiment — extrêmement compliqué, en deux étapes, car les Sibériens voulaient que leurs compagnies soient en ordre, devaient occuper des secteurs plus larges, et les compagnies de remplacement devaient elles-mêmes être préalablement relevées dans leurs secteurs. Le remplacement de mes compagnies a commencé à 1 h 55 le 27 septembre et ne s'est terminé qu'à 5 h 50 du matin. Le 27e régiment était encore moins pressé et a terminé le remplacement des gardes-frontières seulement dans la nuit du 28 septembre.

Je m'intéressais à l'idée de pousser la 4e division finlandaise ou les Sibériens qui la remplaçaient à occuper le front des anciennes tranchées, perdues lors de la panique nocturne. Cela aurait permis de réduire le front de moitié et aurait détruit la position dangereuse, avancée de presque 2 km, du flanc gauche de la 2e division finlandaise. Malheureusement, j'ai moi-même observé le 26 septembre plusieurs éclaireurs allemands dans les anciennes tranchées ; apparemment, ils rassemblaient le matériel qui y avait été abandonné ; mais cela donna une base à Selivachev, qui soutenait la version selon laquelle l'avancée allemande avait un objectif sérieux, de rapporter (à 12 h 20 le 26 septembre) que les Allemands réaménageaient leurs anciennes tranchées et creusaient même des boyaux avancés à partir de celles-ci (attaque par sape ?). Lorsque mon régiment avait déjà été entièrement relevé, je dirigeai cependant mes éclaireurs vers ces tranchées en allant en réserve. Le 27 septembre, sous le numéro 171, le chef d'état-major de la 2e division finlandaise, Spilko, télégraphia : « Selon les rapports des éclaireurs du 6e régiment — les tranchées de la 4e division finlandaise — précédentes — ont été définitivement abandonnées par les Allemands ». Le commandant du 27e régiment sibérien rapportait la même chose le 27 septembre à 15 h : « L'ennemi, qui occupait les anciennes tranchées finlandaises, les a abandonnées et a repris ses positions antérieures. Mes éclaireurs ont occupé ces tranchées ».

Les pertes de la 4e division finlandaise pour les 25 et 26 septembre sont assez remarquables : 25 soldats tués, 102 blessés (combien d'entre eux sont tombés sous le feu ami dans l'obscurité en tirant depuis plusieurs lignes ?), 463 portés disparus. Les officiers de la division, dont l'absence avait été déplorée par Larionov lors du combat de nuit, au nombre de 93, étaient tous vivants, en parfaite santé ; et les 2 000 soldats dispersés dans la forêt revinrent pour le déjeuner et complétèrent les rangs clairsemés de la division. L'ordre de Selivachev pour la relève commençait ainsi : « Grâce à la vaillance de nos troupes, toutes les attaques insistantes de l'ennemi ont été

repoussées et la tentative de percer notre front a échoué ». — Ces fleurs d'éloquence bureaucratique étaient scrutées sans honte.

L'épilogue était le suivant. Le 27 septembre, toute l'attention était encore concentrée sur l'ancien secteur de la 4e division finlandaise, où le changement n'était pas terminé ; et les Allemands, dans l'après-midi, ont lancé une attaque – également de qualité assez douteuse – contre la 8e division sibérienne, qui a reculé de 3 à 4 km, perdant plus de 2 000 hommes, principalement faits prisonniers. Comme la 7e division sibérienne à gauche traînait et n'occupait pas les tranchées précédentes de la 4e division finlandaise, la 2e division finlandaise se retrouvait dans une position fortement avancée avec des voisins reculés d'un flanc de 2 km et de l'autre de 3 km. Par conséquent, dans la nuit du 28 septembre, les régiments de la 2e division finlandaise reçurent l'ordre de se replier derrière la ligne de la route de Smorgon. Et le 29 septembre, tout l'aile droite de la 10e armée, en raison de la situation sur le front de la 2e armée et de l'avancée des Français en Champagne, reçut l'ordre de passer à l'offensive. Cette dernière fut organisée à la hâte, de façon assez désordonnée et devait avoir le caractère d'une attaque nocturne après une courte préparation d'artillerie en soirée. Le 6e régiment restait en réserve. Les pertes de la 2e division finlandaise, dont l'attaque, dirigée par Marushevsky, échoua, furent importantes : le 8e régiment se réduisit à la taille de 4 compagnies, les compagnies envoyées à l'attaque avec 119 ou 60 hommes (10e et 11e) revinrent respectivement avec 10 et 9 hommes. Et le 26e régiment sibérien, lors de cette offensive générale, occupa héroïquement les anciennes tranchées vides de la 4e division finlandaise. Par ma myopie, je ne comprenais pas pourquoi les tireurs sibériens ne l'avaient pas fait plus tôt. Maintenant ils étaient utiles. Le commandant du 26e régiment sibérien, Romanov, dans le rapport n° 1968 du 29 septembre à 19 heures 45, 1 heure 45 minutes après le début de l'attaque, rendait compte de son grand succès et signalait que le voisin, le 8e régiment finlandais, restait loin derrière. Mais le voisin se trouvait dans un combat forestier difficile pendant la nuit, alors que le 26e régiment sibérien faisait une simple promenade – ses pertes : 1 tué, 14 blessés, 6 contusionnés. La catastrophe essentiellement sur le papier de la 4e division finlandaise trouva sa conclusion dans une victoire purement fictive pour les Sibériens.

La nature du combat nocturne est telle qu'elle laisse non seulement les troupes engagées dans le combat dans une incertitude totale quant aux forces ennemis, mais elle plonge également dans la perplexité l'historien, qui ne dispose que des documents d'un seul camp. En examinant maintenant les événements de la nuit du 26 septembre, en analysant toutes mes impressions et les documents, je ne peux pas affirmer avec certitude s'il y a eu effectivement ici une attaque nocturne allemande ou seulement une recherche de reconnaissance ; il est possible que la panique n'ait pas été unilatérale, mais bilatérale, ayant touché également le Landsturm allemand et ayant entraîné le vide complet dans la zone de l'objet contesté — les tranchées de la 4e division finlandaise.

Le fait que les Allemands n'aient procédé qu'à une reconnaissance est confirmé par la liberté étonnante avec laquelle les unités ont manœuvré durant la nuit. Deux compagnies de Tchernychenko ont traversé sans obstacle à droite derrière le centre, puis se sont de nouveau repositionnées à droite, vers le bord de la forêt, à l'est de la route. La compagnie du flanc gauche du 16e régiment, qui occupait le point le plus méridional du front de la division, se replie vers l'arrière, à l'extrême droite, à Zakrevié nord ; la compagnie du 15e régiment, depuis le centre, se retrouve sur l'extrême flanc gauche, près de Krévo. Cependant, au cours d'un combat nocturne, un mouvement dans des directions très étranges, qui se croisent, est possible. Seule la publication des données allemandes sur cet affrontement pourra apporter une clarté définitive.

Le cours malheureux des événements dans la 4e division de Finlande s'explique en grande partie par une disproportion caricaturale entre l'appareil et les masses. Selivachev se comportait de manière hautaine et se sentait même plus qu'un chef de division. En réalité, il était le commandant d'un régiment pas très fort ; ses commandants de régiment devaient se comporter au maximum comme des commandants de bataillon ou même de compagnie. À cet égard, je considère ma ligne correcte : l'étendue de mes fonctions a été réduite à la conduite de 2,5 compagnies — un groupe d'environ 250 hommes — et je me suis presque réduit à un chef d'équipe de reconnaissance. Si l'état-major de la 4e division de Finlande avait agi de la même manière, on pouvait espérer que 90

officiers en service seraient capables d'assurer complètement une direction énergique de 2 500 hommes sur un front de plus de 2 km. À cet égard, le commandant du 16e régiment Juon s'est nettement distingué dans la 4e division de Finlande ; son acte ressort également dans le rapport de la 4e division de Finlande ; il a probablement reçu la plus haute distinction militaire pour être passé à la baïonnette, ne serait-ce qu'à travers le rang des fantômes provoqué par la panique.

Quelle comédie jouait la communication — rapide, précise, transmettant souvent vers le haut, à droite, à gauche des informations complètement fausses, comme les crayons des employés de l'état-major — Ivanov et Berman — grinçaient toute la nuit, incapables de fermer l'œil ! Et quelle perfidie montraient les gardes-frontières, assoupis pendant la contre-attaque, ne donnant pas signe de vie au moment de la panique ! Comment Larionov, officier courageux, fut contraint par les circonstances de devenir un correspondant fournissant du matériel pour l'état-major de la division. Combien il manquait à la gestion de l'air, de la liberté, du contact avec la masse des soldats ; si seulement on pouvait chasser tous les écrivains et les placer à la tête des postes, même les plus insignifiants groupes de combattants, il aurait fallu ensuite décrire un déroulement complètement différent des événements. Car une seule compagnie, dirigée avec détermination, peut donner un cours tout à fait différent à un combat nocturne, où la quantité passe résolument au second plan devant la qualité. Et la maison à Zakrevye, ce piège à mouches, où se centralisait toute la direction de la 4e division de Finlande ! La bourse des commandants de régiment ou de bataillon au chômage représente l'un des phénomènes tactiques les plus redoutables.

Le 8 octobre, la 2e division finlandaise fut reléguée en réserve de l'armée. Les 16 et 17 octobre, mon régiment continua encore à soutenir l'offensive du IIIe Corps sibérien, prétendument en train de couper les fils barbelés et ayant épuisé toutes ses réserves. Mais sur place, tout était calme : les Sibériens ne bougeaient tout simplement pas de leur position, et seuls leurs états-majors, sur la base des données inventées par les régiments, menaient une sorte de jeu militaire. Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les ruses de ce jeu, ni sur la surveillance des points de pansement par les supérieurs, prouvant l'absence de sang dans des attaques infructueuses. Le 10 octobre, la 2e division finlandaise reçut l'ordre de se préparer à l'embarquement sur le chemin de fer, et entre le 18 et le 23 octobre, elle fut transférée à Kherson pour se reposer. Après s'être entraînée et renforcée, elle entama en décembre en Galicie une nouvelle campagne d'hiver, qui sera détaillée dans la prochaine partie de notre étude.

Plus haut, en nous tenant principalement au niveau des activités liées au commandement du régiment, nous avons peut-être décrit de manière complète et fidèle les actions du régiment au combat : dans une rencontre rapprochée, dans un combat défensif sur une position fortifiée, pendant une retraite presque catastrophique, et enfin dans un combat nocturne coïncidant avec le changement de division. Les faits que j'ai présentés ne ressemblent pas exactement aux exemples que l'on trouve habituellement dans les manuels de tactique. Mais ils ne sont pas des anecdotes ; ils sont peut-être maladroits, comme la vie elle-même, mais ils démontrent avant tout que l'activité de combat suit des chemins qui n'ont rien de commun avec le trottoir droit et lisse de l'avenue Nevski. En réalité, c'est l'exposé souvent rencontré d'événements tactiques lissé, fluide et poli qui constitue une anecdote, et de surcroît une distorsion de la vérité.

Ma description a révélé une série de phénomènes que l'historien militaire ignore habituellement. Cela ne signifie pas que le commandant du 6e régiment de Finlande ait rencontré des monstres moraux particuliers. En 1813, Clausewitz considérait dès le soir les corps engagés au combat le matin comme des volcans éteints. Et en 1915, les troupes dépensaient leurs forces pendant plusieurs mois d'affilée. Sous l'effet des frappes reçues, des transformations cruelles se produisaient chez les hommes et dans les unités entières, une véritable tragédie était vécue, avant que la ligne de conduite de tel ou tel sujet ne prenne la couleur protectrice qui, parfois, surprend désagréablement le lecteur de certains de nos récits. Il ne s'agit pas de condamner ou de louer : même Galfter, Schilling, Larionov, Selivachev, et probablement même Gembitski ont eu dans le passé de meilleurs jours de leur vie de combat, lorsqu'ils tenaient la tête haute et brillaient ; les

qualifier à partir de ces moments où, dans le présent, ils semblent accablés et battus par la vie, humiliés, ne serait pas tout à fait juste.

Mais c'est vraiment curieux : contre nous se tient une armée de première classe dirigée par le talent opérationnel exceptionnel de Ludendorff ; dans notre camp — une direction ayant obtenu de grands résultats dans la technique de l'état-major, mais profondément bureaucratisée, ayant perdu la capacité de voir les êtres humains ; des chefs écrasés par la responsabilité qui leur est tombée dessus et qui préfèrent plutôt écrire des rapports que combattre ; une masse de soldats peu consciente, politiquement non préparée, désintéressée de la guerre, diluée à plusieurs reprises par des renforts terriblement mal formés ; l'artillerie misérable et pitoyable, un minimum de mitrailleuses ; tromperie, querelles, volonté de faire porter à l'autre le poids du travail de combat ; un traitement barbare envers les troupes étrangères... Et comme résultat, le plan de Ludendorff échoue malgré tout, notre camp, avec tous ses défauts, parvient néanmoins à développer une opposition puissante, et l'ennemi parle avec grand respect de la résistance qu'il y a rencontrée.

Les notes de chaos, d'épuisement et de désagrégation ont sans aucun doute été beaucoup plus denses que la normale dans l'atmosphère du commandement russe au cours du dernier mois de notre retraite semestrielle ; mais elles sont une composante inévitable de toute grande action historique. Le travail tactique là où l'art opérationnel atteint une crise représente un enchevêtrement complexe, dans lequel jouent un rôle essentiel les contretemps, les chutes, les malentendus, l'égoïsme animal, la sécurité, la confusion ; la masse écrasante de papier et d'énergie musculaire est dépensée en vain. Il ne faut pas s'en troubler ; il suffit de renoncer aux subtilités compliquées et de se rappeler que l'effort le plus modeste, mais honnête et simple de l'intelligence dans le tumulte tactique est toujours prêt à produire de riches fruits. Et la tactique, si elle refuse de tenir compte de l'atmosphère confuse de la lutte, prendra le mauvais chemin, chemin sur lequel, depuis un siècle, l'art militaire préparait les régiments non tant pour le combat que pour le défilé ; et la tactique de défilé sur le champ de bataille moderne ne pourra que hausser les épaules et jouer à cache-cache avec la réalité.

J'ai cherché à décrire le rôle tactique extrêmement responsable du commandant de régiment ; et pourtant, le domaine principal de son travail ne réside pas dans la tactique, mais dans l'éducation de son régiment, dans la lutte pour la conscience de ses officiers et de ses fusiliers. Le commandant de régiment ne peut non seulement pas se tenir à l'écart du travail politique, mais il doit en faire le centre de gravité de son activité. Avec une conscience politique saine au sein du régiment, les questions tactiques se résolvent facilement, presque en plaisantant, tandis que dans le cas contraire, elles deviennent des problèmes insolubles.